CHARLES SAINTE-FOI

SOUVENIRS DE JEUNESSE

(1828-1835)

LAMENNAIS ET SON ÉCOLE

LE MOUVEMENT CATHOLIQUE EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE
APRÈS LA RÉVOLUTION DE 1830

Publiés avec une Introduction et des notes

Par CAMILLE LATREILLE

Librairie académique PERRIN et C[ie].

SOUVENIRS DE JEUNESSE

1828-1835

CHARLES SAINTE-FOI

SOUVENIRS DE JEUNESSE

1828-1835

LAMENNAIS ET SON ÉCOLE

LE MOUVEMENT CATHOLIQUE EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

APRÈS LA RÉVOLUTION DE 1830

Publiés avec une Introduction et des notes

PAR

CAMILLE LATREILLE

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1911



SOUVENIRS DE JEUNESSE

(1828-1835).

INTRODUCTION

Les *Souvenirs* que nous publions s'étendent de 1828 à 1836 : durant ces sept années, leur auteur, Charles Sainte-Foi, a vécu à la Chesnaie et à Malestroit, et il a séjourné à Munich, à Berlin et à Vienne.

Disciple de Lamennais, lié avec les fondateurs du premier *Correspondant*, reçu par tous les personnages célèbres, qui, en Allemagne et en Autriche, illustraient la politique, la littérature et surtout la religion, Charles Sainte-Foi a tracé de tous les hommes avec lesquels il eut des relations des portraits vigoureux ; il les a étudiés d'une vue pénétrante, et les jugements qu'il a laissés dans ses *Souvenirs* sont précieux à recueillir.

Les innombrables travaux consacrés à Lamennais n'enlèvent pas leur intérêt à ces confidences de Sainte-Foi ; et même les plus récents historiens de l'école de la Chesnaie vont, s'ils sont bien infor-

més, demander à Sainte-Foi une vision précise du grand écrivain et du milieu incomparable qu'il animait de son affection et de son génie. En effet quelques pages de ces *Souvenirs* ont paru, après la mort de Sainte-Foi, dans la *Revue du monde catholique* (10 juillet 1862), et les ouvrages de Spuller, de Ricard, de Laveille et de Boutard y ont fait d'heureux emprunts.

L'Allemagne, elle aussi, nous est bien connue depuis la publication des beaux livres de M. Georges Goyau : ses études de l'*Allemagne religieuse*, remplies d'une érudition si riche et si sûre, sont comme le répertoire de tous les travaux que les chercheurs allemands et français ont produits sur ce réveil fécond du catholicisme dans les pays germaniques. Néanmoins les *Souvenirs* de Charles Sainte-Foi ajouteront quelques clartés à la lumineuse synthèse de M. Goyau ; ces écrivains qui ont exprimé les idées novatrices, ces hommes politiques qui les ont appliquées ou combattues, Sainte-Foi les a fréquentés ; il a noué avec quelques-uns de solides amitiés ; et comme il est doué d'une grande force d'analyse, ses réflexions nous livrent le secret de l'âme de ces philosophes, de ces publicistes, de ces hommes d'État : Baader, Schelling, Gœrres, Jarke, Philipps, Gans, Ancillon, Metternich, Humboldt, etc. : tous passent devant nos yeux, dessinés d'une main sûre, et leurs traits prennent un relief inoubliable ; leur physionomie, très nette, se fixe en notre souvenir avec des contours bien arrêtés ; les moindres nuances en ont été admirablement saisies et finement rendues.

D'autres voyageurs ont été séduits par la grâce

ou l'originalité des paysages : ils ont subi l'enchantement qui émane des lignes et des couleurs, et ils ont traduit leurs émotions dans une langue imagée et pittoresque. Lui, Sainte-Foi, n'est curieux que du paysage intérieur : il s'applique, d'un effort intense, à l'étude des idées, et il excelle à rendre en un style aisé les impressions claires et justes qu'il a reçues des hommes.

Aussi bien a-t-il fait ses preuves comme écrivain ; en son temps, il eut sinon la gloire, du moins une enviable notoriété ; aujourd'hui encore, quelques-uns de ses livres trouvent des éditeurs et des lecteurs. Cependant, nous avons cru utile de mettre en tête des *Souvenirs*, une courte notice sur sa vie et ses écrits[1].

Eloi Jourdain, connu sous le pseudonyme de Charles Sainte-Foi, naquit le 7 août 1805, à Beaufort dans l'Anjou. Ses études se firent au petit séminaire de Beaupréau, puis au séminaire de Nantes.

Il n'avait pas encore engagé son avenir, lorsqu'il perdit sa mère qu'il aimait pour sa tendresse et sa bonté, qu'il admirait pour son intelligence et sa vertu. Il resta auprès de son père, et il l'aida dans ses travaux. Mais il donnait tous ses loisirs à l'étude, et souvent, il s'en allait chez des amis de Beaupréau, les frères Eugène et Léon Boré.

La famille Boré avait une maison de campagne à une demi-lieue d'Angers ; là se réunissaient, autour des deux frères, quelques jeunes gens distin-

1. Nous avons suivi l'excellent article que Louis Veuillot lui a consacré (*Revue du monde catholique*, 25 décembre 1861).

gués, Cyprien Robert, Château, Eloi Jourdain. Passionnés pour les chefs-d'œuvre de l'école romantique, ils lisaient Victor Hugo, Byron, Nodier : d'ordinaire, Château tenait le livre en main ; Cyprien Robert et Léon Boré commentaient ; Eugène Boré et Jourdain écoutaient et admiraient. Léon Boré, poète d'une imagination rêveuse, s'enivrait de la musique des mots mélodieux et des rythmes caressants ; Cyprien Robert, dont l'esprit s'ouvrait aux enthousiasmes de la poésie, s'attachait de préférence à la grâce et à la grandeur des images ; Château était plus touché par la justesse et la vérité de l'expression ; Eugène Boré et Jourdain goûtaient surtout l'élévation des pensées et la force des sentiments.

C'était l'époque où Lamennais, de son éloquence enflammée, avait stimulé les ardeurs de la jeunesse catholique et la lançait à l'assaut d'une société indifférente ou hostile. A tout prix, il voulait conjurer l'isolement de l'Église, enfermée entre les vieux partis retenus dans les chaînes du passé et la jeune démocratie avide de conquérir le pouvoir. Dans la solitude de la Chesnaie, il allait former un noyau de disciples fervents, pour les préparer à l'apostolat de la bonne nouvelle.

Léon Boré, présenté à la Chesnaie par l'abbé Kaminski, était revenu enthousiaste ; et ses amis, comme si un mystère leur eût été révélé, virent dans cette circonstance un appel de Dieu ; ils sentirent s'éveiller en eux des besoins, des goûts, des sentiments, que la veille ils ne soupçonnaient même pas : ce fut comme une crise où se décida leur avenir.

Léon Boré écrivit à Jourdain pour lui communiquer ses espérances et son bonheur ; et Jourdain, obtint de son père la permission d'aller à la Chesnaie : « Voir, s'écrie-t-il, cet homme dont j'avais lu et admiré tant de fois les ouvrages, dont le nom avait retenti tant de fois à mes oreilles, dont j'avais entendu parler si diversement, et qui excitait tant de sympathies d'un côté, tant de colères de l'autre, vivre près de lui, entendre sa parole, et recevoir sans intermédiaire les rayons de son intelligence, c'était pour moi une perspective bien au-delà de l'horizon d'espérances que mon imagination s'était créé. »

On lira dans les *Souvenirs* le récit de son arrivée à la Chesnaie (octobre 1828) : quel enthousiasme juvénile, quelles profondes émotions ! quel don de son intelligence et de son cœur !

Pourtant, Éloi Jourdain n'aliéna pas la liberté de son esprit et l'indépendance de son caractère auprès du maître, qui lui ouvrait une perspective inespérée de bonheur. Le jugement qu'il a porté sur Lamennais atteste sa clairvoyance et sa pénétration.

Il a nettement revendiqué pour Lamennais le mérite de l'entière sincérité, et il a plaint ces prophètes empressés qui, longtemps avant la chute, croyaient pouvoir annoncer l'apostasie future de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* : « Aucun homme, a-t-il dit, ne me paraît moins propre que lui à la dissimulation et à l'hypocrisie. Il faut le connaître bien peu, pour croire son âme accessible à ces sentiments... s'il pouvait bannir de son âme la sincérité qui lui est naturelle, elle se réfugierait dans son

corps, dans les traits de son visage, dans les nuances de son regard, dans ses mouvements, dans toutes ses attitudes. Sa pensée, ses sentiments lui échapperaient par tous les sens, et il ne pourrait dire une parole sans les trahir. »

Jourdain estime avec raison que les livres et les articles de Lamennais ne le font pas connaître tout entier : il a mis dans ses ouvrages son intelligence, sa puissance de logique et son génie d'écrivain ; mais seule l'intimité de la Chesnaie a permis à ses disciples de comprendre Lamennais, par les contrastes et les oppositions de son caractère. Nul n'en a tracé un portrait plus fouillé et plus ressemblant que Charles Sainte-Foi ; nous nous empressons de renvoyer à ces admirables pages les lecteurs des *Souvenirs*.

Autour du maître, Sainte-Foi a groupé les principaux hôtes de la Chesnaie.

L'abbé Gerbet, disciple-né, si l'on peut dire, dont l'intelligence cherchait d'instinct à être dirigée et dont la volonté éprouvait l'irrésistible besoin d'obéir : âme passive, sur laquelle Lamennais imprimait toutes les modifications de sa pensée.

L'abbé Jean-Marie de Lamennais, homme pratique, et non spéculatif, toujours à l'affût d'une bonne œuvre ; un saint, à qui de hautes fonctions furent un moment dévolues à Paris, mais qui était revenu en Bretagne fonder la congrégation des Frères et l'Institut de Malestroit.

Eugène Boré, que ses goûts et ses études rapprochaient d'Éloi Jourdain : d'une piété douce et calme, d'une âme modérée, il ne connut point ces aspirations vagues, ces ardeurs où se consume souvent

le cœur du jeune homme ; dépourvu d'égoïsme, était-il capable d'une amitié profonde ?

Léon Boré, généreux, confiant et dévoué, « un des hommes, dit Jourdain, que j'ai le mieux connus et le plus aimés, un ami qui m'a emporté, pour ainsi dire, sur son cœur loin de ma famille, loin de ma patrie, loin de toutes mes affections, parce que la sienne me tenait lieu de toutes les autres ». Mais si Jourdain loue son esprit élevé, son cœur excellent, son âme ardente, il montre aussi que l'excès d'expansion épuisait les forces intellectuelles et morales de Léon, et que sa faible volonté le condamnait parfois à l'abdication de lui-même, à l'aveugle docilité, à l'obéissance passive.

Cyprien Robert ne s'intéressait pas à la doctrine du *sens commun* ; mais il prit à l'école de la Chesnaie la passion de l'étude et la discipline du travail ; il devint un historien de valeur, à qui n'a manqué que l'aptitude aux vastes synthèses.

Ange Blaize, fils de la sœur de Lamennais, devait suivre le maître jusqu'au bout de ses doctrines.

Enfin l'abbé Jules Morel nous est présenté comme un échappé de l'hôtel de Rambouillet : causeur spirituel aux saillies originales, à la plaisanterie fine, aux manières apprêtées, il se prodiguait à tous, incapable d'un attachement sérieux ou profond, inaccessible au ressentiment ou à la vengeance ; pour le moment, le futur collaborateur de Veuillot à *l'Univers* ne semblait attentif qu'à ne pas déranger la bonne opinion qu'il avait de lui-même et à éviter le moindre pli dans cette toilette intérieure qu'entretenait avec tant de soin la coquetterie de son esprit.



Mais il fallut quitter cet asile béni : les deux frères Lamennais avaient ouvert à Malestroit une sorte d'Institut, pépinière de savants, d'écrivains, de professeurs, de prédicateurs et de missionnaires. Les jeunes hôtes de la Chesnaie furent mis en demeure de prendre une décision : s'ils avaient la vocation sacerdotale, ils iraient au noviciat de Malestroit ; sinon, ils se sépareraient du maître.

Cyprien Robert et Château se déclarèrent les premiers, et rentrèrent dans le monde. Éloi Jourdain, que l'exemple de Léon Boré entraîna malgré ses hésitations, vint à Malestroit, la veille de la Fête-Dieu de l'année 1829.

Là, il vécut dans l'étude et dans la contemplation : des habitudes sévères de travail, une atmosphère de sympathie noble et tendre, tout y était un moyen d'élever l'esprit et de sanctifier le cœur. De la fenêtre de sa cellule, il pouvait apercevoir les prairies qui bordaient les deux rives du canal de Brest ; il entendait les chants graves et lents des paysans bretons qui revenaient des champs, le soir ; le tic-tac d'un moulin, et le bruit de la cascade qui en faisait mouvoir les roues, rompaient pendant le jour la monotonie du silence.

Il y vécut parfaitement heureux, et, en 1857, il disait de Malestroit : « Nulle part l'étude, la piété, l'amour de l'Église et le désir de s'instruire, ne marchaient ensemble à ce degré. Là aucune contrainte ne gênait l'expansion de l'esprit ni du caractère : chacun pouvait s'y montrer tel qu'il était

et personne, du reste, n'avait rien à cacher. Une douce intimité unissait tous les membres de cette joyeuse famille, et l'on reconnaissait les supérieurs bien moins à l'autorité qu'ils exerçaient qu'à la confiance qu'ils inspiraient à tous. En un mot, si l'image du ciel peut être quelque part sur la terre, elle était certainement à Malestroit. C'est là que les anciens disciples de M. de Lamennais ont puisé cet attachement au Saint-Siège et cet amour de l'Église qui ne se sont jamais démentis chez eux, et qui leur ont fait trouver la force de se séparer de leur chef, dès qu'il s'est séparé lui-même du Saint-Siège et de l'Église, sans que parmi tous ces hommes, jeunes encore, pleins d'enthousiasme et d'illusions, il s'en soit trouvé un seul qui ait failli à son devoir en ces tristes circonstances [1]. »

Les études, telles qu'elles étaient organisées à Malestroit, révélaient l'esprit nouveau dont Lamennais voulait animer l'ordre qu'il avait l'ambition de substituer aux anciens ordres épuisés ou rejetés par l'opinion publique. La théologie s'y apprenait par le contact direct avec les Pères de l'Église, et Éloi Jourdain s'y nourrit particulièrement de saint Thomas d'Aquin, dont la *Somme* était autrement substantielle que les médiocres abrégés qui servaient aux séminaristes d'alors. Chaque jour, l'après-midi était remplie par l'étude des langues et de la littérature : l'hébreu, le grec et le latin étaient obligatoires ; pour les autres langues, sanscrit, arabe, persan, chaldéen, chinois, allemand, anglais, italien, la plus grande liberté était laissée aux novices.

1. Article de *l'Univers*, 12 février 1857.

Éloi Jourdain, guidé par M. de Hercé, l'ancien maire de Laval, devenu séminariste de Malestroit à l'âge de cinquante-trois ans, fit de sérieux progrès dans la connaissance du grec; il lut Homère, Pindare, Anacréon, Eschyle, Sophocle et Théocrite. Il s'enivrait à la lecture de Dante et de Shakespeare, « le plus grand peintre peut-être, disait-il, qu'ait eu la nature ». Les écrivains allemands ne lui faisaient pas éprouver les mêmes émotions ; cependant il s'exerçait aussi dans cette langue, qui, dit-il, « semble avoir remplacé le latin, et être devenue comme le dépôt de toutes les sources, soit de l'histoire, soit de la philosophie ».

Après dix-huit mois de séjour à Malestroit, Éloi Jourdain, mieux éclairé sur sa vocation, quitta le noviciat, en compagnie de Léon Boré, et vint à Paris.

Tous deux assistèrent aux derniers ébranlements produits par la révolution de Juillet, et Jourdain souffrit de ces émeutes dirigées contre l'Église. Ni tradition de famille, ni sympathie personnelle ne l'attachait aux Bourbons chassés du trône ; il avait du respect pour l'autorité, quelle qu'elle fût, et il était hostile à toute violence, de quelque côté qu'elle vînt. « Il est à regretter, écrivait-il, et pour le bien de l'Église et pour celui de la France, que les catholiques n'aient pas assez compris la leçon qui leur était donnée, que dans leurs discussions avec le pouvoir au sujet des libertés qu'ils réclamaient et qu'on s'obstinait à leur refuser, ils se soient laissés trop souvent emporter par la passion, et qu'ils aient oublié que le respect pour l'autorité, quels que soient d'ailleurs les hommes qui en sont les dépo-

sitaires, est le principal besoin de notre époque, et que les libertés les plus précieuses et les droits les plus sacrés seraient encore trop chèrement achetés, s'il fallait, pour les obtenir, affaiblir dans l'esprit des peuples ce respect si rare aujourd'hui et pourtant si nécessaire[1]. »

Ce libéralisme très éclairé le rapprocha des fondateurs du premier *Correspondant*, qui travaillait à la réconciliation des royalistes et des libéraux, adjurant les premiers de reconnaître le gouvernement de fait, invitant les seconds à la pratique de la tolérance et à la résistance contre les démagogues en faveur de l'ordre et de la liberté.

*
* *

Après un séjour de quelques mois à Paris, Éloi Jourdain résolut d'aller à Munich, où semblait s'être concentré le mouvement catholique de l'Allemagne. Là-bas, *le Catholique* de Gœrres avait mené contre les maximes absolutistes et joséphistes le combat repris en France par *l'Avenir* contre le gallicanisme ; l'ultramontanisme libéral de Lamennais s'était inspiré des tendances mêmes que Baader, à la veille de l'encyclique *Mirari vos*, caractérisait ainsi : « Le catholicisme se trouve actuellement dans une crise qui doit le délivrer de sa stagnation et lui faire gagner un nouveau degré de sa puissance innée, évolutionniste et progressive, tant dans la science que dans les mœurs[2]. »

1. *Notes inédites.*
2. Cité par Rio. *Épilogue à l'art chrétien*, chap. VIII.

Éloi Jourdain partit le 13 mars 1831. Après avoir traversé Strasbourg, Stuttgard, Ulm et Augsbourg, il arriva à Munich, où il fut mis en relations avec les représentants les plus autorisés du catholicisme bavarois : Joseph Gœrres, l'ancien pamphlétaire de l'*Allemagne et la Révolution*, le publiciste ardent qui avait lancé sur Napoléon le *Mercure du Rhin* et réveillé le patriotisme de la nation allemande ; les frères Boisserée, qui avaient consacré leur fortune à recueillir les chefs-d'œuvre de la peinture des quatorzième, quinzième et seizième siècles et avaient contribué à l'achèvement du dôme de Cologne ; le théologien Dœllinger qui, à moins de trente ans, avait déjà la réputation d'un incomparable savant.

Éloi Jourdain, comme Rio et Montalembert, s'initia auprès de Baader et de Schelling aux nouveaux systèmes de philosophie, par lesquels ces deux penseurs se flattaient de mettre un terme à l'anarchie des intelligences et de découvrir le secret d'une alliance définitive entre la foi et la science : l'un, spéculatif audacieux, métaphysicien perdu dans les nuages de la théosophie ; l'autre, créateur d'un panthéisme clair et savamment ordonné, qui, pendant un demi-siècle, devait exercer une véritable hégémonie sur la pensée européenne.

Il connut les artistes dont Louis Ier de Bavière s'était entouré : à Munich, « l'Athènes de l'Allemagne », l'architecture religieuse et civile, la sculpture et la peinture étaient représentées par plus de cinq cents artistes, dont les maîtres, Eberhard et Schwanthaler, pour les sculpteurs, Pierre Cornélius, Hermann, Seiltz et Kaulbach pour les pein-

tres, enrichissaient de chefs-d'œuvre les musées et les galeries.

Le clergé bavarois parut à Jourdain très inférieur aux prêtres de France, par l'absence de gravité dans les habitudes et de dignité dans les manières[1]. En Bavière, l'étude de la théologie était fondée sur la philosophie, et la méthode du raisonnement se joignait à celle d'autorité dans la formation des âmes cléricales.

Les séminaires, peu nombreux d'ailleurs, n'étaient pour les jeunes clercs que de simples pensions ; aucun enseignement ne s'y distribuait, et toutes les leçons se donnaient à l'Université.

Cependant Éloi Jourdain connut en Bavière des prêtres distingués, et ses *Souvenirs* nous peignent quelques-uns des futurs chefs de la résistance catholique contre l'oppression du pouvoir civil.

De Munich, Éloi Jourdain se dirigea vers Berlin (mars 1832). En route, il s'arrêta plusieurs fois, notamment à Weimar, où il rendit visite à Gœthe, qui allait mourir bientôt après ; à Iéna, où il trouva très vivant encore l'enthousiasme de la jeunesse allemande pour Napoléon, le messager de la liberté à travers l'Europe monarchique ; enfin à Dresde, où il vit le grand poète Tieck, qui avait remis en honneur les grandes traditions littéraires de l'Allemagne.

A Berlin, où il arriva vers le milieu du carême, il se lia particulièrement avec deux catholiques

1. « Gœrres, nous dit M. Goyau, le trouvait mou, sans dignité dans les fonctions, sans zèle, peu instruit, médiocre en un mot, principalement dans les villes. » (*L'Allemagne religieuse*, t. II, . 67.)

récemment convertis : un professeur de droit criminel, Jarke, héritier de l'école traditionaliste fondée par Charles de Haller, et le docteur Philipps, jurisconsulte et historien.

Il trouva l'accueil le plus empressé auprès des descendants des réfugiés français, et surtout auprès d'Ancillon, ministre des Affaires étrangères. Il connut encore l'historien Ranke, le poète dramatique Raupach, l'humoriste Chamisso, et le fameux Gans, représentant des traditions hégéliennes.

Jarke ayant été mandé à Vienne par Metternich, qui voulait préparer l'opinion à la signature d'un concordat, il parla de Jourdain au prince, et celui-ci manifesta le désir de voir le jeune Français et de l'attacher à son projet.

Jourdain vint donc à Vienne ; Metternich, à qui il plut, lui conseilla de se rendre à Rome pour y embrasser l'état ecclésiastique et y suivre la carrière de la diplomatie, dont il lui ouvrirait les portes. Mais Jourdain se déroba aux avances de Metternich, dont il ne voulait pas acheter la protection à ce prix. Pendant les deux années de son séjour à Vienne, la haute société eut pour lui les égards dont il avait déjà été entouré à Munich et à Berlin. La princesse d'Anhalt-Kothen, catholique fervente, le produisit dans son monde, et le mit en relations avec son confesseur, le P. Beckx, futur général de la compagnie de Jésus.

A Vienne il se lia avec un jeune gentilhomme polonais, le comte Ourowski, qui l'emmena dans son pays, après lui avoir fait traverser la Styrie, la Carinthie, le Tyrol et la Bohême.

*
* *

Les *Souvenirs* d'Éloi Jourdain que nous arrêtons à la visite qu'il fit, à la fin de 1835, à Charles X et à la famille royale, contiennent encore bien des détails intéressants, dont nous allons donner un rapide aperçu.

En Bohême, il trouva une aristocratie voltairienne ; un clergé ignorant, sectaire, relâché dans ses mœurs ; une bourgeoisie envieuse, sans foi, sans amour ; un peuple avide et corrompu : « Cependant, dit-il, il y a dans cette nation des éléments de grandeur et de force, qui pourraient se développer dans des conditions plus favorables. » Il a remarqué, en effet, combien cette population est industrieuse, apte à s'approprier les perfectionnements matériels ; combien la race est forte et belle, et quelle énergie indomptable y anime les cœurs.

Aux fêtes de saint Jean Népomucène, dont le corps repose dans la cathédrale de Prague, il entendit chanter de vieux airs nationaux, admirables de simplicité et de poésie.

Pendant les sept mois de son séjour à Prague, il visita, chaque soir, le général Skrzynecki, l'ancien commandant de l'armée polonaise, qui avait donné à la révolte de ses compatriotes un caractère poétique et religieux : « Qui de nous, s'écrie Jourdain, ne se rappelle ces bulletins et ces ordres du jour, qui ressemblaient à des hymnes et à des prières, où la foi la plus vive et la plus ingénue se mêlait aux sentiments les plus nobles et les plus

élevés, et qui nous arrivaient comme un écho lointain, mais non affaibli, de l'âge des Croisades [1]. »

Un mois après son départ de Prague, Eloi Jourdain était en Galicie, au château de Bilka, propriété d'Ourowski : « Là, dit-il, commença pour moi une vie de confort, de bien-être, de grandeur, qu'on ne trouve nulle part en France, même dans les châteaux des plus grands seigneurs. »

Rien de plus curieux et de plus pittoresque que le récit fait par Jourdain de son séjour à Bilka. Il a vu les paysans insouciants et légers, abrutis par l'eau-de-vie au fond des auberges que les seigneurs louaient à des juifs, qui se consolaient du mépris et des injures par l'argent qu'ils gagnaient. Il a vu les seigneurs, privés de débouchés à l'étranger, obligés, pour tirer parti de leurs immenses terres et de leurs récoltes abondantes, à construire dans le voisinage de leurs châteaux, des usines de toutes sortes : distilleries, où se convertissait en eau-de-vie le blé, qui, sans cela, aurait pourri entassé dans les champs ; brasseries, où se transformait en bière le houblon récolté sur des terrains incapables de fournir une autre culture ; fours à cuire les briques — Bilka en fabriquait plus de deux millions par an ; poteries, selleries, carosseries, menuiseries, etc.

Le châtelain de Bilka avait des bergeries immenses contenant plus de 5.000 brebis, placées sous l'inspection et le gouvernement d'un berger

1. Charles Sainte-Foi a publié sur Skrzynecki un article dans la *Revue de l'Anjou*, 2e vol. de la 3e série. — Une correspondance échangée entre Skrzynecki et Montalembert a été publiée dans *la Quinzaine*, 1907, t. XLVII, pp. 330-357 et 550-564.

en chef, assisté par un bataillon d'enfants et de chiens.

Les Polonais naissent à cheval, dit-on. Jourdain a pu vérifier la vérité de cette assertion : « J'ai vu souvent, dit-il, dans une noce, le marié monter à poil sur un cheval, faire monter sa femme derrière lui, et lancer au galop la pauvre bête, sans avoir d'autre éperon que ses pieds, dont il lui battait les flancs, sans avoir d'autres rênes que ses mains qu'il agitait en l'air, ou dont il lui frappait le cou, en poussant des cris aigus. C'était à donner le vertige. »

Eloi Jourdain voyagea dans le pays, en se conformant à des usages bizarres. Ainsi, rendant visite à un oncle d'Ourowski, vieillard très attaché aux traditions, il dut porter avec lui son lit parmi ses bagages ; car, de temps immémorial, chez les Polonais, l'hôte n'offrait que le bois du lit et de la paille ; matelas, draps et couvertures faisaient partie de la caravane que les voyageurs traînaient après eux.

Que d'observations curieuses Jourdain a faites sur les demandes en mariage, sur les cérémonies religieuses, sur les enterrements, accompagnés de cris plaintifs et de phrases rimées dans lesquelles un proche parent du mort célébrait ses qualités.

Pendant deux mois, le château de Bilka offrit l'hospitalité à la princesse de Wurtemberg, fille de la célèbre princesse Czartoryska, qui, à 90 ans, avait dû fuir sa magnifique résidence de Pulawi, dont les bosquets avaient été chantés par Delille, et où son petit-fils, le prince de Wurtemberg, était venu l'assiéger. La princesse de Wurtemberg avait

avec elle sa fille adultérine, Cécile, née à Paris vers 1784, revenue après mille vicissitudes auprès de sa mère, qui, sous un nom supposé, la fit élever avec ses autres filles. La distinction de Cécile, les charmes de son esprit, la beauté de sa voix, lui valurent, parmi beaucoup d'autres hommages, ceux de son propre frère, qui, sans la connaître, voulut l'épouser, et plus tard, du tzar Alexandre, qui lui avait voué un culte, auquel il resta fidèle jusqu'à la fin de sa vie.

*
* *

En compagnie d'Ourowski, Eloi Jourdain visita l'Italie, la France et l'Angleterre, étudiant les hommes, se renseignant sur les idées et sur les événements, remplissant sa pensée et sa mémoire d'une foule d'observations.

En 1838, les deux voyageurs se séparèrent. Eloi Jourdain entretint avec l'ami éloigné une correspondance, qui, par la pente naturelle de son esprit, se trouva entraînée vers les questions les plus hautes, et d'où sortit le premier ouvrage de notre auteur, qu'il signa du pseudonyme de Charles Sainte-Foi : *Le Livre des peuples et des rois*.

Dans ce livre, Jourdain, par delà les contingences de la politique, envisageait les questions sous leur côté social, moral, philosophique et religieux. A tous ceux qui, dans la société, tiennent une place et ont une responsabilité, prêtres, nobles, soldats, instituteurs, évêques, peuples, rois, pape lui-même, Jourdain donnait des conseils empreints d'un christianisme sincère et actif : « Nous avons

voulu, disait-il, ranimer, autant qu'il nous était possible, cet esprit dans le cœur de nos frères; et pour cela nous avons ramené toutes les institutions, toutes les fonctions, tous les droits, tous les devoirs, toutes les professions, au Christ, comme à leur source, à leur principe, à leur exemplaire et à leur fin. »

La forme de l'ouvrage reproduit celle des *Paroles d'un croyant*; mais si Jourdain s'est essayé, après Lamennais, aux accents de visionnaire et de prophète, il n'a pu lui prendre son lyrisme éclatant, ses images hautaines, sa puissante originalité.

Entre les peuples et les rois, l'auteur s'efforce de tenir la balance égale : ceux-ci, il les met en garde contre les abus; à ceux-là, il apprend à se défier des révolutions. Pourtant, dans cette réconciliation du pouvoir et de la liberté, l'on entend vibrer comme un écho des anathèmes enflammés, qui partaient de la Chesnaie contre les tyrans.

L'influence de Lamennais se manifeste encore dans les préoccupations sociales : Sainte-Foi a lu les *Paroles d'un croyant* et le *Livre du peuple*, parus au temps où Thiers, pour ridiculiser Lamartine venant siéger à la Chambre, s'écriait sur un ton de suffisance ironique : « Voilà le parti social qui entre. » C'est en vain que Jourdain a rompu avec le maître devenu hérétique ; la généreuse pitié que le cœur de Lamennais épandait sur les déshérités de la vie, anime encore l'ancien disciple, qui s'écrie : « Le riche pille le pauvre, et on le laisse faire parce qu'il est riche, le fort opprime le faible, et on n'ose le condamner parce qu'il est fort. Mais si le pauvre prend au riche un morceau de pain, il est

jugé comme un voleur ; et si le faible se défend contre le fort, il est condamné comme un séditieux. »

De même c'est l'enseignement de Lamennais qui a révélé à Jourdain la conception d'une France, vers laquelle se tournent les yeux des peuples foulés par un vainqueur barbare : « France, dit-il, élargis ton amour et dilate tes entrailles, car voici qu'il t'arrive des malheureux et des opprimés de toutes les parties de la terre. L'homme du Nord et celui du Midi viennent te demander à la fois un asile ; et tous les peuples de l'Europe se reconnaissent pour frères sur ton sol, et ne forment plus qu'une seule et même famille, sous la puissante protection de tes lois et de ta gloire. »

Lamennais lui avait appris à voir dans Rome le symbole de la lumière pour les nations du moyen âge, le centre de foi et d'amour, d'où est sortie l'idée sublime d'associer tous les peuples dans un même intérêt comme ils l'étaient déjà dans une même croyance. Aussi dit-il à son tour : « Que reprochez-vous à Rome, ô peuples de la terre ? N'a-t-elle pas été le berceau de votre histoire ? Pouvez-vous regarder en arrière sans que vos souvenirs rencontrent sa charité ? Quand vos constitutions se sont-elles formées ? Quand ont-elles disparu ? Qui les a protégées ? Qui les a détruites ? Lorsque vous étiez esclaves, qui vous a rendus serfs ? Lorsque vous étiez serfs, qui a poussé les rois et les seigneurs à vous affranchir ? »

Ce livre est donc, en même temps que le résumé des observations faites par Jourdain au cours de ses voyages, un hommage au maître, qui avait ébranlé

sa jeune imagination et préparé l'essor fécond de sa pensée. Ne nous étonnons donc pas si le chapitre le plus ému de l'ouvrage est une prière pour « l'homme de génie dont l'Église pleure aujourd'hui la perte » : « Vous lui pardonnerez, dit-il au Seigneur, parce que beaucoup ont été injustes envers lui; et vous lui serez indulgent, parce que plusieurs lui ont été ingrats. Et l'injustice a révolté son âme, parce qu'elle était droite ; et l'ingratitude a aigri son cœur, parce qu'il sentait profondément. Vous le ramènerez à vous, parce qu'il vous en a ramené plusieurs; et vous le rendrez à votre Église, parce qu'il l'a défendue... La vérité reviendra le chercher, parce qu'il l'a aimée ; et elle lui dira : Reconnais-moi, je suis ta fiancée. Et il la reconnaîtra ; et il lui *tendra* la main, et ils marcheront ensemble, comme il était autrefois. »



Lorsque, en 1840, les anciens rédacteurs du premier *Correspondant* se groupèrent de nouveau pour opposer « l'enseignement immuable de l'Église » à « l'anarchie intellectuelle et morale », où se poursuivait la dissolution de la société, Charles Sainte-Foi travailla à la rédaction du *Nouveau Correspondant* avec ses amis, Cazalés, Carné, Henri Gouraud, Montreuil, Champagny, Eugène Boré et Louis Veuillot.

Sous le titre d'*Aphorismes politiques*, il y développa des vues philosophiques sur l'histoire et sur

la destinée des peuples, où parfois il atteignait à l'éloquence.

Dans un article intitulé *Mission providentielle de la France,* il disait noblement : « Le salut de la France est dans sa foi ; crois donc, ô peuple ! toi en qui Dieu sème toujours, comme dans le meilleur terrain, les germes de vie qui doivent ranimer les nations épuisées. Rappelle en ton âme ton antique foi ; et de là, elle se répandra comme un levain puissant dans les lois et les institutions, dans le caractère, les habitudes et les mœurs ; et la gloire fermentera jusqu'au fond le plus intime de la nation française, et son histoire se soulèvera comme une pâte travaillée par le levain, et tous les peuples, en voyant ces choses, s'écrieront en levant les yeux au ciel : Espérons, et consolons-nous ; car la France croit, et Dieu la visite dans sa miséricorde et son amour. »

Mais déjà Charles Sainte-Foi avait commencé la série de ses *Heures sérieuses* (*d'un jeune homme, du jeune âge, d'une jeune personne, d'une jeune femme*, etc), modestes publications, qui, mieux que les grands livres, servirent son ambition de faire du bien aux âmes, de consoler quelques douleurs, d'inspirer de bonnes actions, d'élever les pensées au-dessus de la terre et des intérêts matériels : « Vos fonctions sont sublimes, disait-il aux écrivains, en 1838... Si vous mentez à votre conscience, si vous cherchez moins à enseigner qu'à plaire ; si vous flattez les passions au lieu de les diriger ; oh ! vous n'êtes point les pasteurs des peuples, ni les anges des nations : mais vous n'en êtes que les valets et les esclaves. » Pour sa part, il se plut à

rédiger ces petits livres, qui, plus sûrement que ses *Essais de philosophie métaphysique*, auxquels il renonça bientôt, trouvèrent des lecteurs dans tous les âges et dans toutes les classes de la société. Les *Heures sérieuses d'un jeune homme* devinrent pour la plus grande partie de la jeunesse catholique, le livre préféré, qui, des heures de la première communion à celles de la virilité, aida les cœurs à triompher des séductions mauvaises et des faux plaisirs. Les *Heures sérieuses d'une jeune femme* entrèrent dans la plupart des corbeilles de noce, et les nouvelles mariées s'y instruisirent de leurs devoirs, de la nécessité de l'esprit de sacrifice, et de toutes les vertus qui font la dignité de la femme et la préparent à la mission si noble de la maternité. Les *Heures sérieuses d'une jeune personne* reprenaient le même thème, allégé de certaines considérations que la prudence conseille de taire dans un âge où le cœur risque d'être la dupe de l'imagination, où la volonté trop souvent obéit aux suggestions de la sensibilité. Avec quel tact l'auteur peignait les charmes de la jeunesse, « cette joie pure, franche et pleine de candeur, qui prenait sa source dans l'innocence du cœur, dans les témoignages d'une bonne conscience » !

Un juge délicat caractérise ainsi ces diverses *Heures sérieuses* : « Tenant à la fois et du charme du genre ascétique et de la solidité des ouvrages de doctrines, elles conviennent également aux âmes recueillies qui savent déjà goûter les douceurs de la piété et aux personnes plus distraites par la vie du monde dont l'intelligence a besoin d'être frappée par quelque idée d'un ordre supérieur, par un

raisonnement qui les engage à réfléchir, à engager leur cœur et à leur apprendre qu'il y a autre chose à aimer que des biens périssables[1]. »

Dans l'intervalle de ces publications, Charles Sainte-Foi participait à Lyon à la création de l'*Institut catholique*, et à Paris à la fondation du *Correspondant*.

Vers 1840 de jeunes Lyonnais, unis par leurs croyances et par leurs aspirations, se rassemblaient chaque soir dans des causeries intimes : bientôt ils se formèrent en association, l'Institut catholique, et se donnèrent pour but : « 1° de favoriser le développement et de nourrir le goût des études religieuses en particulier et de toutes les études graves en général ; 2° de travailler à répandre les doctrines catholiques et à les défendre contre toute attaque. »

Toutes les fois qu'un catholique illustre, Lacordiare, le P. de Ravignan, traversait Lyon, ces jeunes gens l'invitaient à venir au milieu d'eux, et à les entretenir de leur programme de régénération intellectuelle et religieuse. En 1842, ils eurent l'idée de fonder une Revue. Sur ces entrefaites, Charles Sainte-Foi s'arrêtait à Lyon : on lui demanda sa collaboration. La réponse de Sainte-Foi parut en tête du premier numéro; il acceptait comme un honneur le titre de membre de l'Institut catholique, et promettait d'envoyer quelques articles à la nouvelle Revue[2]. « Il y a, disait-il, peu de villes assurément

1. De Bermond de Vaulx, préface des *Dernières Heures sérieuses*, p. VII.

2. *L'Institut catholique*, revue religieuse, philosophique, scientifique artistique et littéraire, a paru de 1842 à 1845; la collection forme 7 vol. in-8.

en France, où l'association vers le bien soit aussi facile qu'à Lyon, la ville des aumônes et des bonnes œuvres, car il en est peu où il y ait un aussi grand nombre d'hommes religieux, animés d'une même pensée, tendant au même but, et disposés à s'unir pour l'atteindre plus vite et plus sûrement. »

Sa collaboration ne fut pas très active ; du moins s'honora-t-il de laisser figurer son nom sur la liste des membres de l'Institut catholique de Lyon [1].

Charles Sainte-Foi participa aussi à la fondation du *Correspondant*, qui parut le 15 janvier 1843, et qui s'est continué sans interruption jusqu'à nos jours. Ses articles, sur le P. Lacordaire, sur les *Institutions liturgiques* de dom Guéranger, sur le *probabilisme* prouvèrent que son esprit n'avait rien perdu de sa vigueur, à descendre au niveau des manuels de piété.

Nous ne nous arrêterons pas au *Livre des âmes* ou *La vie du chrétien sanctifiée par la prière et par la méditation* (1840) [2].

Mais nous dirons quelques mots de la *Théologie à l'usage des gens du monde*, que l'archevêque de Bordeaux, Mgr Donnet, déclarait d'une « ortho-

1. Parmi les membres titulaires ou correspondants, nous relevons les noms de Ballanche, d'Henri de Bonald, de Blanc Saint-Bonnet, du marquis de Cavour (qui fit connaître à la société les travaux de Rosmini), de Lacordaire, de l'abbé Noirot (célèbre professeur de philosophie), d'Ozanam, de Reboul (de Nîmes), de Silvio Pellico. Le cardinal de Bonald avait accepté le titre de président perpétuel.

2. En adressant la 2e édition au cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, il écrivait : « C'est un livre de méditations et de prières que je puis vanter sans vanité, puisque je n'ai guère eu d'autre mérite que celui de choisir dans les ouvrages de Bossuet et des saints ce qui m'a paru le plus beau et le plus onctueux. » (26 juin 1850.) *Lettre inédite*, due à l'obligeante communication de M. le docteur Mondan, neveu de Mgr Donnet.

doxie parfaite », et que le cardinal Gousset recommandait comme utile « à ceux qui désiraient avoir une connaissance exacte de la religion, de ses dogmes, de son culte et de sa morale ». Cette *Théologie* parut suspecte aux jansénistes de Lyon, et l'un d'eux écrivait : « Composée par un *homme du monde* (c'est l'auteur qui se qualifie ainsi), *à l'usage des gens du monde*, cette théologie ne pouvait être que mondaine, et elle l'est en mille endroits... En morale il adopte le probabilisme liguorien ; en dogme, il met souvent la bonne foi au-dessus et à la place de la foi, jusqu'à recommander expressément comme une faute à éviter de ne pas entrer en dispute avec les protestants de bonne foi, dans la crainte de les tirer de leur bonne foi, dans la crainte de les ramener au catholicisme... En un mot, cet ouvrage renferme tout le venin du berruyerisme et du molinisme le plus relâché [1]. »

Nous avons tenu à citer cette critique, qui fut en partie reproduite par la *Revue ecclésiastique*, parce qu'elle révèle un état d'âme très rare au dix-neuvième siècle. Molina, Berruyer, Liguori, que les jansénistes ont toujours considérés comme les patrons de la morale relâchée, avaient donc inspiré cette *Théologie* ; mais les *gens du monde* n'y regardèrent pas de si près, et, comme autrefois dans *l'Introduction à la vie dévote* du doux et tolérant François de Sale, la piété *mondaine* y trouva un idéal qui, sans se hausser à la perfection des saints, s'adaptait à ses aspirations.

1. Lettre du 15 août 1845 (archives de la Petite Église de Lyon).

En 1848, Charles Sainte-Foi fit paraître : *le Chrétien dans le monde*, étude sur les devoirs du chrétien dans la famille et dans la vie publique, et un traité des *Devoirs envers les pauvres*, où il prédit certains événements qui allaient se produire.

Nul, en effet, n'était plus ouvert que Charles Sainte-Foi à toutes les questions d'actualité : à l'école de Lamennais, il avait appris que le devoir consiste, non pas à s'isoler de la vie contemporaine, mais à s'y livrer pour l'orienter vers le bien. Aussi donnait-il son adhésion à cette admirable tentative de Lacordaire, qui, au lendemain de la révolution de 1848, fondait *l'Ère nouvelle* pour réconcilier la religion et la liberté. C'était l'ancien programme de *l'Avenir* débarrassé des exagérations qui avaient été dénoncées dans l'encyclique *Mirari vos*. Le nom de Charles Sainte-Foi voisine sur le prospectus du journal avec ceux de Lacordaire, de l'abbé Maret, d'Ozanam, de Coux, de Lorain, de Labaume, de J. P. Teissier et d'Henri Gouraud.

« La nation, disent les rédacteurs, veut la République. Pourquoi l'empêcherions-nous ? Est-ce que l'Évangile ou l'Église ont jamais réprouvé une forme quelconque de gouvernement ?... Quelle raison divine y a-t-il de s'opposer à l'établissement d'une République en France ? Aucune assurément. »

Charles Sainte-Foi était donc fidèle à son passé, quand il s'associait au programme de *l'Ère nouvelle* : « Nous attendons, disaient ces hommes généreux, nous devons attendre de la République, qu'elle emploiera sa puissance au soulagement des misères du plus grand nombre de ses enfants... Nous attendons d'elle aussi qu'elle prendra sous sa

protection les peuples qui ont perdu leur nationalité par des conquêtes injustes que le temps n'a point ratifiées, et ces autres peuples qui, suivant de loin nos exemples, aspirent à leur affranchissement politique et moral. »

Charles Sainte-Foi avait commencé la rédaction de ses *Souvenirs* (1849), lorsqu'une grave maladie l'arrêta ; et désormais il se réduisit au rôle plus modeste de traducteur.

Aidé par la collaboration de sa femme, — il s'était marié en 1843, — il profita de ses connaissances linguistiques pour présenter aux lecteurs français des ouvrages latins, italiens et allemands.

Deux de ces traductions sont particulièrement remarquables : la *Mystique* de Gœrres et la *Vie de Jésus-Christ*, par Sepp.

Le livre de Gœrres, qu'un bon juge a appelé « la protestation la plus ferme et la plus vigoureuse que la science catholique ait faite de nos jours contre le rationalisme des temps modernes[1] », posait avec éclat l'existence du surnaturel ; mais la lecture en était hérissée de difficultés, et plus d'une fois la traduction en avait été essayée, sans qu'elle pût être conduite jusqu'au bout. Sainte-Foi, pour qui les mystères de la symbolique n'avaient pas de secret, appliqua son admirable connaissance de la langue allemande à la traduction de cet ouvrage obscur et profond.

Sainte-Foi s'exprimait ainsi sur la *Vie de Jésus-Christ* : « Ce livre a eu un retentissement considérable en Allemagne, et produit des effets merveil-

1. Freppel, *Correspondant*, 25 mars 1852.

leux. Il a fermé pour toujours la bouche à l'infâme parti de Strauss[1]. » L'auteur, par un mélange de théologie et de théories scientifiques, s'était efforcé de ramener à la religion les esprits qu'une science aventureuse avait séduits[2].

Charles Sainte-Foi était, et ses œuvres l'attestent surabondamment, un catholique convaincu ; sa vie tout entière fut vouée au service de l'Église et de toutes les œuvres qui se réclament de l'inspiration religieuse. Dans sa pensée, la théologie fut toujours la reine des sciences humaines, et les notions théologiques sont toujours le support de ses idées et de ses théories.

Jusqu'à la fin de sa vie, il unit les deux cultes que l'école de la Chesnaie avait pratiqués avec une égale ardeur : celui de l'ultramontanisme et celui de la liberté.

Ultramontain, il eut toujours les regards fixés sur Rome, et il approuva les tentatives faites en France pour discréditer l'esprit gallican. Aussi applaudit-il aux attaques dirigées par Rohrbacher contre Bossuet, contre Fleury, dont l'*Histoire ecclésiastique* était seule étudiée dans les séminaires avant 1830. L'*Histoire universelle de l'Église*, écrite par Rohrbacher, lui parut, malgré quelques *imperfections*, « un des monuments les plus précieux de la science ecclésiastique en ces derniers temps, celui peut-

1. *Lettre inédite* (au cardinal Donnet), 20 septembre 1854.

2. Nous nous contenterons de citer : les *Révélations de sainte Brigitte* ; les *Exercices spirituels* du P. Pagani ; les *Œuvres complètes* de Léonard de Port-Maurice ; la *Vie de saint Ignace de Loyola*, par Ginelli ; le *cardinal Ximénès*, par Héfélé ; *Jeanne-Marie de la Croix*, par Beda Weber ; la *Vie du P. Jean d'Alméida, apôtre du Brésil ;* la *Vie du P. Ricci, apôtre de la Chine ;* etc.

être qui a exercé le plus d'influence sur la direction générale des esprits, parce qu'il répondait au besoin le plus impérieux de notre époque[1] ».

Il fut un libéral impénitent : un jour qu'il notait les indices d'une réaction favorable à l'Église, vers le milieu du dix-neuvième siècle, il écrivait : « Ce n'est pas un médiocre avantage pour celle-ci, que presque partout sa cause soit si entièrement liée avec celle de la liberté et des progrès des institutions sociales, qu'il est impossible de les disjoindre. » Le catholicisme, d'après lui, aurait manqué à sa mission, s'il eût été hostile aux progrès et aux libertés des peuples.

Sincèrement, il crut à l'alliance désormais définitive de la science et de la foi ; ne voyait-il pas la Bible défendue par des astronomes et des géologues incroyants, les papes réhabilités par des historiens protestants, la politique de l'Église admirée par les esprits mêmes qui échappaient à son autorité ? Et surtout, le triomphe de l'Église lui paraissait assuré, si elle prenait la direction de l'économie politique, et si elle étudiait les rapports des pauvres et des riches, des ouvriers et des patrons, enfin si elle allait au peuple, pour travailler à son éducation morale et religieuse.

Aussi a-t-il, pour sa part, soutenu l'influence que peuvent avoir les principes religieux sur le bonheur et la richesse des peuples. L'homme, d'après

1. Dans les papiers de Charles Sainte-Foi, on a trouvé une déclaration, datée du 13 janvier 1847, par laquelle il soumet au jugement de l'Église et du Saint-Siège tous ses écrits, voulant, dit-il, « vivre et mourir dans la communion la plus intime avec le Saint Siège et avec le Pape, comme avec le seul centre d'unité que Jésus-Christ ait établi pour son Église ».

lui, ne s'estime pas seulement par la quantité de produits qu'il peut fournir ; la cause elle-même de la production n'est-elle pas dans l'intelligence et dans la volonté ? Or, rien ne contribue plus que la religion à augmenter la valeur de l'homme : « Personne, écrit-il, ne doute que l'égoïsme ne soit la plaie la plus funeste des sociétés, et que rien ne leur soit plus avantageux qu'une religion qui en dessèche la racine dans le cœur humain, et dont l'unique but est de façonner l'homme à la société pour laquelle il a été créé. La nature ne fait que des individus, la religion seule fait des peuples. »

Pour défendre ses idées, Charles Sainte-Foi s'appuie volontiers sur l'histoire, dont la connaissance peut seule mettre en garde contre les préjugés et les erreurs. Dans le domaine qu'il s'était choisi, il s'efforça de ne donner sa confiance qu'aux études patientes et impartiales.

Son esprit très ouvert le porta vers ces préoccupations esthétiques qu'un Rio et un Montalembert eurent à un degré supérieur. Lui aussi se passionna pour les splendeurs de l'art chrétien : il sut définir les beautés des églises du moyen âge avec la richesse de leurs détails et la perspective infinie de leurs voûtes hardies ; il connut tous les secrets du symbolisme chrétien, et chaque pierre des cathédrales parlait en même temps à son œil et à son cœur.

Enfin, pour le faire connaître tout entier, disons avec Louis Veuillot qu'il offrit « le modèle du chrétien dans le monde ». « Il était, continue son biographe, bienveillant, conciliant, affectueux, homme de bon conseil et de bon secours en toute occa-

sion, à toutes gens... Sa bourse, comme son temps, comme son cœur, appartenait à ses amis. »

Malade, inquiet de la tournure des événements[1], Charles Sainte-Foi connut les souffrances physiques et morales. Lorsque sa maladie de cœur lui laissait quelque répit, il travaillait à des considérations sur la mort, écrites pour consoler sa femme.

Il n'a pas eu le temps d'achever ce traité de la séparation ; les fragments qui en ont été publiés révèlent la vraie nature de cette âme à la fois forte et délicate, qui sut regarder la mort en face, et qui prépara des consolations à celle qui devait lui survivre : « Ma santé ne va pas trop mal, écrivait-il deux jours avant sa mort ; j'ai pris d'ailleurs le parti qui m'était commandé par la nécessité : à savoir de ne pas être trop difficile sur cet article... C'est un remède salutaire pour l'âme que d'être rappelée sans cesse au souvenir de l'éternité et de se savoir à chaque instant sous la main de Dieu et dans son entière dépendance. Quand le corps est sain et robuste et que la mort ne nous apparaît que dans un lointain vague et incertain, on est bien plus exposé à perdre de vue le but essentiel de la vie[2]. »

Il mourut le 20 novembre 1861, à l'âge de 55 ans.

Les *Souvenirs* que nous publions avaient été

1. Il écrivait à M. de Bermond de Vaulx (fin de 1860) : « Je suis accablé de tout ce qui se passe... je passe plus d'une nuit sans dormir, gémissant sur les attaques dirigées de toutes parts contre le Saint-Siège. » (Préface des *Dernières Heures sérieuses.*)

2. Lettre à M. de Bermond de Vaulx (préface des *Dernières Heures sérieuses*).

écrits pour un ami, qui désirait savoir à fond l'histoire de sa pensée et de son âme. Louis Veuillot, qui les avait lus, les jugeait ainsi : « Dans leur abandon, les confidences d'Éloi Jourdain sont un livre exquis, plein d'observations fines, de portraits excellents, de prières parfois sublimes ; un livre où se révèle le meilleur et le plus loyal cœur dont on puisse désirer l'affection. » La plupart de ces prières ne se retrouveront pas dans la présente publication ; de même, nous avons cru devoir supprimer certaines longueurs, et, comme nous l'avons indiqué déjà, nous n'avons pas suivi l'auteur jusqu'en Bohême et en Galicie. Tels qu'ils sont, les *Souvenirs* de Charles Sainte-Foi aideront son nom à triompher de l'oubli et ils ajouteront quelques documents à l'étude des idées et des âmes pendant l'une des périodes capitales de l'histoire religieuse au dix-neuvième siècle [1].

C. Latreille.

1. Le manuscrit des *Souvenirs de Jeunesse* nous a été confié par la nièce et filleule de Charles Sainte-Foi, Mme de Place, née Barthélemy de Chadenèdes. Qu'elle trouve ici l'expression de tous nos remerciements.

PREMIÈRE PARTIE

LAMENNAIS ET SON ÉCOLE

CHAPITRE PREMIER

LAMENNAIS A LA CHESNAIE

Vers la fin de septembre 1828, je reçus de Léon Boré [1] une lettre où il m'invitait à le suivre chez M. l'abbé de Lamennais, dont il avait fait la connaissance dans un voyage ou plutôt dans un pèlerinage à la Chesnaie. Car pour lui comme pour moi la demeure de cet homme illustre était un véritable sanctuaire. Un prêtre polonais, l'abbé Kaminski, que le frère de Léon, Eugène, avait connu à Paris, et qui était venu passer quelques mois à la Chesnaie, servit d'intermédiaire entre M. de Lamennais et Léon. C'était lui qui l'avait présenté [2].

Pendant le séjour que Léon fit à la Chesnaie, il avait séduit le célèbre abbé par ses manières distinguées, par le feu de son regard, par la franchise et l'élévation de son caractère, par la candeur de son

1. Léon Boré, d'Angers, devenu plus tard inspecteur général de l'Université; il sera question de lui plus loin.

2. L'abbé Kaminski fit un long séjour à la Chesnaie : on sait combien la Pologne était chère à Lamennais et à Montalembert. Cf. *Avenir*, 12 décembre 1830, article de Montalembert sur *la Révolution de Pologne*, et la traduction par Montalembert du *Livre des pèlerins polonais*, par Mickiéwicz (1833).

admiration et la fraîcheur juvénile de son enthousiasme. M. de Lamennais, subjugué par la confiance et l'abandon de ce jeune homme qui recevait comme un oracle les paroles que laissaient tomber ses lèvres, lui avait fait part de ses projets et de ses espérances. Léon les avait partagés avec transport. Vivre près d'un homme qui était devenu le plus grand écrivain de la France, c'était pour lui un bonheur qui surpassait ses plus belles espérances. Jamais son imagination vive et ardente n'était allée aussi loin dans ses rêves. Il était revenu de la Chesnaie séduit, fasciné, ivre d'enthousiasme et de joie. Mais pour une âme généreuse comme la sienne, un trésor qu'il n'aurait pu partager avec ceux qu'il aimait, eût été peu de chose. Plus le bien dont il allait jouir lui paraissait précieux, plus il sentait le besoin de le communiquer aux autres. Il convia donc ses amis à le partager avec lui ; il y était d'ailleurs autorisé par M. de Lamennais, qui, désirant fonder un ordre religieux, cherchait à réunir autour de lui des jeunes gens capables de comprendre ses desseins et de s'y associer. Il les tenait encore renfermés dans le secret de son cœur et ne les révélait qu'à un petit nombre d'adeptes, ne laissant entrevoir aux autres que la pensée de fonder une œuvre scientifique et littéraire, pour laquelle il avait besoin de leur concours. Ce fut dans ce sens que Léon m'écrivit, en me recommandant le secret le plus profond. Il devait d'ailleurs venir me trouver quelques jours après pour causer avec moi de cette importante affaire et connaître ma résolution. Sa lettre me communiqua le feu de son enthousiasme et de ses espérances. Elle était courte et laconique, mais ce qu'elle ne disait pas, mon imagination le lui faisait dire. Je commentais et ses paroles et ses réticences. La surprise, l'admiration, la reconnaissance et l'amitié se disputaient toutes les puissances

de mon âme. Voir cet homme dont j'avais lu et admiré tant de fois les ouvrages, dont le nom avait retenti tant de fois à mes oreilles, dont j'avais entendu parler si diversement, et qui excitait tant de sympathies d'un côté, tant de colères de l'autre; vivre près de lui, entendre sa parole, et recevoir sans intermédiaire les rayons de son intelligence, c'était pour moi une perspective bien au delà de l'horizon d'espérances que mon imagination s'était créé.

Léon vint au jour qu'il m'avait indiqué : je l'attendais impatiemment. Ce qu'il me raconta du voyage qu'il avait fait à la Chesnaie, des projets de M. de Lamennais, de son caractère, de son cœur, de la simplicité de ses goûts et de ses manières, tout cela me séduisait et donnait un nouvel essor à mes espérances et à mes désirs. Son récit me transportait dans un monde nouveau pour moi. Je l'écoutais avec l'attention et la surprise d'un enfant à qui sa mère raconte des histoires merveilleuses. Et ce monde idéal allait devenir pour moi une réalité. Je pensais déjà avec une sorte d'effroi au moment où je me trouverais pour la première fois en présence de cet homme que j'avais tant de fois admiré, où ma main presserait cette main qui avait écrit tant de pages sublimes. Je ne savais pas encore qu'un grand homme ressemble à tous les autres enfants d'Adam, et que le génie ne préserve pas des faiblesses de l'humanité.

Vers la fin d'octobre, je partis seul pour la Chesnaie; Léon était retenu par des affaires de famille et ne pouvait m'accompagner comme il en avait le désir et comme il l'avait annoncé à M. de Lamennais. Arrivé à la Pierre de Plesgen, je quittai la diligence, laissai mes bagages dans l'auberge du village et je m'acheminai seul, à pied, dans les

sentiers étroits et profonds qui conduisent à la Chesnaie. Mon cœur palpitait d'espérance et de bonheur. Tout entier à mes pensées et à mes rêveries, je n'avais pas le temps de remarquer la profondeur des ravins qui servent de route dans ce pays. Après une demi-heure de chemin, j'aperçus un étang entouré de chênes et de rochers. Cet étang s'était présenté à l'imagination de Léon comme un lac de Suisse, et la mienne ne trouva rien à rabattre de la description qu'il m'en avait faite, car elle était sous le coup des mêmes impressions qui avaient dominé la sienne. Je compris que le château n'était pas loin, mais je ne pouvais l'apercevoir encore. Il me semblait que je respirais déjà cette atmosphère de génie qu'avait formée autour de soi l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*. Enfin, comme j'entrais dans le petit chemin qui conduit à la maison, en longeant le jardin, j'aperçus trois hommes qui se dirigeaient vers moi. L'un était grand, d'une attitude digne et noble; l'autre portait dans son maintien et sur ses traits tous les signes qui annoncent un disciple docile et fervent. Mais au milieu de ces deux hommes était un troisième, petit de taille, de formes grêles, revêtu d'une redingote grise et d'un chapeau de paille. C'était lui, c'était l'homme que j'avais tant admiré et dont je n'aurais pas cru pouvoir supporter le regard : « Soyez le bienvenu, jeune étranger, » me dit-il en s'avançant vers moi et en m'embrassant. Puis, après m'avoir présenté à l'abbé Gerbet et à l'abbé Kaminski qui l'accompagnaient, il me conduisit à la maison, me demandant des nouvelles de Léon et s'étonnant de ne pas le voir avec moi. A la manière dont il m'en parla, je compris combien il l'aimait, et cette tendresse me donna une haute idée de son cœur. Après un repas simple et frugal, il me conduisit à la petite chambre qui m'était destinée et il me quitta pour aller tra-

vailler, car il composait alors son livre *Des Progrès de la Révolution*, livre prophétique où il annonçait tous les événements qui devaient s'accomplir deux ans plus tard[1].

Le soir il vint me prendre dans ma chambre et m'emmena dans la sienne. Pour la première fois je me trouvais seul en présence du génie, admis à son intimité. Il fut charmant, spirituel, gai, plein d'abandon et de confiance, séduisant comme il savait l'être quand rien ne le contrariait, affectueux jusqu'à la tendresse, amical jusqu'à la familiarité. Cependant je crus apercevoir dans cette expansion quelque chose de forcé. Je m'étonnais d'une affection que rien ne pouvait expliquer encore, puisque je lui étais inconnu. Aussi je me sentis gêné, et les témoignages de sa tendresse, loin de provoquer la mienne, la refoulèrent au contraire. Aussi lorsque je dus choisir parmi les prêtres de la maison un directeur pour ma conscience, au lieu de m'adresser à lui comme cela semblait naturel, je m'adressai à l'abbé Gerbet, dont le maintien plus digne et l'extérieur plus composé m'inspirait plus de confiance. Sous le poids même de cette admiration qui courbait mon âme devant le génie de cet homme, je devinai les faiblesses de son caractère, et cette première impression m'a sauvé peut-être de bien des erreurs et a préservé mon esprit d'un aveuglement funeste.

Bientôt la maison se remplit par l'arrivée de nouveaux hôtes, et les travaux prirent un cours plus régulier sous la direction de l'abbé de Lamennais et de l'abbé Gerbet. L'abbé Combalot amena avec lui de la Provence et du Dauphiné une petite colonie de jeunes gens, dont le caractère, les

1. Ce livre, *Des Progrès de la révolution et de la guerre contre l'Église*, fut écrit à propos des Ordonnances du 28 juin 1828 contre les établissements ecclésiastiques, et parut en février 1829.

formes et les manières contrastaient singulièrement avec les nôtres. Mais quelques jours plus tard le chef de cette colonie partit et son départ resta pour tous un mystère. Les jeunes gens qu'il avait amenés furent envoyés à Malestroit, où l'abbé de Lamennais avait placé le noviciat de l'ordre qu'il voulait fonder. On laissa à la Chesnaie ceux que la perspective des vœux religieux aurait effrayés, dans l'espoir de les amener peu à peu et insensiblement au but où l'on voulait les conduire. La maison de Lamennais resta comme un Port-Royal orthodoxe, où l'on se préparait par la prière et l'étude à défendre la religion et l'Église contre leurs ennemis, déjà si nombreux à cette époque.

Aucun règlement n'enchaînait notre liberté et n'encadrait les heures de notre journée d'un cercle déterminé d'avance. A part les repas et les conférences que nous faisaient chaque jour MM. de Lamennais et Gerbet, il n'y avait pas d'exercice public. Chacun travaillait comme il le jugeait convenable, se levait, se couchait quand il le voulait, suivait en toutes choses ses goûts et la pente de son esprit. Cette méthode, si elle avait de grands inconvénients, avait aussi de nombreux avantages. Elle laissait aux diverses aptitudes la liberté de se produire et de se développer dans leurs voies naturelles. Aussi le classement ne tarda-t-il pas à se faire, et plusieurs d'entre nous durent à cette liberté le bonheur de choisir le genre d'études qui leur convenait le mieux et de s'y distinguer.

Eugène Boré choisit les langues, et il est devenu un orientaliste distingué. Cyprien Robert, qu'on avait cru, et qui s'était cru lui-même incapable d'aucune étude sérieuse, et condamné à vivre incompris et méconnu dans le monde idéal de la poésie, se sentit attiré vers les études historiques par un goût

qu'il n'avait pas même soupçonné jusque-là. L'apparition de ce goût dans son âme fut pour lui comme une révélation. Il osait à peine y croire, et pourtant, au bout de quelques jours, ce goût était déjà une passion, et ce poète, qui s'était jusqu'à ce moment enivré des beaux vers de Lamartine et de Victor Hugo, ne pouvait plus vivre qu'avec les vieux annalistes de la France et se délectait dans la lecture de Grégoire de Tours. Pour moi, je choisis la philosophie religieuse, sans cependant exclure les langues, vers l'étude desquelles je me sentais attiré, non sous le rapport de la philologie ou même de la littérature, mais plutôt sous le rapport philosophique. Je cherchais des idées, des points de vue pour mon esprit, non seulement dans les œuvres de littérature, mais jusque dans les dictionnaires ; et plus d'une fois l'étymologie ou la composition d'un mot ou la varieté des rapports qu'il exprime, a ouvert devant mon esprit tout un horizon d'idées. Je lisais un dictionnaire, comme Cyprien lisait Grégoire de Tours, avec le même plaisir et la même passion.

Bien des fois, depuis ce temps, en réfléchissant sur mon passé, je me suis étonné que les hommes attribuent tant de choses et croient devoir tout ou presque tout à leurs propres efforts, tandis qu'ils doivent aux circonstances la plupart des avantages dont ils se glorifient. Que serais-je devenu, que seraient devenus Cyprien, Eugène et tant d'autres, avec qui j'ai vécu soit à la Chesnaie, soit à Malestroit, si, au lieu de vivre près d'un homme dont le génie élevait et grandissait toutes les âmes qui l'approchaient, nous étions restés dans les conditions ordinaires de la vie ? La plupart d'entre nous avaient eu le temps de manifester les aptitudes de leur esprit et les signes précurseurs d'une destination future. Pourquoi ne l'avaient-ils pas fait ? Parce que les circonstances leur avaient

manqué. Plusieurs d'entre nous avaient passé quelques années au séminaire et y avaient laissé une assez mince idée de leur intelligence. Pourquoi ont-ils plus tard donné un démenti si éclatant aux conjectures qu'on avait faites, et qu'ils auraient probablement justifiées s'ils n'avaient point changé d'atmosphère ? Parce qu'une direction plus large et plus élevée leur a ouvert les voies conformes à leurs aptitudes, parce qu'une lumière plus vive les a en quelque sorte révélés à eux-mêmes. Parmi ceux que nous avions connus, combien auraient mieux réussi que nous s'ils avaient été dans les mêmes conditions ! Dans l'ordre de l'intelligence comme dans celui de la grâce, l'homme peut se dire avec vérité que beaucoup d'autres, s'ils avaient reçu autant que lui, auraient fait plus de progrès.

Une femme d'une haute intelligence, la comtesse Swetchine, disait, un jour, « qu'il y a peu d'hommes qui vont jusqu'au bout d'eux-mêmes ». Faut-il s'en étonner, si personne ne leur montre le chemin. Chaque homme devrait apprendre de bonne heure à faire à Dieu cette prière, que l'Église récite au temps de l'Avent : « Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer. » Car tout l'avenir de l'homme est là. Seul, il est stérile et ne peut rien produire. Il faut donc que son âme trouve une autre âme capable de la féconder ; s'il est assez heureux pour la rencontrer sur son chemin, son avenir est assuré. Il faut être deux pour concevoir et faire de grandes choses. Cette règle souffre peu d'exceptions. Dieu, qui ne refuse rien à ses créatures de ce qui leur est nécessaire pour vivre et se développer dans les conditions qu'il leur a assignées, a pourvu, avec une miséricordieuse libéralité, à ce besoin de l'homme moral. S'il multiplie avec une paternelle prodigalité les germes des qualités et des vertus dont le développement doit contribuer aux pro-

grès des sociétés humaines, il ne laisse jamais le monde manquer de ces hommes d'élite, d'initiative, de ces hommes puissants par l'intelligence et la volonté, qui ont la mission spéciale de féconder et de développer les germes qu'il a créés. Mais ces hommes il faut les chercher le plus souvent pour les trouver, car il arrive rarement qu'ils se présentent d'eux-mêmes, ou qu'on les rencontre sur sa route par un de ces coups de providence que l'homme appelle heureux hasard, comme pour s'épargner la peine d'être reconnaissant envers Dieu. Ces hommes, ce sont les patriarches de l'humanité, les continuateurs de l'œuvre divine. Tous n'ont pas le même rôle, ni la même fonction. Les uns règnent par l'intelligence, les autres par la volonté, ceux-ci par le génie, ceux-là par la sainteté qui est comme le génie du cœur. Dieu a proportionné la variété de ces fonctions à celle des besoins qu'elles doivent satisfaire, et de même que les âmes qui veulent marcher dans les voies de la perfection peuvent toujours trouver, quand elles le veulent, un directeur sage et éclairé qui les comprenne et les aide à atteindre leur but, ainsi les intelligences, qui se sentent attirées vers quelque chose de plus élevé que le niveau ordinaire, trouvent toujours, quand elles le cherchent sérieusement, un guide capable de leur montrer le but qu'elles ne font qu'entrevoir, et de les y conduire[1].

*
* *

Le temps passait bien vite à la Chesnaie, partagé entre l'étude et l'amitié, entre les travaux de la journée et les jeux enfantins du soir. Quand l'esprit a

1. Les pages qui vont suivre jusqu'à la fin du chapitre ont paru dans la *Revue du monde catholique*, 10 janvier 1862.

été fortement tendu pendant quelque temps, il éprouve le besoin de se détendre par une secousse violente. C'est pour cela que nos récréations étaient quelquefois bruyantes, et nos jeux peu en harmonie avec la gravité de nos études et avec la haute position de l'homme dont nous étions les disciples et les hôtes.

Mais cet homme, dont les travaux étaient bien autrement sérieux que les nôtres, dont l'esprit agressif et logique luttait continuellement avec les idées les plus hautes, ressentait comme le besoin de détendre ses nerfs fatigués, dans les éclats saccadés d'un rire convulsif, ou dans le mouvement rapide d'une marche précipitée, ou dans l'élan d'une gaieté qui allait quelquefois jusqu'à l'extrême limite de la familiarité et qui rappelait parfois le haut goût de la plaisanterie rabelaisienne, sans jamais aller jusqu'à l'inconvenance.

Pendant tout le temps que j'ai passé près de cet homme illustre, je n'ai jamais rien vu ni entendu de lui qui ait pu affaiblir le respect, la confiance et l'estime que m'avait inspirés la lecture de ses ouvrages. Son caractère n'était certainement pas à la hauteur de son génie, il s'en fallait de beaucoup, et c'est surtout de lui qu'on pouvait dire que nul n'est grand homme pour son valet de chambre. Mais pour ce qui regarde cette partie essentielle et principale du caractère qui commande la confiance et le respect, elle ne s'est jamais démentie un seul instant sous mes yeux. Et encore aujourd'hui, après vingt ans d'intervalle, en me rappelant nos promenades dans les bois de chênes qui environnaient la maison, ou nos jeux bruyants dans le salon rouge qui donnait sur le jardin, je ne puis m'empêcher d'admirer la simplicité avec laquelle cet homme descendait des hauteurs de son génie et de sa gloire pour se mêler à nos diver-

tissements, pour se faire jeune, enfant même avec nous : semblable à ces rois qui aiment à quitter de temps en temps la pompe et l'éclat qui les environnent pour goûter au milieu de leurs sujets les douceurs d'une vie plus simple et plus familière.

Je le vois encore se dilatant dans les explosions d'un rire qui agitait tous ses membres, lorsque, dans nos parties de Colin-Maillard, il voyait le grand corps de ce bon Eugène Boré, affublé des jupons de la vieille mère Nicole, qui avait assez de droiture dans l'esprit pour ne point se scandaliser de ces innocentes folies. Je le vois encore quittant sa redingote grise et son chapeau de paille jaune pour jouer aux barres avec nous. Je le vois grimpant avec l'agilité d'un chat, jusqu'au sommet d'un frêle peuplier dont le tronc semblait s'incliner jusqu'à terre sous ce fardeau inaccoutumé. Je le vois contrefaisant l'Anglais ou l'homme dont la raison commence à se dissiper dans les fumées du vin. J'admire encore la perfection de son jeu et le comique des scènes bouffonnes dont j'étais souvent acteur avec lui ; c'est peut-être pour cela que je les considère avec tant d'indulgence. Je le vois encore prenant à partie l'un de nous, et décochant sur lui les traits aigus d'une ironie maligne et spirituelle, qui rappelait parfois l'admirateur d'Aristophane, de Rabelais et de Molière. Mais le baromètre de son humeur était sujet à bien des variations ; et souvent, dans l'espace d'un jour, il descendait de beau fixe à tempête. Souvent après avoir été gai, aimable et charmant au dîner, il était au souper triste, taciturne, maussade et bourru. Ses tristesses et son silence duraient quelquefois plusieurs jours ; et alors tout notre petit Olympe était dans la gêne et l'émoi, comme lorsqu'un nuage fronçait les sourcils du grand Jupiter. Dans ces circonstances c'était l'abbé Gerbet qui faisait les frais de la conver-

sation, et qui, avec une grâce charmante, cherchait à voiler à nos yeux les tristesses de son maître et à interposer entre son humeur chagrine et notre curiosité inquiète les saillies douces et aimables de son esprit toujours si placide et si serein.

L'heure de l'arrivée de la poste était ordinairement le moment décisif pour toute la journée. Avec une âme aussi impressionnable, aussi mobile que celle de M. de Lamennais, il n'était personne qui ne pût faire monter ou baisser à volonté le baromètre de son humeur. Une phrase de journal, une nouvelle affligeante ou inquiétante pour la religion et l'Église qui étaient l'objet constant de ses sollicitudes et de ses pensées, un mot obscur dans une lettre, c'en était assez pour plisser son front, pour assombrir son regard et fermer ses lèvres par un silence opiniâtre. Mais il était une chose qui le bouleversait surtout et qui jetait son âme dans d'inexprimables angoisses, c'était le blasphème contre Dieu, contre son Christ et son Église. Alors son visage, plus mobile que la surface de la mer, semblait se hérisser de vagues comme l'Océan dans un jour de tempête, tant étaient profonds les plis que l'indignation imprimait sur tous ses traits. Je suis persuadé que le blasphème produit sous une forme crue et violente aurait pu détraquer tous les nerfs de ce corps frêle, au point de le jeter dans d'horribles convulsions. La vue du sang aurait infailliblement produit le même effet sur lui ; et je ne le crois pas capable d'être de sang-froid témoin de la mort d'un oiseau.

Depuis qu'il a quitté les sentiers de la vraie foi pour s'égarer dans les voies tortueuses de l'erreur, plusieurs ont cru qu'il n'avait jamais été bien sincère dans ses convictions, et que sa conduite après l'encyclique du pape Grégoire XVI n'avait été que l'explosion spontanée des sentiments qu'il nourrissait

depuis longtemps, et qui ne pouvaient plus être comprimés. Cette opinion leur paraissait d'autant plus vraisemblable que la chute de cet homme avait été prévue et annoncée d'avance par des esprits plus clairvoyants, que l'éclat magique de son style n'avait pu éblouir, et qui, au milieu des splendeurs de cette parole si lumineuse, avaient aperçu les premiers lambeaux de ces nuages sous lesquels l'astre devait s'éclipser plus tard. Pour moi, je n'envie nullement à ces prophètes le funeste don d'entrevoir le mal avant qu'il arrive, avant qu'il se manifeste par des signes non équivoques et que tous peuvent apercevoir, et je bénis Dieu d'avoir laissé sur mon esprit ce voile bienfaisant, qui me permet de reconnaître et d'admirer le bien partout où je le trouve, et de m'affliger du mal lorsqu'il se produit à mes yeux. J'aime mieux voir un peu moins et aimer davantage, j'aime mieux ignorer le mal qui ne paraît pas encore que d'être contraint, par la triste faculté de le pressentir, à douter toujours de la sincérité des autres et à considérer leurs chutes comme une confirmation de mes prévisions. Je n'ai jamais douté de la sincérité de M. de Lamennais. Aucun homme ne me paraît moins propre que lui à la dissimulation et à l'hypocrisie. Il faut le connaître bien peu pour croire son âme accessible à ces sentiments, et il faudrait qu'il se fût bien peu connu lui-même, si jamais il avait eu la pensée de cacher pendant quelques jours seulement ce qu'il avait dans l'esprit et dans le cœur. S'il pouvait bannir de son âme la sincérité qui lui est naturelle, elle se réfugierait dans son corps, dans les traits de son visage, dans les nuances de son regard, dans tous ses mouvements, dans toutes ses attitudes. Sa pensée, ses sentiments lui échapperaient par tous les sens, et il ne pourrait dire une parole sans les trahir.

Il a pu sans doute se faire illusion sur les dispositions intimes de son âme, et prendre pour des mouvements surnaturels ce qui n'était que le produit de son esprit et de son cœur. Son caractère, l'ardeur et la mobilité de son imagination, le galvanisme de ses nerfs, lui rendent peut-être l'illusion plus facile qu'à tout autre. Mais l'illusion n'est-elle pas un signe et un gage assuré de la sincérité d'un homme, et pour être franc à l'égard des autres, ne suffit-il pas de l'être envers soi-même ? Parmi ceux qui avaient si bien prévu la chute de l'abbé de Lamennais, n'en est-il point qui se soient fait illusion sur les motifs de leurs prévisions ? Tous pourraient-ils assurer que la charité et le zèle pour l'Église aient été le seul principe de ces vives lumières qui leur laissaient entrevoir l'avenir ? Aucun d'eux n'a-t-il pris les préventions de son cœur pour les prévisions de son esprit ? N'avons-nous pas tous besoin que Dieu se montre indulgent et oublieux pour nos ignorances ?

Au reste, je ne m'étonne pas que l'abbé de Lamennais ait été mal jugé. La plupart de ses juges n'avaient d'autres pièces de conviction, dans le procès qu'ils voulaient lui intenter, que ses livres et ses articles de journaux. Vouloir juger l'homme d'après l'écrivain, le caractère par l'esprit, la vie par le style, les actes par les livres, c'est s'exposer à de grandes erreurs, c'est méconnaître le dualisme de notre pauvre nature, et la profondeur de l'abîme qui sépare quelquefois les deux hommes que Dieu a condamnés à vivre ensemble. Or, jamais peut-être cet abîme ne fut plus profond que chez M. de Lamennais.

Sa personnalité est si riche et si puissante que chacune des facultés qui la composent, constitue pour ainsi dire à elle seule un homme, une personne. Il y a chez lui l'homme de l'imagination, celui du cœur, celui de la volonté, l'homme de l'intelligence

et l'homme des sens. Aucun de ces hommes ne ressemble à l'autre ; et tous, néanmoins, doivent vivre dans la même individualité et se manifester par les mêmes organes. Jugez par là de la difficulté de distinguer ces éléments si divers au milieu des luttes incessantes que leur opposition détermine. Comment débrouiller ce chaos au milieu des fluctuations perpétuelles de ses ondes ? Vu et lu, M. de Lamennais n'est plus le même homme. Et pourtant ses ouvrages sont l'expression fidèle de ses pensées et de ses convictions. Mais ses pensées ne sont pas situées sur le même plan que ses sentiments, et ses sentiments eux-mêmes ne sont pas au même niveau que ses impressions et ses actes. L'âme de cet homme est un magnifique édifice, mais cet édifice n'est pas un temple offrant dans son ensemble une admirable unité : c'est un palais composé de plusieurs étages superposés et de nombreux compartiments appropriés à la qualité et aux besoins de ceux à qui ils sont destinés.

Pour bien connaître cet homme, il ne faut pas le considérer dans son ensemble, car on n'aurait de lui qu'une idée incomplète ; ou plutôt, il n'y a pas en lui d'ensemble ou d'unité. Il faut le démonter, prendre et examiner à part chaque pièce, chaque faculté. Voulez-vous connaître et juger son intelligence, prenez et lisez les ouvrages qu'il a publiés. Vous y trouverez une logique impitoyable, une dialectique toujours vigoureuse et serrée, une pensée simple, claire, lumineuse ; un style majestueux, riche, coloré, plein de nerf, de verve et d'images, mais concis dans sa majesté, sobre dans sa richesse, simple dans son éclat, contenu dans sa vigueur, et logique au milieu des plus abondantes images. Celles-ci forment comme un magnifique berceau de fleurs agréablement nuancées, sous lequel la pensée suit imperturbablement le cours de ses déductions sans jamais s'embarras-

ser dans ces guirlandes touffues qui pendent au-dessus d'elle et qui lui forment comme des arcs de triomphe odorants. Son éloquence ressemble à un fleuve impétueux et profond qui coule entre deux rives verdoyantes et fleuries. Là, tout est si bien ménagé, que jamais la beauté des rives ne vous séduit au point d'arrêter votre course, et que jamais non plus la rapidité du flot ne vous fait perdre de vue les beautés du rivage. Pendant que votre esprit est entraîné par cette pensée qui court vers son but plus rapidement que les fleuves vers l'Océan, votre imagination est comme fascinée par ces images qui tombent comme une pluie de fleurs sous vos pas.

Lamennais n'est pas seulement un grand écrivain dans ses livres, c'est encore un grand artiste. Son style est comme un riche instrument qui sait prendre tous les tons, exprimer tous les sentiments, chanter toutes les joies, soupirer toutes les douleurs. Il peint comme Bernardin de Saint-Pierre, il instruit comme Bourdaloue, il élève comme Bossuet, il amuse comme Molière. Il sait également prier et maudire, il est aussi terrible dans ses colères qu'il est aimable et doux dans ses enseignements familiers. Il joint la simplicité et la candeur d'un enfant, à l'expérience triste et morose d'un vieillard. Quand vous le lisez, vous pouvez croire à peine que des pages si diverses soient sorties de la même plume. Chacun de ses livres est presque un homme à part. Quel rapport, en effet, pouvez-vous établir entre ce pamphlet sublime contre la raison humaine, qu'on nomme l'*Essai sur l'indifférence*, et ce poème lyrique qui a pour titre *Paroles d'un croyant*? quelle similitude entre le traducteur de l'*Imitation* et de *Louis de Blois*[1], et l'auteur des *Lettres à l'archevêque*

1. En 1809, avait paru *le Guide spirituel ou le Miroir des âmes religieuses*, traduit du latin du B. Louis de Blois, bénédictin du

de Paris[1] ? Comment croire que ces livres soient du même auteur? Mais c'est qu'en effet ils n'appartiennent pas au même écrivain, car celui qui traduit l'*Imitation* n'a rien de commun avec celui qui a fait les *Lettres à l'archevêque de Paris*. En effet, rien n'égale l'abandon, l'énergie avec laquelle cet homme se jette dans une situation donnée. Il est tellement à ce qu'il fait dans le moment où il le fait, qu'il perd de vue tout ce qu'il a fait auparavant, et cesse pour ainsi dire d'être ce qu'il était. Chaque situation diverse crée en lui un homme nouveau. Point de nuances dans cette âme, mais seulement des couleurs fortement tranchées. Chaque œuvre prise à part est admirable de logique : le raisonnement n'y est jamais en défaut ; la pensée y marche d'un pas ferme et assuré sans jamais broncher. Mais si vous vouliez comparer entre elles toutes ces œuvres diverses et saisir le lien qui les attache, vous ne pourriez plus vous y retrouver, parce que chacune d'elles est le résultat d'une situation particulière à laquelle l'auteur s'est tellement identifié qu'il a comme brisé toutes celles qui l'avaient précédée. Car cet homme qui possède si bien sa pensée, qui la gouverne et la dirige avec tant d'autorité, qui l'attelle avec tant de facilité au char brillant de son intelligence, et qui sait toujours si bien la retenir avec le frein d'une logique forte et serrée, cet homme ne sait pas gouverner son caractère, ni se posséder soi-même. Sa logique, qui a convaincu tant d'esprits

seizième siècle. Qui ne connaît les admirables *Réflexions* jointes à chacun des chapitres de l'*Imitation* et qui parurent en 1828 ? Les *Réflexions* jointes à la traduction publiée en 1814 sont, pour la plus grande partie, l'œuvre de son frère, Jean-Marie de Lamennais.

1. Elles parurent en 1829 et répondent au mandement de Mgr de Quélen, publié à l'occasion du livre *Des Progrès de la Révolution*.

et soumis tant d'intelligences, finit presque toujours par le vaincre lui-même, en l'entraînant vers des conséquences trop éloignées.

Dès qu'il aborde un sujet, il se donne, il se livre à lui, il s'en remplit l'esprit, le cœur, l'imagination et la volonté. Il s'enlace lui-même dans les liens que forme sa dialectique, jusqu'à y perdre sa liberté. Vous diriez Laocoon broyé dans les plis et les replis des serpents qui enserrent ses membres. Il est la victime de ses propres pensées, et son âme est le martyr de son intelligence. Cet homme aimera mieux se jeter tout vivant dans l'enfer, que de reculer devant les conséquences d'un principe dont il s'est fait l'esclave; car pour lui l'enfer c'est l'inconséquence ou ce qu'il prend pour elle. L'inconséquence, c'est pour lui plus que le remords et le crime qui le produit. Si jamais Dieu lui découvre, dans un rayon de sa lumière infinie, les conséquences auxquelles son esprit a été entraîné par une logique exagérée, il lui prendra de telles défaillances que je ne sais si son esprit pourra les supporter.

Voulez-vous conclure de la logique des idées à celle des faits ? et après avoir admiré la dialectique rigoureuse qui distingue les ouvrages de Lamennais, croyez-vous trouver dans sa conduite la même suite et le même enchaînement ? Vous êtes dans l'erreur. Quand l'homme écrit, c'est ordinairement son intelligence qui tient le gourvernail ; quand il agit, c'est trop souvent son imagination, s'il en a ; s'il n'en a pas, c'est son humeur, ce qui n'est guère préférable. Or, l'imagination ne se pique guère de suite et de persévérance ; elle est située si près des sens qu'elle participe toujours plus ou moins de leur mobilité. Elle est d'ailleurs sous l'influence immédiate du système nerveux, qui est lui-même dépendant d'une multitude infinie de circonstances extérieures.

Or, on pourrait presque dire que chez M. de Lamennais le corps n'a que des nerfs, tellement le système nerveux y est développé et prédominant. Pour vous en assurer, regardez-le marcher, entendez-le rire. Sa marche est une course, son rire est un craquement. Dans l'un et dans l'autre on aperçoit une détente violente des nerfs. Il n'y a point de femme, point d'enfant, qui soit plus impressionnable que lui, plus facile à attendrir ou à irriter, plus susceptible, plus accessible à ces sentiments instinctifs de l'âme qui tiennent plus de la sensation que de la pensée, et d'où proviennent les sympathies et les antipathies, les préventions favorables ou désavantageuses, les inclinations et les répulsions, qui souvent engagent le cœur et la volonté et déterminent tout un ensemble de rapports. Il a la timidité et l'embarras d'un enfant ; il ne pourra ni parler ni chanter en public ; il ne saura pas même se présenter. Si vous le regardez, vous le gênez et lui faites baisser les yeux. Si vous le louez, vous l'embarrassez et le réduisez au silence. Si vous le blâmez, vous l'irritez et l'agacez. Que faut-il donc faire avec lui ? L'écouter, soulever de temps en temps sa pensée par quelques-unes de ces objections où l'esprit semble s'avouer à demi vaincu et demander à son interlocuteur le complément d'une pensée qu'il ne peut achever tout seul.

Prenez garde qu'il ne vous échappe rien de niais ou de trop naïf, car vous lui inspireriez un dégoût profond. Il est impatient, bizarre, capricieux, brusque parfois, jaloux, ombrageux, plein de soupçons et de défiance à l'égard de certaines personnes qui lui déplaisent, ou dans certains moments d'humeur. Car il est bien entendu qu'il ne peut être ni toujours, ni partout le même. Son caractère est un composé des contrastes les plus frappants et des oppositions les plus manifestes, de sorte qu'il n'est pas un défaut à

côté duquel vous ne puissiez, sans vous tromper, placer le défaut opposé, pas une vertu qui ne soit exagérée par son excès ou contrecarrée par le défaut contraire.

Si vous louez son mépris des richesses et sa prodigalité, je vous citerai des faits qui vous le feront soupçonner d'avarice. Si vous le voyez aujourd'hui doux comme un agneau, tendre comme une colombe, je vous le montrerai demain terrible comme un lion, dur comme un rocher. S'il est humble, patient, modeste, caressant avec vous, il sera orgueilleux, fier, colère et maussade avec moi. Son imagination s'extravase en quelque sorte dans son esprit, dans son cœur et dans sa volonté, et ne permet ni à l'une ni à l'autre de ces facultés de rester dans un milieu convenable ; mais les poussant toujours par un effort violent du côté où elles inclinent, elle les entraîne presque infailliblement au delà du but qu'elles visent. Puis par un retour quelquefois subit, mais toujours inévitable, s'affaissant sur elles-mêmes, épuisées par les efforts qu'elles ont faits, elles retombent insensiblement dans l'extrême opposé, en passant quelquefois par toutes les nuances intermédiaires qui séparent l'amour de la haine, l'enthousiasme du dégoût et la confiance du mépris ; d'autres fois aussi en sautant d'un seul bond de l'un à l'autre de ces contraires. La passion se mêle toujours aux sentiments de son cœur et aux goûts de son esprit, parce que son imagination est toujours de la partie et joue souvent le principal rôle dans ses affections.

S'il vous aime, son amitié sera passionnée comme l'amour le plus violent ; il se nourrira en quelque sorte de vous ; son âme s'imbibera de vos pensées, de vos sentiments et de vos goûts. Il sera l'esclave même de vos caprices. Il ne vous demandera rien et vous donnera tout ; vous n'aurez rien à faire qu'à

vous laisser aimer et absorber par lui. Mais bientôt son âme, fatiguée et comme épuisée par les émotions, deviendra moins tendre et moins confiante. Elle se resserrera peu à peu ; trop heureux si, après avoir été comme brisé par les étreintes de son cœur, vous n'êtes pas foulé aux pieds par sa froide indifférence. Malheur à vous si vous essayez de soustraire votre esprit à la puissance de ses idées ; car dans ses affections il donne son cœur à ceux qu'il aime, à condition qu'ils lui donneront leur intelligence et qu'ils la placeront sous la sienne comme un vase pour la remplir de ses pensées.

Cet homme ne connaît que des disciples, et si vous cessez d'être le sien, vous n'êtes plus pour lui qu'un étranger, quelque intimité qui ait régné entre vous. Il vous pardonnera les fautes du cœur les plus graves, bien plutôt que les murmures et les révoltes de votre esprit. Que de liens cet homme a brisés, depuis qu'il s'est échappé de l'Église ! Que d'amis il a sacrifiés ! Que d'âmes il a foulées aux pieds avec la résignation d'un stoïcien ! Car, à côté de cette imagination si mobile et si inconstante, est une volonté dont la persévérance va jusqu'à l'opiniâtreté ; qui, quand elle a dit : *je veux*, ne s'arrête plus, défie tous les obstacles, franchit toutes les barrières, tourne toutes les difficultés ; car son orgueil s'engage dans les résolutions qu'il a prises. Et, son orgueil une fois engagé, cet homme est intraitable et ne connaît plus aucune considération.

Son orgueil gît surtout dans son intelligence qui a une telle faim de la vérité, que, sans elle, sa vie serait une défaillance continuelle. Ce besoin de la vérité, joint à son orgueil insatiable, ont été pour lui la source des erreurs déplorables où son esprit s'est engagé. Car à un homme de cette trempe il en coûte trop de s'avouer à soi-même et de confesser aux au-

tres qu'il s'est trompé ; il ne le dira pas. Mais la vérité sans laquelle il ne peut vivre, comment pourra-t-il s'en passer ? Quelle alliance peut exister entre une âme comme la sienne et l'erreur ? Pour justifier à ses propres yeux les conceptions de son esprit, ou les résolutions de sa volonté, il entassera les raisonnements les plus spécieux, construira s'il le faut tout un système ; car il faut qu'il ait raison et qu'il puisse le prouver à soi-même et aux autres. Il ne reculera devant aucune conséquence, devant aucune erreur, pas même devant celles qui répugnent le plus à son cœur et à son caractère. Et pour qu'aucun genre de contradiction ne manque à cette vie toute pleine de contrastes, il ira s'asseoir parmi les hommes de sang et de ruines, lui qui ne pouvait sans défaillance voir couler une goutte de sang.

Cet homme si grand par l'intelligence, si énergique par la volonté, a quelquefois les caprices d'un enfant, les fantaisies d'une petite-maîtresse. Une contrariété lui donnera des attaques de nerfs, le bourdonnement d'une mouche l'empêchera de travailler. A voir sa chambre, l'ordre parfait, l'exquise propreté qui y règne, vous le prendriez pour un homme réglé en toutes choses, agissant toujours avec ordre et mesure, et pourtant nul n'est plus capricieux que lui.

*
* *

Plusieurs s'imaginaient que, lorsqu'il écrivait ces pages sublimes d'indignation qui avaient un si grand retentissement dans toute la France, il était saisi comme d'un accès de fièvre, qui, en excitant ses nerfs, exaltait son imagination. On allait même jusqu'à dire que, pour mieux s'inspirer, il écrivait ses livres au milieu des chênes et des rochers qui bordent le petit

lac situé au bas du jardin. Rien de tout cela n'est vrai : M. de Lamennais s'inspire de soi-même. Son intelligence est sa muse. Loin de travailler avec effort et contention d'esprit, il écrit les choses les plus élevées de la manière la plus calme et la plus simple. Point de livres, aucun désordre sur sa table. Vous diriez le secrétaire d'un homme du monde écrivant à son ami. Sur le papier qu'il remplit de ses sublimes pensées, point d'effaçures, aucun signe qui annonce un travail pénible. Les lignes sont droites, et le papier net comme la pensée.

Mais ce n'est pas sans application qu'il est arrivé à cette facilité d'écrire promptement sur les sujets les plus profonds. Pendant longtemps il refaisait jusqu'à six fois sa phrase, la polissait, la limait pour lui donner cette perfection qu'on admirait en elle. Aussi nous répétait-il sans cesse que nous devions nous accoutumer à faire difficilement les choses faciles. Il était d'une grande sévérité sur ce point et ses exigences auraient pu décourager des hommes moins résolus que nous. Admirateur passionné et continuateur de ces beaux génies qui ont formé notre langue, il faisait peu de cas de ces écrivains modernes, dont le style brillant et surchargé d'ornements fatigue l'esprit et ne sert bien souvent qu'à dissimuler la pauvreté des pensées sous le luxe des images. La simplicité et la force étaient à ses yeux les premières qualités du style, en dehors desquelles il ne reconnaissait que des ouvrages de peu de valeur. Il était en général très sévère dans ses jugements sur le mérite littéraire d'un livre, et il faut convenir qu'il avait bien le droit de l'être. Et, d'un autre côté, il attachait à la forme une telle importance, que l'ouvrage le mieux conçu et le plus riche de fonds ne pouvait le satisfaire, si le mérite de l'expression ne répondait à celui de la pensée.

Son intelligence était si riche et si heureusement douée, si variée dans ses aptitudes, qu'à part l'éloquence et la poésie, je ne sais s'il est une seule branche des connaissances humaines où il n'eût pu, s'il avait voulu, se distinguer et se faire un nom. Il avait excellé dans les mathématiques, il avait acquis dans la musique un véritable talent. L'étude des langues lui coûtait peu de temps et d'efforts ; et la marge des ouvrages classiques grecs et latins, couverte de notes de sa main, prouvait qu'il s'était nourri de leur lecture, et qu'il en avait savouré les beautés. Il avait puisé le goût et le sentiment du beau aux sources mêmes où Dieu l'a déposé, dans ces ouvrages qui sont restés et resteront éternellement les modèles de la perfection littéraire. Mais son esprit, en général assez exclusif, ne l'était aucunement sous ce rapport, et il avait admis dans le sanctuaire, où reposaient les demi-dieux de son intelligence, tous les chefs-d'œuvre, à quelque époque ou à quelque pays qu'ils appartinssent. Le Dante siégeait à côté d'Homère, Shakespeare à côté d'Eschyle et de Sophocle, Calderon à côté de Racine, Cervantès à côté d'Aristophane.

Au-dessus de ces génies planait et régnait celui qui les avait inspirés tous, le livre de Dieu lui-même, la Bible, dont la lecture assidue alimentait à la fois sa piété et son goût, et dont il reflétait l'éclat divin dans les images belles et radieuses dont ses livres sont pleins. On voit assez, par les nombreuses citations qu'il fait de la Sainte Écriture, par la manière simple et fidèle dont il en traduit les passages qui vont à son sujet, combien elle lui était familière. Après Bossuet, je ne connais personne qui soit entré plus avant dans le génie des écrivains sacrés, et qui les traduise plus parfaitement.

Les Pères de l'Église ne lui étaient pas étrangers

non plus. Il avait une prédilection marquée pour les Pères grecs, particulièrement pour ceux qui s'étaient distingués davantage par les qualités du style. Car il tenait trop à la forme pour ne pas la chercher quelquefois même un peu trop dans les ouvrages où elle devait sembler moins nécessaire.

Cet amour de la forme lui a peut-être fait trop négliger les auteurs scolastiques et les historiens ecclésiastiques du moyen âge. C'était là sa partie faible, et son exemple prouve qu'on ne néglige point impunément l'étude de ces livres, où la tradition et la science sont résumées si fidèlement, et dont la lecture est indispensable à quiconque veut initier son esprit aux mystères de la théologie. Si cette science est si rare aujourd'hui, c'est qu'au lieu d'aller la puiser à ses véritables sources, on la recueille dans des abrégés plus ou moins incomplets, qui ne peuvent pas mieux en donner une idée juste et satisfaisante qu'un squelette ne peut apprendre ce que c'est que le corps humain. Si M. de Lamennais avait mieux étudié les théologiens scolastiques, et particulièrement saint Thomas qui les résume tous, il aurait évité bien des erreurs, il aurait attaché moins d'importance à certaines doctrines problématiques qui lui paraissaient fondamentales. Sa controverse aurait été plus sérieuse, plus nourrie de faits et d'idées, plus calme et plus digne ; et peut-être n'aurait-il pas donné plus tard au monde le scandale d'une déplorable apostasie. Son malheur est d'avoir été trop philosophe et de n'avoir pas été assez théologien.

Le sentiment du beau était très développé chez lui. Il sentait et goûtait avec un tact exquis les œuvres d'art, surtout la musique. Mais là aussi c'était la simplicité qui le charmait davantage. Les chants de l'Église et les vieux cantiques le touchaient

quelquefois jusqu'aux larmes. Jamais je n'oublierai les extases de cet homme lorsqu'il faisait chanter à l'abbé Gerbet une mélodie que Choron avait découverte et qu'il avait adaptée à l'hymne de la Toussaint *Cœlo quos eadem*; mais il fallait qu'elle fût chantée par l'abbé Gerbet, car lui seul savait donner à sa voix ces inflexions qui sont comme les notes intérieures et immatérielles d'un chant, et qui sont aux notes visibles ce que l'esprit est au corps. Vous auriez vu alors sa figure longue et sévère s'épanouir et comme se dissoudre dans un sourire triste et doux, et le feu de son regard se voiler sous un nuage humide. Cet air, je ne l'oublierai plus jamais; il est pour moi un son mélodieux et une image délicieuse. Il flatte et mon oreille et mes yeux, car jamais je ne le chante, sans avoir devant moi les visages recueillis et émus de tous ces hommes avec qui j'ai vécu et que la main du temps a dispersés loin de moi.

L'abbé de Lamennais aurait été peut-être éloquent, s'il avait été moins timide et s'il avait eu plus de force dans les poumons. Mais sa timidité était si grande qu'il n'a jamais pu chanter une oraison; ce qui a lieu de surprendre dans un homme d'une volonté si énergique. Il avait, pendant son séjour à Naples, été invité par les Jésuites de cette ville à venir célébrer la messe dans leur maison un jour de grande fête. Il avait accepté, croyant qu'il ne s'agissait que d'une messe basse. Quel fut son étonnement lorsque, arrivé à la sacristie, il aperçut les diacres et les sous-diacres se préparant à le servir à l'autel. Il comprit qu'il s'agissait d'une messe chantée; il s'excusa auprès des pères, qui firent chercher un prêtre pour le remplacer. Mais il était déjà tard, et toutes les recherches furent inutiles. Il fut donc obligé de dire la messe; mais, ne pouvant se résoudre à la chanter, il récitait à voix un peu plus

haute les parties qui devaient être chantées et auxquelles l'assistance répondait en chœur.

Quoique M. de Lamennais possédât tous les éléments qui peuvent rendre la conversation agréable et intéressante, il n'excellait point en ce genre, comme on aurait pu le supposer, et il était sous ce rapport de beaucoup inférieur à l'abbé Gerbet. Quelquefois cependant, lorsqu'il traitait quelque sujet qui lui tenait à cœur, il s'animait ; sa parole devenait plus vive, plus limpide et attachait ceux qui l'écoutaient. Mais en général il semblait que l'auditoire d'un salon fût trop peu de chose pour une intelligence comme la sienne. Il lui fallait pour écho le monde entier.

M. de Lamennais est orgueilleux, mais il n'est ni vain ni fier. Le pape Léon XII, qui avait pour lui une estime et une affection particulières, avait voulu le faire cardinal. Ceux qui lui ont tenu compte de son refus et qui l'ont attribué à son humilité, ne le connaissaient guère. Il a eu peu de mérite à refuser la pourpre, parce que son refus était l'effet de son orgueil. A ses yeux, la dignité de cardinal ne pouvait rien ajouter à sa gloire, et il l'aurait plus honorée en l'acceptant qu'il n'en aurait été honoré lui-même. Il n'a et ne peut avoir d'autre ambition que celle de régner sur les intelligences, en les enchaînant à la sienne. Imposer aux autres sa volonté, ce n'est pas assez pour lui, il faut encore qu'il lui impose sa pensée ; car c'est là le comble de la puissance et de la grandeur humaine et ce qui rapproche le plus l'homme de la divinité.

Malgré tous ces défauts ou plutôt ces malheureuses dispositions de sa nature, l'abbé de Lamennais était alors sincèrement pieux, et gémissait plus que personne sur les vices de son caractère, qui doivent en grande partie être attribués au temps où il

a vécu, à l'éducation qu'il a reçue, et surtout aux déplorables impressions qu'avait produites de bonne heure en son âme la lecture des philosophes impies du dix-huitième siècle [1]. Cette curiosité prématurée lui a coûté bien cher, car elle a été pour lui la source de certains préjugés dont il n'a jamais su se dégager parfaitement. Son âme était pleine de foi, mais sa raison était restée sceptique; et par ce côté il tenait plus de Montaigne et de Pascal que de saint Paul et de saint Augustin. Il m'a plus d'une fois avoué lui-même, depuis, que jamais le doute n'avait complètement cessé dans son âme et que toujours il avait dû lutter contre cet ennemi qui ne lui laissait point de repos et qui devait le vaincre plus tard.

Les notions fausses qu'il s'était faites sur l'essence de la foi, lui font penser aujourd'hui qu'il ne l'a jamais eue, et qu'il se faisait illusion sur les véritables dispositions de son âme; mais il se trompe. Il croyait, il était soumis à l'Église, sa foi et sa soumission étaient vives et sincères. Il était pieux, il aimait Dieu, il le priait avec ferveur, le servait avec fidélité. Il suffisait, pour s'en convaincre, d'assister à sa messe et d'être témoin du recueillement avec lequel il la disait. Il n'attachait peut-être pas assez d'importance à certaines pratiques extérieures qu'il regardait comme minutieuses. Il manquait trop souvent de déférence et de respect à l'égard des évêques, et se persuadait trop facilement que le génie peut tenir lieu de consécration, et que la hiérarchie naturelle, établie dans la société par les divers degrés de lumière, est supérieure à celle que Dieu a instituée dans son Église. Mais il luttait de bonne foi et avec courage contre les doutes qui venaient assaillir sa

1. A la Chesnaie, Féli était enfermé pour ses escapades d'enfant dans la bibliothèque de son oncle, Robert des Saudrais; c'est là qu'il lut Rousseau et Voltaire.

croyance, et il pouvait dire avec sincérité : *Je crois, Seigneur, mais aidez mon incrédulité.* Il luttait, et ce qu'il prend aujourd'hui pour des défaites, c'était bien de véritables victoires. Si dans ces luttes de son âme contre le doute, il avait succombé, comme il cherche à se le persuader aujourd'hui, le combat ne se serait pas renouvelé toujours plus violent et plus pénible ; car le démon connaît ceux qui sont à lui, et il se donne bien de garde d'attaquer ceux qu'il possède déjà au risque de les perdre en leur ménageant l'occasion d'une victoire.

Hélas ! il n'a plus à lutter aujourd'hui ; la paix s'est faite en son âme. Il s'applaudit et se glorifie de cette tranquillité qui lui était inconnue autrefois et il la regarde comme le signe heureux d'un état d'âme régulier et conforme aux desseins de Dieu sur lui. Il ne comprend pas que l'esprit d'erreur, fier de la conquête qu'il a faite en l'attirant sous sa bannière, n'a plus besoin d'efforts pour la retenir, et que si Dieu laisse son âme séjourner dans la paix, c'est que peut-être il a épuisé la mesure de grâce qui lui avait été préparée.

CHAPITRE II

L'ÉCOLE MENAISIENNE

On a souvent comparé l'abbé de Lamennais à Luther, et l'abbé Gerbet à Mélanchton. Si le premier a justifié de tout point la comparaison, elle n'a pas été, grâce à Dieu, complète pour le second, qui après avoir suivi son maître jusqu'au bord de l'abîme dans l'espoir de le préserver d'une ruine entière, a su s'arracher de ses mains au moment où il allait s'arracher lui-même des mains de Dieu[1]. Au fond,

1. Après *les Paroles d'un croyant*, Gerbet, qui jusque-là avait gardé un silence discret, crut devoir séparer sa cause de celle de son ancien maître; cf. *Réflexions sur la chute de Lamennais* (Epernay, 172 p., 1838). Il écrivait : « Celui qui déclare une guerre ouverte à l'Église, qui prophétise sa chute, qui n'a pas craint d'outrager l'auguste vieillard que la chrétienté salue du nom de Père, a eu en moi un ancien ami qui l'aime d'une amitié née au pied des autels, et qui avait pour lui, je le crois, autant de dévouement qu'aucun des nouveaux amis qui sont venus courtiser sa révolte. A ce souvenir, je tombe à genoux, offrant pour lui à Dieu des prières dans lesquelles il n'a plus foi, et je ne me relève que pour combattre, dans l'ami de ma jeunesse, l'ennemi de tout ce que j'aime d'un éternel amour. » (*Université catholique*, t. III, p. 89). Parmi les ouvrages consacrés à Gerbet, voir l'étude de Mgr DE LADOUE sur *Mgr Gerbet, sa vie et ses œuvres, et l'École menaisienne*, et HARISPE, *Lamennais et Gerbet*, t. I (1910).

ces deux hommes ne se touchaient guère que par l'intelligence et par une merveilleuse communauté de pensées et d'espérances. Dès que cette communauté a disparu, les liens qui les unissaient se sont rompus comme d'eux-mêmes. Jamais peut-être deux âmes ne furent plus nécessaires l'une à l'autre que ces deux âmes. Et l'on peut dire que leur union était une sorte de mariage intellectuel dans lequel l'âme de l'abbé de Lamennais fécondait de ses pensées celle de l'abbé Gerbet. L'une avait la passion du gouvernement et du pouvoir, non de ce pouvoir matériel qui contraint par la force, mais de ce pouvoir spirituel et moral qui soumet, par la conviction, les intelligences. L'autre, au contraire, privée en quelque sorte d'individualité et d'initiative, avait un inexprimable besoin d'être gouvernée.

S'il est quelqu'un à qui convienne la définition de l'homme donnée par M. de Bonald, c'est l'abbé Gerbet. En effet, c'est une intelligence et rien autre chose ; c'est une intelligence qui tient à distance respectueuse les organes chargés de la servir, sans jamais les laisser approcher de trop près dans un moment de familiarité. C'est une pure intelligence dont toutes les fonctions se réduisent à penser, à contempler, à se souvenir et à prévoir. Elle lui tient lieu à la fois de cœur, de volonté et d'imagination. Car elle est tendre, docile et caressante comme le cœur ; calme, placide et ferme comme la volonté ; fraîche et gracieuse comme l'imagination d'une jeune fille. Passible et flexible a la fois, elle sait aussi bien recevoir et rendre tous les sentiments avec leurs nuances infinies que si elle les éprouvait elle-même, et toutes les images que si elles étaient nées de son propre fonds. Mais ces phrases si gracieuses qui semblent être tombées comme des gouttes de rosée de sa plume, elles lui ont coûté de longues heures de

travail et d'efforts. Ces belles images qui étincellent comme des diamants dans ses livres, il les a cherchées longtemps avec son esprit et avec son corps, car celui-ci participe d'une façon singulière au pénible travail par lequel celui-là enfante ses pensées. Et lorsqu'on a pu être témoin de ces pénibles enfantements, on comprend que le style de l'abbé Gerbet manque quelquefois de naturel, et qu'on y sente trop le travail et les efforts qu'il a coûtés.

L'abbé Gerbet était le même pour tous et dans tous les instants. Je ne pense pas qu'il ait jamais été coupable d'une préférence. Et dans les longues et intimes relations que j'ai eues avec lui, je ne me rappelle pas avoir jamais remarqué un degré de plus ou de moins dans la température de son cœur ou dans la tension de son humeur. Je l'ai trouvé aussi gai, aussi aimable, dans les jours où ses incommodités le faisaient souffrir que dans ceux où elles le laissaient en repos. Sa contenance était la même après une parole brusque ou après une caresse de M. de Lamennais. Il recevait l'une et l'autre avec le même calme, sans répondre à l'une ni à l'autre.

Cette égalité d'humeur jointe à beaucoup de grâce dans l'esprit et de délicatesse dans les manières, faisait de l'abbé Gerbet un des hommes les plus agréables dans le commerce de la vie. Sa conversation était pleine de charmes ; sa plaisanterie fine, bienveillante, et tout à fait attique ; son rire délicat et distingué. Sa voix avait je ne sais quoi de doux et de voilé, qui flattait l'oreille et prévenait en sa faveur. Il ne laissait jamais échapper, soit dans sa conversation soit dans ses gestes, rien qui fût incompatible avec le sentiment le plus exquis des convenances. Il y avait dans toutes ses manières, dans ses mouvements et dans ses attitudes, quelque chose de noble et de sacerdotal. Il excellait dans le récit, et il savait

donner aux choses les plus simples un certain tour, qui les rendait intéressantes.

Je ne connais point d'homme dont l'esprit soit plus clair et plus lucide, qui sache mieux que lui lire et analyser un livre, donner une forme transparente aux idées des autres, les dégager des nuages qui les obscurcissent. Il ne crée pas, il arrange et met en ordre ce que les autres produisent. Son intelligence est comme une nourrice qui sustente les enfants que d'autres ont engendrés. C'est une admirable copie représentant avec une fidélité si parfaite les traits de son modèle, qu'on pourrait la prendre pour un original. Sous ce rapport, il convenait merveilleusement à l'abbé de Lamennais dont l'âme s'imprimait sans cesse sur la sienne. Mais s'il avait eu plus de vigueur, s'il avait réagi davantage à l'encontre des idées de son maître, peut-être aurait-il exercé sur lui une influence salutaire, et lui aurait-il épargné bien des fautes et des erreurs. L'abbé de Lamennais a reconnu lui-même plus tard que M. Gerbet n'avait pu lui donner tout ce qu'il demandait. Et il est bien probable qu'il a dû finir par trouver monotone une société qui ne lui donnait qu'une copie de lui-même. Ç'a été le malheur de cet homme de n'avoir rencontré personne qui pût prendre sur son âme impatiente de tout joug un ascendant convenable. Cet homme il l'avait trouvé à une époque de la vie où il lui était moins nécessaire. C'était l'abbé Carron, dont le souvenir était toujours resté profondément gravé dans son esprit, et que nul autre n'avait pu remplacer depuis [1].

1. Lamennais écrivait de Londres à son frère (septembre 1815): « Mille raisons les plus fortes m'attachent à M. Carron. Il m'aime comme un fils, je l'aime comme un père, comme un ami, comme l'instrument des desseins de Dieu sur moi. » L'in-



Son frère, l'abbé Jean de Lamennais[1], l'aurait remplacé peut-être, s'il n'avait pas été son frère, et s'il s'était livré moins exclusivement aux bonnes œuvres. Mais la familiarité qui existe entre deux frères ne laissait pas assez de distance entre M. de Lamennais et l'abbé Jean, pour que les représentations et les conseils de celui-ci pussent faire beaucoup d'impression sur le premier. L'abbé Jean était d'ailleurs un homme tout pratique, peu exercé dans les matières qui faisaient le sujet habituel des méditations de son frère, et pour qui les plus hautes spéculations ne valaient pas une bonne œuvre. Il s'entendait mieux à faire le bien qu'à en définir la nature. D'ailleurs son caractère était trop opposé à celui de l'abbé Féli, son frère, pour qu'il pût apprécier convenablement et reprendre avec fruit les élans désordonnés de cette nature abrupte et passionnée.

L'abbé Jean avait passé de l'innocence de l'enfant à celle du saint. Son âme était calme, comme toutes les âmes qui n'ont point ressenti le choc des passions, que la nature soulève comme des flots au temps de la jeunesse. La piété et la charité faisaient en lui ce que faisait, dans l'abbé Gerbet, l'intelligence. Elles lui donnaient le sentiment et le goût d'une multitude de choses auxquelles sa nature le rendait étranger. C'était elles qui l'avaient fait entrer dans les pensées et dans les vastes projets de son frère. Mais il s'y

fluence de l'abbé Carron, jointe à celle de l'abbé Jean et de Teysserre, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, inclina Lamennais vers le sacerdoce.

1. Voir le livre remarquable du P. Laveille, *Jean-Marie de Lamennais* (1780-1860), 2 vol. in-8, Poussielgue, 1903.

était associé plutôt par le cœur que par l'esprit. Il le comprenait assez pour l'encourager dans ses défaillances, mais pas assez pour l'arrêter dans ses emportements. Et quoique son caractère paisible et conciliant ait dû être choqué plus d'une fois par le défaut de mesure qui rendait si souvent les démarches de l'abbé Féli inutiles ou même fâcheuses, il avait tellement adopté ses idées, ses plans et ses projets, et se défiait tellement d'ailleurs de ses propres lumières qu'il lui en coûtait peu de lui sacrifier son opinion.

L'abbé Jean avait une âme vraiment sensible, capable d'affection, une volonté moins énergique que constante, qui marche lentement, mais avec persévérance vers son but, qui sait mieux tourner les obstacles que les briser, et qui pour obtenir de vous ce qu'il veut avoir vous fera toutes les concessions que lui permettent sa raison et sa conscience. La piété de l'abbé Jean était une piété simple, douce, indulgente, éclairée, mais surtout pratique. Il était humble, modeste et désintéressé, et il avait su conserver l'excès même de ces qualités dans la position plus élevée que lui donna pendant quelque temps la confiance du cardinal de Croy, grand aumônier de France. Il eut à cette époque une grande influence sur la nomination des évêques que l'on choisit pour remplir les sièges nouvellement créés par le Concordat entre le Saint-Siège et le gouvernement français. Et si, parmi ces choix, plusieurs trompèrent ses espérances, du moins il n'en est aucun qui puisse lui mériter le reproche d'avoir eu en vue autre chose que le bien de l'Église. Les hommes distingués étaient rares à cette époque dans le clergé, qui n'avait pas encore eu le temps de réparer les brèches que la révolution lui avait faites. Il fallait donc chercher des hommes qui pussent être remarqués, soit à cause

de leur piété, soit à cause de leur position sociale [1].

Pour lui, non seulement il ne chercha point les dignités ecclésiastiques dont il avait été le dispensateur, mais il les évita lorsqu'elles lui furent offertes et ne crut même pas faire un sacrifice en les refusant. En quittant la grande aumônerie et la capitale, il reprit non seulement sans regret mais avec bonheur les fonctions du saint ministère, et s'appliqua surtout à l'établissement de ce pieux institut à qui les communes de la Bretagne doivent les bienfaits d'une éducation chrétienne [2]. Il avait aussi fondé à Rennes une maison de missionnaires pour évangéliser la Bretagne, et y entretenir l'esprit de foi, et cette association était devenu le noyau de la congrégation que voulait former son frère, et dont l'abbé Jean était le supérieur apparent [3].

L'abbé Jean venait souvent à la Chesnaie. D'ailleurs la visite des maisons qu'il avait établies lui prenait à peu près tout son temps. Sa voiture était devenue en quelque sorte son appartement; aussi portait-il avec soi toute une bibliothèque, des plumes, de l'encre et du papier, et il écrivait en voyageant comme s'il eût été assis à sa table. Quoiqu'il fût

1. « Comme grand aumônier, M. de Croy fit preuve d'une pureté de vues et d'une sagacité difficiles... Il prit, dès le principe, comme grands vicaires, des hommes de talent et d'une vertu éprouvée, entre lesquels je distingue M. Jean de Lamennais. Cet admirable prêtre le suppléait pendant ses absences forcées : il devint même l'administrateur réel, et le clergé n'eut qu'à se féliciter de son omnipotence : rien d'aussi rare... C'est ainsi qu'en peu de temps cette grande aumônerie, forcément négligée par le cardinal de Talleyrand, et pourtant si nécessaire, devint en quelque sorte, pour l'Église de France, le boulevard de la foi. » *Biographies du clergé contemporain*, par un SOLITAIRE : *Le cardinal prince de Croy*, t. VI, p. 273.)

2. L'Institut des Frères de l'Instruction chrétienne, reconnu par une ordonnance du 1er mai 1822. Cf. ROPARTZ, *la Vie et les Œuvres de M. Jean-Marie de Lamennais*, p. 290.

3. La Société des Prêtres de Saint-Méen.

éminemment pratique et peu porté vers la spéculation, il ne négligeait pas néanmoins la lecture des ouvrages importants qui paraissaient à cette époque. Au reste, cet homme connaissait parfaitement le prix du temps et l'employait toujours utilement; sans jamais ni se presser ni s'arrêter, il a fait beaucoup de choses et laissera après sa mort un nom béni et vénéré dans toute la Bretagne.

Parmi ceux qui vivaient avec moi sous la direction de l'abbé Féli, Eugène Boré est celui avec lequel je me liai le plus intimement [1]. Nous avions beaucoup de goûts communs, surtout une grande passion pour l'étude et un désir sincère de profiter des avantages que nous offrait une aussi glorieuse hospitalité. Nous travaillions plus que les autres, quoique chacun de nous eût des aptitudes différentes. L'étude des langues lui prenait la plus grande partie de son temps. Cette étude avait aussi de l'attrait pour moi, mais comme accessoire, tandis que pour lui c'était la chose capitale. D'ailleurs le sens philosophique lui manquait complètement, tandis qu'il était déjà la qualité distinctive de mon intelligence. Eugène était un philologue, j'avais le désir et l'espoir de devenir philosophe. Eugène avait été devancé à la Chesnaie par la réputation que lui avait donnée le grand prix de philosophie obtenu au concours général de l'année 1828. Son exemple prouve quel cas il faut faire de ces jugements et de ces couronnes, qui semblent

1. Eugène Boré, né à Angers, le 15 août 1809, étudia particulièrement les idiomes de l'Extrême-Orient, surtout l'arabe, l'arménien et le persan ; il fut chargé de missions scientifiques en Orient (1837); revenu en 1843, élu membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il se fit prêtre en 1850, retourna dans les missions du Levant, et mourut, en 1877, supérieur général des Prêtres de la Mission. Cf. *Eugène Boré, notice biographique, suivie d'extraits de son journal et de sa correspondance* (1879).

prédestiner un jeune homme à toutes les gloires de ce monde. Il avait eu le premier prix de philosophie, et la philosophie était précisément de toutes les branches des connaissances humaines celle pour laquelle il avait le moins de dispositions. M. de Lamennais le plaisantait souvent sur cet heureux caprice de la fortune ; et lui-même avait assez de bon sens et de modestie, pour reconnaître l'erreur de ses juges.

Ce qui distinguait Eugène, c'était une grande simplicité d'esprit et de manières, et une candeur enfantine qui prévenait en sa faveur à la première vue. Je n'ai jamais connu personne qui avec un mérite mieux reconnu, eût moins de prétentions que lui, et cherchât moins à paraître. Aussi était-il difficile que ses qualités ou ses talents lui fissent des envieux; car il paraissait en être lui-même plus embarrassé que les autres, et sembler les regarder comme quelque chose qu'il avait presque besoin de se faire pardonner.

Loin de se poser devant les autres comme un homme qui leur fût supérieur, il semblait d'autant plus oublier son mérite que les autres paraissaient s'en souvenir davantage. Une seule passion, celle de l'étude, lui tenait lieu de toutes les autres. Son bonheur c'était de lire quelque auteur grec ou latin. Ses amis, c'étaient ceux qui le pouvaient aider dans cette étude ou la partager avec lui ; et s'il avait été accessible à la haine, ses ennemis auraient été les hommes importuns et frivoles qui l'auraient dérangé dans ses travaux en lui prenant le seul bien auquel il attachait quelque importance, le temps. Quoiqu'il fût naturellement calme et modéré, la contradiction l'irritait facilement, et l'émotion intérieure de son âme se trahissait dans ces circonstances par la rougeur de son front, l'altération de sa voix et l'embarras de ses paroles.

Des goûts communs et surtout des idées communes nous avaient liés intimement à la Chesnaie. Et de tous ceux qui y étaient avec moi, c'était celui vers lequel je me sentais le plus d'attrait. J'aimais sa simplicité, sa candeur, sa bonhomie, la naïveté franche de son rire, la limpidité de son regard. Il m'aimait comme il savait et pouvait aimer. Son affection n'était ni de l'intimité, ni de la confiance, ni de la tendresse, mais une certaine inclination qui lui faisait préférer ma société à celle des autres, parce que j'étais celui avec lequel il pouvait le mieux causer et rire. De son côté, c'était une liaison d'esprit, c'était du mien un vrai besoin du cœur.

La lecture commune de Milton, du Dante et de Schlegel nous avait rapprochés. Dans ces lectures présidées par M. Féli, et qui avaient autant pour but de former notre prononciation et notre goût que de nous apprendre les langues étrangères, nous suivions ordinairement, Eugène et moi, sur le même livre; et c'était pour nous, plus peut-être que pour tous les autres, une occupation sérieuse et importante.

Par une contradiction singulière, Eugène qui était de nous tous le plus froid, le plus calme, le plus difficile à entraîner au delà des justes limites, soit dans le domaine de l'intelligence, soit dans celui du cœur, est celui de nous qui a suivi et le plus loin et le plus longtemps M. de Lamennais, dans les écarts de son esprit [1]. Mais depuis ce temps, la grâce a opéré dans l'âme d'Eugène de grandes choses, elle a considérablement modifié son caractère : elle a comblé

1. Il écrivait à Lamennais, 26 janvier 1835 : « Si quelques amis vous ont abandonné, ne croyez pas cependant que le nombre de ceux qui vous portent une affection sincère ou un profond intérêt ait diminué. Il me semble, au contraire, qu'il augmente tous les jours. » (Cité par Roussel, *Lamennais intime d'après une correspondance inédite*, p. 329.)

bien des lacunes, suppléé bien des défauts. Et dans un temps comme le nôtre, où tant d'hommes sont disposés à s'exagérer leur mérite, on ne peut s'empêcher d'admirer un homme qui, avec un peu d'ambition, aurait pu se faire une position très belle selon le monde et qui n'a cherché à tirer parti que pour Dieu et l'Église des avantages que son mérite lui avait procurés. La gloire, ce hochet qui fait frémir d'espérance le cœur toujours enfant des hommes du siècle, a brillé de bonne heure à ses yeux, et il a su lui préférer des biens moins éclatants aux yeux du monde, mais plus solides aux yeux de Dieu : il a choisi la meilleure part, elle ne lui sera point enlevée.

*
* *

Il est dificile de trouver une opposition plus complète que celle qui existe entre Eugène Boré et Léon son frère[1]. Cette opposition est telle qu'on pourrait en beaucoup de choses conclure de l'un à l'autre par la voie des contraires. Je ne sais s'il existe une nature plus riche, plus belle, plus heureusement douée que celle de Léon.

Un esprit élevé, capable de goûter et de comprendre les grandes choses ; un cœur excellent, dévoué, généreux et fidèle dans ses affections, accessible à tous les sentiments nobles, à toutes les émotions pures ; une imagination fraîche, gracieuse, et colorée ; une âme ardente, sensible, naturellement amie du vrai,

1. Léon Boré ne fit que traverser la Chesnaie et Malestroit : l'Allemagne l'attira. Il passa de longs mois à Munich avec Charles Sainte-Foi et Cazalès, étudiant les philosophes, écrivant même dans les journaux politiques des articles en allemand ; en 1833, il s'y maria avec la sœur d'un professeur de droit à l'Université, Ernest de Moy, ancien correspondant du *Mémorial catholique* et de *l'Avenir*. Il devint inspecteur général de l'Université.

du beau et du bien ; un caractère facile, liant, expansif ; de belles manières ; une figure noble et agréable un regard plein de feu et de puissance, tel était Léon, et tel il est encore au milieu des ruines que le malheur et le découragement ont faites en sa vie.

Pendant son séjour à la Chesnaie, Léon n'eut qu'une seule occupation, à laquelle suffisaient à peine les heures de sa journée : aimer, admirer M. de Lamennais, s'enivrer de sa parole, adorer son regard ; se laisser bercer comme un enfant sur cette âme profonde, mais agitée comme un abîme ; placer son âme sous cet astre dévorant, afin d'en recevoir tous les rayons, et fondre comme la cire sous cette lumière ardente, c'était là pour Léon le travail de toutes les heures. Son séjour à la Chesnaie a été un long sommeil magnétique pendant lequel son esprit, au lieu de se former par l'étude une individualité puissante, a reflété avec une fidélité servile toutes les pensées, toutes les impressions de son maître.

Il était plus nécessaire encore à M. de Lamennais que celui-ci ne lui était nécessaire, car il fallait à ce Dieu des victimes qui s'offrissent en holocauste sur ses autels, et qui, reconnaissant son souverain domaine sur elles, lui sacrifiassent leur individualité et consentissent à n'être que des copies de la sienne. Il se nourrissait avec une sorte de sensualité des hommages et de l'affection de ces jeunes âmes qui se laissaient absorber par lui et qui lui renvoyaient ses propres traits. Puis, quand il les avait épuisées, il les rejetait avec un affreux dédain et semblait vouloir se venger sur elles des illusions dont elles avaient été pour lui la source.

Ce revers de fortune ne se fit pas attendre longtemps pour Léon, et son cœur ne put résister à ce coup terrible. Il en fut atterré et brisé. Chassé de ce paradis de délices où il s'était tant de fois entretenu

familièrement avec l'homme qu'il considérait presque comme un Dieu, il ne put jamais y rentrer et trouva toujours à la porte un chérubin avec une épée flamboyante. Je fus, à cette époque, le confident des tristesses et des amertumes de son âme, car le malheur l'avait rapproché de moi, et il savait d'ailleurs jusqu'à quel point je pouvais comprendre ce genre de douleurs. Sa confiance ranima le feu de notre affection et prépara cette intimité qui devait plus tard modifier ma vie tout entière, en me transplantant en d'autres pays et me soumettant à de nouvelles habitudes. J'étais mieux placé que son frère pour recevoir ces confidences. Eugène ne les aurait pas comprises, et il aurait trouvé également étranges, et le culte de Léon pour M. de Lamennais, et le désespoir que lui causait la rupture d'une intimité qui était devenue un besoin pour son esprit et pour son cœur. Comme le Samaritain de l'Évangile, je recueillis cette âme meurtrie et brisée, je pansai le mieux que je pus ses blessures, je la réchauffai dans la mienne, et si je ne pus remplacer pour lui la glorieuse affection qui lui avait été si injustement ravie, je pus du moins lui donner en retour de sa confiance, une amitié sincère, tendre, dévouée et qui ne s'est jamais démentie un seul instant.

*
* *

Après lui, Élie de Kertanguy devint l'enfant de prédilection de l'abbé de Lamennais [1]. Il était le plus

1. Élie de Kertangay, né en 1811, au château de Coatudavel, près Saint-Pol-de-Léon ; élevé au séminaire de Sainte-Anne-d'Auray, il vint, après le départ des Jésuites (1828), à la Chesnaie. Secrétaire de Lamennais, dont il avait gagné le cœur, Élie de Kertanguy resta seul auprès de l'écrivain, que sa rupture avec l'Église séparait de ses amis. En 1835, il épousa une nièce de Lamennais, et il mourut en 1846, âgé de trente-sept ans.

jeune de nous tous, mais il était peut-être le plus grave et le plus sérieux, car c'était un Breton de l'ancienne souche, et avec les apparences d'un caractère mou et d'une volonté faible, il avait la patience et la ténacité bretonnes. Il allait lentement, mais il marchait toujours et arrivait souvent au but plus vite que les autres, qui, plus prompts et plus vifs que lui, dépensaient toutes leurs forces dès les premiers pas.

Élie fut celui de nous tous qui suivit le plus exactement et le plus constamment la méthode que M. de Lamennais nous recommandait sans cesse, et qui consiste à ne jamais lire que la plume à la main et à ne jamais quitter un livre sans analyser ce qu'on a lu. Il regardait ce procédé comme le moyen le plus sûr et le plus prompt de profiter de ce qu'on lit, d'acquérir les connaissances qui sont la base d'une instruction solide, et de former en soi le raisonnement, cette faculté si précieuse et si rare aujourd'hui, et dont l'absence se fait si malheureusement sentir dans tous les domaines de la vie. Deux choses font l'écrivain, la pensée et l'expression, ou autrement le fond des idées, et la forme dont il les revêt. Or l'une et l'autre s'acquièrent par le travail et l'étude. Ce qui meuble l'esprit, ce qui l'enrichit, ce qui en développe la substance, c'est la lecture accompagnée de l'analyse. Et ce qui donne à ce fond une forme convenable, c'est la traduction des grands modèles de l'antiquité. Analyser et traduire, tout aux yeux de M. de Lamennais se réduit là pour celui qui aspire à la gloire de l'écrivain. Cette opinion, légitime d'ailleurs et si bien justifiée par l'expérience, était un corollaire de la doctrine de M. de Lamennais sur l'insuffisance de l'homme isolé, et sur la nécessité pour lui de recevoir des autres la nourriture de son intelligence. Il regardait la tradition comme l'unique

moyen de développement pour l'homme, non seulement dans le domaine du vrai et du bien, mais encore dans celui du beau ; l'homme devait recevoir par elle non seulement le fond, mais encore la forme, et les grands écrivains de l'antiquité étaient à ses yeux les plus beaux anneaux de cette chaîne par laquelle le beau, dont Dieu est le principe, descend de sa source jusqu'à nous. Sa propre expérience lui avait démontré l'efficacité de ce procédé. Car c'était par la lecture et la traduction des anciens qu'il avait acquis cette perfection de style qui l'a placé au premier rang parmi les écrivains de la France. Cette méthode est pénible, ennuyeuse, je le sais mieux que personne, car elle me coûtait plus qu'à tout autre. Mais je la crois la meilleure ou plutôt la seule qu'on puisse employer quand on considère la profession de l'écrivain comme une profession sérieuse, importante et grave.

Élie en éprouva pour lui-même et en démontra aux autres la bonté par les avantages qu'il en retira en peu de temps, car il acquit bientôt une solidité de jugement, une étendue de connaissances, un aplomb de l'esprit, une suite dans les idées que nous ne pouvions nous empêcher de reconnaître et d'admirer en lui. Il avait gagné par l'exercice une merveilleuse facilité à se rendre compte de tout ce qu'il entendait, ou lisait : de sorte qu'il n'y avait rien de perdu pour lui, et qu'il ne tombait pas une pensée des lèvres ou de la plume d'un homme qu'il ne se l'assimilât aussitôt par l'analyse. Il avait sous ce rapport un beau modèle dans la personne de l'abbé Gerbet qui devait à l'analyse tout ce qu'il avait et tout ce qu'il donnait aux autres.

Élie, comme Eugène, est resté fidèle à son maître aussi longtemps qu'il a pu l'être sans blesser sa conscience. Il l'a suivi jusqu'aux portes de l'enfer ;

mais, arrivé là, il a reculé, et l'a laissé seul franchir la terrible limite. Il a dû lui en coûter beaucoup d'assister à la chute épouvantable de cet homme dont il était devenu plus que le disciple, car il avait épousé sa nièce et s'était ainsi lié à lui par la double parenté de l'esprit et du sang[1].

*
* *

Cyprien Robert se distinguait ou plutôt se séparait de nous par son originalité et sa vie à part[2]. Il semblait ne pas faire partie de cette petite famille si unie, si studieuse et si gaie, et n'être avec nous qu'en passant. Il vivait uniquement avec les livres et ne s'associait que par accès à nos récréations folles et enfantines. Il était beaucoup plus sérieux que les autres, et son âme mélancolique aimait le silence et la solitude. Ses études d'ailleurs n'avaient rien de commun avec les nôtres. Il aimait peu la philosophie, moins encore la théologie, et nos conférences, qui avaient ces deux sciences pour objet, ne l'intéressaient guère. Il regardait à peu près comme perdu le temps qu'elles lui prenaient et ne s'arrachait qu'avec peine à la lecture de ses vieux historiens qui étaient devenus pour lui comme des amis. Nos jeux et les éclats de notre gaieté lui paraissaient peu dignes de

1. Malgré son père, Élie de Kertanguy refusait de quitter la Chesnaie ; il écrivait de son maître : « Je suis trop heureux de lui être de quelque consolation. Je ne pense pas en tout comme lui ; mais en tout je l'estime, parce qu'en tout il cherche le bien... Il m'aime comme un fils. » Cf. A. Laveille. *Jean-Marie de Lamennais*, t. II, p. 168.)

2. Cyprien Robert, né à Angers, le 1er février 1807, eut le goût des voyages ; il visita le nord de l'Europe et, plus tard, fut nommé professeur au Collège de France, où il enseignait la littérature et la langue slaves. Ses principaux ouvrages sont : *Essai d'une philosophie de l'art* (1836) ; *les Slaves de Turquie* (1844) ; *le Monde slave, son passé, son état présent et son avenir* (1851).

la gravité de nos études et de la hauteur du but auquel nous tendions. Indulgent pour les faiblesses des hommes, mais sans enthousiasme pour leurs qualités et leurs vertus, il ne s'était laissé ni fasciner par le génie de notre maître, ni rebuter par ses misères. Il le jugeait froidement, sans passion, ni parti pris. Étranger d'ailleurs à la philosophie, il comprenait peu de chose aux doctrines de l'abbé de Lamennais, qui étaient pour la plupart d'entre nous comme un code de la raison humaine. Aussi celui-ci avait peu de goût pour lui, car il n'aimait pas les caractères indépendants et les hommes qui paraissaient indifférents à ses doctrines. L'importance que nous y attachions paraissait à Cyprien puérile et ridicule, et comme il était d'une grande franchise il ne cherchait point à dissimuler son opinion sur ce sujet.

L'abbé de Lamennais le regardait comme un profane ou comme un hérétique, il se défiait de lui, et je suis persuadé que sa présence le gênait quelquefois. Et par un retour singulier des choses, celui de nous qui était le plus éloigné de lui en est aujourd'hui le plus proche, et la même cause qui produisait à la Chesnaie un éloignement, produit ce rapprochement aujourd'hui. Si Robert s'était occupé comme nous d'études philosophiques, il aurait pris parti comme nous dans les discussions qu'ont soulevées les doctrines de M. de Lamennais, et il se serait trouvé dans la nécessité de se séparer de lui avec éclat. La nature de son esprit et de ses études lui donne maintenant avec lui des points de contact qu'il n'avait point alors. Il était religieux plutôt par sentiment, par instinct que par conviction, et il n'éprouvait pas même le besoin de se rendre compte des motifs de sa foi. Il était religieux autant qu'on peut l'être sans humilité, et s'il avait été humble je ne

sais où cet homme se serait arrêté, soit dans la carrière de la vertu, soit dans celle de l'intelligence. Car jusqu'où peut aller un homme qui possède à un degré presque égal les deux facultés les plus opposées, et dont une seule, à un degré inférieur, suffit souvent pour faire un homme éminent ? Joignez à cela un cœur sensible, chaud, accessible à l'amitié et à tous les sentiments généreux.

Ce qui lui manquait, c'était une intelligence large et élevée qui pût coordonner, réunir en faisceau une grande masse de faits, les réduire en idées par une synthèse vraiment philosophique et en tirer les applications pratiques qu'ils renferment. Le sens philosophique lui manque souvent, et lorsqu'il veut passer de l'exposition des faits dans le domaine de la spéculation, il s'égare bien souvent et se perd dans des conjectures hasardées et paradoxales. Son imagination enlève à son jugement quelque chose de sa solidité. Sa critique n'est pas toujours très sûre, et parfois l'historien se souvient trop du poète et prend pour des réalités les impressions de son esprit.

Quoique défiant et réservé, il est facile à tromper, surtout quand il veut prendre des précautions pour ne pas l'être ; car il ne connaît ni les hommes ni les choses ; il est d'une autre époque et d'une autre société que celle où il vit. C'est un esprit grave, prenant tout au sérieux, soit en lui, soit dans les autres ; également incapable d'employer et de supporter l'ironie et la plaisanterie, quelque fines et spirituelles qu'elles soient. C'est une âme contemplative et mélancolique, qui n'est guère frappée que par le côté sérieux et triste des choses. Au moyen âge, lorsque les ordres religieux offraient dans leur admirable variété une satisfaction légitime aux besoins si variés de la nature humaine, un asile de recueillement, de prière, de paix et de contemplation aux âmes al-

térées de la soif des biens éternels, et un refuge contre les distractions et les dangers du monde aux âmes faibles, malades ou trop tendres, Cyprien aurait certainement laissé après soi une trace de lumière, et par la hauteur de son intelligence et par la sainteté de sa vie.

*
* *

Vers le milieu de l'année, Ange Blaise vint s'adjoindre à nous. C'était le fils aîné de la sœur de M. Feli et c'est le seul d'entre nous qui ait suivi ce dernier jusque dans ses plus lointains écarts, et qui n'ait pas craint de franchir avec lui l'abîme qui le séparait de ses nouveaux amis[1]. Ange est une de ces créatures énergiques et tenaces qui veulent fortement et constamment ce qu'elles ont une fois voulu, qui savent prendre une résolution extrême, et qui, une fois qu'elle est prise, ne la lâchent plus. Il a dans le caractère et la volonté beaucoup de l'abbé de Lamennais, avec plus de cœur que lui et moins de mobilité dans l'esprit. Blaise s'est jeté à la suite de son oncle dans les clubs, dans les sociétés secrètes, dans les systèmes démagogiques les plus avancés, car c'est un homme à ne reculer devant rien, pas même devant un échafaud. Quand ces âmes échappent à Dieu, il se fait un grand vide dans l'Église et un

1. Marie, sœur de Jean-Marie et de Félicité de Lamennais, avait épousé, en 1814, Ange Blaise de Maisonneuve ; leur fils, Ange Blaise, a publié deux volumes d'*Œuvres inédites de F. Lamennais*, surtout des lettres (1866) ; en 1858, il avait fait paraître sur Lamennais un *Essai biographique* important. Ses opinions démocratiques et sa compétence pour les questions relatives à l'assistance publique (cf. ses deux ouvrages, *Des Monts-de-piété et des Banques de prêt*, 1843 ; et *Des Commissionnaires au mont de-piété de Paris*, 1844) lui valurent d'être nommé, en 1848, directeur du Mont-de-piété de Paris.

grand deuil dans le ciel. Les anges de la paix pleurent amèrement ces défections, parce qu'elles en entraînent toujours d'autres après elles ; les âmes puissantes, concentrées et vigoureuses ne peuvent ni se sauver, ni se perdre seules. Leur nom est légion, elles ont ou la vertu d'un ange, ou l'orgueil et l'opiniâtreté d'un démon.

*
* *

A l'extrémité opposée se trouvait un homme dont la personnalité offrait avec celle de Blaise le plus éclatant contraste, et dont l'esprit, le caractère, les manières, les habitudes tranchaient singulièrement avec les nôtres. L'abbé Jules Morel semble avoir été élevé dans les salons et sur les genoux de ces femmes qui au seizième et au dix-septième siècles exercèrent par les charmes de leur esprit une si grande influence sur la société française [1]. Il est impossible d'avoir plus d'esprit que lui et de savoir mieux le faire paraître. Il brillerait dans les salons les plus vantés de la capitale ; on le rechercherait comme on recherche un bon acteur ou un chanteur distingué, qui puisse, en exerçant son talent, donner de la vogue à la société qu'il fréquente ; car Jules est toujours sur la scène ; et le premier des spectateurs, celui qui apprécie le mieux son talent, et dont l'appro-

1. L'abbé Jules Morel est célèbre par sa collaboration à *l'Univers* ; ultramontain déterminé, il n'a cessé de poursuivre le libéralisme et de le dénoncer sous toutes ses formes : voir son livre *la Somme contre le catholicisme libéral* (2 vol. in-8, 1876), dans lequel il a réuni ses brochures contre Falloux, Gratry, Dupanloup, etc. Il saluait dans la préface la ruine du catholicisme libéral : « J'ai dit, en commençant, que je l'avais vu naître, et je finis en disant que, quoique devenu septuagénaire, je le verrai mourir. »

bation ne lui manque jamais, c'est lui-même ; il pose toujours, toujours il s'écoute, se regarde et s'admire, en chaire comme dans un salon, aussi bien quand il est seul que lorsqu'il est avec d'autres. Penser, causer, effleurer avec la légèreté du papillon les corolles des fleurs, ou s'enfoncer comme l'abeille dans leur calice, pour s'y nourrir de leurs sucs odorants, et en composer le miel attique de ses gracieux entretiens, c'est là toute l'occupation de Jules. Ne lui demandez pas d'agir, il n'en a ni le goût ni la force ; sa santé s'y oppose, le moindre effort tend outre mesure ses nerfs, plus déliés et plus fragiles que les fils de l'araignée, et dérange l'accord de cet admirable instrument dont les cordes, quand elles sont convenablemen tendues, rendent de si beaux sons. Au reste, les natures comme celle de Jules Morel ne sont pas faites pour l'action. N'appartenant en quelque sorte à aucun sexe, et participant à cause de cela aux qualités et aux défauts de l'un et de l'autre, l'effet qu'elles produisent ne va guère au delà du plaisir. Elles plaisent, mais elles ne touchent pas : elles persuadent, mais elles ne convainquent pas ; elles flattent l'imagination, chatouillent l'esprit, mais elles ne connaissent pas le chemin qui mène au cœur, ni les grands coups qui subjuguent la volonté.



Nos jours s'écoulaient paisibles dans cette retraite, et le temps, abrégé par un travail varié mais continuel, fuyait rapidement, nous emportant sur ses flots que n'agitait aucune tempête. Nous étions là comme autrefois les moines de la Thébaïde, séparés du monde entier, non par des déserts arides et brûlants, mais par des forêts de chênes et de pins

entrecoupées de champs de blé noir, dont la fleur nourrissait de nombreux essaims d'abeilles, avant de donner au laboureur un de ses mets les plus goûtés, car l'apparition de la galette de blé noir sur la table des Bretons est toujours une fête et un régal, et l'abbé de Lamennais, fidèle aux habitudes et aux goûts de son pays, savourait ce rude aliment comme il eût fait du mets le plus exquis. Au reste, rien ne saurait donner une idée de la frugalité de cet homme. Il mangeait comme s'il n'eût point eu de corps et comme si le sens du goût lui eût manqué. Pendant tout le temps que j'ai passé avec lui, je n'ai jamais pu remarquer en lui un mouvement de sensualité. Toutes les passions chez lui s'étaient réfugiées dans la tête. Il devait être un apôtre ou un séducteur, un ange ou un démon.

Aucun bruit du monde n'arrivait jusqu'à nous, et dans notre solitude nous n'entendions que le bruit plaintif des sapins, qui rappelait à nos oreilles les magnifiques murmures de l'Océan, ou le chant des peupliers dont les feuilles sonnaient comme des clochettes agitées par le vent, ou le bruit monotone de l'eau du lac qui se versait dans la prairie pour y alimenter un ruisseau que n'épuisaient jamais les chaleurs de l'été.

Dans le silence de la solitude, l'oreille s'affine et devient capable de percevoir et de discerner des sons qui lui échapperaient dans le tumulte des villes. D'ailleurs l'homme, à mesure qu'il s'éloigne de ses semblables, se rapproche de la nature, car il ne peut vivre seul, et lorsque la société des autres hommes lui manque, il entre, pour y suppléer, dans une intimité plus grande avec la nature. Celle-ci s'entretient plus familièrement avec lui, parce qu'il l'écoute plus volontiers. L'homme n'est jamais seul quand il est avec Dieu et avec soi-même. Chacune

des œuvres de la création a un sens pour lui, chaque être a une voix qu'il comprend, et leurs voix réunies forment un concert dont l'harmonie berce et élève sa pensée. Que de fois, pour me distraire après une longue fatigue d'esprit, je suis allé sur la terrasse plantée de tilleuls, qui s'élevait entre les deux jardins, aspirer à pleine poitrine la brise humide de la mer, et m'enivrer du bruit solennel et grandiose de ces vents d'équinoxe si terribles, mais si majestueux dans ces contrées. La nature devenait alors pour moi comme un temple. Les chênes plantés dans les enfractuosités des rochers qui bordaient l'étang et dont les ombres épaisses donnaient à l'eau la couleur obscure des lacs de Suisse, les pins droits et verts du jardin, les tilleuls dont les larges feuilles claquaient fouettées par le vent, tous ces arbres devenaient pour moi comme les divers tuyaux d'un orgue immense qui résonnait sous les doigts des anges. Et moi, j'étais au milieu de tous ces bruits et de toutes ces grandeurs, comme le prêtre qui devait les animer de sa propre vie, afin qu'ils pussent faire monter vers Dieu des harmonies plus pures et plus dignes de lui.

Rarement les visites du dehors venaient varier pour quelques instants les nuances de notre vie habituellement si uniforme. Nous voyions de temps en temps l'abbé Jean qui ne pouvait être considéré comme un étranger, M. Marion qui administrait les propriétés des deux frères et dont la présence arrachait M. Féli à ses travaux et lui donnait l'occasion de se livrer à sa passion pour le jeu de tric-trac [1]; car chez cet homme tous les goûts, tous les senti-

1. Arthur du Bois de la Villerabel a publié, en 1886, sous le titre de *Confidences de Lamennais*, les lettres écrites par Lamennais à son homme d'affaires, M. Marion, de 1821 à 1848.

ments, toutes les idées étaient des passions. Nous voyions aussi M. Blaise, son beau-frère, mais par une délicatesse que nous comprenions et que nous admirions, jamais sa sœur ni aucune autre femme ne paraissait à la Chesnaie.

CHAPITRE III

A MALESTROIT

Nous vivions ainsi gaiement, sans trop savoir, sans trop même chercher à deviner ce que l'on voulait faire de nous. M. de Lamennais ne nous trouvait pas encore mûrs pour les communications qu'il avait à nous faire, et nous étions toujours persuadés que la maison de Malestroit et celle de la Chesnaie avaient un but différent et que la première était un établissement ecclésiastique, tandis que la seconde était purement laïque. Un événement imprévu vint hâter le moment des révélations et éclaircir une situation qui était fausse pour tout le monde.

Plusieurs d'entre nous avaient, dans une belle journée de printemps, visité le château de M. de X..., pair de France. Léon proposa à ceux qui l'accompagnaient d'adresser chacun un quatrain aux filles du noble pair, et de le placer sous la pendule du salon afin qu'elles pussent le trouver à leur arrivée de Paris, où elles étaient avec leur père. La proposition fut acceptée et chacun composa son madrigal du mieux qu'il put. Il y avait là de la légèreté, j'en conviens ; mais il fallait être bien sévère pour y voir autre

chose ; car nous nous considérions comme des hommes du monde, destinés à vivre dans le monde, libres de tout engagement. Si nous avions connu le but où l'on voulait nous conduire, cette conduite n'aurait plus seulement été légère, mais inconvenante. Les acteurs de cette petite scène se croyant parfaitement innocents ne prirent aucune precaution pour la cacher. L'abbé Morel, qui était engagé déjà dans les ordres, et qui probablement connaissait le but que se proposait M. de Lamennais, fut naturellement très scandalisé d'une action qui répugnait d'ailleurs à son caractère, et il se crut obligé d'avertir M. de Lamennais. Celui-ci, indigné, s'exagéra le mal qui déjà lui avait été présenté sous des couleurs trop noires : il crut devoir frapper un grand coup, et pour la première fois nous aperçûmes que nous étions considérés, non comme des hommes libres de tout engagement, mais comme des enfants ou des séminaristes. Après avoir achevé sa messe, M. de Lamennais se tourna vers nous et, d'une voix solennelle, il nous annonça qu'il ne savait pas encore s'il pourrait nous garder, mais qu'en tout cas un règlement était nécessaire, puisque nous ne trouvions pas en nous-mêmes une règle pour nous conduire.

En effet, au bout de quinze jours, on nous apprit que l'œuvre de la Chesnaie n'était point indépendante de celle de Malestroit, que la première maison n'était que le vestibule de la seconde et comme une préparation au noviciat qu'on faisait dans celle-ci, qu'il s'agissait réellement de fonder un ordre religieux, que chacun de nous devait examiner s'il s'y sentait appelé, et retourner chez soi s'il ne croyait avoir aucune disposition pour ce genre de vie. Tout cela fut dit d'un ton fort sec, qui fit paraître encore plus extraordinaires les choses qui nous étaient révélées. Aussi plusieurs voulaient-ils partir sur-le-

champ ; mais l'abbé Gerbet fit en cette circonstance son office accoutumé et s'interposa comme médiateur entre la colère de M. Féli et notre dépit. Mais chacun de nous se prit à étudier sérieusement sa vocation, afin de prendre le plus tôt possible un parti décisif, car nous sentions tous que notre présence gênait M. Féli, qui ne voulait avoir auprès de lui que des hommes sur qui il pût compter pour l'œuvre qu'il avait en vue, et qui avait hâte de séparer parmi nous l'ivraie du bon grain [1]. Cette séparation se fit peu à peu, à mesure que les vocations se prononçaient. Château et Cyprien Robert se déclarèrent les premiers comme n'ayant aucun goût pour la vie religieuse, et à partir de ce moment M. Féli fit tous ses efforts pour hâter leur départ. Il y avait dans ce procédé quelque chose de pénible et d'humiliant, et ceux qui partirent emportèrent une médiocre idée du cœur et du caractère de M. de Lamennais.

Je ne me sentais aucun goût pour l'état qui nous était proposé. J'eus avec l'abbé Gerbet qui dirigeait ma conscience plusieurs entretiens qui eurent peu de résultats. Il me conseilla de m'adresser directement

1. Cette œuvre s'appela la *Congrégation de Saint-Pierre*; le but en est exposé ainsi par Lamennais : « La science tout entière ayant été corrompue par l'impiété, elle doit être purifiée tout entière. Ainsi il est dans l'esprit de l'ordre de cultiver non seulement les sciences théologiques, philosophiques et historiques, ainsi que les langues, si nécessaires pour remonter à l'origine des peuples et des traditions, mais encore les sciences mathématiques et physiques, avec celles qui en dépendent... On s'appliquera à former l'enfance dans les collèges et les écoles ecclésiastiques, et la jeunesse dans les séminaires, s'efforçant de perfectionner les méthodes d'enseignement et d'inculquer aux élèves, avec les sentiments d'une piété solide et pure, les doctrines qui seules peuvent les affermir inébranlablement dans la foi... La troisième classe d'œuvres comprendra les missions, les retraites, la direction des âmes, la conduite des congrégations et des académies de jeunes gens. » — Extrait d'un manuscrit intitulé : *Constitutions et Règles des religieux de Saint-Pierre* dans Laveille, *op. cit.*, t. II, pp. 447 et sqq..

à M. Féli, soit de vive voix, soit par écrit si je l'aimais mieux. Je choisis ce dernier parti et j'écrivis à M. Féli une longue lettre, dans laquelle je lui exposais tous les motifs qui me faisaient penser que je n'étais pas appelé à la vie religieuse. Parmi ces motifs, les uns étaient tirés de moi-même, de ma vie passée, de mes dispositions présentes et de mes craintes pour l'avenir. Les autres, et c'était là le point délicat, étaient tirées de la connaissance que j'avais de son caractère et du peu de confiance qu'il m'inspirait. Après lui avoir mis mon passé sous les yeux dans un tableau raccourci, et lui avoir parlé comme à un confesseur, j'arrivais à ce qui le concernait lui-même, et je lui parlais de lui avec autant de franchise que je l'avais fait pour moi-même.

Je lui portai cette lettre le dimanche de la Pentecôte, après la messe où j'avais communié, et j'attendis dans le jardin qu'il me fît appeler pour répondre aux doutes que je lui proposais relativement à ma vocation. Mon angoisse était extrême, je craignais que ma franchise n'excitât son ressentiment et que mon humilité n'eût pas assez de puissance pour éveiller la sienne. Je montai l'escalier qui conduisait à sa chambre avec l'émotion et le frissonnement d'un coupable qui va recevoir sa sentence. Il fut admirable de modestie, de bonté, de sincérité. Ma franchise l'avait touché et lui avait inspiré pour moi un véritable intérêt, qu'il n'avait peut-être pas encore éprouvé. Mais son humilité me toucha bien plus encore moi-même, quand il reconnut devant moi, qui n'étais encore qu'un enfant à ses yeux, les défauts qui me faisaient craindre qu'il n'imprimât une direction fâcheuse à la société qu'il voulait fonder, ne se permettant aucune justification, mais se contentant de me faire observer que la haute idée que je m'étais faite de lui avant de le connaître avait bien pu,

lorsque je l'avais vu de près, lui nuire dans mon esprit en provoquant une réaction comme il arrive presque toujours en pareille circonstance.

Puis, répondant à mes difficultés, il m'exposa son opinion sur la vie religieuse et la vocation avec une lucidité et une force de logique qui me frappèrent et me convainquirent. Au reste, son opinion, qui me parut nouvelle au moment où il me l'exposait, n'était que l'expression du sentiment général de l'Église, tel qu'il se produit dans toute l'histoire ecclésiastique, dans les actions des saints, dans les écrits des docteurs et des Pères, et particulièrement de saint Thomas et de saint Bonaventure, et si je m'étonne de quelque chose aujourd'hui, c'est de m'être étonné de cette doctrine au moment où elle m'était exposée pour la première fois, et n'y avoir pas reconnu sur-le-champ la doctrine de l'Église. J'avais toujours pensé jusque-là qu'il fallait, pour entrer dans l'état religieux, une vocation particulière, et que tous ceux qui ne la sentent pas en eux doivent, s'ils ne veulent exposer leur salut, vivre dans le monde et embrasser la vie commune, que la première condition pour la profession monastique est une vie pure, exempte de grandes fautes et un cœur calme, préservé par ses propres dispositions contre les grandes tentations et les grands dangers. Cette opinion chez moi était sincère ; elle est commune non seulement parmi les gens du monde, ce qui s'explique facilement, mais encore dans le clergé, ce qui est moins facile à comprendre, car elle suppose une profonde ignorance de l'histoire ecclésiastique, de la saine théologie et des premiers principes de l'ascétique chrétienne.

J'ai oublié depuis l'impression qu'avaient produite sur mon esprit les paroles de M. Féli et j'ai embrassé la vie commune, persuadé qu'elle convient

mieux à ceux qui, ayant beaucoup péché, ont moins d'élans pour aspirer à la perfection et moins de force pour l'atteindre, comme à ceux dont la volonté faible et languissante a besoin de certains ménagements. Mais je me suis trompé et c'est maintenant pour moi une vérité, qu'il est cent fois plus facile de s'abstenir que de se contenir, et de vaincre ses passions en leur refusant tout ce qu'elles demandent qu'en leur donnant une satisfaction légitime ; et si parmi ceux qui liront ces lignes il en est qui sentent dans leur cœur un attrait pour la vie religieuse, qu'ils prennent bien garde de le perdre par leur faute, qu'ils soient assurés que cet attrait vient de Dieu, que c'est une grâce dont il leur demandera compte un jour, et qu'en y résistant ils s'exposent non seulement à être malheureux, ce qui serait peu de chose pour des enfants d'Adam à qui le péché fait une obligation de la pénitence, mais encore, mais surtout à perdre ces grâces de choix qui préservent du péché et entretiennent la ferveur. Je suis même convaincu que pour plusieurs la négligence de cette grâce et la résistance à cet attrait sont souvent comme un dernier effort de la miséricorde divine pour retirer du péché et remettre dans la bonne voie une âme qui s'était égarée. Et j'engage ceux qui sentiraient leur volonté chanceler à lire ce qu'a écrit sur ce sujet saint Thomas dans la seconde partie de sa *Somme théologique* ou dans quelques-uns des opuscules qu'il a composés pour défendre les droits de Dieu et de sa grâce en cette matière.

Quoique je n'eusse rien à répondre aux raisons que m'avait données M. de Lamennais pour me persuader, et que mon esprit fût convaincu, ma volonté ne l'était pas encore, et peut-être serait-elle demeurée inflexible si mon cœur n'eût été engagé dans la question. Mais la seule pensée de quitter Léon me brisait

l'âme, et Dieu, qui voulait que je mordisse à l'hameçon que sa grâce me tendait, mit au bout, pour m'attirer, le sentiment qui avait sur moi le plus de puissance. Léon me surprit au moment où le regret de le quitter m'avait jeté dans un profond abattement. Me voyant le visage baigné de larmes, il voulut connaître la cause de ma douleur. Je ne pus la lui cacher : en la lui révélant je lui donnais toute puissance sur mon cœur. Aussi la victoire lui fut facile, il me rendait service en triomphant de moi, et mon cœur plaidait sa cause avec plus de force que lui-même. Je me décidai donc à rester sous la domination de M. de Lamennais et je me préparai à partir pour Malestroit où il avait établi son noviciat.

Je quittai la Chesnaie avec un jeune homme de Saint-Étienne, nommé Dupeyron[1], que la grâce de Dieu avait touché et qui avait répondu à son appel avec toute la ferveur de son âme ardente et impétueuse. Nous arrivâmes à Malestroit[2], la veille de la Fête-Dieu, et je pus admirer le lendemain, pendant la procession, la foi de cette population bretonne qui oppose devant Dieu un contrepoids précieux à l'incrédulité des autres parties de la France, et tient en balance entre ses mains les deux plateaux de la justice et de la miséricorde.

1. Dupeyron devint professeur suppléant à Malestroit et se fit plus tard jésuite.

2. Le P. Laveille décrit ainsi Malestroit : « Une petite bourgade aux rues tortueuses et sombres, perdue au milieu des landes de la Bretagne, à quatre lieues de Ploërmel ; tout autour, des champs de genêts coupés de chemins creux, où l'on peut parcourir des kilomètres sans rencontrer âme qui vive ; à l'entrée d'une des ruelles, un couvent à moitié ruiné, dont on relève les décombres. » (*Op. cit.*, t. I, p. 458.)



La maison de Malestroit était un vrai noviciat avec un règlement dont personne ne pouvait s'affranchir et qui encadrait les heures de la journée dans une suite de travaux sérieux, mais variés. Nous portions tous l'habit ecclésiastique. La règle était matériellement à peu près la même que dans les séminaires; mais l'esprit en était bien différent. Nous nous levions à cinq heures et, après une méditation d'une demi-heure et la messe, chacun remontait dans sa chambre pour y faire son lit et s'acquitter de ces petites fonctions de ménage imposées à celui qui est réduit à l'heureuse nécessité de se servir soi-même. Jusqu'à onze heures, chacun s'occupait d'études théologiques ou philosophiques, préparait les matières qui lui avaient été assignées et analysait les ouvrages qu'on lui avait désignés. L'abbé Rohrbacher, qui présidait les conférences théologiques, nous indiquait le sujet que nous devions traiter, les livres que nous devions lire et consulter, et le temps que nous devions y employer.

Ordinairement nous consacrions un mois ou six semaines à l'étude d'un dogme particulier ou d'un traité de philosophie, comme celui de l'Incarnation, de l'Église, etc. Chacun rédigeait à part son travail, qui était plus ou moins considérable selon le temps ou l'ardeur qu'il y mettait, et qui était fait avec plus ou moins de goût, selon le degré de facilité ou d'application qui lui était possible. Ces rédactions, écrites en français après la lecture et l'analyse d'un Père de l'Église, d'un docteur ou d'un théologien célèbre, formaient à la fois le jugement et le goût, et nous initiaient à ces belles et grandes sources de la tradition catholique, dont les écrits des Pères

sont comme l'immense réservoir. L'étude de la théologie, si aride et si fastidieuse lorsqu'elle est renfermée dans les bornes étroites d'un abrégé, où la pensée des Pères, toujours si animée, perd sa couleur et sa vie et est présentée à l'esprit sous la forme d'un squelette décharné, l'étude de la théologie est de toutes la plus intéressante, celle qui satisfait le mieux à tous les besoins de l'intelligence, du cœur et de l'imagination quand elle est présentée sous une forme convenable qui réponde à la hauteur des objets dont elle s'occupe et du but où elle tend.

C'est une vérité que j'ai pu constater par mon expérience et par celle des autres, en comparant les études que j'avais faites au séminaire de Nantes et celles que j'ai faites quatre ans plus tard à Malestroit. Les matières étaient les mêmes, les aptitudes de mon esprit et les dispositions de mon cœur étaient les mêmes aussi. Parmi les professeurs que j'avais eus à Nantes, plusieurs étaient égaux, sinon supérieurs à ceux qu'on nous avait donnés à Malestroit, et pourtant il y avait une grande différence dans les progrès et dans l'ardeur. Tous n'avaient pas sans doute, à Malestroit, la même application ni le même zèle, mais tous pouvaient donner un libre essor à leur intelligence et voler aussi haut qu'ils voulaient. Loin d'être arrêtés ou gênés dans leurs élans, ils trouvaient au contraire un encouragement puissant et dans leurs maîtres et dans leurs compagnons d'études[1].

1. « La bibliothèque, écrit ailleurs Charles Sainte-Foi, n'était séparée de la sacristie que par un corridor, elle semblait comme le vestibule de la chapelle... Cette bibliothèque était composée dans l'esprit le plus large et le plus élevé. Le médiocre seul ou le mauvais en était exclu. Encore renfermait-elle les principaux ouvrages des ennemis de l'Église, que l'on est souvent obligé de consulter, lorsqu'on veut réfuter l'erreur. Tous les livres étaient étalés autour de la chambre, sur des rayons que ne fer-

Une louable émulation, qui n'ôtait rien à la charité, animait tous les membres de la famille. Celui qui faisait mieux que les autres recevait la récompense de son succès dans les félicitations bien sincères de ses frères. Il n'en coûtait point à ceux-ci de reconnaître sa supériorité ; et ils étaient plus portés peut-être à se l'exagérer qu'à la diminuer. Les travaux étaient quelquefois très considérables et auraient pu fournir la matière d'un volume.

La conférence de théologie commençait à onze heures et finissait à midi. Elle était présidée par l'abbé Rohrbacher, dont toute la fonction se bornait à écouter les travaux de chacun et à empêcher que la discussion ne dégénérât en dispute, ce qui ne pouvait arriver que bien rarement à cause de la charité qui nous unissait tous. Du reste, on était très large et très indulgent, aussi bien pour le fond que pour la forme ; et l'on tenait à laisser pour l'un et pour l'autre la plus grande liberté. En dehors de la doctrine philosophique du sens commun et des doctrines théologiques relatives à la puissance du pape, chacun pouvait exprimer librement son opinion, pourvu qu'elle n'eût rien de contraire aux dogmes définis par l'Église. On encourageait même, dans leurs efforts, ceux d'entre nous qui cherchaient à concilier avec la foi certaines opinions, singulières en apparence, en

mait aucune clef, où nous pouvions toujours mettre la main. Car nos maîtres, si l'on peut donner ce nom à ceux qui dirigeaient nos études, nos maîtres avaient confiance en nous, et leur confiance était pour notre curiosité une barrière plus sûre que les portes les mieux fermées. Aucun de nous n'aurait lu un livre, fût-ce un Père de l'Église, sans en avoir obtenu la permission. Mais aussi nous savions tous que cette permission nous serait accordée, toutes les fois qu'elle serait vraiment utile, et que si on nous imposait cette formalité, c'était non seulement pour diriger nos études en les surveillant, et pour entretenir en nous l'esprit de soumission et de docilité, mais encore pour nous encourager au travail et exciter notre ardeur. »

prouvant qu'elles avaient été soutenues par quelque docteur recommandable sans que l'Église l'en ait blâmé.

Après quelques minutes d'examen de conscience, nous allions au réfectoire, où nous attendait un repas, simple, mais assaisonné par une lecture intéressante qui durait jusqu'au dessert. On lisait ordinairement l'histoire ecclésiastique ; mais il arrivait quelquefois qu'une brochure importante ou un article remarquable de journal faisait l'objet de la lecture. Puis, pendant le dessert, on causait avec familiarité de ce qu'on y avait trouvé de plus saillant. Et cette faculté de causer à la fin des repas nous engageait à écouter avec plus d'attention la lecture qui devait fournir le sujet de la conversation.

Après le dîner, nous prenions une heure de récréation dans le jardin quand il faisait beau. Les uns se promenaient en causant, d'autres jouaient aux quilles, d'autres travaillaient au jardin. Chacun suivait en cela son attrait ou le sentiment de ses besoins. Condamner tous les jeux est peut-être imprudent dans les communautés vouées à l'étude, où l'esprit a besoin de se détendre et d'accorder beaucoup au corps dans les moments de récréation, pour que le corps se montre à son tour moins hostile à l'esprit dans le travail. C'est d'ailleurs dans la spontanéité qui accompagne les jeux qu'on apprend ordinairement à mieux connaître le caractère. Un jeune homme peut de la meilleure foi du monde se contraindre à l'église, pendant l'étude ou même dans la conversation ; je dis de la meilleure foi du monde, car il le fait sans hypocrisie, sans arrière-pensée, il le fait parce qu'il doit le faire. L'homme qui prie, ou qui étudie, ou même qui cause de choses sérieuses en présence de ses supérieurs, doit prendre un autre air et d'autres contenances que dans les jeux, dont les accidents imprévus

l'arrachent à chaque instant à la réserve qu'il s'est imposée. Je crois donc que les directeurs des séminaires, en prohibant les jeux bruyants pendant les récréations, se privent d'un moyen puissant et infaillible de connaître le caractère des jeunes gens qui leur sont confiés, et que, s'ils se trompent si souvent dans les jugements qu'ils portent, c'est qu'ils n'ont point laissé à ces jeunes gens la liberté de se révéler tels qu'ils sont. Je ne parle pas ici des inconvénients qui peuvent résulter pour la santé de cette vie sédentaire, contrainte et renfermée, à un âge où l'homme a besoin de mouvement et d'expansion, car je regarde ce point de vue comme bien moins important que le premier.

Après la récréation qui finissait à deux heures, chacun disait en particulier le chapelet, allait prier quelques minutes devant le Saint Sacrement et remontait dans sa chambre pour y travailler jusqu'à sept heures à l'étude des langues et de la littérature. Car il était défendu de s'occuper dans l'après-midi d'autre chose, de même que la matinée était exclusivement réservée à la théologie et à la philosophie. Chacun choisissait les langues pour lesquelles il avait le plus de goût. Il n'y avait d'obligatoires que l'hébreu comme langue de Dieu, et le grec et le latin comme langues de la tradition. Le sanscrit, l'arabe, le persan, le chaldéen, le chinois, et, parmi les langues européennes, l'allemand, l'anglais et l'italien se partageaient notre application et notre temps. Plusieurs d'entre nous étudiaient en même temps cinq ou six langues. Chacun de nous devait en outre composer pendant la semaine un travail en latin, en tâchant d'imiter les bons modèles de l'antiquité, et préparer quelques pages d'un auteur latin ou grec. Comme j'avais un certain attrait pour le latin du moyen âge, et que je réussissais assez bien à imiter la langue

ascétique de cette époque de foi, on m'avait permis de composer quelques opuscules de piété dans le style de Thomas a Kempis et des autres auteurs du même genre, tant on avait de respect pour l'attrait et l'individualité de chacun de nous.

Nous soupions à sept heures et demie du soir, après une demi-heure de lecture spirituelle que chacun faisait en son particulier. Puis nous prenions une heure de récréation dans le jardin en été ou quand il faisait beau, et dans la bibliothèque pendant l'hiver, car c'était la seule pièce commune dont on pût disposer. Aussi servait-elle de salle d'étude pour ceux qui ne voulaient pas travailler dans leur chambre, ou qui avaient besoin de consulter beaucoup de livres en travaillant. C'était d'ailleurs la seule pièce qui fût chauffée pendant l'hiver. Nos récréations du soir, quand elles se passaient dans cette salle, étaient les plus joyeuses et les plus bruyantes. Les charades, les danses au Colin-Maillard étaient nos principaux amusements. En nous voyant, on nous aurait pris pour des écoliers, et l'on aurait eu peine à distinguer les maîtres des élèves, ou les jeunes de ceux qui étaient plus âgés. Et pourtant nous avions parmi nous des hommes de tous les âges, de tous les caractères, et l'un d'eux, M. de Hercé, avait cinquante-cinq ans [1].

A neuf heures, le son de la cloche nous avertissait d'éteindre nos lumières et de nous livrer au sommeil. L'ardeur pour l'étude était si grande qu'il fallait toute la puissance de la règle pour nous arracher à nos travaux et nous forcer à prendre un repos que les occupations de la journée avaient

1. En septembre 1829, était arrivé à Malestroit, pour se préparer à la prêtrise, M. de Hercé, ancien maire de Laval, veuf depuis plusieurs années; il sera beaucoup question de lui dans la suite du chapitre.

rendu plus nécessaire encore. Mais nous ne faisions pas grâce d'une minute de temps à la règle, et le point qui nous paraissait le plus sévère et le plus difficile était celui qui nous obligeait à quitter nos livres si aimés et si précieux. On ne pouvait guère redouter d'autres excès de notre part, et chacun de nous était sous ce rapport charitablement espionné par ses confrères, qui, attentifs à la plus légère indisposition des autres, allaient aussitôt les dénoncer au supérieur, et leur faisaient imposer un repos de quelques jours, des promenades dans les prairies qui longeaient le canal, un sommeil plus prolongé ; car l'union la plus intime, la charité la plus vraie et la plus grande confiance régnaient entre nous tous ; de tous ceux que j'ai connus dans ce pieux asile, il n'en est pas un seul dont le nom ne me rappelle un doux souvenir.

Quelques-uns pourraient croire qu'une piété tendre et fervente était incompatible avec une aussi grande ardeur pour l'étude. Peut-être en effet y avait-il dans cette ardeur, chez quelques-uns d'entre nous, un peu d'excès. Et je l'avoue d'autant plus volontiers, que j'étais probablement sous ce rapport le plus coupable, et que plus d'une fois mes supérieurs m'avaient fait des reproches à ce sujet. Cependant, en me mettant hors de cause en cette matière, je dois à la vérité de déclarer que je n'ai point connu dans ma vie de réunion où il y eût une piété plus sincère et plus vive, une charité plus ardente et plus dévouée. Tous approchaient de la sainte table au moins une fois la semaine, et plusieurs étaient dignes d'en approcher tous les jours. Aucune dissension, aucune dispute, aucune jalousie, aucune rivalité ne venaient troubler l'harmonie qui régnait parmi nous. Notre respect et notre confiance pour l'homme éminent à qui nous devions un jour faire le

sacrifice de notre volonté par le vœu d'obéissance, n'ôtaient rien à l'indépendance de notre esprit et de notre caractère.

D'ailleurs, éloignés de lui, nous n'avions point à craindre d'être fascinés par son génie, ou subjugués par son autorité, comme il aurait pu arriver si nous avions vécu plus près de lui. Et quoique la plupart des évêques de France fussent les adversaires déclarés de ses doctrines, la plupart d'entre nous ne se croyaient nullement obligés à partager ses rancunes et ses colères contre l'épiscopat. Nous gémissions de cette hostilité, nous la croyions injuste et fâcheuse pour le bien de l'Église. Nous ne faisions nulle difficulté d'exprimer nos sentiments à cet égard, mais nous le faisions généralement avec réserve et convenance, et nous avions en cela pour modèles les maîtres qui nous dirigeaient [1].

Les discussions, quoique vives et animées, dégénéraient rarement en disputes, et ceux qui avaient quelques reproches à se faire en ce genre, ne craignaient point de s'humilier en demandant pardon à ceux qu'ils avaient pu blesser par des paroles inconsidérées. Je n'oublierai point l'exemple d'humilité qui nous fut donné dans une circonstance de ce genre par M. Rohrbacher, qui, après s'être emporté outre mesure dans une discussion avec l'abbé Blanc, notre supérieur, reconnut sa faute publiquement au pied de l'autel, et nous conjura de prier pour lui, pour que Dieu corrigeât ses emportements. Cet aveu et l'humilité qui en était le principe firent

1. Ainsi Rohrbacher trouvait peu exactes les idées de Lamennais sur la nature et la grâce : « La grâce, dit-il, n'apparaissait que comme une simple restauration de la nature ; quelquefois l'une y semblait confondue avec l'autre. » Aussi les rectifiait-il par l'étude de saint Thomas, et, en 1832, il fit paraître des *Réflexions sur la grâce et la nature*.

sur nous tous une salutaire et profonde impression, et chacun de nous put appeler heureuse une faute qui avait produit un si bel exemple d'humilité.

*
* *

Nous faisions chaque semaine une promenade qui pendant l'hiver commençait après le dîner, mais qui durait toute la journée pendant l'été. Le but de nos promenades d'hiver était bien souvent un lieu retiré, situé sur le bord d'une rivière, au pied d'une colline, où l'on voyait encore les ruines d'un ancien monastère de Camaldules. Mais l'été nous partions le matin après la messe, et nous allions passer la journée à deux lieues environ de Malestroit, dans une maison de campagne nommée Lienyel, qu'une dame charitable avait mise à la disposition de la communauté. Le dîner était le seul exercice commun de la journée, et, tout le reste du temps, chacun allait où il voulait et faisait ce qui lui plaisait davantage. La plupart portaient des livres où l'agréable assaisonnait l'utile, et entrecoupaient la lecture de conversations joyeuses et intéressantes. Près de la maison était un moulin, dont je crois encore entendre le bruit, car le mouvement de l'eau et le bruit du moulin se trouvent, par je ne sais quelle singularité, mêlés à presque tous mes souvenirs. Et c'est pour cela peut-être que la vue du plus petit ruisseau et le tic-tac d'un moulin me jettent dans d'inexprimables rêveries et produisent dans mon âme comme un apaisement général. La règle nous défendait de parler français dans les promenades; on voulait par là nous accoutumer à parler les langues étrangères, à l'étude desquelles on attachait une grande importance.

C'est dans ces promenades, où j'avais de longs entretiens avec M. de Hercé, que j'ai appris le grec par un procédé que je tiens à indiquer ici, car je sais par mon expérience combien l'étude des langues, et particulièrement des langues vivantes, pourrait être abrégée et rendue moins pénible, si on suivait la méthode indiquée par la nature, au lieu de s'en tenir à une routine que rien ne saurait justifier. En effet, l'enfant, dont les organes sont à peine formés, apprend en peu d'années la langue que lui parle sa mère, c'est-à-dire non seulement les mots, mais encore les phrases, et par conséquent la syntaxe et la philosophie. Car il y a plus de philosophie dans le langage, dans les règles qui déterminent la composition des phrases, qu'il n'y en a dans la plupart des ouvrages philosophiques. Comment se fait-il qu'il faille à un homme, dont l'intelligence est développée et dont les facultés sont mûries par l'âge, plus de temps pour apprendre une langue, qu'il n'en faut à un enfant placé dans des conditions moins favorables ? C'est que l'enfant suit la loi de la nature et que l'autre la viole. Je regarde comme fausse et arbitraire la division des langues en mortes et vivantes. Il n'y a point à proprement parler de langues mortes, si ce ne sont celles dont il ne reste aucun monument, ni aucun vestige. Toute langue qui a un livre, un dictionnaire et une grammaire doit être considérée comme vivante. Ce qui rend une langue morte ou vivante, c'est la manière dont on l'enseigne. Le principe de cette classification existe donc non dans la langue en elle-même, mais dans la méthode. Toute langue qu'on apprend comme on a appris sa langue maternelle est une langue vivante, dont l'étude demande peu de temps et d'efforts. J'en appelle d'autant plus volontiers à ma propre expérience, que je n'ai jamais eu de dispositions extra-

ordinaires pour cette étude, et que la plupart des hommes peuvent faire ce que j'ai fait moi-même. Or voici un fait que je constate : à la fin de novembre 1829, il m'aurait été impossible de traduire, même avec un dictionnaire, une fable d'Ésope, et dans le mois de juin 1830, je pouvais porter avec moi Euripide et Sophocle, et les lire sans avoir besoin de recourir au dictionnaire. Et, pour obtenir ce résultat, je n'avais consacré à l'étude du grec que les promenades, le quart d'heure destiné chaque jour au déjeuner et les instants que je pouvais dérober, pendant les récréations, à la vigilance de l'abbé Rohrbacher, qui, connaissant ma passion pour l'étude et craignant qu'elle ne devînt préjudiciable à ma santé, me surveillait très sévèrement. Pour tromper sa vigilance, j'étais obligé de cacher mon livre dans mon chapeau, et de marcher derrière lui de manière qu'il ne pût m'apercevoir.

M. de Hercé, se considérant comme une mère qui doit apprendre sa langue à son enfant, ne voulait entendre parler ni de grammaire, ni de dictionnaire. Il me fit commencer par Euripide, un des auteurs grecs sans contredit les plus difficiles, surtout dans les chœurs. A la première promenade qui dura peut-être quatre heures, je lus tout au plus une trentaine de vers, car j'étais tellement ignorant qu'il fallait m'apprendre non seulement à distinguer un verbe d'un substantif, mais encore à lire et à prononcer. Ces trente vers, je les relus vingt fois peut-être, car je ne devais quitter une phrase que lorsque je pouvais la lire couramment. Ce que j'avais fait pour une phrase, je le faisais pour deux, puis pour trois, réunissant toujours à la dernière toutes celles qui l'avaient précédée. De retour dans ma chambre, je me mettais encore à lire ce que j'avais lu pendant la promenade, et si la signification d'un mot m'était

échappée, je l'écrivais sur un morceau de papier, que je portais toujours attaché par une épingle à ma manche, et qui contenait tous les mots étrangers que j'avais été obligé de chercher dans un dictionnaire, pendant la journée, à quelque langue qu'ils appartinssent. Ayant toujours ce papier sous les yeux, je pouvais le regarder et le consulter sans cesse dans les récréations, dans les repas, dans les allées et venues que nécessitaient les diverses occupations qui nous étaient imposées par le règlement. Ce que j'avais fait pour chaque phrase en particulier, je le faisais pour chaque scène, puis pour chaque acte, puis enfin pour chaque tragédie. De sorte que je ne quittais une scène, un acte, une tragédie qu'après les avoir étudiés au point de pouvoir les lire comme j'aurais lu une tragédie de Racine.

L'affection et la société de M. de Hercé, outre les agréments qu'elles me procuraient, en me faisant jouir de tous les charmes de son esprit et de sa conversation, m'étaient encore un puissant secours pour l'étude des langues et des littératures; cet homme n'était ni un dictionnaire, ni une grammaire polyglotte, mais un livre en plusieurs langues, car celles qu'il connaissait, il en avait une science vive et animée. Il en possédait l'esprit et le génie. Il reconnaissait bien mieux les mots et les règles dans les phrases où ils étaient enchaînés et comme incarnés, que lorsqu'ils étaient isolés dans un dictionnaire ou dans une grammaire. Ce n'était ni un philologue, ni un philosophe, mais un littérateur et un artiste, qui apprenait une langue pour jouir des beautés de sa littérature, et pour charmer son imagination par la lecture de ses poètes et de ses orateurs. Il avait un profond mépris pour tout ce qui se rapportait à la philosophie. Son esprit ne comprenait, et son cœur n'admirait que le beau. C'était un homme du siècle

de Périclès, égaré dans la France prosaïque du dix-neuvième siècle, qui joignait les goûts, les instincts d'un amateur, à la foi, à la piété, à l'innocence d'un chrétien du moyen âge. Je n'ai pas connu d'homme dont le sens littéraire fût plus exquis, qui savourât avec plus de plaisir le parfum d'une phrase ou d'un mot, qui entr'ouvrît avec plus de grâce et de délicatesse ces belles fleurs que les auteurs grecs ont semées avec tant de profusion dans leurs ouvrages. Son esprit était une véritable abeille, qui ne se plaisait que dans le calice des roses de Pestum ou sur le thym et le serpolet du mont Ida. Rien n'échappait à son goût si fin, à son tact si délié. Mais il se contentait de respirer le parfum de ces fleurs et de repaître ses yeux du spectacle de leurs couleurs. Il se serait bien gardé de les cueillir, comme le philologue, pour les conserver desséchées et flétries par l'analyse. Il aurait cru les profaner en les soumettant à une appréciation philosophique ; il jouissait sans chercher à se rendre compte de ses jouissances.

Si M. de Hercé n'avait été formé de bonne heure auprès de son oncle, l'évêque de Dôle, mort à Quiberon, martyr de sa charité [1] ; si la grâce et la fréquentation des sacrements ne lui avaient donné, dès sa première jeunesse, l'habitude des vertus chrétiennes, et ne lui avaient appris à modérer et à réprimer la fougue de l'imagination et les saillies du cœur, ce goût si prononcé et si exclusif pour les auteurs païens aurait pu exercer à la longue une influence fâcheuse, non seulement sur son esprit, mais encore sur son âme. Mais la piété dominait toutes ses affections, toutes ses pensées, et réglait tous les mouvements de son cœur. Les beautés dont

1. La vie de ce prélat, Urbain de Hercé (1726-1795), dernier évêque de Dôle, a été écrite par M. Ch. Robert (1900).

son esprit s'enivrait dans la lecture des auteurs profanes le reportaient, par un instinct que la grâce avait fini par rendre comme naturel, vers Celui qui est la source et le principe du vrai et du bien. Il sut d'ailleurs se préparer plus tard un correctif et un remède contre cette gourmandise spirituelle, en se livrant avec ardeur à l'étude de l'hébreu, ce qui lui permit de goûter les beautés plus sévères, plus hautes et plus pures des livres saints ; et malgré son enthousiasme pour Homère, Sophocle, Euripide, il mettait incomparablement au-dessus d'eux Moïse, Isaïe, Jérémie et David. Il trouvait d'ailleurs dans la Sainte Écriture un aliment pour sa piété, des affections et des prières pour son cœur, et une règle pour sa conduite. L'Esprit-Saint nous dit que la vie du juste est un festin délicieux ; cette parole n'a jamais été mieux vérifiée que dans la personne de M. de Hercé. Mais dans ce festin de la vie, les livres saints et les ouvrages des Pères ont toujours fait le corps du repas, et les auteurs profanes n'en ont été que le dessert et les friandises.

Il aurait voulu m'apprendre le persan pour pouvoir lire avec moi Haphiz, un de ses poètes favoris ; mais on m'avait conseillé d'apprendre le sanscrit que je commençais sous sa direction, et que j'abandonnais bientôt parce que je fus rebuté par les difficultés de cette étude, par le manque de livres, et surtout par l'indifférence de mon maître, qui n'avait aucun goût pour cette langue si monotone dans la variété de ses sons et dans l'abondance de sa littérature. Je quittai cependant avec regret cette étude, à cause des rapports philosophiques et des sens profonds que renferment les mots de cette langue, où l'on reconnait si bien l'empreinte de la caste sacerdotale entre les mains de qui elle s'est formée. C'est la langue hiérarchique par excellence, et rien qu'en

lisant avec un peu d'attention le dictionnaire, on pourrait découvrir de vastes points de vue dans les régions les plus élevées de l'esprit. Dans le peu de temps que je m'y suis appliqué, j'avais déjà fait plusieurs découvertes curieuses et intéressantes. Et plus d'une fois, l'analyse d'un mot, l'étude d'une racine m'avait donné la confirmation d'une vérité philosophique ou d'un dogme révélé.

La différence de nos goûts, de nos tendances et de nos esprits alimentait notre conversation, qui jamais ne tarissait, parce que nous causions le livre à la main, et que, d'accord sur bien des choses pour le fond, nous différions souvent par les accessoires et par les nuances. Notre admiration pour les auteurs que nous lisions ensemble, quoique partant de deux points opposés, se rencontrait dans un objet commun et se fortifiait mutuellement. M. de Hercé est un des hommes à qui je dois le plus, avec qui j'ai vécu le plus intimement. Jamais un seul nuage n'a troublé pour un instant la sérénité de ce ciel où nos âmes vivaient dans la contemplation du beau. Toujours gracieux, toujours gai, toujours aimable et complaisant, je n'ai jamais pu apercevoir dans son humeur ou dans sa bienveillance aucune variation. Ma société était devenue un besoin pour lui, et la sienne m'était devenue insensiblement nécessaire. Nous nous étions touchés d'abord par l'esprit, mais bientôt l'esprit avait rapproché le cœur. La différence de l'âge, de la position, donnait à nos rapports une certaine réserve qui en entretenait la fraîcheur. Lorsque notre admiration était épuisée et que nous ne pouvions plus parler des choses que nous avions lues ensemble, nous parlions de ce qu'il avait vu et souffert : nous parlions de sa fille [1] et de sa sainte amie Mme de

1. Sa fille s'était mariée à M. d'Ozouville.

Vaufleury; il me lisait les lettres qu'il leur écrivait ou qu'il en recevait. Elles forment une correspondance charmante où l'on peut suivre leurs vies jour par jour et voir jusqu'au fond de ces âmes pures et limpides comme l'eau du rocher[1]. M. de Hercé, si spirituel, si gracieux, si aimable et si causeur quand il était seul avec moi, devenait taciturne, morose, ennuyé dès qu'il survenait un étranger, et je me sers de ce mot : étranger, comme d'un euphémisme; car, à ses yeux, celui qui venait ainsi nous déranger était vraiment un importun : « Vous et moi, me disait-il, avec cette grâce charmante qu'il savait mettre à toute chose, vous et moi, nous sommes ce que sont l'arbre et l'écorce qui le recouvre. Avec vous je suis à l'aise parce que je me sens seul; mais dès qu'un troisième survient, mon âme se replie sur elle-même. »

En général, il donnait dans ses amitiés toutes les choses qui étaient à la surface de son être : son temps, ses soins, sa parole, les charmes de son esprit, les grâces de sa conversation ; mais il ne se donnait jamais lui-même. C'était sous ce rapport une nature insaisissable ; au moment où l'on croyait le tenir, il vous échappait avec la grâce et le naturel d'un enfant.

L'exil, le martyre de ses deux oncles, l'un évêque de Dôle, l'autre son grand vicaire, morts tous les deux victimes de leur zèle ; la perte de sa fortune et la nécessité de donner des leçons pour vivre et faire vivre son père, qu'il perdit après une longue et douloureuse maladie : toutes ces choses avaient donné au caractère de M. de Hercé une maturité précoce et qu'il n'aurait peut-être jamais eue sans cela. Tant il est vrai que tout, selon la parole de saint Paul,

1. La correspondance de M. de Hercé avec Mme de Vaufleury a été communiquée au P. Laveille, qui en a publié quelques fragments : *op. cit.*, t. I, pp. 459 et sqq.

tourne au bien de ceux qui aiment Dieu, et que la justice est encore à leur égard, quand elle semble les frapper, toute pleine de tendresse et de miséricorde. C'est dans l'exil, c'est dans cette vie partagée entre l'étude et la prière, agitée par le malheur et les émotions dont il est la source, que s'est formé le mari vertueux, le père incomparable, le magistrat intègre et exemplaire, le curé charitable et zélé, l'évêque apostolique dont M. de Hercé a offert le modèle dans les diverses périodes de son existence.

Le sacerdoce n'eut rien à changer, rien à ajouter à ses habitudes, car pendant qu'il était maire de Laval, il récitait tous les jours le bréviaire romain et il communiait chaque matin. La prière lui était devenue tellement familière qu'il m'a avoué bien souvent n'avoir jamais eu un seul moment d'ennui pendant qu'il priait, et avoir toujours trouvé trop court l'office du bréviaire, même dans les jours où il est le plus long. Il avait pour l'eucharistie un amour, je dirais presque une passion insatiable. Les plus doux instants de sa vie étaient ceux qui suivaient la réception de cet adorable sacrement. Son imagination venant au secours de sa foi et de sa piété, allait chercher et cueillir dans les auteurs païens, dont sa mémoire était pleine, les plus belles fleurs, les images les plus grandioses, pour les répandre avec profusion aux pieds de Notre Seigneur Jésus-Christ. Dans ces heureux moments, son âme s'exaltait jusqu'au lyrisme, mêlant dans une confusion qui n'était pas sans charme David et Homère, Eschyle et Ézéchiel, Sophocle et Isaïe, Haphiz et Jérémie, parlant à Dieu latin, grec, persan, arabe, hébreu, sanscrit, allemand, français, anglais et italien, forçant ainsi toutes les langues à bénir par la sienne son Créateur, et renouvelant en un certain sens, dans son

âme transportée d'amour, le mystère de la Pentecôte.

Je l'ai vu, depuis qu'il était évêque, au château de la Roche, qu'habitait sa fille, entouré de tous ses petits-enfants, jouant aux charades avec eux, et je n'oublierai jamais ce spectacle touchant. Il avait pour sa fille les soins, les attentions, les prévenances délicates d'un père et d'un ami. Dans les promenades que nous faisions ensemble il lui donnait le bras pour l'aider à passer les endroits difficiles ; et s'il trouvait un peu de boue sur son passage, il y posait le pied, pour que sa fille pût s'en servir comme d'un pont, et passer sans se salir appuyée sur son bras. Celle-ci était en tout l'œuvre et le portrait de son père. C'était lui qui avait non seulement dirigé, mais fait son éducation [1].

*
* *

La maison de Malestroit, quoique située dans le diocèse de Vannes, était placée dans la juridiction spirituelle de l'évêque de Rennes, avec le consentement de l'évêque de Vannes ; et le supérieur apparent était l'abbé Jean de Lamennais. On avait été obligé de prendre toutes ces précautions, parce que Mgr de Lesquen, alors évêque de Rennes, était peut-être le seul prélat en France qui osât se déclarer franchement pour les doctrines de l'abbé de Lamennais. Si celui-ci avait été le fondateur et le supérieur avoué de cet établissement, aucun évêque n'aurait permis aux sujets de son diocèse d'y aller étudier la théologie. Mais comme l'abbé Jean avait fondé depuis quelques années, à Rennes, une maison de mis-

1. L'abbé Maupoint a écrit la *Vie de Mgr de Hercé, évêque de Nantes*, et, à cette occasion, Charles Sainte-Foi publia deux articles dans *l'Univers* (1857, 12 et 13 février).

sionnaires diocésains, qui fournit à l'œuvre de son frère les premières pierres [1], Malestroit était reconnu comme le noviciat de cet institut ; et les évêques les plus opposés aux doctrines de M. Féli avaient moins d'objections à faire à ceux de leurs clercs qui leur demandaient la permission d'aller étudier à Malestroit.

Parmi nos maîtres, l'abbé Rohrbacher était d'une patience d'esprit et de volonté que rien ne pouvait lasser ni rebuter. Il s'était refusé le style pour qu'il ne fût pas amusé dans l'entreprise qu'il devait faire, par le soin à chercher les mots ou à polir les phrases, mais qu'attentif seulement au fond des choses il marchât vite et toujours vers son but ; car ce qu'il fallait avant tout, c'est qu'il pût achever son œuvre et venger dans une histoire consciencieuse le Saint-Siège et les papes des accusations odieuses, mensongères et perfides que Fleury fait peser sur eux [2]. Ce qu'il fallait, avant tout, c'est qu'il se hâtât de briser le monopole qu'une usurpation de deux siècles avait attribué au prieur d'Argenteuil, et d'arrêter le cours des préjugés et des erreurs que son

1. La Congrégation des prêtres de Saint-Méen, auxquels s'étaient réunis, en 1825, les Missionnaires de Rennes.

2. Il s'agit de la grande œuvre de Rohrbacher, son *Histoire universelle de l'Église catholique* (29 vol., 1842-49) : « Cet ouvrage, dit un bon juge, fruit d'un immense labeur, mais d'un style rude et négligé, forme, malgré les défauts graves de sa critique, un répertoire général d'une grande utilité. » (FUNCK, *Histoire de l'Église*, trad. franç., t. I, p. 22.) Le livre de Rohrbacher a été continué, de 1848 à 1868, par J. Chantrel, sous forme d'*Annales ecclésiastiques*, et de 1869 à 1889 par dom Chamard. Une édition en a été publiée (12 vol. 1878-85) avec une continuation par M. Guillaume. — Fleury, prieur d'Argenteuil, avait composé une *Histoire ecclésiastique* jusqu'en 1414 (20 vol., 1691-1720), continuée par Fabre, jusqu'en 1595 (16 vol.). Ce livre, inspiré par les doctrines gallicanes, a toujours irrité les ultramontains et, avant Charles Sainte-Foi, J. de Maistre l'avait violemment attaqué. Cf. C. LATREILLE, *Joseph de Maistre et la Papauté*.

histoire ecclésiastique a mis en circulation parmi le clergé. Ce qu'il fallait avant tout, c'est qu'il fît promptement un livre qu'on pût mettre sans crainte entre les mains des jeunes clercs, et qui leur présentât sous leur vrai jour les faits, les institutions, les règlements, la foi, la discipline et la liturgie de cette Église qui est la société de l'homme avec Dieu, et dont l'histoire embrasse celle du monde entier et de Dieu lui-même. Ce livre existe aujourd'hui, et s'il en existe de mieux écrit, il n'en a point paru dans notre siècle qui soit plus considérable, qui suppose plus d'étendue de recherches, d'application et de patience. Ce livre suffit à lui seul pour convaincre d'erreur ceux qui accusent le clergé d'ignorance et de paresse. Il n'est pas un homme qui ait remué plus de choses, raconté plus de faits, éclairé plus de questions, dissipé plus de doutes, de préjugés et d'erreurs, qui ait mis en lumière plus de vérités, qui ait plus mérité de l'Église et du Saint-Siège [1].

Allemand d'origine, l'abbé Rohbacher a tous les défauts et toutes les qualités du caractère allemand. Il pousse la simplicité jusqu'à des limites qui le con-

1. Charles Sainte-Foi a dit encore que ce livre « heurtait des préjugés qui avaient vieilli parmi nous et qui s'étayaient de noms respectables, ce qui les rendait plus dangereux encore et plus difficiles à déraciner. Propagés par l'enseignement des séminaires, par les livres que l'on mettait entre les mains des aspirants au sacerdoce, soutenus par l'autorité et les exemples d'hommes vertueux et recommandables, ils auraient fini par altérer profondément l'esprit du clergé français, si une réaction puissante n'était venue à temps encore, en arrêter les progrès. Or, nul n'a plus contribué au mouvement salutaire que M. l'abbé Rohrbacher dans son *Histoire ecclésiastique*, et c'est à lui surtout que nous devons l'heureuse modification qui s'est opérée dans les esprits, dans les institutions et dans les habitudes du clergé depuis quelque temps ». (*Notice biographique et littéraire sur l'abbé Rohrbacher*, en tête d'une édition de l'*Histoire universelle*, parue chez Gaume ; cette *Notice* complète ce qui est dit ici de Rohrbacher.)

duiraient à la grossièreté, si l'on pouvait être grossier quand on a autant de science et de piété qu'il en a. Les formes lui manquent complètement, soit quand il parle, soit quand il écrit, soit quand il marche, soit quand il se présente. Mais il ne manque ni de jugement, ni d'habileté, ni même d'une certaine finesse qu'on ne soupçonnerait pas en lui à la première vue, et qui lui font apprécier les hommes et les choses bien plus sûrement que ne le pourraient faire des hommes en apparence mieux exercés. M. Rohrbacher, de même que tous les hommes qui n'ayant aucune forme n'ont aucun moyen de manifester aux autres ce qu'ils sont, et d'exprimer convenablement ce qu'ils sentent, est condamné à rester méconnu de tous ceux dont l'esprit n'a pas assez de force pour pénétrer à travers l'écorce, jusqu'à la partie intime et essentielle des hommes et des choses.

Parmi les membres de notre communauté, je me rappelle particulièrement l'abbé Houet et l'abbé Oléron. J'ai connu bien des hommes dans ma vie, mais je n'en ai point connu de meilleurs que ces deux jeunes gens, tous deux enfants de la Bretagne. Le premier avait un talent remarquable pour la philosophie qu'il a enseignée pendant longtemps avec succès au collège de Juilly [1]. Le second avait un goût particulier pour les langues orientales, qu'il étudiait avec ardeur. Tous deux s'aimaient comme des frères, et étaient dignes l'un de l'autre. La tempête qui a dispersé le troupeau après avoir frappé le pasteur, les a séparés, en jetant sur les rivages de l'Angleterre l'abbé Oléron qui, de savant et de philologue, est devenu apôtre et missionnaire dans la Cornouaille,

1. L'abbé Houet est mort, le 30 mai 1890, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, supérieur de l'Oratoire de Rennes : ses papiers ont été utilisés par A. Roussel, dans *Lamennais d'après des documents inédits*, 2 vol., 1892.

où son zèle a déjà gagné beaucoup d'âmes à Jésus-Christ[1]. Tous deux réunissaient des qualités bien opposées, et dont l'accord constitue la perfection humaine, au degré où elle est possible ici-bas. En effet, ils avaient assez d'imagination pour sentir le beau partout où il se trouve, et pour l'admirer; mais ils n'en avaient point assez pour se laisser emporter par elle, jusqu'au point de perdre de vue le vrai et le bien, dont le beau ne doit jamais être séparé. Ils avaient assez de cœur pour être accessibles à tous les sentiments nobles et généreux, mais au-dessus de l'imagination et du cœur planaient chez eux une intelligence large et élevée et une volonté tellement affermie dans le bien, que rien ne semblait pouvoir l'ébranler. Toutes les facultés de leur âme étaient à leur place ; et c'est dans cette subordination et dans cette hiérarchie, que consiste à proprement parler la perfection de l'homme sur la terre.

A Malestroit, je m'étais fait des amis, non pas seulement parmi les vivants, mais encore parmi les morts, ou plutôt parmi des hommes immortels dont la pensée est toujours vivante, et dont le génie laisse après eux sur la terre une longue trace de lumière. Entre ces demi-dieux de l'humanité, celui avec lequel je me liai plus intimement et à qui je dois davantage, c'est saint Thomas d'Aquin nommé à juste titre l'*ange de l'école*, l'intelligence la plus élevée peut-être, et la plus étendue qui soit jamais sortie des mains de Dieu. Je comprends les paroles du pape, qui répondait à ceux qui lui demandaient où sont les miracles de saint Thomas : « Chacune de ses paroles est un miracle. » Je comprends le respect de l'Église pour ce grand homme, et le culte qu'elle rend à ses

1. Oléron, né à Bédée (Ille-et-Vilaine), mort vicaire général de Northampton (Angleterre).

ouvrages, en plaçant dans ses assemblées celui qui les résume tous à côté de la Bible. Car si la Bible a besoin d'être interprétée par la tradition, et si celle-ci doit être considérée relativement à celle-là comme un corps qui la revêt et la rend sensible, n'est-ce pas à bon droit qu'on place à côté de la Sainte Écriture le livre qui est le résumé le plus complet et le plus exact de la tradition, et l'anneau, sinon le plus brillant, du moins le plus solide de cette chaîne qui s'étend sans interruption depuis Adam jusqu'à nos jours ? La *Somme* de saint Thomas est le panorama le plus complet de l'intelligence humaine, à l'époque où ce grand homme a vécu. Et depuis, il faut bien avouer qu'à part les sciences naturelles dont l'essor a commencé vers le seizième siècle, il n'a rien été fait d'aussi exact, d'aussi profond, d'aussi étendu dans les sciences spéculatives. C'est dans la théologie et la philosophie le plus magnifique ouvrage qui soit sorti de la main des hommes. Et dans un temps comme le nôtre, où les grandes questions de Dieu, de l'humanité, de l'Église, sont si peu étudiées, si peu connues, il serait facile de se donner l'apparence du génie, en s'illuminant des clartés qui forment autour du front de saint Thomas une si brillante auréole. Il serait facile de dire des choses qui paraîtraient nouvelles et qui exciteraient l'admiration, en donnant d'autres formes et une autre tournure aux pensées du docteur angélique. Jamais le clergé ne reprendra l'ascendant qu'il possédait autrefois, et qui lui est nécessaire pour accomplir sa mission, tant que la science ne refleurira pas en son intelligence et sur ses lèvres. Et d'un autre côté, jamais la science ne lui rendra l'empire sur les âmes, tant qu'il la cherchera dans des abrégés inexacts ou incomplets pour le fond, fastidieux pour la forme, au lieu d'aller la puiser dans les sources antiques ou vénérables,

d'où elle coule comme une eau pure et bienfaisante, ou au moins dans les réservoirs qui la conservent inaltérable. Et parmi ceux-ci, la *Somme* de saint Thomas est peut-être le plus large et le plus profond. La forme, je le sais, en est désagréable ; l'écorce sous laquelle coule cette sève puissante et vigoureuse est dure et épaisse. Mais quand une fois on est parvenu, avec un peu de patience et d'efforts, jusqu'à la partie qui contient cette sève, on se sent bien récompensé de la peine qu'on s'est donnée. La lumière se fait, les propositions les plus obscures s'illuminent d'une clarté soudaine, les questions les plus abstruses se simplifient. Une fois qu'on a la clef qui ferme aux profanes toutes ces richesses, on peut fouiller à son aise dans ce trésor et s'enrichir de tous les objets précieux qu'il contient. J'ai connu saint Thomas à Malestroit, en prenant sa *Somme* pour guide et pour règle, dans l'analyse d'une question qu'on m'avait chargé de traiter ; cette circonstance je la regarde aujourd'hui comme une des plus heureuses de ma vie, comme une de celles qui ont le plus influé sur le développement de mon intelligence. A partir de ce jour, saint Thomas est devenu mon maître dans la science, mon père, mon guide et mon conseil. Le sentiment qui me portait vers lui était mêlé d'admiration et d'enthousiasme. Mon âme était tellement imprégnée de sa doctrine, tellement pleine de sa pensée et de son souvenir qu'elle continuait souvent dans les rêves de la nuit ce qu'elle avait commencé dans les veilles de la journée, et que plus d'une fois, son image vénérée est venue bénir et sanctifier mes songes. Et je puis encore, après tant d'années écoulées, rappeler sans effort dans ma mémoire les traits sous lesquels se présentait à mon esprit ce maître de mon intelligence.

Après saint Thomas, et dans un ordre bien diffé-

rent, les deux hommes qui ont exercé le plus d'influence sur mon esprit, sont le Dante et Shakespeare. Pendant mon séjour à la Chesnaie, j'avais comme entrevu ces deux astres qui brillent entre tous les astres du firmament de la poésie. Mais pour comprendre ces grandes âmes, pour contempler la lumière qui en rayonne, comme d'un large foyer, il faut que l'atmosphère de notre vie soit pure et qu'aucun nuage ne s'interpose entre elle et nous; il faut, en un mot, que notre intelligence soit jusqu'à un certain point de niveau avec la leur. Mais pour atteindre ce résultat, il faut s'élever au-dessus des régions inférieures, s'arracher à ces soins et à ces préoccupations vulgaires qui arrêtent l'essor de la pensée et alourdissent ses ailes. Les œuvres des génies ressemblent beaucoup aux œuvres divines, soit dans le domaine de la nature, soit dans celui de la grâce. Pour contempler les unes et les autres, il faut se rapprocher de Dieu, soit par l'illumination de l'intelligence, soit par la pureté du cœur. Or, sous ce double rapport, je n'avais jamais été dans des conditions meilleures, pour sentir et admirer soit les grandes sciences de la nature, soit les merveilles de la grâce, soit les chefs-d'œuvre du génie. J'étais poète par le cœur : car j'avais dans l'âme ce qui est la source et le principe de la poésie. Je ne touchais pour ainsi dire à la terre que du bout des pieds ; toutes les facultés de mon âme vivaient dans une atmosphère toute céleste, toute de paix, de clarté et d'harmonie. Aussi bien des choses auxquelles je n'avais pas pris garde auparavant, m'apparaissaient sous un tout autre jour, tant il vrai que l'homme porte en soi-même la vraie mesure des choses, et que c'est lui, pour ainsi dire, qui broie les couleurs dont elles se revêtent à ses yeux.

Toujours occupé de pensées sérieuses et de hautes

contemplations, ne quittant le domaine de la théologie que pour entrer dans celui de la philosophie, j'étais merveilleusement préparé à comprendre deux hommes dont l'un, le Dante, peut être considéré comme le poète de la théologie, tandis que l'autre réunit dans un degré éminent la poésie la plus sublime à la philosophie la plus profonde. De tous les poètes, Dante est celui qui a le mieux connu Dieu, et qui est entré le plus avant dans les mystères de sa grâce ; et Shakespeare est celui qui connaît le mieux l'homme, et qui est descendu le plus bas dans cet abîme sans fond qu'on appelle le cœur humain. Dante peint et chante, dans ses hymnes célestes, toutes les miséricordes, mais aussi toutes les justices et toutes les colères de Dieu. Shakespeare décrit dans ses drames, avec le calme et le sang-froid d'un philosophe, toutes les faiblesses du cœur de l'homme, et toutes les audaces de sa volonté, tous ses vices et toutes ses vertus. Il est également à l'aise, également maître de son sujet, soit qu'il descende dans les abîmes de la corruption la plus profonde, soit qu'il monte sur les sommets glorieux de la plus héroïque vertu. Dante a peint l'enfer, le purgatoire et le paradis, qui existent au delà de cette vie, et où nous trouvons la récompense de nos vertus ou la punition de nos fautes. L'enfer, le purgatoire et le paradis de Shakespeare sont sur cette terre. Ils sont dans l'âme de l'homme coupable que déchire le remords, ou dans le cœur de l'homme de bien, que rend heureux dès ici-bas le témoignage de sa propre conscience. Les drames de Shakespeare bien étudiés donnent de vives lumières pour connaître le cœur humain, le ressort qui en fait mouvoir les passions. Il a peint dans ses tableaux toutes les nuances de sentiments depuis la chaste ignorance d'Ophélie jusqu'à la scélératesse de lady Macbeth. Ses por-

traits de femmes forment peut-être la galerie la plus curieuse et la plus complète qui existe. Dante est idéaliste, Shakespeare est réaliste, et sa réalité est presque toujours triste ou affligeante. Il ne cherche point à représenter les choses plus belles qu'elles ne sont ou les hommes meilleurs qu'ils ne paraissent, mais, prenant la nature sur le fait, il la reproduit telle qu'il la trouve, sans s'inquiéter de l'effet qu'il va produire, persuadé que la vérité est une des conditions les plus essentielles de l'art ; et que l'idéal dans la poésie consiste, non à changer les traits des événements ou des personnes, mais à en agrandir les proportions, afin que vus à distance, ils puissent encore être reconnus et frapper les regards. Dans ses drames, la vertu n'est pas toujours triomphante, il s'en faut. Mais triomphe-t-elle toujours dans la réalité ? Et la moralité de l'art ou de la poésie exige-t-elle que le poète nous représente les choses telles qu'elles devraient être ? Je n'oserais l'affirmer, surtout en me rappelant les impressions que produisait en moi la lecture des drames de Shakespeare. Peut-on accuser le poète de manquer le but moral qu'il doit se proposer dans ses œuvres, lorsque après les avoir lues l'âme, fatiguée et comme brisée du spectacle de tant de misères, ne regarde plus qu'avec un sentiment de compassion et de dégoût ce monde qui leur a servi de théâtre ; lorsque ne trouvant pas sur cette terre, inondée du déluge de tant de passions et de crimes, un seul endroit où elle puisse se poser, elle est comme contrainte de prendre son vol vers le ciel, et porter de ce côté, tous ses désirs et toutes ses espérances ?

L'art est immoral quand il fait aimer le vice, et dégoûte de la vertu. Il manque d'idéalité, lorsqu'il présente la réalité sous des traits séduisants qui vous attachent à elle, au lieu de vous en détacher,

en portant plus haut vos pensées; lorsque, au lieu d'arracher notre âme de ce monde de douleur et d'illusions, il l'y retient au contraire par l'attrait du bonheur qu'il promet. Or, ce n'est point là assurément l'impression que produit la lecture du poète anglais. Et s'il est quelquefois immoral dans les détails, et dans la peinture trop fidèle des caractères, il ne l'est jamais dans le but et dans l'ensemble. A part son Falstaff, personnage bouffon, caricature d'un type assez commun chez les Anglais à l'époque de leur guerre contre la France, les hommes vicieux et criminels ne sont jamais aimables dans les drames de Shakespeare. On ne peut ni les estimer, ni les admirer, ni les aimer. Et il y a sous ce rapport une différence considérable entre le poète anglais et Goëthe, poète réaliste s'il en fut jamais, poète immoral parce qu'il vous attache à la réalité, vous retient sur la terre, et vous fait oublier, qu'il y a au delà de ce monde et de cette vie un but plus élevé vers lequel nous devons tendre.

Je lisais le Dante avec M. de Hercé; mais pour Shakespeare, je le lisais seul et ne m'adressais à lui que lorsque j'étais embarrassé par quelques difficultés, comme il s'en rencontre si souvent dans cet auteur. Je n'aurais pu consentir à lire avec lui les drames de cet auteur, pour lequel j'avais conçu un enthousiasme qui allait presque jusqu'au fanatisme. Je n'aurais point trouvé en lui d'écho à mon admiration. Car quoiqu'il sentît les beautés de Shakespeare, le genre de ce poète était trop éloigné du type grec, pour ne pas choquer bien souvent son goût délicat et trop exclusif. Je ne lisais jamais Dante ni Shakespeare sans avoir la plume à la main, afin de copier dans mon cahier de notes les passages qui m'avaient frappé davantage. Et je pourrais encore aujourd'hui en revoyant mes notes, relire ces deux poètes et re-

nouveler en moi les impressions que produisit leur première lecture. Bien souvent aussi j'apprenais par cœur les plus beaux passages, et les récitais dans mes moments de loisir, afin de rafraîchir mon imagination et de l'embaumer du parfum de cette belle et riche poésie. J'avais même composé une mélodie pour les strophes du Dante, afin de pouvoir les chanter dans mes promenades solitaires.

Si j'avais trouvé en allemand un auteur qui m'eût inspiré autant d'enthousiasme que le Dante et Shakespeare, j'aurais étudié cette langue avec plus d'ardeur. Mais ni Goëthe, ni Schiller n'avaient pu partager l'admiration que ces deux poètes m'avaient inspirée. Et je ne travaillais à l'allemand que parce que ce travail m'avait été imposé, et que je savais d'ailleurs combien pourrait m'être utile, dans la suite, une langue qui semble avoir remplacé le latin, et être devenue comme le dépôt de toutes les sources, soit de l'histoire, soit de la philosophie.

Non seulement on ne nous interdisait pas la lecture des journaux, mais chacun de nous devait y consacrer trois quarts d'heure par jour, et prendre comme pour toutes les autres lectures, des notes ou faire des analyses. Si cette lecture ne nous avait pas été imposée, beaucoup parmi nous l'auraient omise, regardant comme perdu le temps qu'ils ôtaient à l'étude des Pères ou de la philosophie.

Nous recevions à Malestroit, outre un journal quotidien, quatre journaux périodiques : le *Mémorial catholique*, le *Correspondant*, l'*Ami de la religion* et le *Globe*. Le premier avait pour principaux rédacteurs MM. de Lamennais, Gerbet, de Salinis et O'Mahoni. C'était en quelque sorte notre journal officiel, car il était l'organe des doctrines à la défense desquelles nous avions consacré notre vie. Le second avait été fondé pendant mon séjour à Malestroit, par

des jeunes gens plein de talent et de dévouement, et qui partageaient nos idées en beaucoup de choses, mais qui mettaient à les défendre plus de mesure et de prudence. Tous, quoique jeunes, avaient vécu et vivaient encore au milieu du monde, ce qui leur donnait une connaissance plus exacte des hommes et des choses et un esprit plus pratique. Ils nous avaient demandé notre concours, et M. Rohrbacher l'avait promis d'autant plus volontiers qu'avec le produit des articles que nous pourrions faire, il comptait acheter quelques livres qui nous étaient nécessaires et que nous ne pouvions sans cela nous procurer. On me chargea de rendre compte pour ce journal de plusieurs ouvrages, et mes travaux procurèrent à notre bibliothèque la collection des auteurs grecs que M. Rohrbacher désirait depuis longtemps. J'avais fait ma première épreuve à la Chesnaie dans le *Mémorial catholique*, pour lequel j'avais composé un article sur un livre de M. Vuarin, curé de Genève, relativement aux mariages mixtes[1], si toutefois je puis regarder comme à moi un travail qu'on m'avait fait recommencer cinq ou six fois, et où l'on avait ajouté et retranché beaucoup de choses[2]. A Malestroit j'étais plus libre, grâce à l'abbé Rohrbacher qui attachait moins d'im-

1. *Seconde lettre à MM. les ecclésiastiques du canton de Genève*, par *l'Éclaireur du Jura* (1828). L'auteur de cette brochure, l'abbé Vuarin, ami de Joseph de Maistre et de Lamennais, y discutait la question de la sécularisation du mariage. Cf. Martin et Fleury, *Histoire de M. Vuarin et du rétablissement du catholicisme à Genève*, 1861, 2 vol. in-8.

2. Rohrbacher écrivait à Gerbet (7 mars 1830) : « Je crois devoir vous dire que votre improbation si laconique de l'article de M. Jourdain a répandu le découragement parmi nos jeunes frères. Si on leur renvoyait leurs articles en indiquant pourquoi telle ou telle partie n'est pas bien, ils travailleraient avec quelque espoir; mais quand, au lieu de cela, il ne leur vient qu'un mot bref qui ne leur apprend qu'une chose, c'est qu'ils n'ont pas réussi, ils perdent tout courage. Voilà ce que je leur ai entendu dire. » (Laveille, *op. cit.*, t. I, p. 467, note.)

portance à la forme que M. de Lamennais et qui avait d'ailleurs un respect scrupuleux pour l'invidualité de chacun. Mais celui-ci ayant appris que j'avais envoyé plusieurs articles au *Correspondant*, fit des reproches à l'abbé Rohrbacher de ne l'avoir pas averti et me fit défendre d'adresser aucun travail, soit à ce journal, soit à d'autres, avant qu'ils eussent été lus et corrigés par lui. Cette défense me surprit, et je n'envoyai plus aucun article à Paris.

*
* *

Cependant on nous expliqua le but de la société religieuse que M. de Lamennais voulait fonder, et les dispositions qu'il demandait de ceux qui voulaient s'associer à son œuvre. Il avait été frappé avec raison de l'absence des ordres religieux dans un pays et dans un siècle qui semblaient en avoir besoin plus que tous les autres. Il attribuait à cette cause l'impuissance du clergé, l'inutilité de ses efforts pour entretenir parmi les populations un reste de foi prête à s'éteindre. Le clergé séculier, abandonné à lui-même et privé du concours des ordres religieux, lui semblait une armée privée de son avant-garde et exposée aux attaques de l'ennemi. Son âme, qui voyait de si haut et de si loin les choses, et qui d'ailleurs était dévorée alors d'un saint zèle pour la gloire de Dieu et de l'Église, songeait à combler cette lacune.

Mais ici deux partis se présentaient à son esprit, ayant chacun ses avantages et ses inconvénients. Fallait-il choisir parmi les ordres religieux déjà existants, celui dont l'esprit et le but semblaient le mieux répondre aux besoins de notre époque, en se contentant d'en rajeunir la forme, pour mieux

l'approprier aux circonstances, sans toucher au fond, de peur d'en faire évanouir l'esprit ? ou bien fallait-il regarder comme usées par le temps et le travail et réduites à l'impuissance, ces associations qui avaient depuis tant de siècles prêté à l'Église un si généreux concours, et demander à des sociétés nouvelles les secours que celles-là ne pouvaient fournir ? L'esprit était arrêté des deux côtés par des raisons puissantes. Car un homme sincèrement chrétien, qui sait combien est puissant et fécond l'esprit qui anime l'Église, et comment Dieu peut susciter des enfants d'Abraham du fond même le plus dur et le stérile, hésite à condamner ainsi des institutions qu'il a en quelque sorte fondées lui-même, qu'il a longtemps soutenues et animées de sa grâce. Il craint de faire injure à Dieu et de l'accuser d'impuissance en doutant ainsi de la durée et de la solidité de ses œuvres. Mais d'un autre côté les faits sont là, parlant plus haut que tous les arguments et nous apprenant par une triste expérience la caducité de certains ordres autrefois florissants. En considérant les résultats, on peut se croire en droit d'accuser d'impuissance ceux qui ont été fondés dans des circonstances et des temps différents de ceux où nous vivons et qui semblent ne point avoir les qualités qui répondent à des besoins pour lesquels ils n'ont point été faits. Et comme d'ailleurs l'esprit de Dieu n'a jamais cessé aux diverses époques de l'histoire de susciter des hommes et des associations capables de comprendre toutes les nécessités de leur temps et de parer à tous les dangers, il semble que ce soit bien plutôt l'accuser d'impuissance, de borner ainsi aux siècles qui ne sont plus la vigueur de sa grâce et de penser qu'il ne peut ou ne veut plus faire aujourd'hui ce qu'il n'a jamais manqué de faire jusqu'ici. Ajoutez à cela que les

ordres religieux les plus opposés en apparence, soit par les constitutions qui les régissent, soit par le but qu'ils se proposent, se rapprochent par le fond et la substance de leurs règles, dont les points principaux sont communs à la plupart des sociétés religieuses, et ont été établis par les patriarches mêmes de la vie monastique. Enfin les vœux, qui forment l'essence même de la vie religieuse, sont les mêmes partout et dans tous les temps, et les obligations auxquelles on s'engage en l'embrassant, ont toujours été et seront toujours de tendre vers la perfection évangélique et de renouveler la ferveur des chrétiens des premiers siècles.

Mais ici une difficulté grave se présente. Il n'en est pas des œuvres de Dieu comme de celles de l'homme, pour lesquelles la science et le génie suffisent. Depuis que Dieu s'est plu à confondre la sagesse humaine, en sauvant le monde par la folie de la croix, il tient bien peu de compte de toutes ces qualités brillantes qui semblent assurer le succès des entreprises ordinaires, et sans lesquelles nul homme n'oserait concevoir quelque grand projet. Il semble même que, dans les intérêts de sa gloire dont il est si jaloux, il craigne de la diminuer, en employant, pour accomplir ses œuvres, des hommes qui pourraient en paraître les auteurs, lorsqu'ils ne sont que des instruments. En effet, depuis les apôtres, je ne remarque parmi les hommes de Dieu que bien peu de ces grands personnages, à qui le monde eût volontiers confié ses destinées. La plupart lui eussent paru d'assez pauvres gens, et il en est plusieurs qu'il n'eût pas manqué d'accuser de folie, et ce sont ordinairement les plus remarquables. La sainteté, voilà le génie dans les œuvres divines ; voilà ce qui fait les grands hommes du bon Dieu et de son Église. On peut ne savoir ni lire, ni

écrire, ni faire un beau discours ; on peut n'avoir ni fortune, ni santé, ni puissance, ni réputation, ni crédit, et devenir un grand homme aux yeux de Dieu et de l'Église, et faire de grandes choses, et fonder des œuvres merveilleuses, des sociétés plus glorieuses et plus durables que les royaumes les plus puissants. Qu'était François le séraphique aux yeux du monde, sinon un pauvre fou que tous les habiles du siècle méprisaient ? et l'œuvre de ce fou dure encore. Et ce fou, dans sa folie sublime, a peut-être entrevu le problème capital des sociétés modernes et préparé la seule solution possible aux questions formidables qui agitent le monde sous nos yeux. Qu'était Ignace de Loyola, sinon un pauvre gentilhomme ignorant, qui à trente ans allait à l'école et faisait courir après lui, comme après un fou tous les petits enfants ? Et pourtant l'Europe entière, avec ses gouvernements, avec sa diplomatie, avec ses ministres, avec ses trésors, avec ses législateurs, sa police et ses armées, s'acharne vainement contre l'œuvre de cet ignorant, qui semble braver tous les efforts et tous les coups. Qu'avaient donc ces hommes pour bâtir des édifices si solides avec si peu de ressources ? Ils avaient la sainteté, qu'aucune qualité ne peut remplacer et qui peut remplacer toutes les autres : la sainteté, qui est à la vertu ce que le génie est au talent, et qui fait ce que le génie ne pourrait jamais faire.

Or M. de Lamennais avait cru que, pour fonder une œuvre durable et prendre place dans l'histoire à côté des Benoit, des Bernard, des François, des Dominique, des Ignace, il suffit d'une vaste intelligence et d'une volonté énergique. Il comptait trop sur lui-même, sur son génie, sur sa réputation, sur sa gloire, sur les moyens d'influence que lui donnaient toutes ces choses. Il ne se considérait pas

assez comme un pur instrument entre les mains de Dieu, et semblait attacher bien plus d'importance, pour le succès de son œuvre, aux merveilleuses ressources de son intelligence qu'à une humble et naïve confiance au secours d'en haut. Il était pieux : mais la piété qui suffit pour se conduire et se sanctifier soi-même, ne suffit pas toujours pour diriger et sauver les autres. Et ce qu'il y avait de plus fâcheux peut-être encore, c'est que les hommes qui s'étaient associés à son œuvre avaient été attirés moins par sa sainteté que par son génie, et semblaient, comme lui, compter principalement sur la science et le talent, pour produire les grands effets qu'ils avaient en vue. Le maître avait comme donné le branle sous ce rapport : tous, et le chef et les disciples, avaient pris trop peu de soin d'intéresser Dieu à leurs œuvres, car Dieu ne se mêle d'une entreprise que lorsque l'homme s'efface et la lui abandonne entièrement.

M. de Lamennais voulait fonder une institution qui pût remplacer celle des Jésuites, dont il regardait le temps comme passé sans retour [1]. Un jugement aussi absolu était déjà bien téméraire de la part d'un homme qui ne savait pas encore si Dieu bénirait son œuvre. Mais il y avait plus que de l'imprudence à proclamer ce jugement, dans des circonstances où l'on pouvait soupçonner la pureté de ses motifs et

1. Il écrivait en 1829 : « Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment de juger la Compagnie de Jésus et de chercher. entre les calomnies de la haine et les panégyriques de l'enthousiasme. la vérité rigoureuse et pure. Rien de plus absurde, de plus inique, de plus révoltant, que la plupart des accusations dont elle a été l'objet. On ne trouverait nulle part de société dont les membres aient plus de droit à l'admiration par leur zèle et au respect par leurs vertus. Après cela, que leur institut, si saint en lui-même, soit exempt aujourd'hui d'inconvénients, même graves : qu'il soit suffisamment approprié à l'état actuel des esprits, aux besoins présents du monde, nous ne le pensons pas. » (*Des Progrès de la Révolution*, t. IX de l'édit. de 1836, p. 118.)

l'accuser de jalousie pour un ordre dont il se posait comme le rival. La congrégation qu'il voulait fonder devait avoir le même but et embrasser les mêmes œuvres que celle des Jésuites. L'enseignement à tous les degrés, soit dans les séminaires, soit dans les chaires, soit dans les journaux ou les livres ; toutes les fonctions des ministres ecclésiastiques, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, les missions, rien de tout cela ne devait rester étranger à cette œuvre conçue dans les proportions les plus grandioses. Outre les trois vœux qui sont communs à tous les ordres, et sans lesquels l'homme ne saurait être arraché entièrement à soi-même pour devenir uniquement l'homme de Dieu et de l'Église, M. de Lamennais demandait encore à ses disciples l'engagement de prendre toujours pour règle de ses pensées et de ses engagements la doctrine du sens commun, et celle que les papes ont toujours tenue sur les prérogatives du Saint-Siège [1].

Quant à cette dernière, même en supposant qu'elle ne dépasse pas les limites d'une opinion plus probable, on conçoit qu'elle puisse être l'objet d'un vœu spécial qui attache l'homme par des liens plus étroits au centre de l'unité catholique ; car, selon cette belle parole de saint François de Sales : « Le pape et l'Église, c'est tout un », et s'engager envers l'un, c'est honorer l'autre. Mais il n'en est pas de même pour une opinion particulière, sur laquelle l'Église ne s'est jamais prononcée, et que chacun est libre d'admettre ou de rejeter. S'engager par un vœu de reli-

1. « Les doctrines romaines sont la règle invariable de l'ordre et de ses membres en tout ce qui tient à la religion. Leur premier devoir est de ne jamais s'en écarter sur aucun point ni sous aucun prétexte. L'ordre n'exige rien d'eux plus expressément. » (*Constitutions et Règles des religieux de Saint-Pierre*. Laveille, *op. cit.*, t. I, 448.)

gion à soutenir l'opinion d'un homme, quelque recommandable d'ailleurs que soit celui-ci, c'est confondre en quelque manière le dogme et la philosophie, donner à un système la valeur d'une vérité absolue, se faire en quelque sorte l'esclave de cet homme, et lui transmettre par une sorte d'idolâtrie les droits de l'Église et de Dieu lui-même ; c'est s'exposer à placer l'erreur sous la sauvegarde de la religion, en la consacrant par un vœu. Car, cette opinion, qui m'en garantit la vérité ? Et si cette vérité n'a pas pour mon esprit tous les caractères d'une certitude, ou au moins d'une forte probabilité surnaturelle, comment puis-je m'engager à la croire et à la persuader aux autres ? Aujourd'hui que je considère les choses à une distance qui laisse plus de calme et de liberté à mon esprit, je n'hésite pas à condamner, comme injurieuse à Dieu et à l'Église, cette prétention de placer ses opinions personnelles sur le même plan que les doctrines définies par l'Église, ou approuvées par elle d'une manière plus ou moins explicite. Et je suis persuadé que c'est là une des choses qui ont le plus provoqué la jalousie de Dieu, qui ne veut céder sa gloire à personne et qui, parmi tous les privilèges de son être infini, tient surtout à sa souveraine infaillibilité.

Comme le but de M. de Lamennais, dans la société qu'il voulait fonder, était de recruter pour le Saint-Siège une milice courageuse et dévouée, il devait penser à la placer sous la sauvegarde et l'invocation de saint Pierre qui l'avait occupé le premier. C'était donc lui qui devait donner son nom à notre congrégation naissante, et la solennité de la chaire de Saint-Pierre à Rome en devait être la fête patronale. Ce fut en ce jour que je fus admis avec plusieurs autres au nombre des novices. La cérémonie qui accompagnait cette admission était simple, trop simple peut-

être. Car j'ai toujours été persuadé que si le dogme parle surtout à l'intelligence et la morale au cœur, le culte doit s'adresser à l'imagination, afin que de cette manière toutes les facultés de l'âme soient rapportées à Dieu qui les a toutes créées. Je pris sincèrement et de bon cœur les engagements provisoires imposés aux novices. J'étais vivement pénétré de l'importance de la démarche que je faisais ; et si je n'en apercevais pas toutes les conséquences, je la regardais du moins comme un engagement à vivre dans une union plus intime avec Dieu.

CHAPITRE IV

CHARLES SAINTE-FOI QUITTE LA CHESNAIE

L'année 1830 s'écoulait ainsi, rapide et pleine, partagée entre la prière et l'étude, sans que jamais mon esprit ni mon cœur eussent franchi, dans leurs désirs et leurs espérances, les murs de notre pieux asile. Un seul lieu pouvait me promettre plus de paix et de bonheur ; et ce lieu n'était pas sur la terre. Mais, tout à coup, le silence de notre retraite fut troublé par les derniers bruits de cet orage qui avait éclaté sur la France, brisé un trône et emporté trois générations de rois. Cette tempête, préparée depuis longtemps, depuis longtemps prévue par ces intelligences délicates qui sentent les moindres variations de l'atmosphère morale où elles vivent, cette tempête qui avait bouleversé tant d'existences, exalté tant d'ambitions, trompé tant d'espérances, et fait courir jusque dans les dernières veines du corps social comme un frisson de fièvre, n'avait point épargné notre petit cénacle. Plusieurs parmi nous sentirent profondément la commotion de cette étincelle électrique et furent diversement agités par ces secousses violentes et répétées. Je fus un des plus calmes et des

plus insensibles. J'avais vécu depuis un an dans des régions situées au-dessus des nuages et des tempêtes ; tout ce bruit se faisait au-dessous de moi, et mon âme en percevait à peine les dernières ondulations.

Je n'oublierai jamais la manière solennelle dont ces événements nous furent annoncés. Les ordonnances qui servirent de prétexte à la révolution de 1830 nous avaient préparés à cette catastrophe, bien moins terrible en elle-même que dans ses résultats. L'absence des journaux pendant les trois jours que dura la lutte, nous annonçait que quelque chose d'important se passait dans la capitale. Et la Bretagne humiliée et accablée, comme toutes les autres provinces, sous le joug de Paris, par une centralisation aussi maladroite que pernicieuse, attendait dans l'angoisse et la stupéfaction l'issue qu'il plairait à la capitale de donner aux affaires. La volonté de Paris nous fut enfin connue : une malle-poste, surmontée d'un drapeau tricolore, apprit au sous-préfet de Ploërmel que la révolution était accomplie dans Paris et que, sous peu de jours, le reste de la France connaîtrait le gouvernement qui devait nous régir.

Mais les lettres particulières, écrites au milieu même de la lutte et sous l'impression de la terreur qu'elle devait produire, étaient arrivées en même temps que les journaux, et augmentaient encore les inquiétudes en exagérant les dangers et les malheurs. Une de ces lettres nous fut envoyée de Ploërmel par un ami dévoué à notre établissement. C'était un samedi. On nous invita d'une manière mystérieuse à nous rendre à la chapelle pour y recevoir des communications importantes. Là, après une courte prière adressée à l'Esprit-Saint, l'abbé Rohrbacher monta sur la marche de l'autel et nous lut avec une émotion

visible la lettre qu'il avait reçue. Cette lecture fut écoutée avec un religieux silence, que provoquait encore la sainteté du lieu où elle nous était faite. La douleur et les craintes de plusieurs d'entre nous se manifestèrent par des larmes et des sanglots. Ce n'était pas pour eux qu'ils s'inquiétaient, car nous avions tous appris à placer plus haut que cette terre nos espérances et nos désirs ; mais ils craignaient pour l'Église, cet unique objet de nos affections ; pour la prospérité de la religion, pour la gloire de la France, jetée inopinément sur une pente qui côtoyait un abîme. Ils craignaient pour cette auguste et vénérable famille qui reprenait encore une fois le chemin de l'exil; et dont les intentions avaient toujours été pures et irréprochables, malgré les fautes nombreuses et considérables de deux règnes, qui, avec un peu d'habileté, auraient pu être si glorieux pour la France. Cependant, à l'exemple de notre chef qui avait depuis longtemps rompu avec le parti monarchique, nous étions assez indifférents aux diverses formes de gouvernement ; et nous avions appris à séparer l'avenir de la religion et de l'Église, du sort de la dynastie qui occupait le trône. Nous considérions les choses de plus haut, et notre horizon était plus étendu que celui des hommes qui considéraient les événements au point de vue de la politique humaine, au lieu d'y voir la manifestation des décrets de la Providence.

On nous disait, dans la lettre qui nous avait été lue, que Paris nageait dans le sang, que le roi et ses fidèles serviteurs avaient été égorgés, que des bandes de forcenés allaient se répandre de la capitale dans les provinces, afin d'y éveiller l'esprit de sédition et de révolte ; et que le signe de ralliement allait être comme aux jours de la première révolution : « Guerre aux églises et aux châteaux. »

Dans la crainte des événements qui pouvaient survenir, l'abbé Rohrbacher nous avait engagés à chercher dans les sacrements la force et le courage dont nous avions besoin. Car on nous annonçait que notre maison, signalée comme une réunion d'hommes hostiles à l'esprit de la Révolution, allait être envahie la nuit par une troupe d'hommes qui voulaient en finir avec les prêtres. Après nous avoir donné le temps de nous préparer, il revint donc à la chapelle afin d'entendre nos confessions. Et chacun de nous, accusant humblement ses fautes, alla demander le pardon de Dieu à celui qui tient sa place sur la terre. Cette confession, en raison des craintes qu'on nous avait inspirées, était comme celle d'un homme qui va paraître dans quelques instants devant le tribunal de Dieu ; avec cette différence qu'ici la violence de la maladie ou de la douleur n'obscurcissait pas notre intelligence et n'affaiblissait point l'énergie de notre volonté. Pour nous tenir prêts à tout événement, et pour nous donner le temps de nous déguiser et de prendre la fuite, si on essayait de venir nous attaquer pendant la nuit, il fut résolu que deux d'entre nous veilleraient chacun à son tour, et avertiraient les autres au moment du danger. Car notre maison était ouverte de tous les côtés, et l'on pouvait facilement s'y introduire par le jardin, qu'un fossé peu large et facile à franchir séparait de la route.

Comme je ne partageais point les inquiétudes de la plupart de mes confrères, je m'offris pour veiller pendant la première moitié de la nuit. On me donna, pour me défendre en cas d'attaque, une faulx, dont j'étais bien résolu à ne point faire usage : non seulement parce que dans ces circonstances la défense est inutile et ne fait que rendre l'agression plus violente ; mais encore parce que l'idée du martyre sou-

riait à ma ferveur. Après avoir veillé une heure, je me couchai sur mon lit et m'endormis profondément, bien assuré qu'aucun ennemi ne viendrait troubler mon sommeil. En effet la nuit se passa calme, paisible comme les autres; et tous se réveillèrent le matin presque surpris de trouver encore leur tête sur leurs épaules. Plusieurs de mes confrères, me voyant plus calme et plus assuré, obtinrent la permission de venir travailler avec moi dans ma chambre, espérant qu'en se rapprochant de moi, ils pourraient participer en quelque sorte à ma confiance en Dieu et dans l'avenir. Mais, au lieu de leur communiquer mes impressions, je partageai insensiblement les leurs, et mon âme, jusque-là si ferme, si inaccessible au bruit et au choc des événements, se sentit à la fin ébranlée par leurs coups. C'est alors que je pus comprendre que la lecture des journaux, si elle est sans inconvénient dans des temps de paix et de sécurité, peut être désavantageuse lorsque le sol est chaque jour ébranlé par quelque nouvelle secousse. Dans ces circonstances, un journal est comme le fil conducteur de l'étincelle électrique; et il est difficile de conserver le calme et la quiétude nécessaires pour les travaux de la pensée ou pour les saintes aspirations de la prière, au milieu des agitations que renouvelle chaque jour quelque spectacle inattendu. Dans le temps de révolution, les événements se pressent, ils marchent vite, ils se choquent et soulèvent par leurs vicissitudes les sentiments les plus opposés et les passions les plus contraires. J'ai éprouvé moi-même le résultat; et je sentis, pour la première fois, chanceler dans mon âme la résolution que j'avais prise d'enfermer dans un cloître toutes mes espérances.



Une nouvelle circonstance vint encore confirmer cette impression. Mon père désirait me voir, et l'abbé Jean lui-même m'engagea à aller passer près de lui un ou deux mois. Léon Boré, que son imagination mobile rendait plus accessible au bruit du monde extérieur, commençait de son côté à voir les choses sous un jour bien différent de celui sous lequel il les avait considérées jusqu'ici. Et comme mon ancienne affection pour lui avait été rafraîchie et augmentée par sa confiance à mon égard et par l'injuste rigueur des procédés de l'abbé Féli, les impressions de son âme devaient passer rapidement dans la mienne, à cause de l'étroite union qui régnait entre nous. Je partis de Malestroit la veille de l'Assomption, et Léon m'accompagna jusqu'à Ploërmel, où nous passâmes ensemble cette belle fête, dont la solennité était encore relevée par la clôture d'une retraite qui avait réuni à Ploërmel tous les frères des Écoles chrétiennes, dirigés par l'abbé Jean de Lamennais. Je les vois encore défiler dans l'enclos, graves et recueillis, précédés par l'image de la Croix et par l'étendard de la sainte Vierge. J'entends leurs chants simples et pieux. Car ici, comme dans tous les souvenirs profonds de ma vie, un chant me rappelle l'impression que j'éprouvais et marque pour ainsi dire le lieu où s'arrêta mon âme. La nuit se passa dans un long et intime entretien entre Léon et moi, et nos deux âmes se révélèrent alors des commencements de désirs et comme des ébauches d'espérances qu'elles n'auraient jamais osé jusque-là se révéler à elles-mêmes. Bien souvent en effet l'œil d'un ami plonge plus avant dans notre âme que ne le pourrait faire notre propre regard. Et sa main, en fouillant

cet abîme, y découvre des choses qui nous étaient restées cachées.

Ce fut à Ploërmel que j'aperçus pour la première fois les effets de la révolution qui venait de s'accomplir, et que ma confiance dans l'avenir commença de s'ébranler. Je rencontrai sur la place une troupe de jeunes gens qu'on avait disséminés dans les départements, afin d'en délivrer la capitale, où leur esprit d'insubordination et leurs prétentions exagérées auraient pu entretenir une agitation continuelle. Politique funeste et machiavélique, qui ne faisait que pallier le mal au lieu de le guérir, et qui, pour purger une ville déjà infestée, répandait par toute la France l'esprit de sédition et de révolte. Politique qui était peut-être devenue une nécessité, par les excès de la centralisation et par la prépondérance que Paris avait acquise sur les provinces. Quand on a concentré toute la vie d'un peuple dans une ville, et qu'on a accoutumé toutes les autres à ne se considérer que comme les instruments passifs de cette dernière, l'attention d'un gouvernement doit forcément se borner à préserver la capitale de toute excitation dangereuse, puisqu'il n'a rien à espérer ni à craindre des provinces, devenues incapables d'aucun mouvement spontané. La vue de l'habit ecclésiastique, que j'avais conservé, provoqua parmi ces jeunes gens des cris de raillerie, qui devaient paraître quelque chose de bien nouveau dans un pays aussi religieux que la Bretagne. Cependant, sur toute la route depuis Ploërmel jusqu'à Beaufort, mon habit ne m'attira aucun geste, aucune parole désagréable. Peut-être même me valut-il en plusieurs circonstances quelques témoignages de bienveillance et de sympathie. Dans les révolutions où toutes les ambitions sont surexcitées, où les âmes les plus calmes ont peine à se préserver de cette fièvre de désirs qui

agite le corps social tout entier, où chacun croit pouvoir prétendre à tout parce qu'en effet la roue de la fortune, dans son jeu capricieux, fait monter au faîte ceux qui étaient aux derniers degrés; dans les révolutions, ceux qui ont le désir de conserver la nouvelle position qu'ils se sont faite, comprennent que la religion seule peut leur offrir une garantie solide. Car jamais sa stabilité ne paraît aussi grande que dans ces circonstances, où elle seule semble rester debout au milieu de l'agitation universelle, et s'asseoir d'autant plus fortement sur sa base que tout tremble autour d'elle.

Mon séjour dans ma famille, en me mettant en rapport avec l'esprit du monde, développa dans mon esprit les doutes et les incertitudes qu'y avaient fait naître les événements de juillet. Les opinions politiques que j'avais puisées à la Chesnaie et à Malestroit, la tolérance qu'on m'y avait inspirée me disposaient davantage à recevoir les impressions que les commotions sociales ne manquent jamais de produire sur les âmes ardentes et mobiles. J'avais vu partir sans beaucoup de regrets cette famille, dont les bonnes intentions n'avaient pu couvrir les fautes aux yeux de cette France, si difficile à gouverner, et cependant si exigeante à l'égard de ceux qui la gouvernent : j'attachais d'ailleurs trop peu d'importance aux diverses formes de gouvernements, pour que les révolutions publiques me donnassent beaucoup d'inquiétudes ou beaucoup d'espérances. Je ne partageais ni les illusions, ni les craintes de la plupart des hommes qui m'environnaient.

Je repartis après six semaines de vacances en passant par Laval, où je devais prendre M. de Hercé et plusieurs autres, pour me rendre avec eux à Saint-Méen, ville du diocèse de Rennes où était le petit séminaire dirigé par des prêtres associés à notre

congrégation. C'était là que nous devions nous réunir tous, pour y faire la retraite qui, dans les sociétés religieuses, commence chaque nouvelle année. C'est d'ailleurs le seul moyen qu'aient leurs membres de se connaître, de se mettre en rapport les uns avec les autres, de renouveler en eux l'esprit qui distingue l'ordre particulier auquel ils appartiennent, et de l'entretenir dans la communauté tout entière. Je retrouvai là Léon, dont les dispositions devaient nécessairement avoir une grande influence sur les miennes, à cause de l'intimité qui régnait entre nous. Le premier entretien que nous eûmes ensemble me fit comprendre que ses doutes et ses incertitudes, loin de diminuer, n'avaient fait que se fortifier au contraire ; et que, tôt ou tard, il quitterait M. de Lamennais, qui ne paraissait plus lui offrir les garanties que son esprit et sa conscience demandaient au chef et au fondateur d'une association, dont les circonstances allaient rendre la mission bien plus délicate encore. Chacune de ses pensées projetait comme un reflet dans mon âme ; et je sentais que je lui étais trop attaché pour le laisser partir seul.

Ainsi, lorsque nous commençâmes notre retraite, notre départ était décidé. Non dans cette partie haute et claire de l'âme, où se manifestent les résolutions et les pensées ; où l'homme a conscience de ce qu'il sent et de ce qu'il veut, mais dans cette partie obscure et profonde où naissent et se forment à son insu ses déterminations les plus importantes. Car il y a pour celles-ci comme une gestation morale, dont les commencements sont à peine perceptibles pour celui qui l'éprouve, mais qui n'échappent pas à un regard exercé. L'âme éprouve je ne sais quel malaise vague et indéfinissable, et comme des défaillances et des éblouissements, dont elle ne peut discerner la

cause. Les objets ne font plus sur elle l'impression qu'ils faisaient auparavant. La direction de ses pensées change par une pente insensible ; la nuance de ses sentiments et de ses goûts s'altère par une dégradation lente mais continuelle. Ce qui lui plaisait, la fatigue ou l'ennuie ; ses espérances s'obcurcissent, et ses craintes au contraire s'éclairent d'une lumière inaccoutumée. Elle éprouve au dedans de soi de ces tressaillements, qui lui indiqueraient qu'elle porte dans son fond quelque fruit nouveau, si une certaine pudeur ne l'empêchait en quelque sorte de se l'avouer à elle-même. Car c'est une loi générale, que le voile de l'incertitude et du mystère doit couvrir l'origine de toutes les choses. Et c'est pour obéir à cette loi, dont le sentiment vit au fond de son être, que l'homme semble craindre de voir trop clairement les premiers linéaments des choses qu'il lui importe le plus de connaître. Ainsi naissent et se forment, au dedans de nous, nos affections les plus vives, nos résolutions les plus graves. Si dans ces premiers moments où, le cœur n'étant pas encore préoccupé, la volonté conserve toute son indépendance, l'homme avait assez de courage et de franchise avec soi-même, pour descendre, la lampe à la main, jusque dans ces profondeurs où dort enseveli le germe de ses futures espérances ; si, pour aider son impuissance, il ne craignait pas de réclamer le secours d'un ami, de lui ouvrir son âme, et de lui en révéler le fond, bien des fautes pourraient être évitées, bien des regrets, bien des malheurs seraient épargnés. L'homme serait toujours maître de sa destinée, au lieu qu'il est presque toujours entraîné et dominé par elle. Car presque toujours il attend, pour regarder en face ses espérances ou ses résolutions, qu'elles aient assez grandi pour qu'il ne puisse plus leur résister.

Pendant la retraite que je fis à Saint-Méen, je m'adressai à l'abbé Jean de Lamennais, mais sans apporter dans mes rapports avec lui cet abandon et cette confiance qui auraient pu le mettre à même de me donner un conseil utile et une direction salutaire. J'étais d'ailleurs trop décidé, sans vouloir m'en rendre compte, pour sentir le besoin de lui demander un conseil. Je l'introduisais volontiers dans cette partie de l'âme qui en est comme le vestibule et où l'homme admet sans difficulté ceux qu'il aime ou qui lui veulent du bien. Mais je tenais rigoureusement fermée la porte de cet appartement secret, où je me serais bien donné garde d'entrer moi-même. Mais son œil, exercé par une longue pratique de la direction des âmes, ne tarda pas à apercevoir ce que je me cachais avec tant de soin, et il comprit bientôt qu'il ne devait plus compter sur moi. Cette pensée l'affligea, car il m'aimait sincèrement; et il me voyait avec peine renoncer à un genre de vie qui éloignait de moi tous les dangers, et donnait à Dieu et à l'Église toutes les forces vives de mon âme.

Je revins à Malestroit avec Léon, mais nous laissâmes à Rennes M. de Hercé, qui devait s'y préparer à recevoir à Noël la prêtrise. Privé de sa société, qui seule aurait pu contrebalancer l'influence de Léon sur moi, je me livrai aveuglément à celui-ci avec l'ardeur d'une âme incessamment attirée vers l'infini, et qui ne sait point mettre de bornes dans ses affections. Son âme s'infiltrait goutte à goutte dans la mienne. Ses pensées, ses désirs, ses projets, ses craintes et ses espérances, je les partageais avec lui. Chacun de nous devenait, à son insu, pour l'autre et une copie vivante et un exemplaire. Car ce que chacun de nous avait, était un reflet de ce que l'autre portait en soi ; de sorte que, dans les expansions les plus tendres de notre amitié, nous ne sortions jamais

de nous-mêmes, mais nous nous retrouvions toujours, tant nos existences étaient confondues. L'amitié, à ce degré d'intimité, et dans un âge où le cœur est plus développé que l'intelligence, est souvent dangereuse par les illusions dont elle peut être la source ; et presque toujours elle est inutile quant aux résultats, car on peut dire d'elle dans un certain sens ce qu'on a dit de l'amour : « Que c'est de l'égoïsme à deux. » Le principal avantage de l'amitié est de tirer l'homme hors de lui-même, et de lui donner dans un autre un conseiller, un censeur même, un miroir fidèle, non seulement de ce qu'il est, mais encore de ce qu'il doit être. Or, cet avantage disparaît, dès que chacun des deux amis n'est plus que le reflet de l'autre et qu'au lieu de trouver en lui des pensées qui soutiennent les siennes, il n'y retrouve que l'écho fidèle, mais inutile de sa propre voix.

Sur ces entrefaites, l'abbé de Lamennais fonda l'*Avenir*[1]. L'apparition de ce journal fut pour ainsi dire un événement, non seulement en France mais dans l'Église tout entière. Depuis plusieurs siècles, l'Église, voyant le principe d'autorité menacé par les doctrines pernicieuses que le protestantisme avait fait surgir, avait pris sous sa protection les Princes et leur avait prêté son concours pour les aider à réprimer l'esprit d'insubordination. Cette sorte d'alliance avec les Princes, nécessitée par les circonstances, avait affaibli parmi les peuples leur confiance et leur amour pour l'Église, qu'ils accusaient de complicité dans les entreprises des gouvernements contre leurs droits et leurs libertés. M. de Lamennais crut que le moment était venu pour elle de se séparer des Princes

1. Le premier numéro parut le 16 octobre 1830; il avait en épigraphe : *Dieu et la liberté*. Les principaux rédacteurs furent : Lamennais, Gerbet, Rohrbacher, Lacordaire, Montalembert, de Coux, d'Ault-Dumesnil.

qui avaient si perfidement abusé de son concours, et de se tourner du côté des peuples, qui, gagnés par les avances qu'elle leur ferait, ne manqueraient pas de revenir à elle. Et la publication de l'*Avenir* était comme le premier pas fait dans cette voie. Aussi que d'espérances et de craintes ne fit-elle pas surgir et parmi les amis de l'Eglise, et chez ses adversaires !

Les dispositions de mon esprit à cette époque, les projets qu'il nourrissait à mon insu, les impressions fâcheuses que j'avais reçues relativement à M. de Lamennais dans mes entretiens avec Léon, me faisaient craindre les résultats d'une publication de ce genre en des circonstances aussi délicates. Le caractère des principaux rédacteurs me faisait penser qu'ils compromettraient plus d'une fois par des paroles inconsidérées, ou par des démarches intempestives, la cause de l'Eglise, ou du moins celle de notre congrégation naissante. La voie dans laquelle on s'engageait était si nouvelle et semée de tant d'écueils ; les hommes qui la tentaient, étaient si ardents et si faciles à se laisser entraîner par la fougue de leur caractère, que je pouvais craindre avec raison qu'il ne s'emportassent à quelque excès [1]. D'ailleurs dans l'état d'esprit où nous étions, Léon et moi, nous étions heureux d'avoir un prétexte pour nous affermir dans nos résolutions et pour quitter une association dont

1. Le parti légitimiste s'effraya des audaces de l'*Avenir*, qui soutenait la politique du *ralliement*, et affirmait la nécessité d'unir la religion et la liberté et d'affranchir la religion de la dépendance du pouvoir temporel : « En moins d'un demi-siècle, écrivait Lamennais, on a vu tomber la monarchie absolue de Louis XIV, la république constitutionnelle, le Directoire, les consuls, l'Empire, la monarchie selon la charte : qu'y a-t-il donc de stable ? et dans le mouvement précipité qui emporte les peuples, et leurs lois, leurs institutions, leurs opinions, qu'est-ce qui survit au fond du cœur des hommes ? deux choses, seulement deux choses : Dieu et la liberté. » Numéro du 16 octobre 1830.

l'avenir nous semblait compromis par celui qui en était comme la personnification. Chacun des articles qui pouvaient justifier nos prévisions et nos craintes était commenté par nous, avec une sévérité qui n'était pas toujours impartiale. Il est si facile à l'homme de prendre ses préjugés pour des jugements, et ses désirs pour des raisons.

Bientôt les projets que nous avions tenus cachés si soigneusement, devinrent tellement arrêtés, qu'ils sortirent de leur retraite et se montrèrent au grand jour. Nous ne prîmes plus aucune peine pour les voiler à nos propres yeux. Il ne s'agissait plus que de fixer l'époque de notre départ, et de ramasser notre courage pour nous arracher aux sollicitations et à la tendresse de ceux que nous laissions. Nous profitâmes d'un voyage que l'abbé Jean fit à Malestroit, pour lui révéler notre dessein et pour l'exécuter. N'osant le lui communiquer de vive voix, dans la crainte de céder aux instances qu'il ne manquerait pas de me faire, je pris le parti de lui écrire. Il comprit que ma résolution était prise, et que toutes les raisons seraient inutiles, dans une affaire qui avait été examinée et décidée au point de vue du cœur et du sentiment. Il se contenta de me faire les représentations que sa conscience et son amitié pour moi lui inspiraient. Il me pria de lui servir la messe le matin du jour où nous devions partir ; puis il me fit venir dans sa chambre et me donna des conseils empreints d'une sagesse antique. Il était persuadé que j'étais entraîné par Léon, et cette pensée lui donnait contre celui-ci un certain ressentiment qui contrastait avec la bonté et l'indulgence habituelles de son âme. « Mon pauvre enfant, me dit-il, je vous plains plus que je ne vous blâme, car vous cédez à un entraînement du cœur. Mais vous vous embarquez dans un vaisseau fragile, qui vous manquera à la

première tempête. » Ces paroles, dites avec un accent de conviction profonde, me frappèrent de terreur, quoique je ne crusse nullement au présage qu'elles renfermaient.

Pendant que je servais la messe à l'abbé Jean, Léon assistait à l'oraison avec nos frères que nous allions quitter. Il nous recommandait à leurs prières, et leur demandait pardon, en son nom et au mien, des peines que nous avions pu leur faire et du scandale que nous avions pu leur donner par notre tiédeur. Ses paroles, prononcées au milieu du silence de l'oraison, et venant à interrompre les entretiens mystérieux de nos frères avec Dieu, les avaient profondément émus, et tous y avaient répondu par des larmes. Mais cette scène n'était que le prélude d'une autre plus déchirante encore. Car lorsqu'il nous fallut arracher nos âmes de ce faisceau si étroitement lié, dont elles faisaient partie depuis dix-huit mois ; quand il fallut donner le dernier embrassement et le dernier adieu à ces frères auxquels la charité nous avait unis par des liens aussi intimes que ceux de la chair et du sang, le courage me manqua. Je crus un instant que mon âme allait se dissoudre dans une profonde défaillance. Si j'avais été seul, je serais resté. Il fallait, pour m'arracher à ces affections si vives et si douces, une affection qui pût les remplacer toutes, un ami en qui se concentrât cette tendresse que je répandais sur tous les autres. Le cher abbé Oléron était aussi affligé que moi. Sa douleur allait jusqu'à l'accablement. Nous ne pouvions nous séparer ; et dans les déchirements de ces adieux multipliés, nos âmes saignaient et se révélaient par leur douleur la vivacité de leur affection.

Enfin il nous fallut partir. Pendant longtemps, nous cheminâmes sans nous rien dire : car les grandes douleurs sont muettes. Nous jetâmes un dernier

regard sur ces murs qui avaient si doucement abrité notre vie, qui avaient été témoins de nos plus belles espérances, de nos joies les plus pures et de nos jours les plus pleins. Oh ! qu'il soit compté entre les jours les plus tristes de ma vie, celui où je quittai ce séjour de prière, de paix et d'amour !

CHAPITRE V

LE MOUVEMENT CATHOLIQUE A PARIS EN 1830

Léon me précéda à Paris de deux jours, et, après avoir pris congé de M. de Hercé à Rennes, je partis pour la capitale, avec les émotions qu'un premier voyage à Paris produit toujours chez un jeune homme. Ces impressions étaient encore plus vives alors, parce que les communications étaient moins rapides et moins fréquentes qu'elles ne le sont devenues, depuis que les chemins de fer ont fait de la France entière comme un immense faubourg de Paris. D'ailleurs aucune réaction ne s'était encore manifestée dans les provinces contre la centralisation qui la réduisait à l'impuissance. Car il n'y a que l'excès du mal qui puisse provoquer contre lui une réaction salutaire. Et le mal n'était pas encore parvenu à son comble. La révolution qui venait de s'accomplir flattait les passions de la bourgeoisie, qui l'avait préparée par une opposition de quinze ans, et donnait à son ambition une satisfaction depuis longtemps attendue. Sous l'Empire les bourgeois étaient devenus barons, comtes, ducs et princes. Mais, dans la révolution de Juillet, la bourgeoisie avait

remporté une victoire bien plus complète, puisqu'elle avait forcé le roi, les princes et les plus grands seigneurs à se faire bourgeois. Or, cette révolution, c'était Paris qui l'avait faite, et en la faisant il avait affirmé son influence et son empire ; et personne ne lui contestait une puissance à laquelle on devait des résultats que l'on considérait comme heureux.

J'approchai de Paris avec le saisissement qu'éprouve le pèlerin musulman en approchant de la Mecque, car Paris était pour moi la capitale du monde, de la civilisation, de la science, de la politique et des arts. C'est de cette ville que sont partis, en effet, tous les mouvements qui ont ébranlé l'Europe depuis soixante ans. C'est là que l'histoire a, depuis ce temps, son point de départ et comme son foyer. C'est là qu'est le principal atelier de la Providence, et qu'elle fabrique en quelque sorte les destinées du monde. C'est là que s'allume l'étincelle de sa colère et que s'enflamment les foudres vengeresses dont les éclats portent l'épouvante parmi les nations coupables. Singulière destinée d'une ville qui a su rendre toutes les autres solidaires de ses vertus ou de ses fautes, et à qui Dieu a imposé une telle responsabilité, qu'elle ne peut faire un pas, soit vers le bien, soit vers le mal, sans entraîner après soi non seulement la France entière, mais encore tous les peuples de l'Europe. Privilège dont il faut peut-être plus s'effrayer pour elle qu'il ne faut s'en réjouir, et qui, en la plaçant plus près de Dieu, l'expose davantage aux coups de sa justice et de sa colère. Ce privilège, elle le doit surtout à l'empire qu'exerce sa langue. Car ce sont les idées et les doctrines qui mènent le monde et c'est par le langage que les doctrines se manifestent. Aussi l'Église, pour conserver sur les peuples confiés à ses soins une légitime influence, a cherché à établir et à faire prévaloir dans le monde

une langue universelle comme la doctrine dont elle était l'expression, et invariable comme elle ; sachant bien que, de tous les liens qui constituent la nationalité, le plus puissant c'est le langage, et que l'homme appartient toujours plus ou moins au peuple dont il parle la langue ou dont il lit les livres, parce qu'il en reçoit toujours plus ou moins les idées, les habitudes, l'esprit et les mœurs.

Depuis l'invasion de la langue française en Europe, Paris semble avoir remplacé Rome dans la direction des peuples. Ce n'est plus la foi et le dogme, dont le centre d'unité est à Rome, qui gouvernent le monde aujourd'hui, mais c'est l'opinion et la philosophie, dont Paris paraît être le siège et le foyer. Et certes nous ne voyons pas jusqu'ici que le monde ait beaucoup gagné à ce déplacement; pour acquérir cette prépondérance, Paris n'a pas eu besoin de faire de grands efforts; les peuples et les princes qui les gouvernaient, fascinés par je ne sais quel aveuglement, sont venus, vers la fin du dernier siècle, s'offrir comme d'eux-mêmes, en qualité de vassaux intellectuels, à la France, consentant à tenir d'elle en fiefs leurs opinions, leurs arts, leurs constitutions, leurs habitudes, leurs mœurs, leurs goûts, leurs plaisirs et jusqu'à leurs défauts. C'était la féodalité de l'intelligence remplaçant celle du sol, et la souveraineté d'une ville établie sur toutes les autres. Cette suprématie de la langue française impose à tous nos écrivains une terrible responsabilité; car quiconque écrit en français, parle au monde entier et a tous les peuples de l'Europe pour auditeurs. C'est par la parole vivante de ses apôtres et de ses missionnaires que Rome et l'Église entretiennent parmi les peuples la foi et la doctrine de Jésus-Christ. La foi parle, elle chante, elle agit; la science et l'opinion écrivent, spéculent et dissertent.



J'arrivai à Paris le soir, et quoique la ville ne fût pas encore illuminée par le gaz, je fus cependant frappé par ce nombre infini de lumières se reflétant dans les eaux de la Seine, ou se croisant dans tous les sens, et faisant mille circuits, mille évolutions aux côtés des voitures qu'elles éclairaient dans leur course. En traversant le Palais-Royal, je me crus transporté dans un palais de fées; je me sentis pris d'un vertige, et mon impression fut si saisissante et si vive que je n'osai la révéler à Léon, dans la crainte de paraître trop provincial ou trop enfant, en paraissant trop étonné.

Les anciens faisaient consister la sagesse à ne rien admirer; je ne puis admettre cette doctrine, qui confond la sagesse avec l'indifférence et l'insensibilité. J'aime l'enthousiasme naïf des jeunes âmes; et s'il suppose quelquefois un peu d'ignorance, il annonce toujours une certaine fraîcheur et une vivacité qu'émoussent bien souvent l'âge et l'expérience. Il faut que l'homme soit de son âge comme il est de son époque et de son pays. Un jeune homme doit sentir comme un jeune homme et non comme un vieillard. Depuis que la jeunesse est passée pour moi, j'ai bien souvent regretté les candides admirations de cet âge, et je les regarde comme une des principales sources de ces jouissances si vives et si nombreuses, que ne connaît point l'homme réduit par l'expérience à ne plus s'étonner de rien.

C'est une chose si grande que la parole, qu'on a peine à représenter sous les traits d'un simple mortel, les hommes que Dieu a investis de la mission sublime de parler aux autres et de leur faire admirer sa puissance. Pour des jeunes gens capables

d'apprécier une œuvre littéraire ou philosophique, un écrivain ou un penseur dont ils ont admiré les ouvrages, est ce qu'est un prêtre pour l'âme pieuse qu'il dirige dans les voies du salut, ce qu'est un roi pour le courtisan qui attend tout de ses faveurs. Nous étions tous les deux, Léon et moi, mais chacun dans un degré différent, dans cette situation d'esprit à l'égard de tous les grands écrivains, dont les ouvrages avaient excité notre admiration et nourri notre intelligence. L'expérience que nous avions faite, n'avait point corrigé nos préjugés sous ce rapport, et notre imagination s'obstinait toujours à voir dans un auteur plus qu'un homme. Aussi nous regardions comme une bonne fortune pour nous de pouvoir faire la connaissance de quelques-uns de ces hommes puissants par l'intelligence, qui dirigeaient alors l'opinion publique. Nous aimions à écouter leurs paroles, à contempler leurs traits, à aller entendre leurs leçons, moins encore pour en profiter que pour graver leur image dans notre mémoire. Quoique ce culte des grands hommes me paraisse aujourd'hui exagéré et presque puéril, je ne voudrais pas ne l'avoir point éprouvé ; et je le regarde encore comme un heureux présage dans un jeune homme. Pour admirer un grand homme, il n'est pas nécessaire de lui être égal, mais il faut au moins lui être semblable. On n'admire point, on ne sent point ce que l'on ne comprend pas. L'admiration est comme l'amour de l'intelligence, et, comme l'amour, elle rapproche les distances, en élevant celui qui l'éprouve jusqu'à la hauteur de celui qui en est l'objet.

Je n'oublierai jamais l'impression de respect que produisit en moi la belle et majestueuse figure de Cuvier, dont les traits portaient l'empreinte du génie. L'intelligence, chez cet homme, semblait logée à l'étroit : vous eussiez dit que, pour agrandir sa

demeure, elle avait élevé, élargi et bombé ce front auguste, qui ressemblait à celui du Jupiter Olympien. Cuvier et Gœthe étaient peut-être à cette époque les deux hommes qui portaient le plus visiblement sur leurs traits le caractère du génie. Cuvier faisait son cours avec une grâce et une simplicité charmantes. Sa parole, toujours claire, toujours noble et digne, captivait ses auditeurs sans exiger aucun effort. Il se jouait au milieu des mondes et des merveilles de la création comme un enfant au milieu des fleurs ; et quelque sérieux que fussent les sujets qu'il traitait, il les rendait toujours accessibles à l'intelligence de ses auditeurs. Les femmes qui assistaient en grand nombre à ses leçons, pouvaient les comprendre sans trop d'application. Sa main se portait de temps en temps à son front et relevait les cheveux qui l'ombrageaient, comme pour soulager son intelligence et la délivrer d'un fardeau.

Nous eûmes quelques rapports avec le baron d'Eckstein qui rédigeait seul le *Catholique*, recueil périodique qui paraissait tous les mois, je crois, et qui réunissait toutes les qualités et tous les défauts de son rédacteur [1]. M. de Lamennais disait de lui, qu'il avait les clefs de tout, mais qu'il n'ouvrait rien. Il ne pouvait lui pardonner de ne s'être pas fait son disciple et le champion de la doctrine du sens commun, à laquelle il attachait tant d'importance. Le baron d'Eckstein admettait bien cette doctrine,

1. Le baron d'Eckstein, né en 1790 de parents israélites, à Actona (Danemark), converti au luthérianisme, puis au catholicisme, rendit de signalés services au gouvernement de la Restauration. Il fonda, en 1826, *le Catholique*, « ouvrage périodique dans lequel on traite de l'universalité des connaissances humaines sous le point de vue de l'unité de doctrine ». (Cette revue dura jusqu'en 1830, et la collection forme 16 vol. in-8.) Collaborateur à *l'Avenir*, à la *Gazette d'Augsbourg*, au *Correspondant*, etc., il est mort en 1861.

mais il l'expliquait à sa manière, et ne se regardait pas comme lié par les interprétations de M. de Lamennais. Au fond, le mot de celui-ci était parfaitement juste, car le baron d'Eckstein a remué une multitude infinie de questions sans jamais en résoudre aucune. Son journal est une mine riche et féconde, où les métaux les plus précieux gisent mêlés et confondus avec les matières les plus communes ; qui, habilement exploitée, pourrait donner des résultats utiles, mais qui, dans l'état de désordre où elle est maintenant, serait plus nuisible qu'avantageuse à celui qui s'aventurerait dans ses routes tortueuses et souterraines. On voit que l'auteur a lu immensément, mais on voit en même temps qu'il n'a pas su digérer assez et coordonner ce qu'il a lu. Il semble qu'il donne à ses lecteurs ce qu'il sait, à mesure qu'il l'a appris, et avant de s'être donné la peine de vérifier les idées ou les faits qu'il leur communique. Sa science se ressent de son origine, et sa critique porte l'empreinte de son caractère. Il ne faut point attendre de critique bien sûre et bien exacte d'un homme dont les convictions ne sont pas profondes, et qui n'attache qu'une légère importance aux idées qu'il émet ou qu'il expose. Le baron d'Eckstein a parcouru en quelque sorte toutes les phases de l'esprit humain. Né dans le judaïsme, il a passé par le protestantisme avant d'arriver à l'église catholique. Et ces diverses transitions ne paraissent pas avoir été déterminées pas des convictions bien profondes. Juif et Allemand, il a conservé la mobilité d'imagination du premier et la patience d'esprit du second. Ces deux qualités, réunies dans une âme profonde ou d'un caractère grave et sûr, auraient pu donner lieu à une admirable combinaison et produire les plus heureux résultats. C'est un homme agréable et brillant, d'une conver-

sation séduisante et bien nourrie. Il cause comme il écrit, il écrit comme il cause. En l'entendant, vous diriez qu'il prépare un article de son journal. J'ai beaucoup entendu parler de lui, en Allemagne, par des hommes qui paraissaient l'avoir connu particulièrement, et ce que j'en ai appris m'a confirmé dans l'opinion que je m'en étais faite après l'avoir vu deux ou trois fois à Paris. Sa vie semble avoir été singulièrement aventureuse et variée, et ceux mêmes qui l'avaient connu le plus intimement, semblaient encore incertains de l'opinion qu'ils en devaient avoir, tant cette nature est mobile et insaisissable.

Les relations que j'avais eues avec le *Correspondant*, pendant mon séjour à Malestroit, m'inspiraient le désir de connaître les principaux rédacteurs de ce journal, dont l'existence et l'action, lente, mais progressive et sûre, n'ont peut-être pas été assez remarqées. Quoiqu'il fût dirigé par des jeunes gens, ce journal s'est toujours distingué par une prudence, une modération, une sagesse, un tact et un respect des convenances bien rares dans des temps de révolution, où l'on est trop disposé à confondre la violence du langage avec l'énergie des convictions. Cette prudence ne pouvait aller au caractère ni aux habitudes de M. de Lamennais, qui ne ménageait pas, dans ses moments d'humeur, les rédacteurs du *Correspondant*, et qui regardait comme fausse et dangereuse la voie où ils étaient engagés. Et cependant ce journal a survécu à l'*Avenir*; la plupart de ses rédacteurs ont pris part aux affaires [1] et se

1. Le plus distingué des hommes politiques sortis de l'école du *Correspondant* est le comte Louis de Carné : conseiller général du Finistère, depuis 1833, il fut envoyé en 1839 à la Chambre des députés, où il compta longtemps parmi les membres les plus actifs de l'opposition : à la chute de Louis-Philippe, il cessa d'être député. — Edmond de Cazalès, dont il sera question plus bas, fut nommé représentant du peuple français, en

sont distingués dans la carrière qu'ils ont embrassée. Ils sont restés fidèles à leurs principes et à leurs affections. Et ils peuvent encore aujourd'hui se retrouver ensemble, avec les mêmes opinions et les mêmes sentiments sur les points les plus importants. L'esprit qui a fondé et dirigé le *Correspondant* forme, entre tous ses anciens rédacteurs, un lien que les vicissitudes des événements n'ont pu affaiblir. Cet esprit a eu un développement, comme toutes les choses vivantes et vraies, car l'immobilité et l'inertie sont les tristes privilèges de la mort. Mais le développement a été régulier, harmonieux, il s'est produit doucement, lentement. Il a été le résultat des événements et de l'expérience qu'ils apportent. En tout cas, n'est-ce pas déjà une chose remarquable, que les grands événements qui se sont accomplis depuis vingt ans, n'aient pu surprendre, ni déconcerter les hommes qui avaient fondé ce recueil, quoiqu'ils fussent encore à l'âge où les illusions sont faciles, et que l'histoire de ces derniers temps, si pleine, si variée, si compliquée n'ait pu donner un seul démenti à leur prévision. La révolution de 1830 les a trouvés préparés et résignés, quoiqu'elle brisât les affections et les espérances de la plupart d'entre eux. Tous, mettant le salut de la patrie au-dessus de toute autre considération, se sont ralliés simplement et modestement, sans arrière-pensée, mais aussi sans éclat et sans bruit, au mouvement qui semblait emporter alors la majorité de la nation. Tous ont offert leur concours au nouveau gouvernement, sans abjurer ni leurs re-

1848; il adopta l'ensemble de la Constitution. Réélu à la Législative, il prit une part active à la discussion de la loi sur l'enseignement, et donna sa démission — Le baron de Montreuil fut, lui aussi, élu à la Constituante de 1848, mais échoua à la Législative; en 1852, il fut nommé, comme candidat du gouvernement, député au corps législatif, dont il cessa de faire partie en 1857.

grets ni leurs désirs, mais décidés à les renfermer dans le secret de leur cœur et à ne jamais demander qu'à Dieu la réalisation de leurs espérances. La révolution de 1848 les a trouvés encore sur la brèche, devenus plus forts par les leçons de l'expérience et par l'adjonction de nouvelles recrues. Et, pour mieux manifester leur fidélité à leurs principes, ils avaient voulu conserver au nouveau recueil qu'ils avaient fondé, le titre qu'ils avaient donné à l'ancien; titre simple, sans prétention et qui n'exprime rien, sinon une correspondance intime de pensées, de vues et d'action [1]. Après février, comme après juillet, ils ont respecté les décrets de la Providence et la volonté de la France. Tous se sont mis à la disposition de l'une et de l'autre : Dieu et la France, acceptant leurs offres généreuses, ont ouvert à plusieurs d'entre eux, ou les portes de l'Assemblée, ou l'entrée des plus hautes dignités de l'État ou de l'Église. Mais partout ces hommes ont été fidèles, non seulement à leurs principes, mais encore à leur caractère. Partout ils ont conservé cet esprit de justice, de bienveillance, de prudence, de sagesse, de bon sens pratique, qui les avait distingués dès le commencement de leur carrière. Jeunes, ils avaient devancé les années, et au milieu des entraînements dont ils avaient été témoins, ils avaient montré le calme et la maturité qui sont ordinairement le fruit de l'âge et de l'expérience. Et parvenus à l'âge où l'homme, en feuilletant les pages déjà écrites de sa vie, est souvent obligé d'effacer beaucoup de choses, ils ont pu regarder en arrière sans avoir une seule ligne à effacer, une seule parole

1. « Titre insignifiant et incorrect, dit le comte de Carné, contre lequel nous protestâmes en vain. » (*Souvenirs de ma jeunesse*, p. 172.) Le recueil devait être l'organe des réclamations adressées de la France et de l'étranger contre les atteintes portées à la liberté religieuse : de là le nom de *Correspondant*.

à rétracter. Jeunes, ils avaient paru au-dessus de leur âge ; mûris par l'expérience, ils ont gardé de la jeunesse son indulgence, son inépuisable bonté, l'ardeur et la sincérité des convictions, et une grande confiance dans l'avenir. Ni les événements, ni les hommes n'ont pu rompre ce faisceau si uni, si bien lié, malgré la diversité des caractères, car jamais peut-être on ne vit une réunion d'hommes composée d'éléments plus variés et plus nombreux. Mais au dessus de ces variétés régnait une admirable unité de principes, et un respect sincère pour les opinions et la liberté de chacun. Or avec ces deux choses, l'accord est toujours facile.

Une histoire du *Correspondant* pourrait former une brochure qui ne manquerait ni d'actualité, ni d'intérêt ; soit parce qu'elle embrasserait une époque féconde en événements, soit parce qu'elle ferait connaître le développement intellectuel de plusieurs hommes dont ce recueil a reçu les premiers travaux et les premières confidences, et qui depuis se sont fait remarquer par des travaux plus importants. Le *Correspondant*, depuis le jour où il a été fondé, jusqu'aujourd'hui, n'a jamais cessé complètement. La *Revue Européenne* n'était que la continuation de ce journal, sous une autre forme[1]. Et lorsque la *Revue Européenne* a cessé de paraître, ses rédacteurs ont considéré cette interruption seulement comme une suspension. Tous ont conservé l'espoir de reprendre plus tard une œuvre qui leur était si chère. Tous se sont promis de se tenir prêts, le jour où de nouveaux combats les appelleraient sur le champ de bataille[2]. Lorsque le jour est venu, le nouveau *Correspondant*

1. La *Revue européenne* a paru de 1831 à 1835, et la collection comprend 11 vol. in-8.

2. Chaque mois, un banquet les réunissait et leur permettait d'échanger leurs vues et de fortifier leur amitié.

a pu montrer que ces hommes n'étaient point restés inactifs ; on a pu voir tout le chemin qu'avait fait leur esprit, tout le développement qu'avaient acquis leur intelligence, leurs pensées, leurs vues, leurs espérances, parmi lesquelles ils mettaient toujours au premier rang celle de reprendre un jour l'œuvre de leur jeunesse. Et Dieu n'a point trompé leur espoir, et lorsque le nouveau *Correspondant* a paru, aucun des rédacteurs de l'ancien n'a manqué à l'appel. Tous sont accourus autour de leur bannière chérie avec un nouveau courage et de nouvelles forces, mûris par les graves événements qui s'étaient accomplis et par les prévisions de ceux qui se préparaient encore.

Cazalès et de Carné étaient à proprement parler les vrais fondateurs, les directeurs et l'âme du *Correspondant*. Comme presque tous les autres collaborateurs, ils appartenaient à cette fraction intelligente, sage et modérée du parti légitimiste, qui voulait appuyer sur une base solide et sur un principe inattaquable la société ébranlée par tant d'agitations et de secousses ; mais qui voulait en même temps que l'on tînt compte des faits accomplis, des nécessités sociales qu'ils avaient fait surgir et des exigences de l'opinion publique. Ils voulaient qu'on réprimât la révolution dont l'esprit et les tendances travaillaient toujours les masses, non par la compression, mais par l'évolution intelligente et continuelle de tous les éléments vrais et bons que cette idée contenait. Car ils savaient que l'erreur toute pure, pas plus que le mal, ne saurait jamais exister dans le monde et que pour soutenir ce vide qu'on appelle le faux ou le mal, et pour lui donner une forme, il faut un principe vrai, qu'en développant en droite ligne ce principe, on l'empêche de dévier et de s'égarer dans des voies tortueuses, tandis qu'en le refoulant, on le force à se développer d'une manière irrégulière

et factice. C'étaient les descendants de ces hommes intelligents et sages qui, à l'époque de la première révolution, voulaient prévenir une lutte funeste et incertaine, par une transaction honorable pour les deux partis.

Edmond de Cazalès, lorsque le *Correspondant* parut, avait une trentaine d'années[1]. Il était de force à porter le nom de son père, si une paresse presque insurmontable ne lui avait rendu le travail très difficile. Quoique jeune, il avait parcouru les carrières les plus opposées. D'abord page à la cour de Louis XVIII, puis officier dans un régiment, puis magistrat, il avait embrassé la profession d'écrivain comme allant mieux à ses goûts et lui offrant plus d'occasions de se dévouer à la défense des idées qu'il regardait comme la sauvegarde de la société.

Cette foi naïve, cette crédulité charmante, ce mysticisme rêveur, ce goût pour le merveilleux contraste d'une manière frappante avec son esprit positif et sa raison froide, avec les formes concises de son style et même avec les habitudes extérieures de son corps.

1. Né en 1804, fils de Jacques de Cazalès, membre de la Constituante. D'abord juge à Provins, il fut nommé, en 1835, professeur à l'Université de Louvain et y fit un cours de littérature publié dans l'*Université catholique* de Bonnety. Il a écrit, en plus de ses articles de la *Revue des Deux Mondes*, de l'*Univers*, des *Annales de la philosophie chrétienne*, du *Correspondant*, des traductions sur la vie et les révélations de la sœur Emmerich (1835 et 1860), *Discours sur les avantages de l'éducation chrétienne dans les classes pauvres* (1844), *Étude historique et critique sur l'Allemagne contemporaine* (1853); *Nos maux et nos remèdes* (1875). M. de Champagny le caractérisait ainsi : « Parfaitement instruit de l'antiquité, possédant également bien les langues et les littératures modernes; sachant, sans nuire à ses travaux personnels ni plus tard à ses devoirs sacerdotaux, se tenir au courant même de la littérature contemporaine, qu'il estimait ce qu'elle vaut, ayant le sentiment et le goût des arts; mais, par-dessus tout, même avant qu'il fût prêtre, chrétien pieux et théologien érudit. » (*Correspondant*, t. CII, p. 371). Il est mort en 1876.

Par sa position, par son nom, par les relations de sa famille il avait été mêlé à une foule d'hommes et de choses ; et il avait acquis dans ses nombreux rapports cette science pratique du monde, cette aisance, ce tact, que rien ne saurait suppléer et qui rendent la vie plus facile, et pour soi-même et pour les autres. Ce commerce fréquent avec les hommes, s'il a quelque inconvénient, a bien aussi de grands avantages. Si par le frottement continu qu'il produit, il émousse certaines qualités saillantes de l'esprit et du cœur et ôte à l'homme quelque chose de son originalité, il diminue en même temps les aspérités du caractère, et dilate les jointures par où les âmes peuvent s'emboîter les unes dans les autres et se souder ensemble. Je suis convaincu aujourd'hui par ma propre expérience et par celle de beaucoup d'autres que la science instinctive et expérimentale des hommes doit, dans une éducation bien dirigée, accompagner, sinon précéder toutes les autres, et que si on en rejette l'étude à plus tard, on s'expose à ne jamais la connaître que très imparfaitement. Savoir comment on doit agir avec les autres hommes dans telle ou telle circonstance donnée ; quand il faut parler, quand il faut se taire ; connaître les préjugés et les erreurs de la société où l'on vit ; posséder cette patience, cette indulgence et cette modération qui évite les luttes, et tourne les difficultés si nombreuses de la vie : c'est là, sans contredit, ce qu'il y a de plus important pour l'homme dont la sphère d'activité ne doit pas se renfermer dans l'horizon étroit de son clocher. C'est là ce qu'on peut appeler la science et la philosophie de la vie ; et c'est bien à tout prendre la plus nécessaire et pourtant la plus rare chez les peuples qui sont comme nous dominés par l'orgueil et la vanité, et partagés en classes distinctes dont chacune n'est occupée qu'à

refouler plus bas ceux qui sont au-dessous d'elle, et à remplacer ceux qui sont au dessus. L'inégalité dans les mœurs et les habitudes jointe à l'égalité dans les droits et les prétentions, en voilà assez pour entretenir le désordre dans un peuple, et pour faire des hommes inhabiles, maladroits, imprudents, sans tact, ni mesure, sans aucun sentiment des convenances, sans aucune science pratique des hommes et des choses, qui gâtent tout ce qu'ils touchent, qui ne pardonnent rien aux autres, et qui ne sont bons qu'à vivre seuls dans la contemplation de leurs qualités ou de leurs droits imaginaires. Il faut apprendre de bonne heure à lire les hommes et les événements, car ce sont là les livres qui nous en apprennent le plus, et qui nous sont le plus nécessaires.

Si la position de Cazalès le mettait naturellement en rapport avec les familles aristocratiques de la Restauration, la modicité de sa fortune, les tendances et les habitudes de son esprit, froid, impartial et conciliant, lui faisaient en même temps rechercher la société des hommes distingués, à quelque parti, à quelque nuance qu'ils appartinssent. Ainsi il avait non seulement des relations, mais encore de vraies amitiés partout, dans toutes les classes et dans tous les partis. J'ai peu connu d'hommes qui fussent plus simples et qui le parussent moins. A la première vue cet accueil froid et réservé, cette parole lente, cette voix s'élevant et s'abaissant dans des proportions peu ordinaires à la conversation familière, glissant sur certains mots et tombant comme un marteau sur d'autres, comme pour fixer l'attention de ceux qui l'écoutent ; cette agitation des mains toujours occupées à déplacer et à replacer quelque objet, tout cela vous donne à penser que vous avez affaire à un homme prétentieux, occupé de soi-même, qui se prête négligemment aux autres, mais qui ne se donne

jamais. Et cependant, si vous vous arrêtiez à cette première impression, vous ne connaîtriez point Cazalès. Car c'est au contraire un homme simple dans ses goûts et ses habitudes, excellent dans le commerce familier, s'accommodant de tout, se prêtant à tout, sachant jouir, mais sachant aussi se priver, causant aussi volontiers avec un enfant qu'il le ferait avec un savant ou un prince. Malgré cette froideur et cette réserve apparente, c'est une nature intime, sensible, capable de tendresse et de dévouement. Mais chez lui l'esprit n'est, pas plus que les traits du visage, complice des émotions du cœur, qui ne se trahissent que par des larmes, sans altérer en rien ni les traits, ni la couleur. Son style a pris l'empreinte de son esprit, plutôt que celle de son cœur. Il manque de chaleur, de coloris et d'animation. Il est pur, simple, concis et toujours égal. Cazalès a des opinions très décidées, et il les exprime très franchement, trop peut-être pour un homme qui veut persuader les autres.

Sa traduction des visions de la sœur Catherine Emmerich, sur la douloureuse passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a exercé une grande influence sur son esprit et donné à ses pensées une direction bien différente de celle qui semblait convenir à sa nature [1]. Son séjour en Allemagne et ses relations avec les hommes les plus remarquables de ce pays ont eu aussi une grande part dans ce mysticisme et cet amour pour le merveilleux qui s'est emparé de lui subitement, et qui a tant étonné ses amis [2]. Car

1. Anne-Catherine Emmerich (1774-1824), célèbre stigmatisée, qui, dans ses extases, revivait la vie du Christ, de la Vierge et des saints. Clément Brentano avait publié en 1833 ses visions sur les souffrances du Christ.

2. La *Revue des Deux Mondes* a inséré (1839-1842) ses *Études historiques et politiques sur l'Allemagne*. Il fut ordonné prêtre en 1843.

nul d'entre eux ne l'aurait cru accessible à cet ordre de sentiments et d'idées. Mais peut-être que sans cette traduction, et sans la nouvelle direction qu'elle a donnée à son esprit, Cazalès n'aurait jamais songé sérieusement à embrasser l'état ecclésiastique, et ç'aurait été une véritable perte pour l'Église à laquelle il peut être très utile en mettant à sa disposition les ressources nombreuses de son intelligence et de son cœur.

De Carné, avec un esprit moins riche peut-être que Cazalès, a fait plus que lui, parce que sa position, les besoins de sa nombreuse famille, l'ont forcé à travailler davantage[1]. A la première vue, il prévenait moins encore en sa faveur que son ami. En voyant Carné s'enfoncer dans son fauteuil, d'un air nonchalant et négligé, ou se promener à grands pas dans sa chambre les bras croisés; en l'entendant parler de ses projets, de ses espérances pour l'avenir, avec ces grands gestes des bras et de la tête, qui annoncent un homme surchargé d'affaires, et ennuyé des grandeurs; vous l'auriez pris pour un ministre, qui dérobe avec peine quelques minutes à ses travaux, pour vous les donner. Et cependant tout cet étalage, toute cette importance n'est que dans les manières; l'esprit et le cœur n'y sont pour rien. Il n'y a pas d'homme dont l'enseigne soit plus fausse. Carné est

1. La production de L. de Carné est considérable : la *Revue européenne*, l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, le *Dictionnaire de la conversation*, le *Journal des Débats*, le *Correspondant*, la *Revue des Deux Mondes*, l'*Ami de la religion* l'ont compté parmi leurs rédacteurs. Ses principaux livres sont : *Vues sur l'histoire contemporaine* (1833), *Des Intérêts nouveaux en Europe* (1838), *Du Gouvernement représentatif en France et en Angleterre* (1841), *Études sur les fondateurs de l'unité française* (1848), *la Monarchie française au dix-huitième siècle* (1859), *Souvenirs de ma jeunesse* (1872). En 1863, Carné fut élu membre de l'Académie française, en concurrence avec Littré. Il est mort en 1876. (Cf. *Correspondant*, t. CII, p. 559 et sqq.)

un esprit sérieux, un cœur droit et simple, capable d'entendre la vérité sur toute chose et de recevoir les leçons que nous donnent si souvent dans la vie les événements et les hommes.

Après Cazalès et Carné, le principal rédacteur du *Correspondant*, était le comte Frantz de Champagny fils du duc de Cadore, qui, dans ses études sur les Césars, a révélé un sens historique et un talent remarquable [1]. Chez lui le style est l'homme. L'un et l'autre manquent peut-être un peu de nature et de simplicité, de chaleur et d'animation. Son style est saccadé comme ses gestes. Mais c'est un homme grave, simple dans ses mœurs, fidèle à ses principes et à ses affections, aimant la retraite, le calme, l'étude et la vie de famille, modeste dans ses goûts, sans ambition, d'une grande indépendance de caractère, d'une vertu austère qui ne s'est jamais démentie, de convictions arrêtées, d'un esprit juste et élevé, d'un jugement droit et sûr, tolérant à l'égard de toutes les opinions, indulgent pour toutes les faiblesses. Il convenait merveilleusement pour traiter les questions qui demandaient du calme et de la précision à la fois, dans lesquelles il fallait dessiner une position, en ménageant les personnes. Il apprécie fort heureusement les faits ou les personnages de l'histoire. Il analyse avec un grand talent les événements et les caractères. Mais il manque de cette synthèse

1. Les premières de ces études furent insérées dans la *Revue des Deux Mondes* (1836-1839) : continuées dans le *Nouveau Correspondant* (1841), elles parurent en 4 vol. in-8 (1841-43). Des très nombreux articles qu'il publia au *Correspondant*, quelques-uns ont été reproduits à part : *Un mot d'un catholique sur quelques travaux protestants* (1844) ; *Du Projet de loi sur la liberté d'enseignement* (1847) ; *De la Propriété* (1849). Il a traduit les *Lettres et Discours de Donoso Cortès* (1850), et a encore écrit de nombreux ouvrages : *De la Critique contemporaine* (1864) ; *le Père Lacordaire* (1870) ; *l'Apologétique d'aujourd'hui* (1873) ; *l'Italie, études historiques* (1875). Il est mort en 1882.

large et élevée qui réunit comme dans un faisceau un nombre de faits et qui les réduit à une formule simple et caractéristique. Il décrit et raconte trop, il ne juge pas assez.

Mais à côté ou plutôt au-dessus de ces trois hommes, était un quatrième qui a beaucoup moins écrit qu'eux sans doute, mais dont l'influence n'a pas été moins considérable dans la direction du *Correspondant*. Cet homme est Edmond Wilson [1]. Je ne connais personne qui soit plus serviable, plus obligeant plus dévoué, plus occupé des autres. Son esprit possède au suprême degré les qualités et les défauts qui caractérisent l'école du *Correspondant* : un jugement droit, un sens pratique remarquable, une juste appréciation des hommes et des choses. Mais de même que ses collaborateurs, il n'avait pas assez le sens philosophique qui n'attend pas que les événements s'accomplissent pour les apprécier et les juger ; mais qui, pressentant les effets dans leurs causes et goûtant en quelque sorte par avance la saveur des fruits dans les germes qui les contiennent, peut prévenir en les signalant les périls d'une situation. Ce qui distingue cette école, c'est l'esprit d'analyse et d'observation. Mais l'analyse quand elle n'est pas accompagnée d'une synthèse large et élevée, rétrécit bien souvent l'intelligence et lui donne un hori-

1. Né en Italie, en 1801, de parents anglais, recueilli à l'âge de trois ans par la comtesse d'Aumale, il connut, dans les salons de sa protectrice, Royer-Collard, Becquey, Beugnot, Maine de Biran. Il a peu écrit ; le *Nouveau Correspondant* (t. IV, pp. 173-234) contient de lui un bel article sur Bonald, qui venait de mourir ; pendant trois ans, il se consacra à la direction du *Correspondant* de 1843, et il y écrivit quelques articles, notamment une étude très pénétrante sur le projet de loi relatif à l'enseignement secondaire, préparé en 1844 par Villemain (1re série, t. V, 3e livr.) Il s'occupait beaucoup d'œuvres de charité, et ses travaux sur l'organisation de la bienfaisance publique sont remarquables. Il est mort en 1862.

zon trop borné. Car il ne faut pas l'oublier, la synthèse seule peut donner à l'esprit des points de vue élevés et de larges horizons. Je sais bien que lorsqu'on regarde les choses de haut et de loin, les objets qui sont le plus éloignés de nous apparaissent dans un vague qui nous empêche d'en bien saisir les formes et les contours. Je sais encore que le travail de l'analyse est plus sûr, et donne des résultats plus certains. Mais ce que je sais aussi, c'est que dans tous les ordres de l'intelligence, les grandes découvertes ont presque toujours été le résultat de la synthèse. C'est à elle que les sciences doivent leurs plus beaux génies. Parce que le regard de l'homme est borné, lui est-il défendu de plonger dans l'espace pour en entrevoir les merveilles ?

L'influence de Wilson sur la direction du *Correspondant* tenait à plusieurs causes. Ne pouvant travailler beaucoup, parce que le travail le fatiguait promptement, et sentant néanmoins le besoin d'agir, il ne lui restait plus qu'à faire travailler les autres et c'est en quoi il excellait : aller chez l'un, chez l'autre, presser celui-ci, pousser celui-là, revoir les articles, les corriger, donner des idées, proposer des sujets. C'était là son occupation, et il s'en acquittait à merveille[1]. De plus, établi à Paris depuis longtemps, dans un quartier peu éloigné, il était le seul d'entre nous qui pût offrir un local convenable aux réunions où devaient se décider les questions les plus importantes. Ne pouvant d'ailleurs ni lire beaucoup, ni écrire longtemps, il sentait le besoin de causer et

1. « Faisant peu par lui-même, a dit de Wilson L. de Carné, il nous remplissait tous de sa confiance et de son ardeur ; il allait de l'un à l'autre, stimulant la tiédeur, gourmandant l'imprudence, anticipant par la droiture de son bon esprit sur l'expérience qu'apportent les années, et toujours assez fort pour imposer à autrui la tâche qu'il se reconnaissait trop faible pour accomplir lui-même. » (*Correspondant*, 25 février 1862.)

de faire causer les autres. Les hommes remplaçaient pour lui les livres, et la conversation lui donnait ce que la méditation lui refusait. Mais les hommes, formés de cette manière, se distinguent des autres par des caractères bien tranchés. Quelque sérieuse en effet que soit une conversation, elle ne peut jamais aller au fond des choses, comme le fait l'esprit qui médite ou contemple. Le point de vue ne peut être aussi élevé, ni l'horizon aussi large. Le commerce des hommes donne surtout la science pratique des choses ; il aiguise l'esprit, il fortifie le jugement, donne au coup d'œil plus d'assurance, à l'observation plus de finesse, plus de délicatesse au tact. Mais il n'exerce pas suffisamment les facultés supérieures de l'âme auxquelles est dévolue la fonction de comprendre ou d'opérer les grandes choses. Le cercle au milieu duquel Wilson avait été élevé, était composé d'hommes remarquables, mûris par une longue expérience des affaires, qui avaient pris une part plus ou moins active aux événements, mais qui tous se distinguaient par les caractères que j'ai signalés plus haut dans l'école du *Correspondant*. Et celle-ci les avait probablement reçus d'eux par l'intermédiaire de Wilson. Et c'est ce qui me fait penser que de tous les rédacteurs de ce recueil, il est celui qui en a déterminé plus particulièrement l'esprit et la direction. Les rédacteurs du *Correspondant* peuvent être considérés comme les doctrinaires du catholicisme : et il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque par Wilson ils tenaient de très près au patriarche des doctrinaires, M. Royer-Collard, que ce dernier voyait très souvent, et dont il était en quelque sorte l'élève. Or les doctrinaires descendaient par une filiation intellectuelle de l'école écossaise représentée par M. Dugald-Stewart, de cette école ennemie de la synthèse, et qui recommandait exclusivement l'analyse à ses

disciples, prétendant que l'esprit humain était impuissant en dehors des données que lui fournissait l'observation des phénomènes extérieurs ou des faits de la conscience. A la nuance doctrinaire du *Correspondant* appartenaient encore, quoique dans un degré moindre, Louis Moreau, le traducteur des *Confessions* de saint Augustin et de la *Cité de Dieu*[1], M. de Jonnès et du Lac. La figure de celui-ci, la saillie de son œil, la clarté de son regard, la bienveillance de son sourire, tout annonce un homme excellent, simple, franc, dévoué, d'un commerce sûr et facile, une belle intelligence et un noble cœur. Son dévouement à sa famille ruinée par la mauvaise administration de son père est au-dessus de tout éloge. Il n'est rien de grand soit dans la pensée, soit dans le sentiment, soit dans l'action dont ne soit capable un homme qui sait comprendre ainsi son devoir, s'y attacher et l'accomplir. Poussé par un attrait puissant vers la vie religieuse, il a retardé pendant longtemps la réalisation des désirs que Dieu lui avait inspirés, convaincu qu'il ne pouvait abandonner sa mère et ses sœurs, tant que sa présence dans le monde leur serait nécessaire. Puis, lorsqu'il a cru le moment arrivé, il a quitté sans regret une position brillante selon le monde ; car il dirigeait avec talent l'*Univers*, à une époque où ce journal était une tribune, dont la parole pouvait être entendue de bien loin. Il s'est renfermé modestement dans un cloître, aimant mieux obéir pour Dieu à un homme, que de régner sur les hommes par la parole[2]. Mais en se

1. Louis Moreau, né en 1807, a écrit, en plus des traductions citées par Jourdain : *le Philosophe inconnu, réflexions sur les idées de L.-Cl. de Saint-Martin le théosophe* (1850) ; *la Destinée de l'homme* (1857) ; *Jean-Jacques Rousseau et le Siècle philosophe* ; *Joseph de Maistre* (1879).

2. En effet, Du Lac se retira à Solesmes, d'où il continua à écrire dans l'*Univers* : il y inséra notamment des articles qui

donnant à Dieu, il n'a pas cru que Dieu exigeait de lui qu'il dépouillât son cœur de ses plus légitimes affections. Avant de s'engager irrévocablement, il a voulu assurer le sort de sa famille, et ne pouvant y réussir il n'a pas fait difficulté de sacrifier à un devoir impérieux ses goûts les plus profonds et ses plus chères espérances. Il a quitté sans hésiter sa chère retraite et est retourné dans le monde pour lequel il n'est point fait, afin de subvenir par son travail aux besoins de sa famille. Dieu bénira dès cette vie, j'en suis sûr, un aussi noble dévouement et lui permettra un jour de dilater dans les expansions de la prière et de la méditation son âme fatiguée des luttes de la politique et de la pensée. Du Lac compte pour amis tous ceux qui le connaissent un peu particulièrement, et j'aurais, je l'avoue, une assez médiocre idée de celui qui, après avoir vécu quelque temps avec lui, serait indifférent à son égard. Son intelligence vaut son cœur et lui doit une partie des qualités qui la distinguent. Il a l'esprit ferme, le jugement droit et sûr, des convictions arrêtées et profondes, un style net, clair et concis. Sa discussion, quoique vive et animée, n'est jamais amère et ne dégénère point en personnalités blessantes. Il combat vivement, mais loyalement ses adversaires. On sent, en le lisant, un homme de cœur dont les heureuses dispositions ont été cultivées par cette première éducation que donne la famille et qui forme comme les premières assises du caractère et de l'intelligence. Du Lac était comme la transition

résumaient les travaux de dom Guéranger sur la liturgie. En 1848, il quitta l'abbaye de Solesmes, pour soutenir sa famille; l'*Univers* traversait une crise; sollicité de travailler au journal, il ne voulut y rentrer que si Louis Veuillot était maintenu à la direction. Cf. *Louis Veuillot*, par Eugène Veuillot, t. II, p. 200; voir aussi la *Correspondance de Louis Veuillot*, t. IV, pp. 54 et sqq.

de la partie doctrinaire du *Correspondant*, à cette autre partie qui donnait plus au sentiment et à l'imagination. C'est à cette seconde partie qu'appartenait le docteur Gouraud et le baron de Montreuil.

Henri Gouraud est fils d'un médecin distingué qui a publié un excellent ouvrage sur les fièvres intermittentes, et dont le cœur était encore supérieur à l'intelligence. Au reste les qualités de l'esprit et du cœur, semblent héréditaires dans cette famille[1]. Il est difficile d'avoir plus d'esprit que Gouraud, de cet esprit fin, délicat, gracieux, aimable et bon jusque dans les plus heureuses saillies de cette malice agréable et enjouée, qui plaît autant à celui sur qui elle s'exerce, qu'à ceux qui en sont témoins. Sa plaisanterie toujours délicate et spirituelle chatouille doucement l'épiderme sans jamais le déchirer. Elle provoque de la part de celui qui en est l'objet et de la part de ceux qui l'écoutent, ce sourire léger et bienveillant qui ne coûte ni à l'esprit le plus distingué, ni au cœur le plus indulgent, sans jamais exciter ce gros rire qui ôte aux traits du visage leurs grâces, et au cœur quelque chose de sa bonté. Son âme se peint admirablement sur sa figure, mais surtout dans sa bouche et ses yeux. Sa bouche exprime à la fois la finesse et la bienveillance. Toute la bonté de son cœur se révèle dans son sourire, et son œil bleu comme l'azur du ciel respire la candeur d'un enfant et la tendresse d'une jeune fille. Ses manières sont aisées, nobles et simples. Sa conversation est spirituelle, enjouée et passe avec une agréable facilité du sérieux au plaisant, et du sévère au léger. Elle

1. Henri Gouraud est mort en 1874, laissant une étude sur Broussais, dans laquelle il combat le matérialisme, et un éloge du docteur Récamier. Cf. article nécrologique par F. de Champagny, *Correspondant*, t. XCV, p. 409.

est toujours assaisonnée par ce sel attique que nos pères connaissaient si bien, et qui est devenu si rare aujourd'hui parce qu'il est l'effet, non de l'instruction qu'on reçoit par les livres, mais bien plutôt de cette première éducation que l'enfant reçoit sur les genoux de sa mère.

Ce que j'ai toujours admiré dans Gouraud, c'est cette indulgence charmante qui le porte à excuser dans les autres ce qui n'est pas évidemment coupable, et qui, dans les fautes les plus manifestes, découvre encore des circonstances qui en atténuent la gravité. Je ne l'ai jamais connu sévère et inexorable, que pour les vices qui supposent de la bassesse ou une profonde altération du sens moral. Au reste sans cette indulgence l'homme ne saurait être juste dans les jugements qu'il porte sur les autres. Car nous sommes tous si pleins de misère et de faiblesse, que lorsque nous voulons peser exactement les actions de nos semblables, nous devons, avant de les mettre dans un des plateaux de la balance, poser dans l'autre plateau un peu de cette bienveillance que Dieu nous a donnée, afin que nous puissions être justes à l'égard de nos frères. Et si nous nous trompons si souvent dans nos jugements, c'est que nous ne mettons point le cœur de la partie, et que nous croyons pouvoir être justes sans être charitables. Si l'on pouvait faire un reproche à Gouraud, ce serait de porter souvent la bonté naturelle de son caractère au delà des limites que lui assignent la sagesse et la prudence. Il lui en coûte tellement de condamner les autres ou de les blâmer, que, pour s'épargner cette peine, il refuse avec une négligence affectée de regarder jusqu'au fond des actions qu'il veut apprécier, dans la crainte d'y trouver le motif d'un blâme ou d'un soupçon. Il aime mieux voiler son esprit sous les affections de son cœur, que

s'exposer à aimer moins ceux qu'il aime, en les regardant de trop près.

Dieu qui dispense ses dons avec une sage mesure et qui, pour nous préserver de l'orgueil, ne nous donne jamais une qualité ou une vertu, sans nous laisser la faiblesse ou l'imperfection qui doit lui servir de contrepoids, lui a donné, dans un degré remarquable, cette force d'inertie et ce courage passif qui font supporter avec résignation les grandes douleurs. Les coups de l'infortune rebondissent sur son âme, sans pouvoir ni l'entamer, ni la briser, et, par une merveilleuse souplesse de volonté, il sait conserver jusqu'au milieu des plus terribles épreuves, le calme, le sang-froid et la patience d'un stoïcien. Ses principes, sa foi vive, éclairée, son caractère doux et conciliant concourent à lui rendre supportables les coups de l'infortune. Son âme plie comme un roseau, sous le souffle de la tempête, et se redresse après que l'orage est passé; tandis que le chêne qui résiste à ses côtés, est brisé par la fureur du vent.

Ceux qui le connaissent et qui l'aiment sentent quelquefois le besoin d'admirer autant ses faiblesses que ses vertus, tant les premières leur paraissent excusables, soit par la source d'où elles proviennent, soit par le but qu'elles se proposent. Son style est facile, coulant, pur et placide comme son âme. Ce qui lui manque, c'est la force et la couleur. Écrivain distingué, médecin remarquable, surtout comme praticien, il a fondé avec les docteurs Trousseau et Lebaudy le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, que de malheureuses circonstances ont rendu la propriété du premier, et qui jouit encore d'une réputation non contestée.

Mlle Julie Gouraud est sa sœur encore bien plus par l'âme que par le sang. Quand même ces deux âmes n'auraient point eu de corps, elles auraient

toujours été sœurs. Ce sont deux esprits jumeaux, qui semblent le fruit d'une même pensée et comme les deux valves d'un même germe. Aussi, en traçant à grands traits l'esquisse du caractère du frère, j'ai dessiné celui de la sœur, et pour la faire connaître, je n'ai rien à ajouter ni à retrancher. Les ouvrages qu'elle a publiés lui ont acquis une réputation méritée. Tous ont un but moral et sont de nature à développer, dans l'âme de ceux qui les lisent, l'amour du bien et l'horreur du mal. En les écrivant, Mlle Julie Gouraud a révélé sans le vouloir, et sans même s'en apercevoir, les qualités et les vertus de son propre cœur, qu'elle prête aux personnages que son imagination met en scène.

L'âme du baron de Montreuil est de la même famille que celle de Gouraud, avec moins de distinction peut-être dans l'esprit, mais aussi avec plus de force active dans la volonté [1]. Le baron de Montreuil et sa femme rappellent par leur piété tendre et fervente, par la simplicité de leurs goûts, par la mortification de leur vie et l'abondance de leurs aumônes, ces familles du moyen âge, où Dieu était l'unique objet de toutes les pensées et l'unique but de tous les projets et de toutes les espérances. Le baron de Montreuil a un talent poétique fort agréable ; mais son esprit était trop sérieux pour se borner à plaire. Il devait tôt ou tard éprouver le besoin d'instruire et surtout d'édifier, et ne considérer la poésie que comme un délassement à des occupations plus graves. En publiant la vie de sainte Zite, qui s'est sanctifiée en servant les autres, il a fait une bonne œuvre et rendu à son pays un véritable service. Car dans un temps où l'orgueil, en exaltant toutes les âmes et en

1. Né à Paris en 1802, il est mort en 1866. On a de lui : *Quelques Poésies* (1841) ; *Vie de sainte Zite, servante de Lucques, au treizième siècle* (1843).

confondant toutes les conditions, porte à regarder comme humiliante celle de la domesticité, c'était une bonne et heureuse pensée de la mettre dans son véritable jour et de la replacer sur le piédestal où l'avait posée Jésus-Christ lui-même en venant sur la terre, non pour être servi, mais pour servir les autres. En effet, après l'exemple de sainte Zite placée sur les autels par l'Église et proposée au culte et à l'imitation de tous les fidèles, il est difficile de se sentir humilié dans une condition où l'on peut faire d'aussi grandes choses, et acquérir une aussi grande gloire. L'ardente charité du baron de Montreuil, son amour pour les pauvres devait porter son attention sur toutes les questions qui intéressent particulièrement les classes souffrantes et laborieuses. Aussi a-t-il étudié avec soin toutes ces questions, qui ont acquis depuis quelque temps une importance bien plus considérable encore [1]. Et il est arrivé à l'Assemblée nationale préparé par des études sérieuses et réfléchies à défendre avec succès la cause des pauvres et des opprimés. Après avoir consacré au soulagement de leurs misères les revenus considérables dont il jouit, il leur consacre toutes les forces de son intelligence et toute l'activité de son âme ardente et généreuse. C'est un homme qui a pris l'Évangile au sérieux, qui en adore toutes les paroles comme sorties de la bouche d'un Dieu, et qui ne cherche point à en atténuer le sens ou à en affaiblir la vigueur au profit de ses intérêts et de ses passions. C'est dans l'Évangile et dans les oracles infaillibles de ce livre divin qu'il a puisé ses théories d'économie politique. Il est démocrate, ou plutôt *Démophile* dans le sens de l'Évangile ; c'est-à-dire qu'il est for-

1. Il a publié dans le *Correspondant* (15 janvier 1843) un article : *Rapports des maîtres et des serviteurs dans la vie chrétienne.*

tement convaincu que les riches sont pour les pauvres, qu'ils ne sont que les trésoriers et les aumôniers de Dieu, placés comme médiateurs entre Dieu et les pauvres, et chargés de dispenser à ceux-ci les biens dont ils sont les dépositaires et les administrateurs. Si l'Assemblée nationale n'avait été composée que d'hommes animés de cet esprit et imbus de ces doctrines, les lois qui en seraient émanées n'auraient peut-être été guère plus agréables aux riches que celles que nous préparaient les utopies dangereuses des socialistes. La forme aurait été différente, car un abîme sépare les socialistes de l'école de Proudhon et de Louis Blanc, de ceux qui sont inspirés par la lecture de l'Évangile. La liberté aurait été respectée, car le chrétien ne connait pas la violence ; mais la législation aurait été combinée dans ses dispositions principales et dans son ensemble, de manière à préparer et à amener par un développement naturel et régulier un ordre de choses qui aurait été la réalisation politique des doctrines de l'Évangile sur les rapports entre les riches et les pauvres.

CHAPITRE VI

AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION DE JUILLET

Le séjour de Paris était à cette époque instructif sous tous les rapports. On pouvait facilement y étudier l'esprit révolutionnaire. Il s'y manifestait chaque jour sous toutes les formes. Pétitions, clubs, rassemblements dans les rues, émeutes, cris séditieux, journaux, proclamations, chansons, caricatures, tout était pour affaiblir ou, ce qui est pis encore pour avilir l'autorité et ébranler l'obéissance; car la soumission à une autorité qu'on méprise ou dont on conteste l'origine, est une lâcheté, et personne ne consent de bon cœur à être lâche. De sorte qu'on cherche à s'épargner cette flétrissure en bravant le pouvoir qu'on méprise et en s'insurgeant contre lui. Le plus grand mal des révolutions est moins de renverser le pouvoir qui existe, que de rabaisser celui qui le remplace, et de substituer un fait toujours plus ou moins contestable à un droit, ou certain, ou sanctionné par le temps. Car dès qu'on entre dans le domaine des faits, indépendamment du droit; dès qu'on admet que tout fait accepté porte avec soi sa justification; dès qu'on essaye d'appuyer le droit sur

le fait, on consacre par là même toutes les révolutions qui parviennent à s'imposer aux peuples ; on déplace la loi morale qui régit le monde, et l'on fait consister le bien ou le mal dans l'insuccès ou le triomphe d'une entreprise. D'ailleurs le pouvoir établi sur un fait se trouve impuissant contre les attaques dont il est l'objet, et ne peut invoquer contre elles que la force. Or, rien n'humilie l'homme autant que l'empire de la force : il s'irrite contre le pouvoir qui s'impose à lui et qui, oubliant sa dignité d'homme, le traite comme une brute, et, au lieu de demander à sa conscience une soumission libre et volontaire, exige une sujétion aveugle et non raisonnée. De plus le nouveau pouvoir, pour justifier son origine, est contraint d'accuser celui qui l'a précédé et d'accorder sa confiance à ceux qui l'ont établi : donnant ainsi une prime à la sédition, justifiant d'avance toutes les révoltes, et formant contre soi-même des armes qu'on ne peut manquer tôt ou tard de tourner contre lui. C'était une chose pénible pour un cœur vraiment français, que de voir traîner dans la boue un pouvoir qui avait gouverné pendant quinze ans la France, qui en avait augmenté la gloire et la prospérité, qui s'était fait respecter au dedans et craindre au dehors, et qui avait donné assez de liberté à la nation pour que ses ennemis eux-mêmes eussent la force et les moyens de le renverser.

Au reste la loi du talion, cette grande loi de la Providence, dans l'administration des choses de ce monde, n'a pas tardé à être appliquée au nouveau roi, qui, par une lâche condescendance, avait, sinon favorisé, du moins toléré les ignobles injures dont la presse cherchait à salir une famille qui, après tout, était la sienne et qui s'était montrée généreuse à son égard. Car bientôt des caricatures non moins ignobles vinrent salir son nom, et le proposer au

monde entier comme un objet de mépris et d'horreur. Les vices les plus bas lui furent attribués, ses actes furent calomniés, et, quand ils étaient extérieurement irréprochables, on ne craignait pas de violer cet asile sacré de la conscience, que Dieu s'est réservé, et d'en suspecter les intentions. C'est ainsi que, pendant plusieurs années, le peuple français, ce peuple autrefois si noble, si courtois, si respectueux, si compatissant pour le malheur, si généreux pour les ennemis qu'il avait vaincus, ce peuple a vécu de calomnies au milieu d'une boue infecte, incessamment remuée par la haine et par les passions les plus basses. On lui a rendu méprisable tout ce qu'il avait respecté, on lui a appris à ne plus rien regarder comme sacré, pas même la religion, pas même Dieu ; à ne plus tenir compte ni des droits, ni de la gloire, ni de la faiblesse, ni du malheur qui désarment toujours les grandes âmes.

L'Église seule, en ces circonstances, comme en toutes les autres, se tint dans ce milieu qui est le siège de la sagesse et de la vérité. Sans sacrifier le droit au fait, elle accepta celui-ci comme une nécessité, après avoir proclamé d'avance que sa conduite à l'égard des gouvernements établis ne préjugeait en rien la question de principe à laquelle elle ne prétendait pas toucher. Après avoir condamné les doctrines anarchiques qui tendaient à bouleverser la société, et avoir ainsi assuré dans la conscience des fidèles la cause de l'ordre sans laquelle toute société est impossible, l'Église ou le Saint-Siège, car c'est tout un, avec un tact divin et une prudence toute surnaturelle, refusa toujours de toucher à la question de droit, sachant bien que ce n'est point dans des temps de trouble, d'effervescence et de confusion, que des questions de ce genre peuvent être décidées. Elle résista à toutes les sollicitations qui lui furent adres-

sées sous ce rapport par les divers partis. Et dans l'encyclique que le Saint-Siège publia contre les doctrines de l'*Avenir*, il ne voulut donner aucune décision nouvelle, mais il se contenta de réprouver ce que l'Église avait déjà condamné dans Wiclef et Jean Huss. Aussi le pape Grégoire XVI vit-il se tourner contre lui les deux partis extrêmes, car pendant que l'un l'accusait de partialité en faveur du nouveau pouvoir, M. de Lamennais se séparait du Saint-Siège, parce qu'il le croyait hostile à la liberté.

Si l'*Avenir* s'était renfermé dans le cercle des faits, si, prenant les choses au point où il les trouvait, il les avait acceptées avec sincérité ou même avec enthousiasme, s'il avait demandé le développement de toutes les conséquences qu'elles renfermaient comme une nécessité amenée par les circonstances, on aurait pu contester la valeur de ses idées ; mais il aurait été irréprochable au point de vue de la foi qui ne juge point les faits politiques, qui ne cherche point à s'immiscer dans les affaires des peuples, et qui ne prétend point leur imposer telle ou telle forme de gouvernement, telle ou telle constitution particulière. Mais l'*Avenir* allait plus loin ; il voulait ériger en principes absolus les nécessités sociales qu'avaient fait surgir les événements, et élever pour ainsi dire à l'état de dogmes les faits qui venaient de s'accomplir. Parce que la liberté des cultes, celle de l'enseignement et de la presse, celle d'association étaient devenues des nécessités auxquelles il eût été imprudent de résister, ou plutôt des faits accomplis qu'il fallait accepter, M. de Lamennais en concluait que ces libertés sont inhérentes à la nature même de la société, et il voulait amener le Saint-Siège à les proclamer avec lui. Il ne comprenait pas que demander à l'Église une telle décision, c'était demander qu'elle reniât son passé, qu'elle se reconnût coupable d'avoir

trompé jusqu'ici les peuples, qu'elle effaçât son histoire tout entière et déchirât les décrets de ses pontifes et de ses conciles, car elle avait lutté de toutes ses forces contre ces libertés dans un temps où les peuples, n'étant pas encore mûrs pour elles, auraient retiré plus de dommage que d'utilité de leur établissement [1]. Dès qu'on attribue à une idée ou à une institution une valeur absolue, il est clair que son acceptation ne dépend plus des circonstances, et qu'il est du devoir de chacun d'en poursuivre par tous les moyens l'application, quels qu'en puissent être d'ailleurs les résultats. C'est le cas de dire avec un célèbre conventionnel : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe.* Si donc une doctrine politique pouvait avoir une valeur absolue, le peuple, qui en aurait obtenu la réalisation, serait contraint d'en poursuivre le développement chez tous les autres peuples par la persuasion et par la force : et tous les autres peuples devraient être considérés comme étant, non seulement dans un état de civilisation inférieur, mais de barbarie incompatible avec tout progrès.

Le Saint-Siège se tint prudemment dans le cercle que lui avaient tracé et les décrets des papes anté-

1. « Le Saint-Père, écrivait le cardinal Pacca à Lamennais, désapprouve et réprouve même les doctrines relatives à la liberté *civile* et politique, lesquelles, contre vos intentions sans doute, tendent de leur nature à exciter et propager partout l'esprit de sédition et de révolte de la part des sujets contre leurs souverains... Les doctrines de *l'Avenir* sur la *liberté des cultes* et la *liberté de la presse*, qui ont été traitées avec tant d'exagération et poussées si loin par MM. les rédacteurs, sont également très répréhensibles et en opposition avec l'enseignement, les maximes et les pratiques de l'Église. Elles ont beaucoup étonné et affligé le Saint-Père ; car si dans certaines circonstances la prudence exige de les tolérer comme un moindre mal, de telles doctrines ne peuvent jamais être présentées par un catholique comme un bien ou comme une chose désirable... » Cette lettre accompagnait l'encyclique *Mirari vos*, datée du 15 août 1832.

rieurs et sa propre histoire. Sans approuver la révolution qui avait déplacé le pouvoir en France, il offrit loyalement son appui au nouveau gouvernement, afin de l'aider à vaincre les difficultés sans nombre qu'il trouvait sous ses pas, et à travailler au bonheur des peuples que les événements lui avaient soumis. Il lui offrait son assistance avec d'autant plus de dévouement, qu'il le savait plus faible et environné de plus de dangers. Ses offres étaient aussi désintéressées qu'elles étaient sincères. Au reste c'était moins l'avantage du gouvernement lui-même qu'il cherchait, que celui de la nation qui l'avait accepté. Le pape, en agissant ainsi, donnait à tout le clergé et aux fidèles un exemple et une règle à suivre.

*
* *

Malheureusement la révolution avait surpris tout le monde, aussi bien ceux qui l'avaient faite ou qui en avaient profité, que ceux qui la subissaient à contre-cœur. Personne n'était préparé à recevoir les modifications profondes qu'un aussi grand événement devait introduire dans les habitudes politiques et sociales de la nation. Les hommes qu'elle avait portés au pouvoir, éblouis par une position si nouvelle pour eux, ne comprenaient point le véritable sens des événements qui venaient de s'accomplir. Ils n'y voyaient qu'un changement de personnes et n'apercevaient point le travail intérieur qu'ils avaient produit dans les entrailles même de la société. Ils avaient perdu de vue cette loi providentielle qui gouverne toute l'histoire : à savoir, que Dieu n'efface que pour écrire quelque chose de nouveau, et que quand il se donne la peine d'ébranler le monde par un de ces coups où les plus incrédules ne peuvent s'empê-

cher de reconnaître sa main, ce n'est pas seulement pour remplacer une dynastie par une autre, ou pour faire monter des hommes nouveaux à la place des anciens ; mais bien pour substituer une idée à une autre qui a fait son temps, et pour donner à l'histoire un nouveau cours. Quand Dieu s'arme de sa faux, et qu'il fait tomber chez un peuple les hommes, les lois et les institutions qui l'avaient gouverné, ce n'est ni pour laisser en friche le champ qu'il a moissonné, ni pour y jeter les mêmes semences, car l'assolement est une condition de la culture des peuples, comme de celle des plantes, et quand la faux de Dieu a passé sur un pays, l'habileté d'un homme d'état consiste à bien connaître quelle semence il convient d'y jeter.

Trop souvent les hommes ne voient que la superficie des choses, tandis qu'on n'en peut connaître la véritable nature, qu'en les étudiant dans cette partie secrète qu'elles cachent aux regards et enfoncent en quelque sorte dans le sol qui les porte. Chaque révolution est le produit de deux doctrines, dont l'une, publique, avouée, sert de signe de ralliement au plus grand nombre; mais dont l'autre, plus profonde, mystérieuse, sert de mot d'ordre à un petit nombre d'adeptes. La révolution, une fois accomplie, porte au pouvoir des hommes qui représentent la première de ces doctrines, et les remplace dans le gisement des diverses couches sociales par les hommes qui professent la dernière; car les révolutions politiques s'accomplissent par les mêmes procédés que celles du sol. La couche supérieure, une fois qu'elle est épuisée par le temps, fait place à celle qui était située immédiatement au-dessous d'elle. Dans le champ de l'histoire, de même que dans les champs matériels, les racines des choses vont chercher les sucs qui les nourrissent dans les couches inférieures,

et plus l'idée qui doit surgir est grande et puissante, plus elle va chercher loin dans le sol les éléments de sa puissance et de sa force. C'est ainsi que dans la première révolution, dont les diverses phases se sont succédé si rapidement, le sol, remué et bouleversé dans tous les sens par les idées qui voulaient se faire jour, a découvert successivement toutes les couches dont il se composait, jusqu'à cette couche infime, stérile et maudite où s'infiltrent par des canaux mystérieux toutes les immondices.

Les révolutions se font toujours au profit des hommes qui approchent de plus près ceux qu'elles renversent, et au profit des idées que représentent les hommes qui viennent après ceux qu'elles portent au pouvoir. En d'autres termes, les hommes d'une idée ne parviennent au pouvoir qu'à la condition de dégager et de développer l'idée qui vient immédiatement après la leur, de même que le cultivateur ne peut rendre fertile le sol qu'il travaille, qu'en faisant monter à la surface par la bêche ou la charrue la couche située au-dessous du sol extérieur. La révolution de 1830 avait donné définitivement le pouvoir à la bourgeoisie, car, quelles que fussent les raisons apparentes qui l'avaient déterminée, la véritable cause, la cause intime et profonde de ce grave événement avait été la rivalité, l'antagonisme de la noblesse et de la bourgeoisie, que la charte de 1814 avait inutilement essayé de faire disparaître, parce que les préjugés et les habitudes sont plus puissants que les lois. Mais la bourgeoisie ne pouvait se maintenir au pouvoir qu'en travaillant sincèrement à dégager l'élément situé au-dessous d'elle, à le préparer, par un développement lent et régulier, à monter plus haut et à partager avec elle l'autorité qu'elle possédait exclusivement. Au lieu d'agir ainsi, elle a voulu garder pour elle seule l'influence et le pouvoir,

qu'elle avait conquis sur cette dernière. Et le peuple, négligé par elle, retenu dans les langes qui l'empêchaient de croître et de se fortifier, a fait ce qu'avait fait avant lui la bourgeoisie.

Les indices de ses projets et de ses espérances se manifestèrent dès les premiers jours qui suivirent la révolution de 1830, non seulement dans la presse, dans les clubs et dans les émeutes qui venaient chaque jour jeter l'épouvante parmi les habitants de la capitale, mais encore, mais surtout, dans la doctrine, politique et religieuse à la fois, de Saint-Simon, dont l'esprit, franchissant l'intervalle qui sépare la révolution de 1830 de celle de 1848, formula les idées et les principes qui se firent jour le lendemain de cette dernière. Saint-Simon et ses disciples furent regardés comme des fous. On crut un instant que le ridicule suffirait pour étouffer cette doctrine, mais souvent les fous de la veille sont les sages du lendemain. Instruit par l'expérience, et connaissant d'ailleurs tout ce qu'il y a de force et d'expansion dans une idée, je suis effrayé, je tremble pour l'avenir, toutes les fois que je vois une idée fausse et pernicieuse affirmée sérieusement, et défendue avec courage et persévérance par des hommes intelligents. Car aucune force matérielle ne peut arrêter l'expansion d'une idée, parce que là où est la vie, il y a une puissance à laquelle nulle force ne saurait résister. La semence, que le vent dépose sur un rocher, est plus forte que celui-ci, parce qu'elle a en soi un principe de vie.

Aussi, pendant notre séjour à Paris, nous nous préoccupions beaucoup des doctrines des Saint-Simoniens. Nous fréquentions assidument les réunions, nous suivions avec intérêt les discussions, nous lisions leurs ouvrages, et nous étions persuadés que, de tous les systèmes que la révolution

de 1830 avait mis en lumière, celui de Saint-Simon était le plus sérieux, le plus dangereux pour l'avenir, non seulement par la facilité qu'il donnait de se satisfaire à toutes les passions du cœur humain, mais surtout parce qu'il se produisait comme une doctrine religieuse, avec un culte, une théologie et une discipline. Les événements n'ont que trop justifié nos craintes : et de Saint-Simon à Fourier, et de Fourier à Louis Blanc, et de Louis Blanc à Raspail, et de Raspail à Proudhon, il y a une filiation intellectuelle incontestable et qui prouve que l'idée qui sert de base à tous ces systèmes n'a jamais disparu ; que son travail intime ne s'est jamais arrêté, et que cette société si riche, si joyeuse, si pleine d'espérance, à qui la révolution de 1830 avait donné la puissance et les honneurs, dansait sur un abîme couvert de fleurs.

Pour moi, je ne doute pas qu'un jour l'idée qui fait le fond de tous ces systèmes, ne se réalise sous une forme quelconque; elle est trop persistante et trop audacieuse pour ne pas triompher un jour. Je ne sais ni quand ni comment cela se fera, et je prie Dieu de ne point me rendre témoin de ce grand bouleversement. Mais j'affirme que cela sera, car je lis l'avenir dans le passé. Je sais comment les idées naissent, comment elles se développent : faibles d'abord, timides et incertaines, puis hardies et audacieuses. Le christianisme seul, bien compris et appliqué au gouvernement de la société, pourrait guérir homéopathiquement cette maladie, qui n'est qu'une altération et une exagération du principe chrétien, et qui menace de mort le corps social tout entier. Mais qui veut du christianisme aujourd'hui ? qui le veut sérieusement, pour soi d'abord, et pour les autres ensuite ?

Les Saint-Simoniens comprenaient bien qu'entre

leur doctrine et celle du catholicisme, il n'y a point de milieu ; que le protestantisme étant une négation ne peut donner un appui solide à l'esprit; que le déisme n'est qu'un athéisme déguisé. Ils savaient que la religion est le premier besoin de l'homme, et que toute idée, pour s'emparer de son esprit, doit lui être présentée sous une forme religieuse. La partie critique et négative de leur système était bien souvent inattaquable. Ils étaient impitoyables pour toutes les doctrines intermédiaires, qui se trouvaient entre la leur et celle du catholicisme, qu'ils regardaient comme le seul adversaire redoutable pour eux. Plusieurs parmi eux avaient un incontestable talent, parlaient avec éloquence et facilité et faisaient briller dans les discussions du soir toutes les qualités d'un esprit vif, logique et pénétrant. Quoique je ne me sentisse aucune sympathie pour leurs idées, je ne pouvais m'empêcher d'admirer le courage avec lequel ils bravaient le respect humain, ce tyran des âmes faibles, qui tient tant d'hommes sous sa domination, et méprisaient les plaisanteries dont leur doctrine ou leurs personnes étaient l'objet. Je voyais en eux des hommes logiques, qui, ayant abandonné le principe catholique, avaient eu le malheureux courage de descendre, de conséquence en conséquence, jusqu'aux dernières limites de l'erreur. Comme eux j'étais convaincu qu'il n'y a plus aujourd'hui pour les esprits sérieux que deux doctrines dans le monde : le panthéisme et le catholicisme; que le premier résume et condense en quelque sorte toutes les erreurs, tandis que le second contient comme dans un foyer de lumière toutes les vérités éparses çà et là dans les autres doctrines; que ces deux grandes idées, situées aux deux limites extrêmes du monde de la pensée, écraseront dans leurs luttes gigantesques toutes les erreurs intermédiaires, et qu'il viendra un temps où

il ne restera plus sur le champ de bataille que la doctrine catholique qui propose à notre foi un Dieu incarné dans l'homme, et le panthéisme qui nous présente la divinité disséminée et comme perdue dans l'universalité des choses.

* * *

Pendant notre séjour à Paris, l'émeute était pour ainsi dire en permanence. La faim était souvent sinon la cause, du moins le prétexte de ces attroupements. Pour soulever le peuple et le pousser contre les institutions qu'on veut détruire, il faut lui faire des promesses, il faut lui faire espérer un avenir meilleur. Et comme il est presque toujours impossible de tenir toutes les promesses qu'on lui a faites, il ne faut pas s'étonner si dans son dépit ce pauvre peuple les rappelle de temps en temps à ceux qui l'ont trompé et les menace de sa colère. C'est un bien triste spectacle pour la dignité humaine, de voir des hommes sortir du réduit qui cache leur dénûment, comme des loups affamés sortent de leurs tanières, et venir par bandes sur les places publiques, ou devant les palais des grands, étaler à leurs yeux leur misère repoussante ; d'entendre dans des rues, bordées de riches maisons et de magasins splendides, ce cri rauque et lamentable : *du pain, du pain.* C'est un spectacle déchirant de contraste entre un luxe insolent et une épouvantable misère.

Le Palais-Royal, qu'habitait encore le roi, était ordinairement le rendez-vous de l'émeute. C'était là que la révolution avait commencé en 1789 ; c'était là qu'elle avait triomphé en 1830, et qu'elle était assise sous un dais de velours rouge. Car il ne faut pas se le dissimuler, ce qui avait fait la fortune de

Louis-Philippe, ce qui faisait alors sa popularité, c'est que le peuple voyait en lui le symbole vivant de la révolution. Position difficile et pénible pour un roi, obligé par les devoirs mêmes de sa charge de marcher dans un sens contraire à son origine ; et de s'exposer à passer pour un traître, quand il n'est que juste et raisonnable. Avoir pour mission d'arrêter l'agitation qui l'a poussé sur le trône, et d'apaiser ces flots dont on a soulevé à dessein la colère, c'est une situation humiliante et si douloureuse pour un homme, que, pour s'y résigner, il faut tout le courage de l'ambition ou toute l'ardeur du dévouement. J'ai plaint bien des fois ce pauvre homme, obligé de paraître sur le balcon doré de son palais, pour recevoir ces hommes déguenillés qui venaient lui demander du pain, et chantant avec eux cette Marseillaise, que cette populace devait chanter sans lui et contre lui dans son palais dévasté. Il tenait enfin cette couronne si longtemps convoitée !

Mais que Dieu sait faire payer cher ces sortes de faveurs ! qu'il faut se faire petit pour devenir grand ! ou, pour rester grand, que de passions il faut servir ! de combien d'hommes il faut se faire l'esclave pour régner sur eux !

La plupart de ces émeutes étaient au fond peu redoutables. C'était comme l'écho lointain et affaibli de cette tempête qui venait de briser un trône et, ce qu'on ne croyait pas alors, une société. Car c'était bien une société révolutionnaire qu'on venait de substituer à l'ancienne, en plaçant sur le trône un fils de la Révolution.

Cependant le procès des ministres vint donner à l'émeute un caractère plus grave. Ce n'était plus du pain que demandait le peuple, c'était du sang humain. Quel spectacle, grand Dieu, que celui de cette foule d'hommes, de femmes, de filles et

d'enfants amassés devant la porte du Luxembourg, le long des rues de Vaugirard et de Tournon, pesant comme un cauchemar sur la poitrine des juges, et essayant de leur arracher une sentence de mort. J'ai vu des femmes et des enfants de douze ou treize ans brandissant en l'air des coutelas et demandant à grands cris qu'on leur livrât leurs victimes, et menaçant de les immoler de leurs propres mains si on ne les abandonnait à celles du bourreau. Comment se fait-il que, dans ces occasions, les femmes, oubliant et la pudeur et la douceur naturelles à leur sexe, se montrent plus violentes et plus effrontées que les hommes eux-mêmes ? C'est qu'un être qui sort de sa nature, va toujours beaucoup plus loin que celui qui y reste. Lors donc que la femme oublie les conditions même de son sexe, elle ne connaît plus de limites parce qu'elle ne tient plus le frein qui peut arrêter. L'homme se possède encore jusque dans les emportements de la fureur, parce que la violence est moins opposée à sa nature qu'à celle de la femme. La femme dans un accès de débauche ou de colère, c'est un monstre qui fait horreur.

Si le courage des juges épargna une flétrissure à la France, et si leur arrêt peut être considéré comme un indice heureux de l'adoucissement des mœurs et d'un véritable progrès dans la civilisation, la révolution ne resta pas pure toutefois, et pour son coup d'essai, elle s'attaqua à ce qu'il y a de plus saint, de plus élevé et de plus vénérable, à Dieu lui-même, à ses temples, à ses ministres et au signe sacré de notre rédemption. Un service anniversaire célébré pour le duc de Berri dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, fut l'occasion de cet épouvantable scandale. L'imprudence ou la perfidie, on ne sait encore lequel des deux, d'un homme qui attacha au catafalque l'image du duc de Bordeaux, en fut

l'occasion. Les légitimistes avaient assurément bien le droit de célébrer un service pour le père de celui qu'ils regardaient comme leur roi, mais ce qu'on peut faire, est-il toujours expédient de le faire ? Au-dessus du droit légal, n'y a-t-il pas des convenances, dont la violation peut entraîner quelquefois des conséquences plus désastreuses qu'une injustice évidente ? Si les légitimistes, qui avaient demandé ce service à l'archevêque qui l'avait accordé, avaient prévu tous les crimes, tous les sacrilèges, tous les blasphèmes dont il a été l'occasion, les premiers l'auraient-ils demandé ? le second l'aurait-il accordé ? Assurément non, car le sacrilège est un si grand crime et il attire si visiblement sur les peuples qui le commettent la malédiction et la vengeance divines, qu'il ne faut jamais y donner le moindre prétexte. Hélas ! pourquoi mes yeux ont-ils vu ces horribles profanations ? Pourquoi mes oreilles ont-elles entendu les blasphèmes, les cris licencieux et impies de cette foule furieuse qui semblait échappée de l'enfer ? J'ai vu, ou plutôt je vois encore, car ce spectacle est tellement présent à mon esprit que l'impression que j'en ai reçue est toujours aussi vive, toujours aussi profonde ; j'ai vu des hommes, des enfants, escalader en blasphémant l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, se précipiter dans ces nefs séculaires comme s'ils fussent entrés, après un long siège, dans une citadelle ennemie, briser les autels et chercher, les malheureux ! chercher le Saint des Saints pour servir peut-être de jouet à leur fureur. Mais une heureuse précaution avait rendu impossible ce forfait sacrilège et épargné à la capitale de la France un crime de plus. Pendant que la maison de Dieu était ainsi pillée, dévastée, polluée, une foule immense rassemblée sur la place, et que grossissaient à chaque instant de nouveaux flots

mugissait comme une mer en furie et accompagnait de ses rires impies et de ses plaisanteries sacrilèges les blasphèmes des profanateurs. Au milieu de ces saturnales de la colère et de l'impiété, le silence était presque de l'héroïsme, et un mot de blâme aurait pu procurer à celui qui se le serait permis les honneurs du martyre. Mais que dire, que faire pour calmer une multitude furieuse et aveugle? La parole d'un homme peut-elle rabattre l'orgueil des vagues soulevées par la tempête?

Quand l'œuvre de destruction est achevée, quand il n'y a plus rien à briser dans le temple, les profanateurs étonnés d'avoir accompli si promptement leur ouvrage, regrettent de n'avoir plus rien à souiller et à briser. De même que la vue du sang enflamme ces instincts de cruauté qui dorment au fond de la nature humaine et excitent à le répandre encore, ainsi l'impiété de l'homme semble s'exalter par ses excès mêmes. Un cri se fait entendre : *A l'archevêché!* Soudain cette foule s'ébranle pour aller chercher quelque chose à démolir, quelque temple à profaner. Là se reproduisent les scènes de dévastation, de pillage, de blasphèmes et de bouffonneries sacrilèges dont l'église Saint-Germain-l'Auxerrois avait été le théâtre. Après avoir détruit de fond en comble la demeure du premier pasteur, on s'attaque à la maison de celui dont il est le ministre; j'ai vu des hommes revêtus des habits sacrés marcher sur le toit de l'antique cathédrale, égayer par des gestes les plus indécents la foule stupide amassée sur les quais, ébranler l'énorme croix de fer qui surmontait le chevet du temple au risque d'être entraînés par sa chute. Pendant que tout cela se faisait, pendant que les livres les plus précieux, jetés à la Seine, étaient emportés par les flots, pendant qu'on saccageait la maison de Dieu et de son ministre, la garde

nationale était là, l'arme au bras, assistant lâchement à ces scènes de désordre, riant, causant, plaisantant de tout ce qu'ils voyaient, de tout ce qu'ils entendaient, plus coupables peut-être par leur silence, que ne l'étaient par leurs actes ceux dont ils n'osaient réprimer les excès. Ils étaient là pour cerner en quelque sorte l'émeute, former autour d'elle comme une ligne de circonvallation, l'occuper en lui jetant des crucifix à briser, des objets saints à profaner, pour l'empêcher de se ruer sur les magasins et les boutiques; estimant que tant qu'elle ne s'attaquerait qu'à Dieu, il ne fallait pas en faire état, comme s'il n'y avait rien de moins important au monde.

Je me retirai de cette scène abominable la honte et la douleur dans l'âme, accablé par les réflexions et les craintes que m'avait inspirées cet odieux spectacle. Pour en augmenter encore l'horreur, par un affreux contraste, les débauches effrontées du carnaval accompagnaient ces saturnales de l'impiété. Les masques parcouraient les rues, passaient en gambadant et en ricanant près des temples qu'on dévastait, et dans leurs sales railleries mêlaient le nom du prélat dont on saccageait la demeure. Des femmes, ivres d'eau-de-vie, montaient sur des bornes, et là, d'une voix avinée, chantaient des chansons infâmes, ou disaient des choses qu'aucune bouche ne pouvait répéter, qu'aucune oreille humaine ne pouvait entendre sans frémir. Vous rencontriez de ces figures flétries par le vice, et qui font douter si ce sont bien des hommes que vous avez sous les yeux. L'enfer semblait déchaîné sur la terre, vous eussiez dit que Satan avait convoqué le ban et l'arrière-ban de son empire. Ces croix qui tombaient, ces pierres qui croulaient, ces hommes qui blasphémaient, cette foule qui mugissait, ces masques qui

dansaient, ces femmes échevelées qui chantaient et criaient, tout cela formait comme un concert infernal qui devait épouvanter le ciel lui-même.

*
* *

Ce scandale, augmenté encore par la lâcheté du pouvoir, jeta dans la stupéfaction toutes les âmes honnêtes, et arracha un cri d'horreur à l'*Avenir*, dont les rédacteurs durent être bien refroidis dans leur admiration pour la générosité du peuple français, et pour la révolution de 1830, qui avait pu rendre possible de tels excès.

Nous avions peu de rapports avec ce journal qui appartenait plus ou moins à l'abbé de Lamennais. Or notre sortie de Malestroit lui avait déplu singulièrement, soit parce qu'il tenait à nous, soit parce qu'il craignait que notre exemple n'entraînât d'autres défections, ce qui arriva bientôt en effet. Il refusa même de nous voir dans un voyage que nous fîmes à Juilly. L'abbé de Salinis et l'abbé de Scorbiac qui dirigeaient ce collège étaient les premiers disciples de M. de Lamennais, qu'ils connaissaient depuis longtemps, et dont ils avaient partagé les espérances et les projets. Il est même probable qu'ils avaient acheté pour lui l'ancienne maison de Juilly, afin d'y fonder un établissement où il pourrait appliquer à l'éducation des jeunes gens ses principes et recruter parmi les élèves les plus distingués des collaborateurs et des disciples. Juilly convenait admirablement pour ce but. C'était une maison ancienne, qui avait appartenu aux Oratoriens, qui avait de belles traditions, où s'étaient formés une foule d'hommes distingués dont plusieurs vivaient encore, et devaient voir avec plaisir renaître un

établissement auquel ils étaient redevables peut-être d'une partie de leur gloire[1].

Les noms sont beaucoup pour le succès des choses, et ceux qui nient leur puissance ne connaissent pas la nature humaine. N'a pas un nom qui veut. Avoir un nom, c'est être reconnu dès qu'on est nommé, et arracher, en quelque sorte, à ceux devant qui l'on vous nomme, cette parole : *Je le connais*. Or, Juilly a un nom, parce qu'il a une tradition et une histoire. Malebranche a médité sous ces ombrages sombres et frais, il s'est assis sous ce beau marronnier qui porte encore son nom. D'autres noms glorieux dans la littérature, dans l'armée, dans la magistrature, dans l'Église, ont ajouté des rayons à l'auréole de gloire qui environne celui de Juilly. Pendant les dernières années de la Restauration, cet établissement était, avec celui de Pont-le-Voy, composé presque uniquement de jeunes gens appartenant aux meilleures familles. La noblesse et les légitimistes opulents y envoyaient presque tous leurs enfants. Aussi cachait-on avec bien du soin les rapports de dépendance qui soumettaient cette maison à l'influence et à l'autorité de l'abbé de Lamennais. Et l'on craignit que sa présence en 1831 n'effarouchât plusieurs familles légitimistes, qui voyaient en lui l'adversaire de leurs principes, et le partisan de la révolution qui avait brisé toutes leurs espérances.

C'était de là qu'il avait dirigé l'*Avenir* : c'était là

1. Juilly avait été, jusqu'à la Révolution, le principal collège de l'Oratoire; les bâtiments échappèrent à la tourmente, et, quand l'ordre fut rétabli, plusieurs oratoriens s'associèrent pour restaurer Juilly et y reconstituer leur ancienne congrégation. Mais le succès ne vint pas; et en 1828, trois prêtres, Salinis, Scorbiac et Caire, offrirent de se charger de Juilly, qui devint bientôt l'un des centres du mouvement catholique. A la fin de septembre 1830, la colonie de la Chesnaie émigra à Juilly. Cf. Ch. Hamel, *Histoire de l'abbaye et du collège de Juilly*.

qu'il écrivait ces pages brûlantes où respirait un si profond amour de la patrie et de la liberté. La gloire que sa présence donnait à Juilly, faisait pâlir celle qu'il avait reçue de Malebranche. A plus de deux siècles de distance, deux hommes également illustres venaient demander à cette maison la retraite et le calme, dont ils avaient besoin pour se livrer à leurs pensées. Mais l'un, d'une nature plus pacifique et plus intime, quoique d'une imagination non moins ardente, sondait les abîmes de l'intelligence humaine et étudiait les phénomènes de la pensée, ou les rapports qui lient l'action de l'homme à celle de Dieu. L'autre, étendant ses investigations, descendait jusqu'aux fondements mêmes de la société, et en étudiait le mécanisme et la constitution. Tous deux, quoique d'une manière diverse, et d'un degré différent, furent emportés au-delà des bornes par l'ardeur et la vivacité de leur imagination. L'un fut le poète de la philosophie, l'autre fut le poète de la politique. L'un et l'autre prirent les illusions et les abstractions de leur esprit pour des réalités. L'un et l'autre surent donner à leurs systèmes l'éclat d'un style plus vif, plus animé, et le revêtir de tous les ornements et de toutes les grâces de la poésie.

Malgré les imprudences et les exagérations de l'*Avenir*, ce journal produisait cependant des résultats considérables, et modifiait favorablement les opinions des catholiques et du clergé. Jusque-là la doctrine catholique, par une déplorable exagération du clergé français, avait été identifiée avec les systèmes politiques que les partisans du pouvoir absolu avaient mis en circulation. La cause de l'Église et celle des princes avait été maladroitement confondue, et cette confusion, loin de servir à l'une et aux autres, leur avait été également préjudiciable. Toute réaction est égale à l'action contre laquelle elle réagit,

de même que, dans l'ordre matériel, l'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence. C'est la même loi appliquée à deux ordres différents. Il n'était donc pas étonnant que l'*Avenir*, en réagissant contre les doctrines politiques qu'il attaquait, se laissât souvent emporter au-delà des bornes, et exagérât lui-même les principes avec lesquels il combattait les principes opposés. Les rédacteurs de l'*Avenir* pouvaient moins encore que d'autres échapper à cette loi générale, à cause de la nature de leur caractère. Peut-être d'ailleurs fallait-il des coups violents pour ébranler, dans l'esprit si tenace et si ferme du clergé, les opinions fausses ou exagérées dont il était nourri depuis plusieurs siècles. Peut-être même qu'en visant au-delà du but, on pouvait à peine espérer de l'atteindre.

Les exagérations de l'*Avenir*, si elles manquaient leur but auprès des hommes calmes, froids, pacifiques qui jugent plutôt qu'ils ne sentent, et qui veulent être convaincus plutôt qu'entraînés, produisaient leur effet sur les âmes jeunes, ardentes, chez qui le sentiment est plus développé que la pensée, et qui demandent que le beau accompagne toujours le vrai, et que le premier séduise leur imagination pendant que le second persuade leur esprit. C'était déjà beaucoup que de discuter des opinions qu'on n'aurait pu révoquer en doute autrefois sans encourir le soupçon d'hérésie, sans s'exposer aux anathèmes et aux poursuites des tribunaux. Chaque jour la plume des rédacteurs de l'*Avenir* remuait avec une légèreté et une imprudence qu'expliquaient leur âge et le caractère emporté de leur chef, les questions les plus graves, les plus complexes et les plus profondes. On ne peut calculer le nombre des idées qui ont été mises en circulation par ces hommes audacieux et entreprenants, qui montaient à l'assaut des vieilles opi-

nions gallicanes et parlementaires, avec l'ardeur et l'entraînement qu'éprouvent de jeunes soldats dans leur première campagne. Et si, par imprudence, ils se sont laissés emporter trop loin ; si, cédant aux provocations de leurs adversaires, qui, ne pouvant les vaincre par le raisonnement, cherchaient à les égarer dans leurs propres excès, ils se sont engagés sur un terrain inconnu et dans les défilés d'une discussion étroite et sans issue ; si, après une année de lutte et d'efforts, ils ont dû rendre les armes et s'avouer vaincus, ils ont pu en même temps garder la conviction que leurs combats n'avaient pas été inutiles, que le pays qu'ils avaient exploré serait visité plus tard par des hommes plus heureux, et que le terrain qu'ils avaient déblayé servirait un jour de théâtre à des batailles plus régulières, que couronnerait la victoire. Leurs doctrines, une fois délivrées des excès qui en diminuaient la force, devaient avec le temps acquérir chaque jour une nouvelle puissance.

*
* *

L'*Avenir*, dans la lutte qu'il soutenait avec tant de vigueur, avait pour principal adversaire l'*Ami de la religion* dont l'esprit se personnifiait dans son principal rédacteur : M. Picot [1]. C'était un homme qui avait rendu d'incontestables services, dans un

1. L'*Ami de la religion et du roi*, journal ecclésiastique, politique et littéraire, a paru de 1815 à 1859 ; il continuait les *Annales religieuses*, fondées en 1796 par Sicard et Jauffret, et devenues tour à tour les *Annales catholiques* (1796-1797), les *Annales philosophiques* (1800-1801), les *Annales littéraires et morales* (1803-1806) les *Mélanges de philosophie* (1806-1811). En 1859, l'*Ami de la religion* se transforma en journal quotidien. — Picot (1770-1841) a écrit en outre des *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle* (1806) et un *Essai historique sur l'influence de la religion* (1824).

temps où les dévouements étaient rares, et où l'Église n'avait point en France d'autre organe reconnu que le journal qu'il avait fondé. Mais comme tous les fondateurs, il était disposé à ne rien trouver de bon et d'utile, en dehors de l'œuvre qu'il avait établie et de la forme qu'il lui avait donnée. Il ne comprenait pas qu'on pût songer à établir un autre journal religieux à côté du sien, qui lui semblait réunir toutes les conditions qu'on pouvait désirer et répondre parfaitement aux besoins du clergé français. Pour qui comprend bien la nature humaine, ces dispositions n'ont rien qui doive étonner, il n'y a même pas lieu de blâmer beaucoup ceux qui les éprouvent. Car tous, tant que nous sommes, chacun dans sa sphère, quand nos cheveux auront blanchi, que notre front sera dégarni, que le temps aura mis derrière nous plus de choses qu'il n'en reste à faire, à voir ou à subir, nous ferons comme ceux qui nous ont précédés. Nous nous attacherons au passé, parce que c'est là que nous aurons mis plus de notre âme et de notre vie, et voyant que l'avenir nous échappe, nous le regarderons d'un œil défiant et jaloux. Nous caresserons nos œuvres avec cette tendresse paternelle que l'homme porte à tout ce qu'il fait, et les œuvres des autres nous paraîtront peu de chose en comparaison des nôtres.

M. Picot recevait ses inspirations de la congrégation de Saint-Sulpice, avec laquelle il avait toujours conservé des liaisons très intimes, et qui était à cette époque comme la forteresse du gallicanisme. Son journal, soit par la nature des sujets qu'il traitait, soit par sa périodicité, soit par le format qu'il avait adopté, tenait le milieu entre les livres et les journaux ordinaires. Il était admirablement proportionné aux goûts, aux opinions, aux caractères de ses abonnés. Et comme il avait été pendant longtemps l'unique organe du clergé et qu'il contenait toutes les

pièces et tous les documents importants de l'histoire ecclésiastique des derniers temps, il formait comme une collection nécessaire à la bibliothèque des prêtres studieux ou qui avaient besoin de temps en temps de faire des recherches. Une fois qu'on était abonné à ce journal, on ne pouvait plus, en quelque sorte, interrompre son abonnement.

Il suffisait de voir une fois M. Picot pour connaître la nature de son esprit et de son caractère ; le teint jaune et livide de sa figure annonçait une âme peu sensible aux charmes du beau, et peu disposée à se laisser emporter au delà des bornes de la prudence et de la réserve la plus ordinaire. Son esprit était juste, mais étroit; sa modération était plutôt dans le fond même des choses que dans la forme, et tenait plus à l'étroit horizon de son esprit, qu'à l'assurance calme de ses convictions. Sa douceur avait la nature du lait : dès qu'on l'agitait ou qu'on l'échauffait un peu, elle aigrissait facilement, et produisait dans la discussion ce ton aigre-doux, ces insinuations dont la malveillance était enveloppée et comme confite dans le miel de la charité la plus pure. Quand il attaquait quelqu'un, il semblait ne le faire qu'à regret, et donnait à ses paroles un air de compassion si touchant, qu'il paraissait toujours l'ami de son adversaire. Aux emportements, aux coups de M. de Lamennais et de l'*Avenir*, l'*Ami de la religion* répondait avec le calme, la patience, l'humilité d'un chrétien qui ayant reçu un soufflet sur une joue, tend l'autre à son ennemi. Mais de même que la vraie charité et la vraie humilité ont des charmes auxquels ne sauraient résister les esprits même les plus prévenus, ainsi l'affectation de ces sentiments irrite et éloigne peut-être encore plus qu'une colère injuste, mais qui se montre telle qu'elle est.

Aussi la discussion entre ces deux journaux devait

nécessairement dégénérer tôt ou tard en récriminations amères et produire dans l'âme de M. de Lamennais, si fière, si emportée et si dédaigneuse, un sentiment de mépris et de pitié, aussi fâcheux pour celui qui l'éprouve que pour celui qui en est l'objet. Car dès que des hommes qui discutent ensemble cessent de s'aimer et de s'estimer, ils perdent bientôt ce sentiment des convenances, ce calme et cette dignité qui retiennent la discussion dans de justes limites. Une fois que la charité s'est retirée du cœur, la lumière de l'esprit s'éteint bientôt sous le souffle incessant des diverses passions qui l'agitent ; on va plus loin qu'on ne voulait aller ; on dit des choses qu'on voulait taire ; on dépasse le but. Chacun des deux adversaires donne à son mécontentement et à sa colère les formes et le tour de son caractère et de son esprit. L'un s'avance résolument tout armé, demandant une bataille rangée qui puisse terminer promptement la guerre ; l'autre, suppléant par la ruse à la force qui lui manque, cherche de préférence de légères escarmouches qui, laissant la victoire indécise, prolongent la lutte et fatiguent son adversaire. Telle était la position respective de l'*Avenir* et de l'*Ami de la religion*. Il s'est passé entre eux ce que le bon La Fontaine nous raconte dans la fable du *Lion et le Moucheron*. Celui-ci fond sur le cou du lion, qu'il rend presque fou. Le quadrupède écume, et son œil étincelle : il rugit, on se cache, on tremble à l'environ, et cette alarme universelle est l'ouvrage d'un moucheron :

> L'insecte du combat se retire avec gloire :
> Comme il sonna la charge, il sonne la victoire.

L'abbé de Lamennais avait écrit autrefois dans le journal de M. Picot, ce qui avait établi entre eux des rapports assez intimes. M. Picot, qui connaissait

mieux que personne la nature et les besoins de ses abonnés, revoyait, corrigeait, retouchait tous les articles qu'on lui apportait, avec le soin minutieux et l'autorité d'un professeur qui corrige les copies de ses élèves. Il n'y avait d'exception ni de faveur pour personne, pas même pour M. de Lamennais, qui se soumettait à cette loi avec une docilité vraiment édifiante. M. Picot, qui était d'ailleurs beaucoup plus âgé que lui, devait donc le regarder un peu comme un ancien disciple, et prendre pour de l'ingratitude et de l'orgueil l'opposition qu'il faisait à ses doctrines.

*
* *

Quoique le caractère de M. de Lamennais suffise pour expliquer la plupart des exagérations de l'*Avenir*, il faut dire cependant, pour donner à chacun ce qui lui appartient, que les articles les plus violents et les plus compromettants n'étaient pas de lui, mais de ses collaborateurs, dont l'âge développait encore l'impétuosité naturelle. Parmi ces rédacteurs, les plus remarquables étaient l'abbé Lacordaire et le comte de Montalembert, qui n'avait guère que vingt ans à cette époque, mais qui annonçait déjà les belles qualités de l'intelligence et du cœur qui l'ont illustré depuis ou plutôt qui, en se développant et se manifestant davantage, ont ajouté de nouveaux rayons à sa gloire. Une éducation très soignée, de précieuses relations formées de bonne heure, des voyages et de longs séjours à l'étranger à la suite de son père qui avait représenté la France comme ministre dans plusieurs cours sous la Restauration, tout cela était plus que suffisant pour former l'esprit et le caractère d'un jeune homme qui avait d'ailleurs reçu de Dieu d'admirables dispositions. Pour bien

juger M. de Montalembert, il ne faut tenir compte ni de ses manières froides, un peu embarrassées et quelquefois même dédaigneuses, ni de ses habitudes et de ses airs de grand seigneur, car les unes et les autres sont un produit anglais que lui a transmis sa mère[1]. Il y a chez lui, comme chez la plupart des hommes remarquables, un contraste frappant entre ses principes et ses habitudes, entre son intelligence et son caractère, entre le fond de son être et ses formes. Les natures riches sont fécondes en contrastes ; c'est ce qui rend leur personnalité si complexe et si difficile quelquefois à connaître. Peut-être Dieu l'a-t-il voulu ainsi pour leur faire sentir l'imperfection de la nature humaine, qu'ils ne reconnaîtraient point sans cela, élevés comme ils le sont au-dessus des autres hommes, par les qualités de l'intelligence ou du cœur.

M. de Montalembert a quelque chose de timide et d'incertain dans son attitude; et pourtant, il est peu d'hommes qui aient plus d'assurance dans les convictions, une parole plus éloquente et plus de courage moral. On pourrait même l'accuser de porter le courage jusqu'à l'imprudence et l'audace, et de compromettre souvent par une certaine témérité le succès des causes qu'il défend. Il a la fierté d'un lord anglais ; mais pour racheter ce défaut, qui a éloigné de lui beaucoup d'hommes qui admiraient ses belles qualités, il a une fierté de caractère plus remarquable encore, et je ne connais personne qui soit plus incapable que lui, je ne dis pas de faire une bassesse, mais de sacrifier à un homme ou à une position le moindre de ses devoirs, ou la plus faible de ses con-

1. Le père de l'écrivain, Marc-René de Montalembert, avait épousé, en 1808, Mlle Forbes, fille d'un savant anglais qui avait voyagé pendant vingt ans à travers l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

victions. La fierté de ses manières et ses préjugés aristocratiques, portés jusqu'à l'excès, l'ont isolé, ou du moins lui ont fait rechercher de préférence les sociétés et les hommes à qui sa présence peut être moins utile ; tandis qu'en se modifiant un peu sous ce rapport, il aurait pu exercer parmi la jeunesse une influence considérable, et dissiper chez beaucoup de jeunes gens les préventions défavorables qu'ils avaient conçues à l'égard des familles aristocratiques. Il devait en sentir d'autant plus la nécessité que ses manières sont en désaccord avec les principes de toute sa vie, et surtout avec les opinions démocratiques qu'il a si souvent exprimées dans l'*Avenir*, et qui ont commencé sa réputation.

Quoique la gloire soit venue le trouver bien jeune, il est toujours resté un homme sérieux dans ses études, grave dans ses goûts, digne et sévère dans ses mœurs et ses habitudes, ferme et persévérant dans ses convictions. Sa piété ne s'est jamais démentie ; et jamais le regard le plus sévère n'a pu surprendre dans sa vie une seule action indiscrète ou légère. Il est sérieux dans sa foi, comme dans tout le reste. Le christianisme n'est pas seulement une spéculation pour lui, mais il en pratique avec une exactitude rigoureuse les conseils autant que sa position le lui permet. Cet homme ne s'est jamais arrêté depuis le moment où il a commencé sa carrière politique et littéraire ; mais chaque jour il a fait un pas, chaque jour il a grandi. Il est devenu un des meilleurs écrivains de son pays, un de nos grands orateurs politiques. Et si un choix intelligent l'avait appelé à la direction des affaires, son esprit large et élevé, son cœur noble et généreux n'auraient point été au-dessous de sa haute position. Mais les hommes de cette trempe ne consentent point à être les instruments passifs d'une pensée ou d'une volonté étrangère.

Leur indépendance les tient éloignés du pouvoir et ils n'ambitionnent que celui que donnent la vertu et l'élévation des caractères.

Sous un extérieur froid, M. de Montalembert cache une âme sensible, un cœur large, profond, fidèle et dévoué dans ses affections. Le beau, sous quelque forme qu'il se présente, séduit son imagination vive et ardente. Il a un sens exquis pour le discerner, un goût sûr pour le sentir. Il justifie admirablement cette parole de Jésus-Christ : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Car voir et contempler ce qui est vraiment beau, n'est-ce pas voir Dieu, puisque Dieu est la source de tout le bien qui nous frappe dans les objets extérieurs. Le goût naturellement pur, délicat et fin de M. de Montalembert a été heureusement cultivé de bonne heure par l'éducation, par des voyages qui, en plaçant sous ses yeux les chefs-d'œuvre de l'art antique et moderne, lui ont donné cette pratique et ce discernement sans lesquels le goût le plus exquis serait encore exposé à de graves erreurs.

L'intelligence de M. de Montalembert ne manque ni d'élévation, ni de largeur, ni de profondeur. Elle réunit avec une rare perfection le talent de la synthèse et celui de l'analyse. Car il peut envisager également une question dans son ensemble et regarder d'en haut les choses, ou descendre jusqu'aux plus petits détails, pour remonter au sommet par une rapide analyse. Ses livres ou ses discours annoncent en même temps un sens philosophique remarquable, une étude sérieuse et patiente des sujets qu'il traite. On voit que c'est un homme qui respecte ceux à qui il parle, ou pour qui il écrit, comme il se respecte lui-même. Son esprit, quoique sérieux, sait manier l'ironie. Mais son ironie est souvent mordante, acca-

blante ; on voit qu'elle prend sa source dans une indignation profonde, ou dans un superbe dédain pour des adversaires sans bonne foi. Il n'est guère de sujets qu'il ne puisse traiter avec succès, car il s'est rendu familières, par l'étude et la réflexion, les questions les plus importantes. Mais il a donné une attention particulière à celles de la liberté de l'enseignement et de la Pologne, persuadé que la cause de tous les désordres qui affaiblissent la France à l'intérieur est dans la servitude sous laquelle gémit l'Église, et dont elle ne pourra sortir que lorsqu'on lui donnera la liberté d'enseigner sa doctrine à tous ceux qui veulent l'entendre ; persuadé en même temps que la grande iniquité, dont les gouvernements et les peuples se sont rendus coupables dans le partage de la Pologne, est l'étincelle qui a allumé dans les mains de Dieu ses foudres vengeresses. Si l'Église et la Pologne lui doivent être reconnaissantes pour son dévouement, il en a été bien largement payé par la gloire qu'il en a reçue, car c'est à ces deux causes qu'il doit ses plus beaux mouvements d'éloquence.

Son mariage avec Mlle de Mérode l'a allié avec une des familles les plus considérables de la Belgique, dans laquelle la foi la plus vive et le patriotisme le plus ardent sont comme héréditaires. Sa femme, remarquable par sa beauté, mais plus remarquable encore par la simplicité de ses manières et la bonté de son âme, était digne de l'époux que Dieu lui a donné ; et elle est capable de comprendre par le cœur tout ce que peut produire l'intelligence de son mari.

M. de Montalembert s'était livré à l'abbé de Lamennais avec tout l'enthousiasme de la jeunesse, avec tout l'entraînement de son imagination et tout le dévouement de son cœur. Il lui avait donné sans

réserve toutes les belles qualités de son âme. L'abbé de Lamennais le regardait et l'aimait comme son fils ; il voyait en lui le reflet le plus brillant de son intelligence et de ses doctrines. Il jouissait de la gloire précoce de ce jeune homme, comme d'un rayon de sa propre gloire. Mais les foudres de l'Église, en touchant cette tête orgueilleuse et opiniâtre, ont brisé les liens de cette paternité intellectuelle. M. de Montalembert, après avoir suivi son maître avec une fidélité qui inquiétait déjà les hommes dévoués à l'Église, s'est séparé de lui dès qu'il ne lui a plus été possible de se faire illusion sur les dispositions de son cœur. Fidèle aux doctrines et aux principes qu'il avait reçus de lui, il a préféré l'Église à des relations auxquelles se rattachaient les plus douces impressions et les plus précieux souvenirs de sa vie. Il a vidé son cœur de cette affection qui l'avait rempli et occupé, et à laquelle s'étaient allumés les premiers rayons de sa gloire, afin de conserver intacte sa foi et son obéissance à l'Église. Ce sacrifice a dû lui coûter beaucoup, car son affection pour M. de Lamennais se composait des sentiments les plus doux au cœur de l'homme et était devenue comme un culte. Mais, dans cette âme profondément chrétienne, il y avait un sentiment qui dominait tous les autres, c'était sa foi et son amour pour le Saint-Siège [1].

L'abbé Lacordaire était digne par son beau talent d'être le collaborateur de M. de Lamennais dans l'œuvre qu'il avait entreprise [2]. Son esprit, comme

1. C'est le 8 décembre 1834 que Montalembert envoyait au cardinal Pacca un acte de soumission aux deux encycliques, *Mirari vos* et *Singulari nos*, dirigées contre Lamennais. Voir dans le bel ouvrage du P. Lecanuet (*Montalembert, sa jeunesse*, pp. 445 et sqq.) l'histoire des dernières relations de Montalembert avec Lamennais.

2. Charles Sainte-Foi a publié un article sur Lacordaire dans le *Correspondant* du 15 janvier 1843.

celui de tant d'hommes de notre siècle, avait commencé par le doute et l'incrédulité. Par une protection particulière de Dieu, il avait échappé à la corruption dont l'incrédulité est presque toujours le principe ou l'effet ; et son cœur étant par conséquent désintéressé dans les doutes de son esprit, la lumière de la foi, quand elle apparut à ses yeux, ne trouva point cette résistance que les passions des sens lui opposent si souvent, et contre laquelle viennent se briser les coups miséricordieux de la grâce. L'abbé Lacordaire avait été préservé de cette corruption, dont le spectacle avait plus d'une fois frappé ses regards au collège, par une fierté naturelle que devaient révolter les turpitudes dont il avait été témoin, et par une certaine froideur du cœur et des sens, qui prenait sa source dans une contexture de l'âme, plus ferme et plus serrée qu'elle ne l'est ordinairement à cet âge. Pour une âme comme la sienne qui a l'instinct et le besoin des grandes choses, et qui place toujours bien haut le but qu'elle veut atteindre, se convertir, c'était se donner à Dieu tout entier et aller jusqu'où sa grâce le pousserait. Cette nature, éminemment communicative, ne pouvait garder pour soi ni le bien, ni le mal, ni la vérité, ni l'erreur. S'il était resté incrédule, l'abbé Lacordaire aurait infecté beaucoup d'âmes du poison qui aurait atteint la sienne. Revenu au sein de l'Église, il devait y ramener beaucoup d'intelligences par l'entraînement de sa parole.

Les idées, les opinions, les formes, les habitudes d'esprit et de cœur qu'il avait reçues au séminaire de Saint-Sulpice n'étaient guère propices à le rapprocher de l'abbé de Lamennais, dont le système philosophique et théologique était vu d'assez mauvais œil par la congrégation qui dirigeait cette maison. Mais il semble que cet homme devait être pour les catho-

liques en France, ce qu'est le soleil pour le monde dont notre terre fait partie, et que tous les esprits lumineux, marqués par Dieu de ce cachet particulier qui forme comme le signe de la distinction ou du génie, dussent finir par entrer dans la sphère de son attraction et graviter autour de lui comme autour de leur centre. Ceux qui croyaient d'abord avoir échappé à cette puissante influence, finissaient toujours par en sentir les atteintes et par succomber en chemin.

Celui qui voudrait juger Lacordaire d'après les données que lui fournirait cette première moitié de sa vie, qui a précédé son entrée dans l'état religieux, serait exposé à de graves erreurs. La vie de l'illustre dominicain se divise en trois périodes, dont chacune est séparée des deux autres par un abîme. En effet, il n'y a pas plus de liaison entre la première, qui est la période de l'incrédulité, et la seconde, qui comprend le temps écoulé entre sa conversion et son entrée chez les Dominicains, qu'il n'y en a entre cette seconde et la dernière. Et de même que ceux qui l'avaient connu pendant qu'il était incrédule, ne l'auraient pas reconnu après sa conversion et son entrée dans l'état ecclésiastique; ainsi ceux qui l'ont connu prêtre ne le trouveraient plus le même, depuis que la discipline religieuse a assoupli cette âme naturellement fière et impatiente de tout joug. Je ne l'ai point connu dans la première période de sa vie, je l'ai peu connu dans la seconde, et beaucoup dans la troisième, et je regarde comme un bonheur pour moi que mes relations aient commencé précisément à l'époque la plus belle de sa précieuse vie, car je n'ai connu de cette manière aucun des défauts que son caractère avait conservés après sa conversion, par une disposition de la Providence qui, peut-être, ne voulait pas laisser cette grande âme sans quelque faiblesse, avant qu'elle fût devenue

assez humble pour pouvoir se regarder sans être éblouie de sa propre gloire. Je n'ai rien trouvé en lui que je ne pusse admirer, et qui ne fût le reflet d'une nature belle et féconde, enrichie et développée par la grâce.

J'ai bien trouvé la place de ce volcan où bouillonnait un caractère impétueux; j'ai pu sonder du regard cet abîme et entendre comme le sourd murmure de ces passions réprimées et contenues qui faisaient effort pour échapper par le cratère toujours béant. Mais j'ai pu voir aussi, sur la lave calcinée et refroidie, croître les plus belles fleurs et les fruits les plus savoureux. A la place de cet orgueil qui se nourrissait de ses propres pensées et qu'irritait la moindre contradiction, je n'ai plus trouvé que le sentiment calme, profond et majestueux de la dignité humaine, relevée par l'incarnation et placée comme sur un piédestal divin: sentiment que l'homme ne doit jamais étouffer dans son cœur, parce que Dieu veut qu'il le garde comme un encouragement à faire de grandes choses. A la place de cette ambition que semblaient justifier un beau talent et une gloire précoce, je n'ai plus trouvé que ce désir noble, légitime et saint de gagner des âmes à Jésus-Christ, et de continuer la glorieuse série de ces pacifiques conquérants qui ont agrandi par la parole le royaume de Dieu et de son Eglise. A la place de cette nature susceptible, irritable, amère dans ses mépris et dédaigneuse dans ses colères, je n'ai plus trouvé qu'une âme douce, bienveillante, patiente, cherchant à persuader la vérité plutôt qu'à l'imposer, traitant avec un souverain respect les adversaires qu'elle combat, et évitant en quelque sorte d'avoir trop raison contre eux, leur accordant tout ce qu'elle peut accorder sans trahir ses devoirs à l'égard de la vérité, descendant jusqu'au fond de leurs préjugés ou de leurs erreurs, afin d'y saisir le

germe de la vérité qui les supporte et d'en dégager tout ce qui est étranger à celui-ci.

Quelle vigueur dans l'attaque, quel ordre dans le combat, quelle majesté, quelle harmonie dans la disposition du plan, quel bonheur dans le choix du terrain ! Il grandit ses adversaires, comme pour augmenter la gloire de son triomphe. Il semble exagérer la force de leurs raisons, comme pour faire briller davantage les ressources de son génie, bien éloigné de la méthode de ces orateurs qui rapetissent tellement leurs adversaires, qu'on ne comprend pas la peine qu'ils se donnent pour les réfuter. Le Père Lacordaire est surtout un grand orateur. Il a toutes les qualités qui conviennent à la chaire : une voix claire et vibrante, un regard vif, et qui dans certains moments, semble se retirer dans des profondeurs infinies et s'envelopper sous un nuage sombre ; un geste noble, simple et toujours d'accord avec la pensée qui l'accompagne et à laquelle il semble indiquer le chemin qui conduit à l'âme de ses auditeurs ; une intelligence toujours claire et lucide, qui se pose avec l'assurance de l'aigle sur les questions les plus hautes, et qui semble se jouer avec les plus difficiles problèmes ; qui, toujours maîtresse d'elle-même, ne vole jamais si haut qu'on la perde de vue, et jamais ne descend si bas qu'on ne puisse la toucher et la saisir comme une chose ordinaire. Ce grand artiste sait toucher et faire vibrer toutes les cordes du cœur humain, soulever toutes les passions que Dieu y a mises, depuis l'indignation jusqu'à la tendresse, qui paraît cependant la moins familière à son génie. Mais comme tous les grands artistes, jamais il n'épuise un motif, jamais il n'occupe l'attention jusqu'à la fatigue, jamais il ne tend une corde de l'âme jusqu'à la briser ; mais avec une sobriété et une habileté admirables il laisse toujours aux passions qu'il a excitées le regret de ne l'avoir

pas été davantage, et les adversaires qu'il combat avec le plus de force seraient tentés de lui reprocher ses ménagements.

Pour jouir de toutes les splendeurs de son éloquence il faudrait être près de lui, et suivre sur ses traits, dans ses yeux, dans les plis de sa bouche, tous les mouvements, toutes les ondulations de sa pensée. Jamais je n'oublierai l'impression de terreur que j'ai reçue de cet homme lorsque après avoir eu l'audace de donner l'ignoble définition de l'homme par les matérialistes qui ont osé l'appeler *un tube digestif percé par les deux bouts*, il s'écria, le visage pâle d'indignation et la bouche écumante de colère : « Eh bien ! puisque vous me traitez comme un chien, laissez-moi fouler aux pieds cette canaille de doctrine. »

Le Père Lacordaire reçoit autant de ses auditeurs qu'il leur donne. Il forme avec eux tous comme une chaîne électrique, le long de laquelle l'étincelle court avec la rapidité de l'éclair. Il faut qu'il les regarde pendant qu'ils l'écoutent, il faut qu'il voie sur leurs visages l'effet de sa parole, afin qu'il sache s'il doit enfoncer plus avant dans leur âme le trait dont il les veut percer, ou s'il doit le retirer avant d'avoir émoussé en eux le sentiment qu'il veut produire. Les orateurs ordinaires échauffent souvent le cœur sans éclairer l'esprit ; chez lui le feu est toujours accompagné de lumière, ou plutôt il darde ses rayons comme le soleil, et le cœur se sent échauffé à mesure que l'esprit se sent éclairé.

Le Père Lacordaire est, comme je le disais plus haut, un homme d'intelligence et d'initiative, qui attire plus qu'il n'est attiré, dont l'âme ferme et droite n'éprouve point le besoin de s'incliner vers les objets créés, pour y chercher un appui qui la soutienne ou un aliment qui la remplisse, parce que, dans l'atmosphère élevée où elle vit, elle s'appuie de

toute sa force sur Dieu lui-même et se nourrit des plus hautes pensées. Sa réserve et l'isolement de toute affection terrestre où vit son âme accoutumée à la contemplation, ne sont ni de l'égoïsme, ni de l'indifférence, mais le signe d'une exquise pureté et d'une vocation sublime, car s'il ne se donne point aux créatures, ce n'est point afin de se garder pour soi-même, mais afin de se réserver pour Dieu et pour son Église. S'il ne verse point son cœur dans un autre cœur, c'est afin de pouvoir en répandre tout l'amour sur cette grande famille dont Dieu est le Père, et pour laquelle Jésus-Christ a répandu son sang sur la croix. Si sa grande âme refuse de s'emprisonner en quelque sorte dans une affection humaine, c'est qu'elle veut avoir la liberté de ses mouvements, afin de se porter là où l'appellent les besoins de l'Église et les nombreuses misères de l'humanité. Il sait aimer, mais de cet amour intellectuel qui est propre à Dieu et aux anges, qui ne passe ni par l'imagination, ni par les sens, mais qui prend sa source dans les profondeurs mêmes de l'intelligence, qui ne trouble point le cœur, mais qui le fortifie et l'élève, qui n'affaiblit point la volonté, mais qui la soutient au contraire en lui donnant un point d'appui large et solide; qui, loin de rétrécir l'âme, la dilate, l'agrandit et la rend susceptible d'éprouver et de communiquer aux autres toutes les nuances et tous les degrés de la charité.

Il faut regarder avec admiration, sans avoir la témérité de les juger, ces grandes et fortes natures, que Dieu remplit tellement, qu'il n'y a plus en elles de place pour aucun objet créé, et qui, avant de donner accès dans leur cœur à aucun sentiment humain, sentent le besoin de le transfigurer et de le revêtir des splendeurs mêmes de la charité. Ce serait un grand malheur qu'il n'y eût point dans le monde

d'hommes de cette trempe, et que toutes les âmes fussent disposées de telle manière, qu'elles sentissent le besoin de se donner à un autre et de lui appartenir. Ces hommes sont la principale richesse d'une nation. Ils sont dans l'ordre moral ce que sont dans l'ordre matériel ces biens communs qui, n'appartenant à personne, appartiennent à tout le monde, et dont tous peuvent user. Leur patrie, c'est l'univers ; leur famille, c'est le genre humain; leur but, c'est la gloire de Dieu. Leurs pieds sont sur la terre, mais leurs yeux sont au ciel. Les âmes communes les accusent d'égoïsme, parce qu'ils ne savent point soupirer un amour profane aux pieds d'une femme qui les captive; parce que, occupés d'objets plus sérieux, ils dédaignent les affections qui replient l'âme sur la terre et alourdissent son vol. Dieu semble même avoir voulu leur épargner jusqu'à la tentation de descendre des hauteurs où il les a placés pour se mêler aux hommes ordinaires. Car il place autour de leur front comme une auréole, semblable à celle qui brillait au front de son serviteur Moïse, et qui, en commandant l'admiration et le respect, éloigne et comprime ces affections sensibles qui entament quelquefois l'âme de ceux qui en sont l'objet. Et si quelqu'un, ravi par la beauté de leur génie, ou entraîné par la force de leurs paroles, se sent pris pour eux d'un sentiment trop tendre ou trop humain, ils le repoussent comme par une force invisible et semblent lui dire, à l'exemple de Jésus-Christ, leur maître et leur modèle : « Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. » On se contente de les admirer, on n'ose pas les aimer.

Chez le Père Lacordaire, l'extérieur est dans une parfaite harmonie avec l'intérieur. Platon demandait à Dieu qu'il embellît son âme et qu'il en fît rejaillir la beauté sur son corps. Il semble en voyant le Père

Lacordaire qu'on ait sous les yeux la réalisation la plus parfaite de cette prière. Car sa figure est belle comme son âme, non de cette beauté matérielle, qui n'excite en ceux qui en sont témoins que des désirs grossiers et terrestres, ou une puérile admiration, mais de cette beauté toute spirituelle, qui n'est que le reflet harmonieux des hautes pensées de l'intelligence et des nobles sentiments du cœur. Son maintien, ses attitudes, ses mouvements, ses gestes, le son de sa voix, tout respire la dignité, le calme d'une âme qui se possède elle-même et qui vit habituellement dans les sphères les plus élevées. Sa tête est penchée légèrement à gauche, comme si, chargée de pensées, elle s'inclinait sous le faix et cherchait un appui. Ses mains sont croisées l'une sur l'autre dans une attitude qui ressemble à celle de la contemplation ou de la prière. Son regard, toujours large et profond, semble fixé sur quelque saint objet que lui montrent les anges. La pensée en illumine les profondeurs de ses brillantes clartés, et semble se jouer dans ce prisme vivant, comme la lumière du soleil dans les vapeurs de l'arc-en-ciel. Sa pose est ordinairement celle d'un homme qui écoute : ses traits expriment l'attention douce et calme d'une âme qui ne perd jamais la présence de Dieu. La blancheur de sa robe est comme le reflet de la pureté de son âme, et la maigreur de son visage, indice d'une mortification soutenue, en donnant plus de saillie aux os, permet de suivre plus facilement, dans le jeu mobile de ses traits, toutes les ondulations de sa pensée. Sa tête, longue en comparaison du reste du corps, semble annoncer que cet homme a été surtout créé pour les hautes fonctions de l'intelligence. On peut trouver des corps plus beaux que le sien; on n'en peut trouver de plus harmonieux ni qui semblent être plus près de l'âme.

Sa conversation, toujours spirituelle, toujours vive et animée, illuminée de temps en temps par les éclairs de génie qui jaillissent de cette riche intelligence, s'élève parfois jusqu'à la hauteur des plus sublimes enseignements, par la grandeur des vues, par la finesse des observations, ou par le pittoresque des images qui tombent de ses lèvres comme les fleurs tombent de la branche qui les soutient. Jamais aucun mot trivial, aucune expression inconvenante ne lui échappent, et, malgré cette réserve et cette dignité qui ne se démentent jamais, sa conversation ne perd rien du naturel et de la simplicité qui en font le charme. Sa charité, toujours indulgente et miséricordieuse, épargne avec une grâce charmante la mèche qui fume encore, le roseau qui se soutient encore sur sa tige à demi brisée. Il n'est sévère et impitoyable que pour les hommes qui mettent à l'abri du pouvoir dont ils sont revêtus les faiblesses ou les vices de leur cœur. L'absence de naturel lui est souverainement antipathique dans les autres.

Le Père Lacordaire ne perd rien à être vu de près. Il est aussi beau, aussi grand au coin du feu que dans la chaire, aussi attachant dans la conversation la plus familière que dans les conférences les plus élevées. Ses lettres valent ses discours les plus soignés. Rien n'égale la simplicité, la grâce, la naïveté dont elles sont empreintes. Lorsqu'elles seront imprimées, après sa mort, elles formeront une collection précieuse, elles feront connaître l'illustre dominicain sous un point de vue tout nouveau, et révèleront en lui des qualités de cœur et d'esprit, que ne peuvent soupçonner ceux qui n'ont fait qu'entendre ou lire ses conférences [1]. Comme toutes les natures riches et

1. Les lettres de Lacordaire ont été publiées : *Lettres à des jeunes gens* (1862), *à Mme de la Tour du Pin* (1863), *à Mme Swe-*

abondantes, il sait varier ses tons avec une admirable souplesse, et passer du grave au familier, et du sublime à la plus aimable simplicité. Sa gravité toute sacerdotale n'a rien de guindé ni d'affecté, rien qui puisse effaroucher un homme du monde. On voit qu'elle est la manifestation naturelle de cette dignité intérieure que la grâce donne aux âmes où elle habite, et de la majesté du sacerdoce chrétien. Je ne connais personne qui soit plus prêtre que lui dans tout son extérieur et qui le soit avec moins d'efforts et d'apprêt.

Le Père Lacordaire a certaines particularités que ne manquent jamais d'avoir ceux qui se distinguent des autres par une individualité fortement accentuée. Il a même de ces petites manies qui, sans nuire en rien au caractère et sans affaiblir le moins du monde la haute opinion qu'on a d'un homme, le rapprochent de ses semblables et ajoutent à l'admiration qu'il inspire ce sentiment plus vif et plus familier que produit toujours la nature prise sur le fait. Un grand homme sans originalité serait inabordable, à moins qu'il ne fût un saint. Les singularités du Père Lacordaire tiennent presque toutes à un amour excessif de l'ordre et de tout ce qui s'y rapporte. Son excessive propreté, qui s'arrête toujours à la limite où commence le luxe ou la recherche tient à ce sentiment de l'ordre si développé chez lui. Une chaise qui n'est pas à sa place, un petit morceau de bois ou de papier tombé à terre, en voilà assez pour le mettre mal à l'aise, et s'il connaît assez ceux avec qui il se trouve, il ne se donnera pas de repos qu'il n'ait remis à sa place l'objet qui l'offusquait.

tchine (1864), *Correspondance inédite* (1870), *Lettres inédites* (1874), *à Mme de Prailly* (1885), *à Th. Foissel* (1886), *Lettres nouvelles* (1895), *à un ami de séminaire* (1898).

Ce qui nous charme et nous attache si vivement chez les enfants, c'est qu'ils se montrent tels qu'ils sont sans arrière-pensée, ni calcul ; c'est que la nature est chez eux plus forte que l'art et l'usage. L'originalité donne aux hommes remarquables quelque chose de la grâce et de la naïveté des enfants, et forme avec les grandes qualités de leur intelligence ou de leur caractère un contraste qui plaît et frappe en même temps. Leurs singularités sont des formes qui n'ont pu entrer dans le moule ordinaire. trop étroit pour elles.

*
* *

C'est à cette époque que je fis la connaissance de Choron, chez qui le sens musical était développé d'une manière vraiment extraordinaire [1]. Son âme vivait au milieu des sons comme les autres hommes vivent au milieu des objets qui les entourent, et sa vie était une harmonie continuelle. Cet homme n'avait qu'un sens : c'était l'ouïe, et ce sens avait tellement absorbé chez lui tous les autres, qu'il les avait réduits à une sorte d'inaction et d'insensibilité. Quand il marchait dans les rues de Paris, il semblait ne rien voir, parce qu'il écoutait toujours quelque chose. Son oreille, dont l'exquise délicatesse avait encore été développée par un exercice continuel, ne laissait échapper aucun son, aucun cri, aucun bruit. Toutes les voix trouvaient un écho dans son âme, et y éveillaient un sentiment agréable ou pénible. Il vivait de sensations et

1. Choron, né en 1792, fut chargé, en 1812, de réorganiser les maîtrises ; il fut directeur de l'Opéra et écrivit (en collaboration avec La Fage) un *Manuel de musique* (6 vol., 1836).

d'émotions, et l'on a peine à comprendre comment il a pu vivre avec une organisation si facile à ébranler, si profondément et si diversement agitée. Je ne sais s'il a jamais composé quelque chose : mais du moins personne n'a mieux compris, mieux apprécié, ni senti plus délicatement les compositions des autres. Peut-être même l'exquise sensibilité de son âme sous ce rapport lui rendait-elle impossible ou du moins très difficile la composition qui exige souvent beaucoup de travail et de patience. D'ailleurs il était trop plein des chefs-d'œuvre des grands maîtres pour pouvoir se contenter de peu, et il était trop impatient, trop vif et trop impressionnable, pour se soumettre à toutes les conditions qu'exige le travail de la composition. Mais n'est-ce pas composer que de sentir et de faire exécuter par les autres, comme il le faisait, les chefs-d'œuvre des maîtres les plus illustres !

Il avait formé à Paris, sous les auspices et avec la protection de la duchesse de Berry, une école d'enfants et de jeunes gens qu'il avait pénétrés de son esprit et de son goût, et qui étaient devenus en quelque sorte pour lui comme les touches dociles d'un clavier qu'il faisait résonner sous l'impression de son puissant génie. Passionné pour les œuvres religieuses des maîtres du dix-huitième siècle, si peu connus chez nous, il était parvenu, à force de soins et de patience, à trouver des hommes capables de les exécuter, et un public capable de les apprécier et de les sentir. Les oratorios de Joseph Haydn et de Haendel étaient rendus par la jeune école qu'il avait réunie autour de lui avec une perfection que les Allemands eux-mêmes auraient pu nous envier. La plupart de ses élèves étaient des enfants, qu'il avait en quelque sorte recueillis dans les rues de Paris et les principales villes de France, et dont les

voix l'avaient frappé. Il faisait chaque année des excursions artistiques, afin de chercher des sujets pour son école, au moyen de laquelle il voulait faire revivre en France le goût de la musique sérieuse, et renouer le fil de la tradition interrompue dans cet art comme dans tous les autres domaines de l'intelligence. Un enfant qui chantait dans la rue, ou qui se disputait avec son camarade attirait son attention, et le timbre de sa voix, la vivacité de sa gaîté, la noblesse des attitudes lui faisaient pressentir quelquefois tous les trésors et toutes les gloires cachés sous les dehors d'une condition humble et pauvre. C'est ainsi qu'il devina Duprez, rien qu'en l'entendant chanter dans une rue. C'est ainsi encore qu'il devina Rachel, lorsqu'elle n'avait encore qu'une dizaine d'années, et que, frappé par l'harmonie de sa voix, il l'amena chez un de ses amis, en lui disant dans une sorte de ravissement prophétique : « Mon cher, je vous présente la première tragédienne de l'époque [1]. »

Ses études et ses investigations lui avaient fait découvrir dans les bibliothèques de Paris d'admirables œuvres de nos plus vieux compositeurs, des chansons du quinzième et du seizième siècles, qui exprimaient avec une parfaite ingénuité le caractère vif, gai et léger de la nation française, et dont l'exécution variait agréablement le ton sérieux et

1. Choron, s'étant aperçu que la voix de Rachel ne se développait pas, la présenta à Saint-Aulaire, qui avait ouvert, rue Saint-Martin, à l'ancien théâtre Molière, une école dramatique. Védel, caissier du Théâtre-Français, vit Rachel dans une représentation chez Saint-Aulaire, la signala à son directeur, Jouslin de la Salle, qui la fit entrer au Conservatoire. En 1838, Rachel, après un court séjour au Gymnase, débutait au Théâtre-Français, que dirigeait alors Védel. Cf. article de la *Revue des races latines*, 1859, par Védel.

grave de ses concerts. Malheureusement, en perdant ses protecteurs, il perdit les moyens de continuer l'œuvre qu'il avait commencée, et comme son œuvre, c'était sa vie, il ne tarda pas à mourir de douleur et d'ennui, car il ne pouvait plus entendre ces beaux chants, ces belles mélodies, auxquelles s'étaient accoutumées ses oreilles, et qui étaient devenues comme l'aliment habituel de son âme. La dispersion de son école fut une perte pour la France ; lui seul peut-être pouvait ressusciter et entretenir parmi nous ce feu sacré, qui avait inspiré les beaux génies des siècles précédents.

Les répétitions qui précédaient ses concerts étaient plus curieuses et plus intéressantes peut-être que les concerts eux-mêmes : c'était là que cette personnalité si vive, si impressionnable, si originale, s'exprimait avec une entière liberté au milieu de ces enfants, qui étaient en quelque sorte les fils de son intelligence et de son génie; et qui, accoutumés à ses excentricités, ne s'étonnaient ni de ses exclamations, ni de ses mouvements brusques et impétueux. Un son faux le jetait dans des états difficiles à décrire ; le plus petit défaut dans l'ensemble était senti par lui, et ébranlait ses nerfs toujours tendus comme les cordes d'une lyre. Ses relations avec l'abbé de Lamennais m'avaient servi d'introduction auprès de lui et m'avaient obtenu la faveur d'assister aux répétitions de ses concerts. Ces relations n'avaient pas été sans influence sur l'esprit et les habitudes de M. Choron, et quoiqu'il ne puisse être considéré comme un disciple de l'abbé de Lamennais, il lui devait cependant une partie des qualités qui le distinguaient, et il représentait, dans l'art auquel il avait voué sa vie, l'élément traditionnel dont l'abbé de Lamennais était le plus ardent défenseur. Aussi l'admiration de ce dernier pour

M. Choron était sincère et profonde, et bien sou vent il nous avait parlé de lui avec les plus grands éloges. Il fallait que l'influence de cet homme illustre s'étendît partout et que son génie se reflétât dans tous les domaines de l'intelligence.

DEUXIÈME PARTIE

A TRAVERS L'ALLEMAGNE

CHAPITRE PREMIER

SUR LE CHEMIN DE MUNICH

Nous étions arrivé à Paris, avec l'intention d'aller à Rome achever nos études théologiques; les événements qui s'étaient passés dans la Péninsule, les bruits de guerre, et d'autres causes encore, nous empêchèrent d'exécuter notre projet, et portèrent d'un autre côté nos regards et nos espérances. Nous partîmes de Paris pour l'Allemagne dans le mois de mars, le jour même où Casimir Périer fut chargé de composer un ministère qui pût lutter sérieusement contre le désordre et l'anarchie[1].

Nous nous arrêtâmes quelques semaines à Strasbourg, qui était pour nous comme le vestibule de l'Allemagne, et comme le confluent de ces deux courants d'idées qui parcourent l'Europe, et lui donnent sa forme et son caractère. Je voulais d'ailleurs contempler et étudier à loisir ce magnifique dôme, qui fut pour moi, dans le domaine de l'architecture, ce qu'avait été dans le monde des sons l'oratorio de Judas Macchabée, que j'avais entendu à Paris chez

1. Le ministère Casimir Périer se forma le 13 mars 1831.

Choron. La vue de cet admirable monument fut pour mon esprit comme une révélation, car elle me fit discerner des instincts, des aptitudes et des sentiments que je ne me soupçonnais même pas. Tant il est vrai que le développement de l'intelligence est le résultat de l'expérience et de l'éducation, et que l'homme le plus heureusement doué peut rester enseveli dans une médiocrité profonde, si rien ne vient le tirer de sa sphère pour le transporter dans un monde plus élevé. Mais jusque-là mes yeux n'avaient encore jamais été frappés par un ouvrage fait de main d'homme. J'avais bien admiré quelquefois les sites et les scènes de la nature, où j'avais cru remarquer un caractère particulier de grandeur et de majesté. Encore est-il vrai de dire que cette admiration avait été plutôt un instinct vague qu'un sentiment réfléchi, et que je n'avais jamais cherché à m'en rendre compte et à l'analyser. Pendant le séjour que j'avais fait à Paris, les monuments que j'avais eus sous les yeux, m'avaient peu frappé. J'étais resté, je dois le dire à ma honte, presque froid et insensible sous les voûtes de Notre-Dame et dans la cour du Louvre. Peut-être les émotions si vives et si variées, qui avaient agité mon âme pendant mon séjour dans cette capitale, où l'émeute grondait à chaque heure, ne m'avaient laissé ni le calme, ni la sérénité dont l'intelligence a besoin pour regarder et comprendre une œuvre architecturale. Il n'en était plus de même à Strasbourg. Là mes yeux n'étaient distraits par aucun autre spectacle, et mon esprit pouvait donner toute son attention à ce magnifique monument, qui, à lui seul, est plus grand, plus considérable, plus précieux que la ville tout entière.

Peut-être aussi le moment n'était pas encore venu pour mes yeux et pour mon esprit de saisir et de comprendre ces belles lignes dont l'harmonie reflète

la splendeur des œuvres de Dieu. Car il y a dans la vie de l'homme, aussi bien pour le développement de son intelligence que pour le perfectionnement de sa volonté, des temps favorables, et comme des jours de salut, où la lumière lui apparaît tout à coup et lui montre pour la première fois des objets qu'il n'avait point aperçus jusque-là. Dante et Shakespeare avaient initié mon âme aux ineffables beautés de la poésie. Saint Thomas m'avait emporté sur les ailes de son génie jusqu'aux sommets les plus élevés de la pensée humaine, et m'avait appris en quelque sorte à regarder sans sourciller cette lumière incréée, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Haendel m'avait introduit dans ce sanctuaire où l'âme, bercée par les sons les plus doux et comme enveloppée d'harmonie, croit entendre les derniers retentissements des célestes concerts. Le dôme de Strasbourg m'initia aux mystères de cet art sacré, qui semble avoir avec la religion des relations plus intimes, et qui, par sa simplicité et sa grandeur, rapproche, plus que tous les autres, l'homme de Dieu lui-même. Car Dieu, en tant qu'il se rend visible à nous par ses œuvres, est surtout architecte. Et l'univers, qu'est-ce autre chose qu'un temple magnifique que Dieu s'est construit lui-même, et dont l'homme est le prêtre ?

Trois semaines n'étaient pas trop pour étudier ces pierres, ces lignes, ces statues, ces arcs, ces ogives, ces vitraux, ces symboles, ces mystères, dont l'ensemble forme un des plus admirables chefs-d'œuvre que la main de l'homme ait produits. Je passais chaque jour cinq ou six heures sous ces nefs sombres que semble remplir la majesté de Dieu. Ma chambre donnait sur le côté nord du dôme, et de mon balcon je pouvais étudier et admirer ce beau livre qui raconte si bien la puissance et la grandeur de Dieu. Pour que rien ne m'échappât, je m'étais procuré à la

bibliothèque les ouvrages les plus remarquables sur l'architecture religieuse du moyen âge, et particulièrement celui que venait de publier sur le dôme de Cologne Sulpice Boisserée, dont le patriotisme intelligent et sincère recherchait avec une admirable persévérance toutes les gloires de l'Allemagne, afin de féconder l'avenir par les souvenirs du passé et d'enflammer l'ardeur des contemporains par le spectacle des grandes choses qu'avaient faites leurs glorieux ancêtres[1].

En passant par Stuttgard, nous assistâmes à la représentation d'un opéra de Weber; c'était le premier opéra que j'entendais. Nous n'entrâmes au théâtre qu'avec une certaine inquiétude que notre raison s'efforçait de combattre, mais qu'entretenaient, malgré tous nos raisonnements, l'éducation et les habitudes de notre vie. Nous fûmes frappé de l'ensemble et de la perfection avec laquelle fut exécuté l'admirable ouvrage de ce grand maître. C'est surtout dans l'harmonie qu'excelle le génie allemand; nulle part on ne trouve plus de justesse, plus d'assurance dans l'exécution. L'orchestre est toujours remarquable par l'ensemble et l'unité, quelque nombreux qu'il soit d'ailleurs. Chacun exécute sa partie comme s'il l'avait composée lui-même, tellement il est pénétré de la pensée et du génie de l'auteur.

Je sortis du théâtre ravi, et je dois avouer que je n'emportai avec moi aucune impression qui pût

1. Sulpice Boisserée fit paraître en 1831 sa fameuse *Histoire de la cathédrale de Cologne*. — Sur Sulpice Boisserée (1783-1854) et Melchior Boisserée (1786-1851), voir le recueil de lettres publiées, en 1861, par la veuve de Sulpice, sous le titre : *Sulpiz Boisserée*, en deux volumes (Stuttgard, Cotta). L'historien Bohmer appelait ce recueil un trésor de la nation. (Note de M. Goyau, *op. cit.*, t. I, p. 217, note.) A cet endroit, d'ailleurs, on lira avec fruit les belles pages consacrées aux Boisserée par M. Goyau.

alarmer la délicatesse de ma conscience, aucun souvenir, aucune image qui pût en ternir la limpidité. Je me sentais, au contraire, élevé en quelque sorte au-dessus de moi-même et transporté dans une sphère supérieure. J'étais étonné de mes inquiétudes et des préjugés qui en étaient la source. Je ne comprenais pas l'importance qu'on attache chez nous au théâtre, et la sévérité avec laquelle on en défend généralement la fréquentation. Il me semblait, au contraire, en analysant avec impartialité les impressions que je venais d'éprouver, qu'il serait non seulement possible, mais encore facile, de donner un but moral aux représentations scéniques, et de les disposer de telle sorte qu'elles servissent en même temps à former le goût et à corriger les mœurs. Ces deux effets d'ailleurs sont bien plus intimement unis qu'on ne le suppose ordinairement. L'absence ou la dépravation du goût amène presque toujours infailliblement une détérioration plus ou moins profonde du sentiment moral qui dégénère tôt ou tard en une certaine rudesse ou grossièreté, laquelle dispose singulièrement à la corruption du cœur. D'ailleurs il faut bien le dire, la constitution physique ou morale de l'homme est telle que la récréation lui est absolument nécessaire, et que sans elle il ne tarderait pas à tomber dans une sorte de barbarie et de brutalité également funeste à son âme et à son corps. Or si la récréation est un des besoins les plus impérieux de son être, si elle réclame une portion plus ou moins considérable de sa vie, il est donc souverainement important au point de vue moral de disposer les choses de telle sorte que le plaisir, tout en opérant une diversion salutaire, ne l'éloigne jamais du but élevé vers lequel il doit tendre sans cesse.

Les plaisirs les plus nobles et les plus purs sont ceux qui élèvent l'homme au-dessus de la sphère ma-

térielle où il vit. Ceux au contraire qui le font descendre en quelque sorte au-dessous de lui-même, et qui ne lui demandent que l'action et le concours de ses forces corporelles, tiennent le dernier rang. Si l'on voulait apprécier le théâtre d'après ce critérium, on le jugerait peut-être beaucoup moins sévèrement, et, au lieu de le condamner d'une manière presque absolue, on distinguerait avec soin les représentations qui, par leur nature, tendent à déprimer l'homme, en affaiblissant en lui le sentiment moral et en surexcitant au contraire ses appétits matériels et grossiers, de celles qui intéressent et éveillent les instincts les plus nobles et les plus généreux de son cœur. Contre les premières, on ne saurait jamais être trop sévère, et on ne peut jamais être trop indulgent pour les secondes. Bien des fois une belle mélodie a fait monter dans mes yeux des larmes de dévotion ou de repentir, et fait descendre de douces prières sur mes lèvres. Oui, dût-on regarder cet aveu comme un paradoxe, plus d'une fois la grâce est venue parler à mon cœur jusque dans ces lieux où d'autres vont chercher le péché. Si le théâtre était ce qu'il doit être, il n'y aurait point de récréation plus noble pour l'homme, plus appropriée à ses besoins et à sa natureet plus digne de ses hautes destinées. Il est moins utile et moins nécessaire peut-être d'interdire aux hommes le théâtre, que de les rendre capables d'en braver les dangers, en leur apprenant à en goûter les jouissances, et c'est là le but d'une éducation solide et chrétienne. Les dangers des théâtres tiennent moins à la chose elle-même qu'aux dispositions de ceux qui les fréquentent, au degré de culture de leur esprit, à l'imperfection de leur goût et à la direction générale de leur vie. Former le goût, inspirer à l'homme le sentiment et l'amour du beau, l'élever au-dessus des réalités de la vie, et le rapprocher de cet idéal

que l'homme le plus vulgaire entrevoit parfois dans les moments où son esprit est le mieux disposé, tel est le plus sûr moyen de prémunir le cœur contre les séductions du théâtre.

Si elles sont moins dangereuses en Italie ou en Allemagne qu'en France, cette différence ne tient point à la nature des pièces qu'on y joue, à la moralité de ceux qui les représentent, à la mise plus ou moins décente des femmes qui y assistent, car, sous ce rapport, la diversité est peu sensible ; mais elle tient surtout à la disparité des mœurs, des habitudes et de l'éducation. En Italie, le fond de l'âme et de la vie est chrétien, et ce fond donne au caractère plus de consistance et de solidité, plus d'élévation aux pensées, plus de force au cœur. En Allemagne, l'âme est prémunie contre les impressions grossières que pourrait éveiller le théâtre, par un certain idéalisme qui la tient toujours au-dessus des réalités vulgaires de la vie, et qui, s'il a l'inconvénient d'obscurcir quelquefois l'esprit, a aussi l'immense avantage de préserver le cœur et de l'empêcher, quand il s'égare, de descendre trop bas, ou d'aller trop loin. La conscience en Italie, l'imagination en Allemagne, servent de cuirasse au cœur et le rendent moins accessible aux traits de la volupté. Chez nous, les sens sont éveillés de bonne heure, l'esprit manque de simplicité et le cœur d'ingénuité. Le caractère français est positif ; il saisit et comprend la réalité, il s'y attache et laisse échapper l'idéal, que trop souvent il méprise. Or, si au théâtre vous détournez les yeux de l'idéal qu'on y représente pour les attacher à la réalité, votre esprit et votre cœur, n'étant plus soutenus par une pensée supérieure, se trouvent exposés sans défense aux séductions qui s'adressent aux sens, et qui sont si nombreuses dans certaines représentations. J'ai remarqué généralement dans mes voyages que le

goût des spectacles dramatiques ou lyriques coïncide avec une certaine dignité de mœurs et de manières, qui va quelquefois même jusqu'à l'exagération. Ainsi l'Italien, qui vendrait sa chemise pour aller au théâtre, a dans ses attitudes, dans ses manières et, dans ses mouvements quelque chose de théâtral; et dans la conduite ordinaire de la vie, une certaine fierté qui lui sert en quelque sorte d'échelle, quand il descend dans les profonds abîmes du vice et de l'erreur. Chez nous, le cabaret remplace pour le peuple le théâtre, et les brutales jouissances de l'ivrognerie lui tiennent lieu de celles que lui procureraient, à moins de frais, les représentations scéniques. L'ivrognerie, la grossièreté des manières et du langage sont des vices très rares chez les peuples qui aiment les spectacles, et très communs, au contraire, chez ceux qui n'en connaissent ou n'en apprécient point les émotions.

A Ulm, nous visitâmes avec un vif intérêt la magnifique église, qui sert aujourd'hui de temple aux protestants, et qui a perdu en grande partie, entre leurs mains, sa destination primitive. Les sculptures du chœur sont peut-être les plus remarquables que je connaisse en ce genre. C'est une véritable galerie de grands hommes, composée avec cette largeur de vue et cette admirable tolérance propres au moyen âge. A cette époque, le moindre rayon de lumière était considéré comme une émanation du Verbe de Dieu, et la foi le reportait respectueusement à son foyer. L'esprit humain ignorait encore cette ingratitude, si commune aujourd'hui, qui nous fait oublier les hommes dont l'intelligence ou les vertus, les soins et les travaux ont enrichi l'humanité, et creusé, pour ainsi dire à la sueur de leur front, le lit où coule à pleins bords ce fleuve du progrès dont nous sommes si fiers. Nous accusons les siècles passés

d'intolérance, et nous en montrons bien davantage encore. Ils respectaient les monuments et les traditions antiques, lors même qu'ils appartenaient à un ordre d'idées et de choses différent du leur. L'Eglise plàçait dans ses temples les sybilles des peuples païens, à côté des prophètes du peuple de Dieu; les philosophes de Rome et d'Athènes, à côté des pères et des docteurs; Platon, près de saint Augustin; Aristote, près de saint Thomas. Dans son respect profond pour l'intelligence humaine, reflet du Verbe divin, elle recueillait, avec un soin pieux, toutes les pensées que le passé avait léguées à l'avenir; elle les entrelaçait comme des fleurs précieuses aux pensées que l'esprit de Dieu avait inspirées à ses pontifes et à ses docteurs, et elle en formait comme une seule couronne, dont la variété rehaussait encore la beauté et l'éclat.

A Augsbourg, tous les souvenirs étaient effacés dans notre esprit par le souvenir douloureux de cette diète, pendant laquelle Luther présenta à Charles-Quint cette fameuse *confession* de foi, qui scellait si tristement la division entre les divers membres de la famille européenne, et devait servir de bannière aux luttes les plus funestes et aux discordes les plus affreuses. La ville d'Augsbourg est sous la protection de sainte Affre, cette illustre courtisane, qui, après avoir livré son corps aux ardeurs de la volupté, se fit chrétienne et le livra courageusement aux flammes du martyre. Ces deux images si opposées, du moine apostat et de la pécheresse purifiée par le martyre, flottaient devant mon esprit et produisaient en moi deux impressions bien contraires, l'une de terreur à la vue des jugements de Dieu qui laisse aller jusqu'à l'apostasie un homme qu'il avait appelé à la pratique de la perfection chrétienne, l'autre de reconnaissance et d'amour à la vue de cette bonté

ineffable, qui donne pour patronne et pour protectrice à une ville tout entière une femme qui, après l'avoir scandalisée par ses désordres, l'a édifiée par la constance de son martyre et l'héroïsme de sa mort.

CHAPITRE II

A MUNICH. — LES CHEFS DU MOUVEMENT CATHOLIQUE EN ALLEMAGNE

Arrivé à Munich, nous nous empressâmes de présenter à M. Ernest de Moy la lettre de recommandation que M. de Cazalès nous avait donnée pour lui. Le *Correspondant*, dont M. de Moy était rédacteur, formait entre nous et lui un lien naturel. Il nous accueillit avec cette simplicité et cette bonté allemandes, que rehaussaient encore en lui l'amabilité et la politesse françaises. Allemand par sa mère, il avait pour père un émigré français, qui s'était établi à Munich, où il avait ouvert un magasin d'objets de luxe et de mode. Le docteur de Moy était professeur libre à l'université de Munich. L'antipathie et les ressentiments du roi de Bavière lui avaient fermé la carrière du professorat légal, dont il était digne autant par l'élévation de son caractère, que par la distinction de son esprit [1].

1. Le roi Louis de Bavière était devenu amoureux de sa belle-sœur; comme il multipliait sans prétexte les visites chez le docteur de Moy, celui-ci l'éconduisit avec fermeté : « Il partit le dépit dans l'âme, et prévenu contre le docteur de Moy qu'il avait cru trouver plus complaisant. » (Ch. Sainte-Foi.)

Le docteur de Moy poussa la complaisance à notre égard jusqu'à nous accompagner lui-même dans la ville, pour nous trouver un logement, faisant les conditions et nous servant d'interprète, car nous ne savions pas assez d'allemand pour nous faire comprendre et pour comprendre les autres. Nous louâmes une chambre chez un vieillard dont le fils était comparse au théâtre, et qui recevait lui-même, de la bonté du roi, une modique pension. Une fois installés, nous priâmes le docteur de Moy de nous présenter chez ses amis, qui étaient alors les chefs du mouvement catholique en Allemagne, et dont les noms, illustrés par de glorieux travaux, nous étaient déjà connus.



Le premier de tous, non seulement par l'âge, mais encore par le génie et par le caractère, était Joseph Görres. C'était une nature riche, féconde, inépuisable, infatigable, qui semblait plus riche à mesure qu'elle donnait davantage, et dont le travail augmentait encore les forces et l'énergie. La vie de cet homme est pour ainsi dire une histoire, tant elle est remplie d'accidents et de vicissitudes. Sa personnalité, si puissante et si complexe, semble se composer de plusieurs hommes, entés les uns sur les autres, au profit du dernier qui les résume tous, et de la vérité catholique à la défense de laquelle il a consacré les derniers efforts de son génie et ses plus importants travaux.

Görres naquit à Coblentz en 1776. Il adopta avec l'ardeur de son caractère et l'enthousiasme de son imagination les idées et les principes que la Révo-

lution française avait répandus dans le monde. A l'âge de vingt ans, il se faisait déjà remarquer dans les clubs et dans les réunions populaires par l'exaltation de ses opinions et par le feu de son éloquence. Il publia un journal intitulé : *La Feuille rouge*, et montra dès lors les premiers rayons de cette auréole de gloire qui devait le couronner plus tard. Un article, dont le prince de Hesse s'était trouvé offensé, fit supprimer cette feuille, qui reparut bientôt sous un autre titre. En 1799, la conduite arbitraire du général Leval, qui commandait sur la rive gauche du Rhin, provoqua les réclamations unanimes de la province. Une députation fut chargée de les porter de Mayence au représentant Lakanal. Plus tard, il fut envoyé à Paris. à la tête d'une autre députation, pour demander la réunion du pays à la France. Mais la révolution du 18 Brumaire arriva sur ces entrefaites et la députation ne put pas même obtenir une audience du Premier Consul. Görres revint à Coblentz, ennuyé et fatigué de la vie politique.

Son intelligence pouvait s'appliquer également à toutes les branches des connaissances humaines, tellement elle était riche et féconde; il chercha dans la science et la littérature une diversion aux ennuis et aux dégoûts de la politique. Il accepta la place de professeur d'histoire naturelle et de physique dans une école secondaire de Coblentz. Ce fut alors qu'il publia ses *Aphorismes sur l'organonomie*, ses *Aphorismes sur l'art*, son *Organologie*, et son ouvrage intitulé : *Foi et Science*, faisant ainsi marcher de front l'art, les sciences naturelles, la théologie et la philosophie. En 1806, il s'établit à Heidelberg, où il publia, avec Brentano et Arnim, la *Feuille des Solitaires* et les *Livres populaires d'Allemagne*, cherchant à ranimer parmi ses compatriotes l'amour des anciennes traditions, et rallumant ainsi leur patrio-

tisme à son véritable foyer. C'est aux soins et aux efforts de ces trois hommes si éminents, que l'Allemagne doit en grande partie la conservation, ou plutôt la résurrection de ses vieilles légendes et de ses contes populaires, qui ont contribué peut-être plus que toute autre chose à la rénovation de cet esprit et de ce patriotisme allemands, qui, quelques années plus tard, devaient produire des merveilles et devenir si funestes à la France.

Il semble qu'il était dans les destinées de cet homme, de parcourir tous les domaines de la science et de la pensée. Nous l'avons vu artiste, médecin, orateur des clubs, théologien, philosophe. Nous l'avons vu remonter aux sources mêmes du langage et des traditions de l'Allemagne, se faire enfant, pour ainsi dire, et étudier les contes et les légendes de son pays. Maintenant, il va se livrer à l'étude des langues orientales, traduire des ouvrages persans, et résumer tous ses travaux dans une *Histoire des mythes de l'Asie*. Puis son esprit ingénieux et mobile va se tourner vers la poésie du moyen âge et étudier avec une infatigable ardeur les poèmes héroïques, qui sont comme la source de la littérature et des traditions allemandes. Mais Görres était avant tout un homme politique et un tribun. Son caractère ardent, son imagination vive et impétueuse, sa volonté de fer, son style énergique et imagé, sa passion pour la liberté et pour l'indépendance de sa patrie, le rendaient singulièrement propre à soulever les masses et à leur communiquer le feu dont il brûlait lui-même. L'homme politique s'était endormi en lui, fatigué par les déceptions qu'il avait éprouvées. Les événements de 1813 le réveillèrent, et il commença en 1814 la publication du *Mercure du Rhin*, qui exerça une si grande influence en Allemagne, que Napoléon l'appelait *la quatrième puissance*.

L'Allemagne n'avait point encore eu, et n'aura peut-être jamais de feuilles politiques qui puissent être comparées à ce journal, qui fut, pendant une année entière, pour l'Allemagne, comme un soufflet de forge, dont le souffle puissant et continu ravivait sans cesse le patriotisme et le courage des populations allemandes, et entretenait parmi elles la haine contre la France et le désir de venger sur elle les affronts et les humiliations d'une longue et affreuse servitude. Quand l'Allemagne fut vengée, et que ses princes victorieux furent remontés sur leurs trônes, ils oublièrent les promesses qu'ils avaient faites, et le langage énergique de Görres, qu'ils avaient encouragé lorsqu'il pouvait servir leurs desseins, commença à leur déplaire. Et le journal auquel ils devaient peut-être en grande partie leurs triomphes, fut interdit en 1816. Görres était impitoyable pour ces princes parjures, qui trahissaient si promptement leurs serments, et provoquaient l'explosion de l'esprit révolutionnaire par leur conduite arbitraire et despotique. C'est sous cette impression qu'il écrivit sa brochure sur l'*Allemagne et la Révolution*, qui mécontenta tellement le gouvernement prussien, qu'on donna l'ordre de le renfermer dans une forteresse. Averti à temps du danger qui le menaçait, il put chercher un refuge en France, chez ce peuple contre lequel il avait déchaîné toutes les colères de ses compatriotes. Il publia encore plusieurs ouvrages politiques dans le même sens.

Le roi de Bavière, en l'appelant à l'université de Munich, comme professeur d'histoire générale, donna une nouvelle direction à ses pensées et à ses travaux. Pendant le séjour qu'il avait fait à Strasbourg, Görres avait senti l'impulsion de la grâce [1].

1. Cette évolution a particulièrement irrité Henri Heine, qui écrivait dédaigneusement dans *l'Allemagne* (édit. de 1891, p. 298) :

C'est là que Dieu l'attendait pour dompter son intelligence sous le joug de la foi, et captiver sa volonté si fière et si indépendante. A partir de ce moment, ce grand homme ne s'est jamais démenti. Une fois à Munich, il renonça pour toujours à la carrière politique, qui avait été pour lui la source de tant de dégoûts et d'ennuis, et se livra tout entier aux études historiques que lui commandait sa nouvelle position. C'est là qu'il composa son grand ouvrage sur la mystique, si riche de faits et d'observations, mais dont la partie théorique est, comme dans tous les autres ouvrages de l'auteur, obscure, vague et difficile à comprendre. Car ce qui manquait à Görres, ce n'était pas l'esprit philosophique ; il l'avait au contraire à un degré remarquable, mais c'était l'ordre et la clarté. Il savait trop de choses et il n'avait pas assez digéré ce qu'il savait ; quand il écrivait, son esprit était comme assailli par les faits et les idées qu'il y avait accumulés, et qui semblaient vouloir sortir tous à la fois. Et comme il était poète et d'une imagination luxuriante, il ne pouvait parler que par images, de sorte que le vague de l'expression venait bien souvent augmenter encore l'obscurité de la pensée[1].

« Quand M. Gœrres, délaissé par les princes, n'eut plus rien à se mettre sous la dent, il se jeta dans les bras des jésuites. Il les sert encore à cette heure, et il est un des principaux soutiens de la Propagande de Munich. Je le vis là, il y a plusieurs années ; je le vis dans tout l'éclat de son abaissement. Il faisait des lectures sur l'histoire universelle devant un auditoire qui était primitivement composé de séminaristes. » Sur cet enseignement de Gœrres, voir GEORGES GOYAU, *l'Allemagne religieuse, le Catholicisme* (1800-1848), t. II, pp. 67 et sqq.

1. « Ceux qui ont lu sa *Mystique chrétienne*, dit Rio, comprendront sans peine qu'il n'était pas donné à tous ses auditeurs de suivre cet aigle dans son vol, et qu'il devait arriver quelquefois aux plus attentifs de le perdre de vue, surtout quand ils étaient aussi peu familiarisés que je le fus d'abord, avec les brusques allures de son esprit et avec l'accentuation tant soit peu sau-

Cependant personne ne raconte plus simplement et plus clairement que lui. Ses brochures politiques sont, dans quelques-unes de leurs parties, remarquables par la clarté, la justesse et l'énergie de l'expression. J'ai dit : dans quelques-unes de leurs parties, car Görres se croyait obligé de faire précéder tous ses ouvrages d'une théorie ou d'un système qui devait en donner la clef. Et c'est presque toujours, au contraire, la partie la plus obscure et la plus embrouillée. Il écrivait avec une facilité prodigieuse. Plusieurs de ses ouvrages, surtout depuis qu'il était à Munich, ont été écrits par son fils, sous sa dictée dans les leçons publiques qu'il donnait à l'université. Pour préparer ce qu'il devait dire à cette jeunesse avide et studieuse qui se pressait en foule autour de sa chaire, il allait ordinairement se promener pendant une heure dans le jardin anglais. Puis il montait dans sa chaire, et parlait pendant une heure entière avec une facilité et une rapidité vraiment extraordinaires, surtout si l'on considère le genre sérieux, abstrait et profond des matières qu'il traitait. Et pourtant, quelque obscure que fût la matière qu'il traitait, jamais il ne s'arrêtait. Son esprit n'était jamais embarrassé, et ne cherchait jamais ni la pensée qui devait expliquer ou compléter celles qui précédaient, ni l'expression qui devait lui donner sa forme. Les pensées se suivaient sans interruption et sans effort, comme l'eau qui coule d'une source toujours abondante et intarissable. Les images pleuvaient de ses lèvres, comme les fleurs d'un arbre qu'on secoue. Il était tellement plein de son sujet,

vage qu'il donnait à ses paroles. » (*Épilogue à l'art chrétien*, t. II, p. 243.) — « On ne saurait refuser à ce penseur, écrivait Lerminier, le génie de l'infini ; mais il ignore le secret de communiquer aux hommes le Dieu dont il s'inspire. » (*Au Delà du Rhin*, t. II, p. 30.)

qu'il semblait craindre, en s'arrêtant un seul instant, de perdre le fil précieux et coloré de ses pensées. Vous eussiez dit un homme qui a une course à faire et qui est pressé d'arriver à son but. Quelquefois sa tête se redressait par un mouvement noble et fier, et son regard semblait chercher au ciel la pensée ou l'expression dont son esprit avait besoin. Mais ni l'un ni l'autre ne se faisaient attendre, et s'il était quelquefois embarrassé, c'était bien plus par l'abondance des idées et des images qui accouraient en foule sur ses lèvres, que par l'indigence ou la stérilité. Son fils, accoutumé par un long exercice à la rapidité de ses paroles, recueillait, du mieux qu'il pouvait, ces discours pleins de choses profondes et de mots resplendissants. Puis, de retour à la maison, il revoyait ses notes, les mettait en ordre, et recomposait, avec l'aide de son père et sous sa direction, ces pages, qui sont restées comme un monument du génie et de l'ardeur infatigable de ce dernier.



Autant cet homme était grand, magnifique, profond, obscur quelquefois et maniéré dans son style, autant il était simple, familier, négligé même dans sa personne, dans sa conversation et dans ses manières. L'intérieur de cette famille avait un caractère de simplicité, de bonhomie, de franchise qui allait jusqu'à l'originalité. Un Français, accoutumé à la politesse froide et étudiée des salons de son pays, aurait cru, en entrant dans celui de Görres, tomber dans la hutte d'un sauvage. Vous entriez ; personne ne faisait attention à vous, personne ne se levait. A peine vous faisait-on un signe de tête, accompagné de deux ou trois paroles, marmottées entre les dents,

que vous étiez obligé de deviner. Chacun continuait, ou sa conversation, ou son travail, sans se mettre en peine de vous. Et cependant ce laisser-aller, ce sans-façon n'était l'effet ni de l'indifférence, ni de la fierté. Votre visite faisait plaisir, au contraire; on était heureux de vous recevoir, mais l'on vous recevait comme si vous eussiez été de la famille et que vous fussiez sorti de votre chambre pour entrer dans le salon. Vous étiez chez vous, c'était à vous de vous mettre à l'aise et d'admettre franchement le sans-façon qui était le caractère général de la famille. Car chez Görres il n'y avait point d'étrangers. Ce mot ou plutôt l'idée qu'il exprime, était complètement inconnue. Et l'on vous recevait ainsi, non pas après qu'une longue fréquentation avait établi entre vous et la famille des rapports de familiarité, mais après une ou deux visites. C'est que l'Allemand est éminemment hospitalier. Il n'y a point de peuple qui le soit davantage, chez qui le premier accueil soit plus gracieux, chez qui l'intimité se forme plus vite et plus facilement.

C'est ainsi que nous fûmes reçus chez Görres, dès la première visite que nous lui fîmes. C'était le soir, au moment où la famille se reposait, dans une conversation familière, des travaux de la journée. On servit le thé, repas obligé du soir pour les Allemands, qui ne savent bien causer qu'autour d'une table et au milieu de la fumée de tabac, et notre couvert se trouva mis sans formalité d'invitation. Après un repas extrêmement léger, la maîtresse de la maison s'étendit sur le canapé sur lequel elle était assise, et s'endormit sans façon. Mme Steingass, sa fille, quitta la table pour aller se coucher sur un sopha qui était au bout de l'appartement. Nous ne savions trop ce qu'allait devenir cette scène, et si l'on n'allait pas nous inviter nous-même à nous étendre sur un divan

et à dormir un peu, pour reprendre ensuite la conversation. Mais, au bout d'un quart d'heure, arrivèrent deux personnages, dont l'un portait sur ses bras une magnifique chatte qu'il caressait, et dont il cherchait à apaiser les cris. Le bruit qu'ils firent en entrant, l'exclamation avec laquelle on les accueillit, les miaulements du chat, c'en était plus qu'il ne fallait pour réveiller de leur sommeil Mme Görres et sa fille. Je vis bien, à la manière dont on les recevait, que ces deux personnages étaient des habitués de la maison. Bientôt la conversation s'anima, et je crus un instant avoir sous les yeux le spectacle de Babel. Chacun parlait de son côté, sans écouter les autres, et sans faire attention à ce qu'ils disaient. La voix du père, avec son timbre de trompette, dominait ce concert de voix discordantes. La mère murmurait entre les lèvres quelques mots qu'on ne pouvait entendre. Mlle Marie miaulait quelques phrases d'une voix haute et traînante : c'était un spectacle vraiment curieux pour un étranger. Les personnes qui venaient d'entrer étaient MM. Bertram et Sulpice Boisserée, à qui l'Allemagne doit la conservation des œuvres les plus précieuses de la peinture du moyen âge. Car tous ces hommes comprenaient que la source du vrai patriotisme est dans l'histoire, dans les institutions d'un peuple, dans le développement de son esprit et de ses formes. Tous travaillaient, chacun dans son genre, à retremper dans leurs sources le caractère allemand, soit en conservant, soit en faisant revivre, par le moyen de l'impression ou de la lithographie, les plus beaux monuments de l'art ou de la littérature. Pendant que Görres publiait les contes et les légendes de l'Allemagne, les frères Bosserée publiaient dans le même but cette magnifique collection de lithographies, qui a gardé leur nom et qui seule suffirait à leur gloire.

Animés d'un sentiment de patriotisme aussi noble que délicat, et craignant de voir passer en des mains étrangères des chefs-d'œuvre de la peinture des quatorzième, quinzième et seizième siècles, ils consacrèrent généreusement leur fortune à l'achat de tous les tableaux qu'ils purent trouver, et dont les commotions politiques avaient singulièrement diminué la valeur. En Allemagne comme en France, la sécularisation ou la vente des monastères et des églises avait jeté dans le commerce une foule de peintures, auxquelles le goût dépravé de l'époque attachait peu de prix. Mais plus heureuse que la France, l'Allemagne eut le bonheur de posséder des hommes assez intelligents pour apprécier la valeur de ces œuvres méconnues du vulgaire, et assez dévoués pour chercher à les sauver à tout prix de la ruine et de l'oubli qui les menaçaient. Dieu ne laissa point sans récompense un si beau zèle et d'aussi louables efforts. Les frères Boisserée trouvèrent plus tard un prince non moins patriote, ni moins éclairé qu'eux, et la collection de tableaux que leur patriotisme avait conservée fidèlement devint, par une heureuse circonstance, la source de leur fortune. Ils la vendirent au roi de Bavière, en se réservant le droit d'en publier les lithographies, afin de répandre parmi leurs compatriotes, et surtout parmi les artistes, le sentiment et le goût des anciennes traditions de l'art, et de ramener à son véritable but, par la connaissance et l'étude des plus beaux modèles, la peinture qui allait se perdre et s'abîmer dans un matérialisme abject ou dans une raideur exagérée. Il fallait rappeler au sentiment de l'expression ces artistes dégénérés, qui ne voyaient plus dans la peinture que le dessin et le coloris, et qui semblaient oublier que, sous cette enveloppe périssable que nous portons en nous, habite une âme immortelle, foyer profond de

jeunesse et de beauté, dont les rayons donnent à nos traits l'éclat qui nous charme et à nos attitudes la grâce qui nous ravit. La galerie des frères Boisserée fait aujourd'hui le plus bel ornement de la Pinacothèque, musée splendide où le roi de Bavière a réuni tous les tableaux des diverses écoles qui ont illustré l'art de la peinture, et les lithographies qu'ils ont publiées forment la collection la plus complète peut-être et la plus belle que nous possédions en ce genre. L'exécution de ce travail a été tellement soignée et a atteint un tel degré de perfection, que, parmi ces lithographies, beaucoup sont supérieures à la gravure et expriment avec une admirable précision les traits et le fini de l'original. Par un heureux mélange d'ombre et de lumière, les artistes ont su imiter jusqu'à un certain point le coloris de la peinture et les effets de perspective qu'il produit. Je ne veux citer ici que le *Saint-Christophe* qui a excité une admiration universelle.

Les frères Boisserée ont fait plus encore pour la gloire de l'Allemagne, car c'est à eux peut-être qu'elle devra l'achèvement de ce magnifique dôme de Cologne, qui semble l'expression la plus haute du génie allemand, et qui est devenu, pour ainsi dire, en ces derniers temps, pour l'Allemagne tout entière comme le symbole de sa nationalité. Il est beau, dans un temps où le sentiment religieux s'affaiblit partout, où les hommes, inclinés vers la terre, semblent craindre de regarder le ciel, et ne tiennent plus compte que des choses qui peuvent s'escompter dès cette vie en jouissances et en plaisirs, il est beau de voir les membres épars et divisés d'un même peuple se réunir, s'embrasser et retrouver leur unité autour d'un temple, de les voir reprendre après six siècles et continuer l'œuvre inachevée de leurs ancêtres, surtout lorsque cette œuvre est une prière,

un hymne, une immense aspiration vers le ciel. Rois et peuples, grands et petits, riches et pauvres, catholiques et protestants, tous ont contribué et contribuent encore, avec un louable empressement, à l'achèvement du dôme de Cologne, comme pour protester du patriotisme qui les anime tous, et de cette unité qu'on leur conteste, parce qu'elle ne se manifeste pas, comme chez nous, par un gouvernement commun et des lois communes. Mais ce qui fait l'unité d'un peuple, n'est-ce pas avant tout cette communauté de pensées, de souvenirs, de besoins et d'espérances, qui fait d'une nation tout entière comme une seule âme, et qui fond toutes les personnalités dans une vaste individualité dont le caractère est facile à reconnaître, parce qu'elle se révèle partout sous les mêmes formes ? Cette unité ne vaut-elle pas bien l'unité politique, qui n'est désirable et précieuse pour un peuple, qu'autant qu'elle est le résultat et l'expression d'une unité plus haute et plus intime, mais qui, lorsque celle-ci n'existe pas, loin de servir de lien entre les divers membres d'une nation, ne fait bien souvent que les désunir au contraire ?

Dans cette visite chez Görres, nous avions là, sous les yeux, les hommes les plus distingués de l'Allemagne, les plus recommandables par leur patriotisme et par leurs efforts pour renouer dans leur pays le fil depuis longtemps interrompu des traditions, qui sont comme l'âme et la vie d'un peuple. Et, cependant, rien n'annonçait chez ces hommes la haute position qu'ils s'étaient justement acquise par leurs travaux et leur zèle. Tout en eux était simple, et annonçait une modestie qui n'a pas même la conscience du bien qu'elle fait. Ils ne cherchaient point à poser devant nous, ni à nous donner d'eux une haute idée. Ils ne soupçonnaient même

pas les sentiments de respect et d'admiration dont ils étaient pour nous l'objet. M. Bertram continuait de caresser son chat, tout en animant de temps en temps la conversation par quelques saillies auxquelles le jeu de sa figure originale donnait plus de charme encore. M. Boisserée avait des manières et une mise qui annonçaient plus un homme du monde et qui le rapprochaient davantage des Français. Sa figure noble et belle respirait un calme et une douceur admirables. Pour Görres, c'était le vieux type teuton. Le son de sa voix, ses gestes, ses manières, la couleur de ses cheveux, ses traits, toute sa personne enfin annonçait une grande énergie, un souverain mépris pour tout ce qui n'est que forme et apparence. Cependant au milieu de cette figure bourgeonnée, rude et sévère, sous ce front plissé par la pensée et les émotions de tout genre, ses yeux bleus exprimaient une douceur, dont le charme était encore relevé par le contraste que formait avec elle la sévérité de l'ensemble. C'est qu'en effet cet homme si ardent dans ses convictions, si terrible dans la lutte, surtout quand il avait affaire à des adversaires dont la bonne foi lui était suspecte, cet homme, était éminemment bon, bon mari, bon père, bon ami, d'un commerce facile, indulgent à l'excès, patient, sans défiance, sans arrière-pensée, ne soupçonnant pas même le mal quand il n'était pas évident, ne cherchant jamais à faire parade des magnifiques qualités que Dieu lui avait données, ni à imposer aux autres ses opinions; laissant à chacun dans la discussion la plus entière liberté. Je l'ai vu fréquemment pendant mon séjour à Munich, et je ne l'ai pas entendu parler une seule fois de ce qu'il avait fait pour l'affranchissement ou pour la gloire de son pays. J'ai cherché souvent à amener la conversation sur ce point, désireux que j'étais de connaître les particularités d'une

vie si agitée, et qui avait été mêlée aux plus grands événements. Mais, soit modestie de sa part, soit répugnance à revenir sur un passé qui avait été pour lui la cause de tant de dégoûts et d'ennuis, je n'ai jamais pu obtenir de lui aucun détail sérieux. Il répondait par quelques paroles brèves à mes questions, et rentrait dans son silence ou parlait d'autre chose.

Je l'ai trouvé plus d'une fois travaillant dans son salon, à côté de son fils, pendant que sa femme et sa fille, assises sur un sopha, causaient en écossant des pois. Ni leur conversation, ni les cris d'un perroquet qui venait quelquefois se poser sur sa table, ni le tapage et les mouvements de son petit-fils Franz, qui lui prenait tantôt une feuille de papier, tantôt un livre dont il avait besoin, ne pouvaient le déranger ni même le distraire. Son fils était tout aussi imperturbable. J'admirais ce calme d'une âme qui se possède assez elle-même pour pouvoir se retirer dans son fond, comme dans un sanctuaire, et rester étrangère aux bruits extérieurs.

Guido, son fils, était un bel adolescent aux yeux bleus, comme ceux de son père, aux cheveux blonds et flottants sur les épaules, au cou long et blanc, mais dont la figure manquait de cette expression sans laquelle il ne peut y avoir de beauté réelle dans un visage humain. Guido s'était distingué de bonne heure par des travaux remarquables sur les langues orientales, car la science et l'aptitude au travail semblaient héréditaires dans cette famille. Mais son esprit inconstant avait abandonné cette étude, que des succès précoces devaient l'engager à poursuivre, pour s'appliquer à l'histoire, et particulièrement à la biographie des hommes les plus populaires, et dont la vie pouvait laisser un vaste champ à l'imagination et à la poésie. C'est ainsi qu'il publia celle du bien-

heureux Nicolas de Flue, de Jeanne d'Arc et de Charlemagne. Il aurait pu suivre de près son père dans le domaine de l'intelligence, s'il avait eu plus de constance dans l'esprit et plus de suite dans les pensées.

L'habitude d'écrire les leçons de son père, et de les recomposer ensuite, avait donné à son style quelque chose de maniéré, et chez lui la profusion des images ne couvre pas toujours une grande abondance de pensées. A le voir, on aurait pu croire qu'il était froid et insensible, si l'on ne savait que, sous les dehors les plus calmes, l'Allemand cache toujours une âme ou du moins une imagination très ardente.



M. de Moy nous présenta aussi chez l'abbé Döllinger, qui enseignait l'histoire ecclésiastique à l'université et qui avait déjà publié sur l'histoire de l'Église plusieurs travaux, qui l'avaient rendu cher aux catholiques et odieux aux protestants. Il est difficile de savoir mieux et de savoir plus que l'abbé Döllinger. C'est pour ainsi dire une bibliothèque vivante. Peu d'hommes ont lu plus que lui, et ont profité mieux que lui de leurs lectures. Il m'est arrivé souvent de le consulter sur quelques points d'histoire ou de théologie; j'ai été à chaque fois étonné de sa science bibliographique. Il m'indiquait avec une parfaite exactitude les ouvrages que je devais lire, et souvent même les chapitres. Et lorsqu'il avait dans sa bibliothèque le livre qu'il me conseillait de lire, il ne lui fallait pas plus de quatre à cinq minutes pour trouver le passage qu'il m'importait de connaître. Sa bibliothèque était riche, moins par le nombre que par la valeur des ouvrages

qu'elle renfermait. Il l'avait formée lui-même avec cette patience et ce soin particuliers aux Allemands. C'était au reste son seul trésor et son seul luxe. Je pourrais ajouter que ses livres étaient à peu près son unique compagnie. Il passait au milieu d'eux tout le temps qu'il ne passait pas à ses leçons ou aux pratiques de son ministère. Comme tous les Allemands, Döllinger est simple, franc, serviable, studieux, sérieux dans ses goûts, constant dans ses affections. Mais c'est un esprit positif, une tête froide, une raison calme. C'est un homme chez qui l'intelligence l'emporte sur le cœur, qui sent moins qu'il ne réfléchit, et qui ne se laisse point emporter par l'imagination, comme il arrive si souvent chez ses compatriotes. Presque toutes les langues et toutes les littératures de l'Europe lui étaient familières. Il parlait le français non seulement avec facilité, mais encore avec une grande correction, et son accent n'était pas désagréable[1].

Le docteur Ringseis était professeur de médecine et praticien distingué. C'est une des plus belles têtes d'homme qu'on puisse voir. Son front dantesque est remarquable par ses saillies et par son élévation. C'est un esprit original, systématique, mobile dans ses applications, inconstant dans ses goûts, mais large et intelligent, dégagé de ces préjugés étroits, de ces opinions préconçues, de ces partis pris, qui dans les esprits vulgaires ferment la voie au véritable progrès, en les empêchant de rien oublier, ni de rien

1. Sur Döllinger (1799-1890), consulter le livre de son disciple Friedrich, théologien *vieux catholique* (*Ignaz von Doellinger*, Munich, 1901, 3 vol.). Rio disait de Döllinger qu'il était « le plus jeune professeur de l'Université et sans contredit le mieux doué pour faire jouir les autres, en parlant à chacun sa langue, des trésors d'érudition, qu'un travail infatigable, joint à une rare puissance d'assimilation, lui avait fait amasser avant l'âge de trente ans. » (*Épilogue*, t. I, p. 366.)

apprendre, deux conditions sans lesquelles l'homme est condamné à végéter dans une tranquille et orgueilleuse médiocrité. Mais c'est ici le lieu d'appliquer l'axiome des anciens : *est modus in rebus*, et celui des philosophes du moyen âge : *in medio stat virtus*. Car s'il faut oublier et apprendre pour faire quelques progrès, il faut prendre garde d'oublier ou d'apprendre trop, et de passer inconsidérément d'un objet à un autre, d'un système au système opposé. Le progrès intellectuel de l'homme consiste presque toujours à suivre une ligne droite : il suppose de la suite dans les idées et de la fermeté dans l'esprit. Moins mobile et moins systématique, Ringseis serait peut-être devenu dans l'art de la médecine l'homme le plus remarquable de son époque [1].

1. Ringseis, médecin du roi Louis, lui avait ouvert l'esprit à l'intelligence de l'art chrétien. Il a laissé des *Souvenirs*, en quatre volumes, que M. Georges Goyau cite souvent. (Cf. *op. cit.*, t. II, pp. 61, 65, etc.)

CHAPITRE III

QUELQUES FIGURES DE PHILOSOPHES

De tous les professeurs qui répandaient quelque éclat sur l'Université de Munich, celui que je voyais le plus souvent, c'est le philosophe Baader[1]. J'ai pensé bien souvent qu'un peu de vanité dans un homme est pour lui un encouragement à se faire valoir, et pour les autres un moyen de profiter de ce qu'il a et de ce qu'il vaut. Les hommes surnaturels n'ont aucun besoin de ce mobile humain pour agir, parce qu'ils reçoivent de plus haut leurs aspirations, et qu'ayant toujours Dieu en vue, la charité leur suffit pour les pousser à l'action et leur donner le désir d'être utiles ou agréables aux autres. Mais un homme qui ne serait pas pieux, et qui avec cela n'aurait aucune vanité, serait insupportable dans le commerce ordinaire de la vie et ferait peu de chose pour l'utilité ou l'agrément des autres. La vanité, en inspirant à l'homme le besoin de paraître et de plaire, le force à produire au dehors les qualités qui peuvent le faire

1. Sur Baader (1765-1841), M. G. Goyau cite les deux volumes de J. Classens, *Franz v. Baaders Leben und theosophische Ideen*.. Stuttgard, 1886.

briller. Pour atteindre son but, il est obligé de cacher avec soin les défauts qui pourraient affaiblir la bonne opinion qu'il cherche à leur donner de lui-même, tandis qu'il doit s'efforcer de montrer dans tout leur jour les qualités ou les agréments qu'il possède ou qu'il croit posséder. Mon expérience m'a confirmé dans cette opinion, et Baader est peut-être pour moi la preuve la plus frappante des avantages que l'on peut retirer d'un homme, qui sait beaucoup et qui, par un secret sentiment de vanité, désire montrer ce qu'il sait. J'ai peu profité dans mes rapports avec Görres et Döllinger, quoiqu'ils eussent chacun dans son genre autant de science que Baader. Mais ils n'avaient point comme lui ce mobile qui porte un homme à se faire valoir. Ils étaient tous les deux trop modestes pour sentir le besoin d'être applaudis. Baader, au contraire avait un insatiable besoin de louanges et d'éloges; et pour les obtenir il montrait aux autres, avec une coquetterie charmante, le côté par où il brillait davantage. Or, ce côté, c'était l'intelligence et l'esprit, deux qualités dont l'accord est excessivement rare, mais qui se trouvaient réunies à un degré éminent dans sa personne. Il avait l'intelligence de Platon et l'esprit de Voltaire. Il était persuadé que chaque homme porte dans les traits de son visage le type d'un animal, et que ce type extérieur correspond toujours à certaines aptitudes de l'âme et n'en est que le signe et l'expression. Il répétait souvent, avec un certain sentiment d'orgueil, qu'il avait le type de l'aigle, mais il ne s'apercevait pas qu'il y avait aussi chez lui un peu du perroquet.

Si j'avais à classer les hommes que j'ai connus dans mes voyages, je placerais sans hésiter Baader au premier rang, comme philosophe, et je ne craindrais pas de le mettre au-dessus de Schelling et de Hegel, quoique le premier lui soit infiniment supé-

rieur pour la forme et l'arrangement d'un système.

Si Baader avait eu la forme de Schelling, la beauté de son style, l'enchaînement logique de ses pensées et sa facilité à combiner un vaste ensemble d'idées et à les réduire en système, il aurait mérité de s'asseoir à côté d'Aristote et de saint Thomas. Mais son intelligence était comme un volcan où bouillonnaient les idées les plus belles et les plus fécondes, mêlées aux conceptions les plus étranges et les plus bizarres, et dont les irruptions lançaient, avec de superbes jets de flammes, d'énormes amas d'une cendre inutile. Baader n'a jamais pu réduire en système la masse prodigieuse d'idées et de faits qu'il avait acquis par la lecture et l'observation. Son livre le plus remarquable, celui où il a déposé le plus d'idées, exprime merveilleusement dans son titre la nature de cet esprit, où la pensée fermentait sans cesse comme un vin généreux, sans pouvoir jamais obtenir cette clarté, cette limpidité qui la rend accessible aux autres. En donnant à ce livre le titre de *Fermenta Cognitionis*, Baader semble avoir voulu donner l'étiquette de son intelligence. Cet homme en effet n'a laissé après lui que des ferments de connaissances. Chacune de ses pensée est comme un levain qui, déposé dans une intelligence bien disposée, peut y produire une vive fermentation et la soulever par un travail intérieur et profond. Il disait souvent lui-même dans ce langage énergique et imagé qui lui était propre, que sa mission était de féconder les intelligences, mais qu'il ne se chargeait nullement de nourrir et d'élever les enfants dont il était le père [1]. En effet, sa conversation était on ne peut plus intéressante : elle valait pour le

1. Lorsque Montalembert s'impatientait de ses déductions subtiles, il lui disait : « On n'entre pas en pantoufles dans le ciel de l'intelligence : la tête doit être brisée aussi bien que le cœur. » (LECANUET, *Montalembert, sa jeunesse*, p. 382.)

résultat le livre le meilleur et le mieux écrit. Quand il était animé surtout, son intelligence inondait la vôtre comme d'une pluie de germes, qui, reçus dans un terrain convenable et cultivés avec soin, pouvaient produire une riche moisson d'idées. Mais ces germes, il les jetait au hasard, sans suite, sans intention, semblables à ces fleurs dont le pollen échappe à leurs étamines trop chargées, et est porté çà et là par le caprice du hasard et du vent, au fond du calice des fleurs qu'il doit féconder. Je ne suis jamais sorti d'auprès de cet homme, sans éprouver au fond de mon âme comme un travail intérieur analogue à celui de la fécondation. Et après quelques jours de repos, je sentais germer en moi de nouvelles pensées, dont je ne pouvais méconnaître l'origine. Mais il fallait recevoir les idées de cet homme comme il les donnait lui-même; les saisir au vol et laisser fuir celles qu'on n'avait pu retenir, autrement on s'exposait au danger de n'en saisir aucune. Chercher un lien entre ces sentences, ces aphorismes qui jaillissaient de ses lèvres comme des rayons de lumière, lui demander l'explication d'une proposition obscure ou incomprise, jeter une objection au devant de cette intelligence dont la marche consistait en des bonds irréguliers, c'eût été éteindre en lui le feu de l'inspiration et le réduire au silence. Baader avait puisé aux sources les plus diverses et les plus profondes, mais son esprit était si solide et si ferme, que de cette diversité il n'était résulté pour lui aucun désordre, ni aucune confusion. Sa parole était calme et lucide; sa conversation, toujours vive et animée, étincelante de lumière, était assaisonnée de temps en temps par des jeux d'esprit et des bons mots qui soulageaient l'attention, qu'auraient inévitablement fatiguée les matières sérieuses et obscures qu'il traitait. Dès qu'il prenait la plume, ce n'était plus le même homme.

Sa phrase devenait énigmatique. Sa pensée se perdait dans des nuages épais, dont l'obscurité était interrompue de temps en temps par de vifs éclairs. Il était complètement dénué de la faculté de coordonner un ensemble d'idées, faculté sans laquelle un philosophe ne devrait jamais se permettre d'écrire. Car si elle n'est pas indispensable dans la conversation, qui va par sauts et par bonds, elle est une nécessité dans un livre, surtout lorsque ce livre traite de matières philosophiques. Ceux qui ne connaissent Baader que par ses livres doivent avoir une faible idée de son intelligence, et s'imaginer que c'était un esprit obscur, qui ne se comprenait pas lui-même, et qui par conséquent ne pouvait se faire comprendre des autres. Cependant, après l'avoir entendu causer, on était persuadé que ce n'était ni la clarté, ni la fermeté qui manquait à son intelligence, mais la constance et la suite[1].

Il avait une dialectique vigoureuse et serrée, c'était dans la discussion un adversaire terrible, dont les coups laissaient presque toujours une empreinte profonde. Il avait étudié particulièrement Platon, et Celse, Porphyre et Jamblique, les derniers héritiers de sa doctrine, qu'ils avaient voulu ressusciter, en la combinant avec les idées judaïques et chrétiennes ; et il devait une grande partie des qualités de son esprit à l'étude de saint Thomas, pour lequel il professait un culte spécial. Son esprit, naturellement porté vers le côté mystérieux des choses, aimait à plonger dans ces abîmes, où l'on ne descend guère

1. « Les écrits de Baader, a dit Rio, tout en accusant une profondeur de vues qui n'a peut-être jamais été surpassée, laissent tant à désirer sous le rapport de la méthode scientifique, que l'assimilation des grandes idées qu'ils contiennent ne saurait être que le privilège d'un très petit nombre d'adeptes. » (*Épilogue*, t. II, p. 239.)

sans témérité, à moins qu'on n'y garde avec soin la lumière de la foi, qui seule peut guider la pensée dans ces sombres souterrains. Les ouvrages qui avaient un rapport plus ou moins direct avec les sciences occultes, telles que la magie, la théurgie, l'astrologie et l'alchimie, avaient pour lui un attrait singulier. Il avait lu et étudié la cabale juive, les écrits d'Avicenne, de Jérôme Cardan. Mais l'homme qui avait exercé sur lui la plus grande influence était ce savetier illuminé, nommé Jacob Böhme, qui ne savait ni lire, ni écrire, mais qui dictait ses oracles, les yeux fixés sur une plaque de métal. Les écrits de ce visionnaire, tantôt sublime, tantôt fou, étaient la nourriture habituelle de son esprit. Ils étaient pour lui ce qu'avaient été pour saint Thomas ceux d'Aristote. Il voulait même en donner une édition nouvelle avec des notes et des commentaires. Il avait aussi une grande estime pour Saint-Martin, le *philosophe inconnu*, qui s'était formé lui-même par la lecture de Jacob Böhme [1]. Ce culte de Baader pour un homme auquel il était de beaucoup supérieur, cette soumission, ou plutôt cet asservissement, a nui singulièrement au développement de son intelligence, en affaiblissant en lui le sentiment de la foi catholique, et en retenant sa pensée dans ces régions mystérieuses, où elle manquait à la fois d'air, d'espace et de lumière. Baader ne s'est jamais complètement lavé des reproches de panthéisme. Il n'aimait pas qu'on l'interrogeât sur ce sujet. Il était gêné, ses réponses étaient obscures et évasives. Et tout en accusant Schelling et Hegel de panthéisme, et en croyant

1. « Jacob Bœhme et Saint-Martin, dit Lerminier, ne pouvaient rencontrer un propagateur plus intelligent et d'une verve plus envahissante. » (*Op. cit.*, t. II, p. 30.) — M. Goyau a dit de Baader qu' « il donnait un ragoût théosophique avec sauce catholique ». (T. II, p. 82.)

y échapper lui-même, il laissait entrevoir, par les explications qu'il donnait, qu'il se rapprochait d'eux, bien plus qu'il ne le croyait.

Baader qui, par une mauvaise administration, avait dépensé la plus grande partie de sa fortune, demeurait à la campagne, dans une modeste habitation, à une demi-lieue de Munich. Comme c'était un homme à qui la société était nécessaire, et qui aimait à être entouré de disciples attentifs à sa parole, il partait tous les matins, après son déjeuner et venait passer la journée à Munich, allant chez l'un, chez l'autre, parcourant les rues, les mains derrière le dos, dans l'attitude d'un homme qui médite. En effet, son esprit n'était jamais plus occupé que lorsque son corps était en mouvement. Les objets extérieurs, le bruit aidaient en lui le développement de la pensée au lieu de le contrarier. Et comme il ne pouvait rien garder pour lui seul, dès qu'il avait découvert quelques nouveaux points de vue dans ses méditations philosophiques, il cherchait quelqu'un à qui il pût faire part de son heureuse découverte. Il s'adressait le plus souvent à moi, parce qu'il savait quelle haute idée j'avais de son intelligence, et quel prix j'attachais à ses pensées. Il s'exprimait toujours en français avec moi [1], et quoiqu'il connût assez cette langue pour parler avec facilité sur toutes sortes de sujets, il n'en possédait cependant pas assez l'esprit, pour éviter ces incorrections qui font reconnaître au premier abord un

1. Il écrivait quelquefois en français. Lerminier cite de lui (*op. cit.*, p. 187, note) un long fragment sur le *temps*, plein d'aperçus ingénieux. L'*Avenir* du 11 mai 1831 publia une longue lettre écrite par Baader à Montalembert qui lui avait demandé son opinion et celle de ses amis d'Allemagne sur l'*Avenir*; Baader y louait vivement ce journal, « consacré à défendre les plus hauts intérêts de l'humanité, de la religion et de la liberté ».

étranger. Toutefois ces incorrections elles-mêmes donnaient à ses phrases je ne sais quoi de naïf et de pittoresque, qui, loin de choquer, intéressait au contraire. Il mêlait ensemble des mots anglais et des mots français, prenait très souvent pour guide l'étymologie latine, ce qui produisait quelquefois des associations de mots étranges et bizarres. Mais quand il parlait, il était difficile de ne pas le comprendre, tellement sa parole était vive, incisive et animée, J'allais tous les matins, quand le temps me le permettait, le trouver à sa campagne, afin de pouvoir causer avec lui. J'assistais à son déjeuner et à sa toilette, et je revenais en ville avec lui, de sorte que nous passions ensemble tous les jours trois ou quatre heures. Dès qu'il causait, le temps disparaissait pour lui, il oubliait et ce qu'il avait fait et ce qu'il avait à faire, et il nous est arrivé bien souvent de mettre trois heures à faire le chemin de sa campagne à la ville. Lorsque j'étais rentré chez moi, je repassais dans mon esprit les choses qu'il m'avait dites, tâchant d'attacher à un fil toutes les pierres précieuses qu'il avait jetées çà et là, dans l'entraînement de la conversation, afin de ne rien perdre de ce qu'il m'avait donné. J'essayais de tracer à grands traits une esquisse de sa philosophie, qui fut à cette époque insérée dans la *Revue Européenne*[1]. Mon but était

1. La *Revue européenne* contient trois articles d'Éloi Jourdain sur Baader : 1° Exposition du système philosophique de Baader (t. I, n° 1, pp. 71-85) ; 2° Analyse de la philosophie de Baader; développement de la doctrine catholique sur la certitude (t. III, n° 7, pp. 64-76); 3° Suite et fin du même article (t. III, n° 8, pp. 182-201). — Dans la même *Revue européenne*, il y a trois articles de François Baader lui-même : 1° *Remarques sur la philosophie de Baader et sur les objections auxquelles elle peut donner lieu* (t. I, pp. 298-305); 2° *Sur la liberté négative et positive* (t. II, pp. 192-194) ; 3° *Sur la restauration des États* (t. II, pp. 338-339).

moins encore de faire connaître au public français les idées de Baader, que de piquer celui-ci d'émulation, en procurant à sa vanité si susceptible un triomphe dont elle devait être flattée. Car par un privilège singulier, la langue française est comme le coin qui donne aux idées leur empreinte et leur cours. Aussi l'honneur d'être traduit en français, ou analysé, ou au moins mentionné avec quelques mots d'éloge dans une revue française, est pour les écrivains étrangers ce qu'étaient pour les conquérants romains les honneurs du triomphe. La réception du numéro de la *Revue Européenne*, qui contenait l'esquisse de sa philosophie, fut pour Baader un véritable événement, qui fournit matière pendant plusieurs jours à ses réflexions et à ses conversations. L'espoir d'occuper encore le public français, le rendit plus communicatif et plus expansif envers moi. J'étais fort vis-à-vis de lui, car j'avais derrière moi la France tout entière, que je représentais à ses yeux. Je le tenais par l'amour-propre, il me tenait par l'intérêt. Or il ne pouvait guère s'établir d'autres relations avec un homme tel que Baader, dont toutes les facultés avaient été comme absorbées par l'intelligence, et qui ne savait plus faire autre chose que penser et réfléchir. Sa famille elle-même lui était devenue en quelque sorte étrangère, et le désir de se débarrasser des soins qu'elle lui imposait n'avait pas été peut-être étranger à la résolution qu'il avait prise, de se fixer à la campagne. Et pourtant, sa femme était, disait-on, remarquable par son esprit et son éducation. Elle appartenait, je crois, à une des meilleures familles de Bohême, et souffrait beaucoup de la négligence de son mari. Malgré les relations fréquentes que j'avais avec lui, il ne m'a jamais été possible de rencontrer sa femme, et je n'ai entrevu sa fille que cinq ou six fois. Elle ressem-

blait beaucoup à son père, et passait pour avoir une belle intelligence.

Baader, au déclin de sa vie, a donné un triste démenti aux idées et aux sentiments dont il s'était fait jusque-là l'apôtre. On l'avait considéré comme le représentant de la philosophie catholique, et c'est en cette qualité qu'on l'opposait à Schelling et à Hegel. Mais une question d'amour-propre le mit en révolte ouverte contre le Saint-Siège[1]. Ses amis, ou plutôt ses disciples lui pardonnèrent moins encore peut-être la faiblesse qui, à l'âge de soixante-quinze ans lui fit épouser sa domestique, qui n'en avait que vingt-cinq. Il survécut peu de temps à ce mariage, et Dieu lui accorda la grâce de reconnaître ses erreurs avant de mourir, et de faire une profession de foi rassurante pour sa famille et ses amis. Au reste, ce philosophe catholique ne connaissait du catholicisme que la théorie. Il dissertait admirablement sur l'efficacité des sacrements et de la prière, mais il ne paraît pas qu'il usât beaucoup pour lui-même de ces moyens qu'il recommandait si chaleureusement aux autres.



On ne peut s'imaginer un contraste plus frappant que celui qui existait entre Baader et Schelling. Ce qui distinguait ce dernier, ce qui lui a donné cette immense influence, cette puissance souveraine sur tous les esprits en Allemagne, c'est l'admirable clarté de son style et cette faculté de produire au

1. Il travailla pendant ses dernières années à préparer l'union des Églises, en les soustrayant à la « dictature papale ». C'est pourquoi Henri Heine le ménageait un peu : « Baader, disait-il, se tient encore un peu séparé de cette pieuse confrérie de Munich, qui s'est proposé de sauver la religion par la philosophie. » (*De l'Allemagne*, t. I, p. 300.)

dehors et de rattacher par les liens d'une logique inflexible toutes les conséquences d'un principe. Faculté si précieuse dans l'homme, qu'elle est en quelque sorte pour lui, ce qu'est en Dieu le pouvoir de créer. En effet, Dieu crée en tirant de rien quelque chose, et l'homme l'imite en faisant sortir d'une cause ou d'un principe, les effets ou les conséquences qui y étaient renfermés. Mais trop souvent l'homme pousse encore plus loin l'imitation, en faisant sortir quelque chose de rien. C'est ce qui arrive quelquefois dans les créations de l'intelligence et dans les systèmes des philosophes. C'est ce qui est arrivé pour Schelling, dont le système repose tout entier sur une conception de son esprit, sans réalité, mais qui, une fois admise, justifie rigoureusement toutes les déductions qu'il en a tirées.

La question fondamentale de la philosophie, celle que tout philosophe est obligé d'aborder et de résoudre avant toutes les autres, parce que la solution de toutes les autres dépend de celle qu'on lui donne, celle qui occupe l'esprit humain, depuis que l'esprit humain a essayé de se rendre compte des choses, c'est de savoir s'il y a une relation nécessaire entre les conceptions de notre intelligence et les objets qu'elles nous représentent, ou, comme l'on dit aujourd'hui, entre le sujet qui pense, et l'objet de la pensée. Il est évident que si cette relation n'existe pas, il n'y a plus de certitude, et dès lors, il ne vaut pas la peine d'étudier l'essence des choses et les rapports qui existent entre elles. Parmi les philosophes qui se sont occupés de cette importante question, les uns ont considéré les objets extérieurs, comme existant indépendamment du sujet qui les conçoit et les contemple, et comme le principe ou du moins l'occasion des perceptions de ce dernier. Les autres, au contraire, ont prétendu

que l'objet, bien loin de produire la perception, est le résultat de celle-ci. Et ils ne faisaient en cela que tirer la dernière conclusion du fameux axiome de Descartes : « Je pense, donc je suis. » En effet, si l'homme peut déduire son existence de sa pensée, pourquoi ne pourrait-il pas, en vertu du même principe, et par un procédé égal, déduire de sa pensée, les autres existences ? De tous les philosophes, Fichte est celui qui a poussé le plus loin ce principe. Dans son système entendu rigoureusement, l'homme ou le sujet, le moi crée véritablement l'univers. La pensée est une production réelle. Chaque parole de l'homme équivaut à ce *fiat*, par lequel Dieu a tiré le monde du néant. Les conséquences d'un pareil système sont faciles à deviner. Elles effrayèrent les philosophes allemands eux-mêmes, ces Titans de la pensée qui, depuis si longtemps, cherchent à escalader le ciel, ces nouveaux Prométhées, qui essayent de ravir à la divinité le feu sacré de la vie, afin d'animer les créations de leur esprit. Schelling voyant qu'il n'y avait pas moyen de démontrer logiquement la réalité des relations qui existent entre le sujet et l'objet, entre le moi et le monde extérieur, trouva plus simple et plus expéditif de nier la différence qui les sépare et d'affirmer leur indifférence ou leur identité. En effet, si le sujet et l'objet sont une seule et même chose, il n'est plus besoin de chercher à expliquer les rapports qui les lient. C'est là le dernier mot de la philosophie allemande, et l'on peut ajouter de l'aberration humaine. C'est le panthéisme, exposé scientifiquement, avec toutes ses conséquences intellectuelles, morales, sociales et politiques. Ce n'est plus, il est vrai, le panthéisme subjectif de Fichte, ni le panthéisme objectif de Spinosa, mais c'est un panthéisme objectif et subjectif à la fois, et dont les résultats sont les mêmes

pour l'homme et la société. Le système de Schelling a été modifié, interprété, développé diversement par les philosophes qui l'ont suivi et surtout par Hegel; mais il est resté le fond de tous les systèmes, et de l'Allemagne, il a passé en France où il essaie depuis vingt ans de s'établir dans les écoles, sous des formes plus appropriées à l'esprit français. On peut dire que Schelling est devenu, pendant quelque temps en Allemagne, le roi de la pensée, et que son système, présenté avec un admirable talent et rendu accessible à l'imagination par l'éclat d'un beau style, a régné non seulement dans les écoles de philosophie, mais encore dans les sciences physiques et naturelles, dans l'histoire et la poésie même. On en rencontre des vestiges dans tous les ouvrages qui ont paru en Allemagne, pendant une période de plus de vingt ans.

Puis, le moment de la déchéance est venu pour lui comme pour tous ces rois de l'intelligence qui essayent de lutter contre Dieu et de lui ravir ses secrets. Après avoir enseigné la philosophie à l'université de Munich, il a été appelé à Berlin, pour y occuper la chaire qu'avait laissée vacante la mort de Hegel. Et cet homme, dont le sceptre avait gouverné l'Allemagne dans tous les domaines de l'intelligence, est devenu suspect à ses sujets rebelles, qui ne trouvant plus en lui cette audace d'esprit, et ces téméraires hardiesses de la pensée qu'ils admiraient autrefois, l'accusent hautement d'avoir vieilli, d'avoir été infidèle à ses convictions et de s'être laissé envahir par ce piétisme étroit, qui dédaigne la philosophie. On a même osé le soupçonner d'être chrétien, et d'admettre la révélation, lui, le rival de Dieu et de sa création [1].

1. « M. Schelling, disait H. Heine, a trahi la philosophie et l'a livrée à la religion. » (*Op. cit.*, p. 295.) Lerminier, au contraire,

La figure de Schelling rappelle, d'une manière frappante, le type du lion. C'est un homme grave, réservé, parlant peu, poli comme un Français, et dont le genre s'éloigne en toutes choses de l'abandon et de la simplicité naturelle à ses compatriotes. On voit qu'il pose devant ceux qui le visitent, qu'il pense à sa renommée et à sa gloire, et qu'il cherche à ne rien dire et à ne rien faire qui puisse affaiblir l'une ou ternir l'autre. Son débit dans la chaire n'avait rien de remarquable ; dès qu'il était assis il tirait son carnet de sa poche, mettait ses lunettes, et lisait d'une voix lente et monotone la leçon qu'il avait préparée. C'était probablement une précaution que lui inspirait sa crainte habituelle d'être mal compris. Car je ne puis supposer qu'un aussi grand écrivain que Schelling, fût obligé d'écrire toujours avant de parler, sur des matières qui avaient fait l'étude de toute sa vie déjà bien avancée, et qui devaient, par conséquent, lui être familières.

*
* *

Comme contraste avec cette personnalité froide et compassée, je dois mentionner ici Schubaert. Cet homme est toujours resté pour moi l'expression la plus complète du piétisme allemand [1]. Baader, qui ne man-

affirmait de Schelling qu'il n'était « ni un congréganiste ambitieux, ni un jésuite hypocrite » (p. 29). Sur sa philosophie religieuse, voir Rio, *Épilogue*, t. II, p. 165, et G. Goyau, *op. cit.*, t. II, pp. 77 et sqq. Baader appelait pittoresquement la philosophie de son rival « un ragoût panthéiste avec une sauce chrétienne ».

1. Lerminier, *Au delà du Rhin*, t. II, p. 186 : « Le haut piétisme, que représentent Tholuck et ses disciples, nie le rationalisme chrétien du protestantisme ordinaire, et s'élève à la conception des faits surnaturels de la révélation et du dogme, par un effort de foi et d'amour. L'intelligence s'emploie à comprendre la nécessité de la foi et la sainteté de l'amour : elle met son

quait jamais de décocher un trait d'esprit, et qui d'ailleurs ne pouvait pardonner à Schubaert de ne pas partager ses idées, disait de lui qu'il appartenait à la famille des mollusques. C'est un homme gros et grand, aux joues roses et joufflues, sur les lèvres de qui repose un éternel sourire, expression d'un profond contentement de soi-même, et dont le gosier laisse échapper presque continuellement un léger murmure, tendre et plaintif, comme celui que fait entendre une mère qui caresse son enfant. On ne saurait être meilleur, ni plus complaisant, plus bienveillant, plus accueillant, plus tendre que Schubaert. Seulement c'est une bonté qui manque de consistance et de fermeté, qui a plus d'étendue que de profondeur, qui sent plus qu'elle n'agit, et dont le sentiment se rapproche beaucoup de ce que nous appelons sentimentalité, pour exprimer ce je ne sais quoi de vague et d'indéfini qui flotte entre le cœur et l'imagination, et qui tient presque autant à la constitution du corps qu'aux dispositions de l'âme. C'est, si l'on veut, la charité piétiste. Lorsque j'allais visiter Schubaert, je le trouvais souvent à son piano, chantant quelques cantiques ou quelques psaumes. Le culte, pour les protestants de cette secte, tend de plus en plus à se retirer des temples dans le sanctuaire de la famille. Qu'iraient-ils, au reste, faire dans les temples où on leur prêcherait une doctrine qu'ils repoussent, où le prédicateur les blesserait peut-être dans leurs convictions les plus intimes et les plus chères?

Schubaert ne manquait jamais de donner à ceux

triomphe dans sa soumission. Par le piétisme, le protestantisme échappe à la morale rationaliste; il reprend de la chaleur et de la passion; il renoue les traditions mystiques du génie allemand, et il prépare une révolution au sein des églises de Calvin et de Luther. »

qui le visitaient le baiser de communion fraternelle, et de leur offrir ensuite un verre de bière ou de vin. Il cause peu, et sa conversation est si désagréable, son ton si plaintif et si monotone, qu'un étranger doit avoir beaucoup de peine à le comprendre. Il ne parle guère que par aspirations ou maximes ascétiques, ne contredit jamais personne, manifeste toujours avec les catholiques un profond respect pour leur doctrine, et ne se permettrait jamais de rien dire qui pût blesser leurs convictions. Au reste, il est avec tout le monde ce qu'il est avec les catholiques, et il vous est difficile de sortir d'auprès de lui sans être persuadé qu'il partage vos sentiments et vos vues. Il a des amis dans toutes les sectes protestantes, et il sait agir et parler de manière que toutes savent que s'il n'est pas avec elles, il n'est pas du moins contre elles.

Schubaert professait à l'université de Munich l'histoire naturelle, et il a publié sur cette science, et sur quelques autres qui s'y rattachent, des ouvrages remarquables autant par le fond que par la forme qu'il a choisie et qui exprime admirablement la nature religieuse, mystique et poétique de son âme. Chaque chapitre de ses livres est un hymne, ou une méditation philosophique et pieuse à la fois, dans le genre de Pluche ou de Cousin-Despréaux. Schubaert est pour les Allemands ce qu'a été pour nous Bernardin de Saint-Pierre, en tenant compte toutefois des différences que doivent établir entre eux, l'époque et la nation auxquelles ils appartiennent, et en reconnaissant dans le dernier une incontestable supériorité de style. Celui de Schubaert est monotone, souvent maniéré, flasque, diffus, sans nerf et sans consistance, et il finit presque toujours par fatiguer, à cause de la profusion des images et de la continuité du ton lyrique et pieux qu'il a choisi. Son mysti-

cisme l'a porté à étudier de préférence les rapports qui lient le monde spirituel et le monde matériel. Et il faut convenir que, parmi beaucoup de conjectures hasardées, il en est un grand nombre qui ont acquis un haut degré de probabilité et que les sciences naturelles lui doivent la découverte et l'observation de plusieurs faits importants. C'est ainsi qu'il a constaté que, dans l'année où Notre-Seigneur est né, il y a eu dans le monde sidéral comme un immense sabbat, et que les grands corps qui le composent avaient achevé pendant cette année leurs révolutions.

Ses ouvrages sont pleins d'observations de ce genre, et il est à regretter qu'une traduction ou plutôt une analyse fidèle ne les ait pas fait connaître en France. Peut-être auraient-ils contribué à élever et à agrandir la sphère étroite où le matérialisme a retenu jusqu'ici chez nous les sciences naturelles. Par une fatalité qu'on a peine à comprendre, la plupart des hommes qui les ont cultivées en France, loin d'être élevés vers Dieu par la contemplation de ses merveilles, se sont inclinés vers la terre, et plusieurs même sont descendus jusqu'au matérialisme le plus abject. En Allemagne, l'étude de la nature a généralement produit un effet contraire. La plupart des naturalistes allemands ont été des hommes profondément religieux, et Schubaert peut être considéré comme la plus haute expression de cette tendance. Au reste, il doit la plus grande partie des qualités qui le distinguent sous ce rapport aux relations intimes qu'il eut dans son adolescence avec le grand Herder, dont l'esprit philosophique et religieux contrastait d'une manière si frappante avec le scepticisme de son époque. Schubaert était le fils d'un pasteur protestant, qui, ayant été d'abord destiné par son père au ministère ecclésiastique, avait été bientôt détourné de cette vocation par son goût prononcé

et précoce pour les sciences naturelles. Mais peut-être doit-il aussi en partie aux études théologiques de sa première jeunesse ce sens religieux et mystique qui respire dans tous ses ouvrages, et sans lequel l'étude de la nature dessèche souvent le cœur, abaisse l'esprit et le renferme dans la sphère étroite des phénomènes sensibles. Il exerça la médecine pendant plusieurs années, puis son goût décidé pour la minéralogie l'attira à Freiberg en Saxe; et, depuis ce temps, les sciences naturelles ont été l'objet constant de ses études, dont son *Histoire de l'âme* peut être considérée comme le dernier résultat. C'est dans cet ouvrage qu'il a concentré les rayons qui se trouvent épars dans ses autres livres, dont le titre, souvent original, exprime assez bien le caractère mystique et la forme. La chimie, l'anatomie comparée, l'astronomie, la géologie et la minéralogie ont été successivement l'objet de ses études, et lui ont fourni l'occasion de faire des observations intéressantes et curieuses dans chacun de ces domaines.

Le roi de Bavière, dont la vanité visait aux honneurs de la popularité, et qui paraissait favoriser également les partis, pour que rien ne troublât le concert de louanges qu'il désirait obtenir, avait eu soin dans la composition de l'université de Munich de mettre en présence les hommes les plus opposés. Il se donnait d'ailleurs, par cette conduite, la réputation d'un homme impartial et modéré dans ses convictions: avantage inappréciable dans un temps où les hommes n'ont pas de foi et ne songent qu'à jouir. De même donc qu'il avait opposé Schelling à Görres, ainsi donna-t-il Othen pour contrepoids à Schubaert, mettant en présence le mysticisme de celui-ci et le matérialisme grossier de celui-là. Jamais peut-être le matérialisme n'avait été formulé en Allemagne d'une manière plus ouverte et plus audacieuse. Et le roi sa-

vait bien ce qu'il faisait en appelant Othen à Munich, puisque ce dernier avait déjà été obligé de quitter l'Université d'Iéna, la plus tolérante de toutes les universités allemandes, à cause des excentricités politiques du journal qu'il publiait sous le titre d'*Isis*. Quoique ce journal fût consacré principalement à l'examen des questions qui se rapportaient aux sciences naturelles, il faisait néanmoins dans les autres domaines des excursions qui n'étaient pas toujours heureuses, et qui lui faisaient perdre son caractère scientifique. S'il s'était contenté de nier Dieu et le monde spirituel, la colère des princes ne se fût pas allumée pour si peu de chose. Mais il s'était permis de censurer leurs actes et de leur rappeler leurs promesses. Le cas était beaucoup plus grave, et Othen, contraint de choisir entre son journal et sa chaire, sacrifia celle-ci.

Ce fut sans doute pour le récompenser de sa fidélité à ses principes, que le roi de Bavière l'appela à Munich comme professeur. Othen avait un peu dans la figure le type du singe. Il n'avait rien de distingué ni dans les traits, ni dans tout le reste de sa personne. Et vraiment il semblait convenable que Dieu eût refusé la beauté et la noblesse aux traits de cet homme, qui se proclamait effrontément le frère des animaux les plus immondes, et pour qui il n'y avait dans l'univers rien autre chose que la matière. Et cependant, comme naturaliste, cet homme s'est acquis une réputation méritée, et c'est incontestablement dans ce domaine un des savants les plus distingués de notre siècle. Son journal d'*Isis* a rendu à la science des services éminents, c'est à son initiative et à ses efforts que l'Allemagne doit ses congrès scientifiques, qui, en rapprochant de temps en temps les hommes spéciaux, font jaillir souvent du choc de leurs esprits des lumières inattendues.

CHAPITRE IV

MUNICH CAPITALE ARTISTIQUE DE L'ALLEMAGNE

C'était surtout dans le domaine des arts que se distinguait la capitale de la Bavière, grâce au zèle intelligent du roi, qui cette fois avait été bien conseillé par sa vanité et son amour de la gloire. Il savait que c'est surtout aux artistes qu'a été donnée la puissance de rendre immortel le nom des princes, et de l'inscrire en traits ineffaçables sur les monuments de leur génie. Munich était devenu par ses soins comme une nouvelle Athènes, où il avait réuni autour de son trône les artistes les plus éminents, et qu'il avait enrichie des trésors les plus précieux. L'architecture religieuse et civile, la sculpture, la peinture étaient cultivées avec un succès égal, et occupaient plus de cinq cents artistes, qui, à des degrés différents, les uns comme maîtres, les autres comme disciples, contribuaient à la gloire du prince, dont le zèle encourageait et récompensait leurs travaux, et entretenaient dans sa capitale une activité et un mouvement qui ne se trouvaient point ailleurs.

C'est pendant mon séjour à Munich qu'ont été projetés ou commencés, ou continués ou achevés, la plu-

part des monuments qui l'embellissent aujourd'hui. L'église gothique du faubourg Au venait d'être achevée, et ses fenêtres s'ornaient de splendides vitraux, qui, par l'éclat et la vivacité des couleurs, ne le cédaient aucunement à ceux des quatorzième et quinzième siècles. La Pinacothèque, destinée à recevoir les tableaux disséminés dans les diverses galeries, se terminait, ainsi que l'église de Saint-Louis. Hess et Schnorr couvraient de leurs admirables fresques les salles du palais que le roi avait fait élever sur le modèle du palais Pitti à Florence, et les murs de la chapelle royale de tous les saints. Schwanthaler travaillait les belles statues qui devaient orner le Walhalla de Ratisbonne, espèce de Panthéon élevé à la gloire des grands hommes qui ont illustré l'Allemagne. Toute la vie artistique de l'Allemagne semblait concentrée dans ce petit coin de terre, où le roi avait su grouper autour de son trône les artistes les plus distingués.

*
* *

C'est là que vivaient les deux frères Eberhard, qui semblaient deux hommes du quinzième siècle égarés dans le dix-neuvième ; dont les habitudes, l'esprit, le genre et le caractère appartenaient à une autre époque, et qui avaient su conserver toute la candeur et la simplicité des âges de foi, dans un siècle où les hommes sont en même temps sensuels et maniérés. Leur ciseau patient et conduit par une piété tendre et profonde, donnait surtout aux vierges qu'ils travaillaient, une expression d'innocence et de pureté qui semblait leur avoir été révélée par les anges. Et si l'on remarquait dans leurs compositions quelque monotonie et parfois un manque de vigueur,

ces défauts étaient bien rachetés par la suavité de l'expression et la grâce des attitudes. Ces deux hommes, unis ensemble plus encore par la parenté des âmes que par celle du sang, occupaient un modeste appartement composé de quatre pièces, dont l'une servait d'atelier, l'autre de chambre à coucher, une troisième de cuisine, et la quatrième de salon et de salle à manger. Ces quatre pièces étaient remplies de fragments de sculpture, dont les plus modernes remontaient au seizième siècle. Leur bibliothèque se composait de la Bible et des légendes des saints qu'ils lisaient sans cesse, pour se bien pénétrer de l'esprit du christianisme qu'ils reproduisaient si parfaitement dans leurs œuvres, et pour étudier les types et les formes consacrés par la tradition, et qu'ils observaient avec une exactitude scrupuleuse. Tout, autour d'eux, respirait l'esprit du moyen âge et en rappelait les habitudes. Le type même de leur figure, leur mise, leurs manières, toute leur personne enfin nous transportait par une sorte d'illusion involontaire au temps de Van Eyck et de son école. Ils n'avaient point de domestique et se servaient eux-mêmes; et quand ils sortaient, leur mise était simple comme celle d'un ouvrier. Le plus jeune, qui était le plus habile, était, en sa qualité de directeur de l'Académie de sculpture, vêtu d'une manière un peu plus soignée que son frère. Je l'avais vu souvent aux leçons de Görres, qu'il suivait assidûment, et, à son extérieur, je l'avais pris pour un prêtre. J'allais visiter de temps en temps leur modeste atelier. J'aimais à contempler tant de bonhomie jointe à tant de génie, et j'enviais pour mon pays les qualités et les habitudes qui rendent possible en Allemagne une aussi admirable simplicité.

Schwanthaler était à cette époque un jeune homme de trente ans. Sa belle et noble figure annonçait une

intelligence puissante. Le séjour de Rome et un travail trop assidu avaient affaibli sa santé et répandu sur ses traits une pâleur qui sied bien aux natures contemplatives. Mais le feu de son regard exprimait assez l'ardeur de cet homme, dont le ciseau infatigable créait chaque jour quelque nouveau chef-d'œuvre et jouait avec le marbre, comme un enfant avec le sable. Il est peu d'artistes dont la fécondité puisse être comparée à la sienne. Il en est peu dans les temps modernes qui l'aient surpassé pour le grandiose des conceptions et la vigueur de l'exécution. Le Walhalla est plein des œuvres de son génie, qui pouvait s'exprimer à son aise dans ces figures colossales que travaillent de préférence les artistes éminents. Schwanthaler avait la simplicité d'un Allemand, rehaussée par une certaine dignité, qu'il devait peut-être en partie à son séjour à Rome et à la contemplation des modèles de l'antiquité. Ce n'était point, comme les frère Eberhard, un homme du moyen âge, ni un disciple de Nicolas de Pise, mais c'était un artiste formé à l'école de Michel-Ange et des grands maîtres du seizième siècle.



Parmi les peintres les plus illustres, le plus fécond, celui qui a le plus contribué à la gloire du roi et à l'embellissement de sa capitale, c'est incontestablement Pierre Cornélius. Quoique Allemand d'origine, sa figure, le feu de son regard, sa voix, toute sa personne annonce plutôt un homme du midi. C'est qu'en effet Cornélius a vécu bien plus en Italie qu'en Allemagne, et, toutes les fois qu'il a eu quelque grande œuvre à faire, il a toujours senti le besoin d'aller chercher des inspirations dans ce pays, qui possède

non seulement les plus parfaits modèles du beau dans tous les genres, mais encore ce qu'il y a de plus beau dans les œuvres de Dieu, et ce qui donne aux œuvres de l'art humain leur beauté et leur éclat : je veux dire la lumière. Je l'ai rencontré plus d'une fois à Rome, se promenant seul sur le Forum, et allant chercher des impressions dans ces lieux qui ont été le théâtre de tant d'événements, et où l'homme se sent comme accablé par le poids des souvenirs qui se pressent en son âme. C'est à Rome que Cornélius a fait les cartons de toutes ces grandes peintures qui ornent aujourd'hui les murs de l'église Saint-Louis et de la Glyptothèque à Munich. C'est à Munich que son crayon ébauchait et perfectionnait les compositions que son esprit avait conçues, méditées, créées et comme animées de son souffle sous le beau ciel de l'Italie, au milieu des splendeurs de l'art et de la lumière. Quand il avait porté longtemps dans son âme ces fruits de son génie, comme une mère porte sur son cœur l'enfant qu'elle a conçu, il les produisait au dehors dans des ébauches successives qui exprimaient le développement de sa pensée toujours claire, toujours puissante, toujours féconde et sûre d'elle-même. J'ai assisté bien souvent à ces récréations, dans les longues soirées d'hiver où il recevait ses disciples et ses amis, causant avec eux, pendant qu'il crayonnait sur le papier les figures qu'avait créées son génie, ou plutôt qu'il avait entrevues dans ces contemplations et dans ces mystérieux ravissements familiers aux grands artistes, mais que ne connaissent point les esprits vulgaires. Si Cornélius laissa souvent à désirer pour le coloris, il ne le céda à personne parmi les artistes modernes pour la grandeur et la hardiesse de la conception, pour la vigueur et la rapidité de l'expression, pour l'harmonie et la majesté de l'ensemble, et surtout pour le sens profond de la compo-

sition. Son dessein est presque toujours pur et exact, la force et l'énergie qui le distinguent ne l'empêchent point de sentir et d'exprimer admirablement les nuances les plus légères des diverses passions qui peuvent agiter le cœur humain.

Au reste, l'imperfection du coloris et le défaut de souplesse dans les lignes sont des défauts qui ne lui sont pas particuliers, mais qui sont communs à la plupart de ses compatriotes. La couleur étant un effet de la lumière, le coloris dans la peinture doit avoir un rapport intime avec la lumière ; et dans les régions où celle-ci a moins de puissance et d'éclat, il n'est pas étonnant que les artistes soient inférieurs pour le coloris à ceux des contrées qu'éclaire un soleil plus radieux.

Peut-être en comparant les diverses écoles sous ce rapport, trouverait-on dans le coloris de chacune d'elles le reflet de la lumière qui a éclairé ses œuvres et ses artistes. Peut-être pourrait-on, d'après le même principe, mais par un procédé opposé, déterminer à priori, avec une certaine exactitude, le coloris de chaque école, par l'inspection du ciel sous lequel elle a vécu, et de la lumière dont elle a reçu les émanations. Un séjour plus ou moins prolongé dans les pays les plus favorisés sous ce rapport ne suffit pas pour suppléer la nature, à moins que l'homme n'ait été transplanté de bonne heure sous un ciel plus splendide et plus chaud, et qu'il n'ait quitté que rarement ou pour peu de temps cette patrie adoptée par son intelligence et son cœur. On trouverait, je crois, peu d'exceptions à cette règle, qui paraît fondée sur la nature des choses. Car l'homme dans sa constitution morale, aussi bien que dans son tempérament, semble le résultat, non seulement des influences spirituelles auxquelles il est soumis, mais encore des impressions que produisent

en son corps les autres corps qui l'environnent. Et parmi ces corps, en est-il un qui agisse avec plus d'efficacité que la lumière? N'est-ce pas elle qui détermine principalement les différences de climat, qui exercent elles-mêmes une action si puissante sur les variétés de tempérament et de caractères qui distinguent les peuples? Les fils de la lumière, ceux qu'elle semble aimer d'un amour de préférence et ne quitter qu'à regret, doivent en quelque sorte être pénétrés davantage de son essence et de son action; ils doivent avoir plus de lumière dans le regard; il n'est donc pas étonnant qu'ils en mettent davantage dans leurs œuvres.

Quand on compare l'école italienne à l'école allemande, à l'époque où chacune d'elles était moins soumise aux influences étrangères et ne suivait guère que la direction de son propre génie, on remarque dans la seconde une certaine raideur, dont la première a mieux su se défendre. Et cependant l'une et l'autre sont filles de la même mère, car toutes deux proviennent de l'école byzantine, qui apporta en Europe les premiers germes de l'art moderne. Les Italiens, pour exprimer cette qualité qui est un admirable mélange de souplesse, de grâce, de mollesse et de suavité, qu'on remarque dans les œuvres de leurs artistes, ont inventé un mot que nul autre peuple ne possède, parce qu'aucun ne possède au même degré la qualité qu'il exprime. C'est le nom *Morbidezza*, que les autres peuples se sont approprié avec plus ou moins de bonheur, sans s'approprier pour cela l'idée qu'il exprime. Cette qualité manque souvent aux Allemands, et on la désirerait quelquefois chez Cornélius.

De tous les artistes que le roi Louis avait réunis à Munich, Cornélius est peut-être celui dont l'action a été la plus puissante, et qui a su grouper autour de lui

un plus grand nombre de disciples. Ce privilège si honorable pour lui, il le devait autant à son caractère qu'à son génie, car il est difficile de trouver un homme d'un commerce plus sûr et plus facile, de relations plus agréables, mieux disposé à l'égard des jeunes gens. Ajoutez à cela qu'aucun artiste peut-être en Allemagne ne possède à un plus haut degré toutes les qualités qui peuvent donner une influence étendue et durable. En effet Cornélius a dans l'esprit ce mouvement et cette activité qui donnent à l'homme le besoin de se communiquer aux autres, cette clarté dans les idées et cette netteté dans l'expression, qui facilitent chez ces derniers l'intelligence des principes qu'on essaie de leur inculquer, cette affabilité qui attire par un charme irrésistible, cette bonté qui encourage la timidité, qui rapproche les distances et fait disparaître, en quelque sorte, toutes les supériorités d'âge, d'intelligence et de conditions, pour ne laisser en présence que des hommes liés par une commune sympathie. Cornélius était l'ami, plus encore que le maître de tous ses disciples. Il avait leur confiance et il la méritait. Il avait pour eux l'intérêt et la sollicitude d'un père, et mettait toujours à leur disposition ses conseils et ses avertissements. Il était franc et sincère dans les avis qu'il leur donnait ; ses éloges étaient sans flatterie et son blâme sans amertume.

Parmi ses disciples, deux semblaient l'objet d'une prédilection particulière de sa part, et ce sont les deux avec qui j'eus les rapports les plus fréquents pendant mon séjour à Munich. L'un, Hermann, protestant de confession, mais catholique dans les tendances de son esprit et de son cœur, avait peint pour le temple protestant de Munich des fresques qui promettaient un bel avenir au jeune peintre dont elles étaient l'ouvrage. Mais il est à craindre que le

protestantisme, si peu favorable au développement de l'art et au sentiment du beau, qui en est la condition essentielle, n'ait alourdi les ailes de cette âme qui, placée dans une autre atmosphère, pouvait s'élever bien haut. L'autre, Seiltz, était un beau et charmant jeune homme, qui joignait la candeur et l'innocence d'un enfant à l'enthousiasme d'un adolescent. La beauté de ses traits n'était que l'épanouissement de la beauté de son âme. Ses longs cheveux retombaient en boucles sur ses épaules, sur lesquelles se balançait avec grâce son cou long, flexible et blanc comme celui d'un cygne. Vous eussiez dit, en le voyant, Raphaël adolescent et sentant déjà les premières étincelles du génie. Je l'ai revu deux fois à Rome depuis ce temps. La première fois je le trouvai achevant ses études en présence des beaux monuments de l'antiquité et de l'art moderne. La seconde fois, en 1846, j'ai remarqué avec peine que son talent n'avait pas tenu tout ce qu'il avait promis, et que le développement de son esprit n'était pas en harmonie avec celui de son âge. La jeunesse intarissable de son cœur aurait-elle arrêté ou retardé la maturité de son intelligence ? ou bien les réalités de la vie et les sollicitudes de la famille auraient-elles retenu sur la terre cette âme qui semblait destinée à vivre dans une sphère plus haute ? Comme son maître, il avait épousé une Romaine, dont les habitudes paraissaient former avec les siennes un contraste frappant. Le mariage repose souvent, je le sais, sur la loi des contrastes, mais si cette loi est ordinairement favorable au développement intellectuel ou moral, et au bonheur de ceux qu'elle rapproche, c'est à la condition toutefois qu'il y ait entre eux une certaine communauté d'idées et de sentiments, qui serve de fond et de support aux oppositions qui les distinguent, et les mette davan-

tage en relief. Je n'ai jamais compris dans le mariage l'union d'une nature délicate, suave et poétique, avec une autre sans distinction ni poésie.

Un autre disciple de Cornélius, Kaulbach, a mieux tenu les promesses que donnait son talent déjà mûr, et qui s'est manifesté surtout dans une admirable composition représentant une maison de fous, et empreinte d'un sens philosophique très profond.

CHAPITRE V

LE CLERGÉ BAVAROIS

La différence qui existe entre le caractère allemand et le caractère français est surtout remarquable dans le clergé. Et ceci doit être, car les défauts du caractère allemand sont tels, qu'ils deviennent plus choquants à mesure que la position devient plus élevée. Peu sensibles dans l'homme du peuple, qui, privé des avantages d'une éducation soignée, n'a le plus souvent, pour se diriger dans la vie, que les heureux instincts d'une bonne nature, ces défauts deviennent bien plus choquants dans les hautes positions, où l'on s'attend à trouver plus de gravité dans les habitudes et de dignité dans les manières. Or ce sont là des qualités que le Français possède bien souvent jusqu'à l'excès, tandis qu'elles sont extrêmement rares en Allemagne. Le Français acquiert très facilement les formes et les manières qui conviennent à une position donnée : il les prend à peu près comme on prend un habit, et les quitte avec la même facilité, tant est grand son esprit d'imitation ou plutôt d'appropriation. En se donnant les airs, les façons et les gestes qui conviennent à

une situation, il n'imite pas simplement comme le ferait un mime, mais il se pénètre bien d'abord du caractère de son rôle, et les habitudes extérieures qu'il prend ne sont que l'expression des modifications intérieures qu'il a éprouvées. Aussi l'art disparaît-il bientôt, les formes qu'il s'est appropriées lui deviennent comme naturelles ; il serait né dans la position nouvelle qu'il occupe, qu'il n'en posséderait pas mieux les airs et les façons. La nature est chez l'Allemand beaucoup plus tenace, elle a des racines bien plus profondes, et subit plus difficilement les modifications qu'imposent les circonstances extérieures. Elle se réserve toujours dans l'âme un coin où elle se loge, et d'où elle fait de temps en temps ses apparitions. Rarement l'Allemand cherche à modifier sa nature et à prendre des habitudes extérieures conformes aux diverses situations où il peut se trouver. Il est sous ce rapport d'une paresse incroyable. Le moindre effort lui coûte, et d'ailleurs il ne sent pas même le besoin de réformer dans son caractère les défauts qui peuvent où choquer les autres, ou nuire à son développement moral. Il paraît toujours ce qu'il est, et reste toujours ce que le bon Dieu l'a fait. Cette disposition a sans doute de grands avantages, elle est favorable à la sincérité du caractère, à la sûreté des relations auxquelles elle donne un grand charme : celui de la franchise et de la simplicité. Mais elle a aussi de graves inconvénients, surtout dans les positions où une certaine dignité de mœurs et de manières est nécessaire. Peut-être même a-t-elle contribué bien plus qu'on ne le suppose à ce relâchement dans les mœurs, à cet affaiblissement de l'esprit chrétien et de la discipline de l'Église, qu'on remarque, non seulement parmi les fidèles, mais encore dans le clergé.

Pour conserver l'esprit de son état, le prêtre a

besoin de se rappeler sans cesse sa dignité. Du moment où ce sentiment s'affaiblit en lui, il se trouve exposé sans défense aux atteintes des passions vulgaires. Dès qu'il ne se considère plus que comme un homme, il cesse en quelque sorte d'être prêtre et laisse paraître toutes les faiblesses de l'humanité. Il y a sans doute un milieu juste et raisonnable entre une gravité quelquefois sèche, raide et affectée, et une simplicité souvent trop naturelle et trop vulgaire ; mais s'il fallait choisir entre ces deux extrêmes opposés, on devrait, je crois, préférer encore le premier au second, et pour les fidèles et pour le prêtre lui-même. En effet, le caractère du prêtre est tellement élevé et tellement saint, les fonctions de son ministère sont tellement en dehors de toutes celles qui remplissent le cours ordinaire de la vie, ses enseignements sont tellement sublimes dans leurs principes et dans leur but, que les fidèles ont peine à se le représenter comme un homme semblable aux autres. Leur respect a besoin d'être soutenu par des exemples qui soient continuellement en harmonie avec la doctrine qu'on leur prêche. Si la familiarité engendre le mépris, c'est surtout lorsqu'elle mêle aux sociétés et aux fêtes du monde les hommes qui, par leur position, doivent en inspirer l'éloignement. Si la vie sévère et retirée du prêtre français le porte quelquefois à exiger des fidèles une perfection qui les effraie, et qu'il vaudrait mieux peut-être attendre du progrès de leurs bonnes dispositions et d'un attrait plus puissant de la grâce, le prêtre allemand doit, par une raison contraire, se montrer bien souvent trop indulgent à l'égard des faiblesses dont il n'est pas exempt lui-même. En France, le clergé n'est pas apprécié comme il mérite de l'être par les hommes du monde, parce que, vivant trop en dehors des relations ordinaires de la vie et se réservant tout en-

tier pour son ministère, il reste complètement étranger à ceux que le doute ou l'indifférence éloigne des pratiques religieuses. En Allemagne, au contraire, le prêtre est trop connu des fidèles, parce qu'il vit trop avec eux, et que sa vie ne se distingue guère de la leur. En France, ceux qui n'ont jamais recours au ministère du prêtre, et qui, par conséquent, ne peuvent connaître le désintéressement de son zèle et l'ardeur de sa charité, se défient de lui, l'accusent d'orgueil et de fierté, parce que ses principes et sa conduite le tiennent dans une sphère supérieure à celle où ils vivent habituellement. En Allemagne, le prêtre se trouve en quelque sorte plus rapproché de ceux qui ne croient ni à ses leçons, ni à son ministère, que des fidèles pieux et fervents, et il semble que la confiance des derniers diminue à mesure que leur piété augmente.

La manière diverse dont la théologie est étudiée et appréciée dans les deux pays, explique en grande partie la différence des deux clergés. En France, l'esprit est positif, précis; il s'applique volontiers aux détails, aux particularités, il est logique, il veut avoir une raison pour chaque chose, et ne se contente point d'une contemplation vague, qui, ne regardant les choses que dans leur ensemble, en laisse échapper les applications particulières. Aussi le syllogisme est-il resté l'arme théologique, dont le prêtre se sert chez nous pour se démontrer ou démontrer aux autres les vérités religieuses. La forme scholastique s'est conservée dans nos écoles de théologie et dans la plupart des ouvrages où cette science est traitée. Dans la morale, après avoir contemplé, d'un coup d'œil rapide, les principes généraux qui doivent servir de point de départ aux déductions les plus éloignées, on se hâte de descendre aux détails, et bien souvent l'esprit semble

avoir perdu la trace de l'idée qui lui a servi de point de départ dans les applications et les particularités où il s'engage. La morale est réduite à peu près à la casuistique, et les livres qui traitent de cette science ne sont plus guère qu'une compilation de cas spéciaux, groupés et renfermés dans certaines rubriques générales. Vous diriez un code pénal commenté, et par le raisonnement et par l'autorité. Ce dernier élément a pris surtout dans les derniers temps un développement considérable, et dont les résultats ont été avantageux en fournissant au prêtre une base plus large et plus solide dans ses appréciations, en lui inspirant plus de défiance de ses propres lumières, et plus de déférence pour ces docteurs, dont le nom est devenu célèbre dans l'Église.

L'esprit allemand a les qualités et les défauts opposés, et cette opposition se manifeste dans l'étude de la théologie comme dans celle de toutes les autres sciences. L'esprit allemand est éminemment spéculatif; il aime les généralités, il a horreur des détails qu'il regarde et dédaigne comme des minuties. Il se laisse plus facilement éblouir par les clartés, trompeuses quelquefois, d'un théorème contestable, qu'il ne se laisse convaincre par l'autorité des plus grands noms. Le genre et la forme des scholastiques du moyen âge répugne à ses habitudes et à ses goûts. D'ailleurs, depuis Kant, la philosophie a envahi tous les domaines de la science au delà du Rhin; et la théologie n'a pas échappé à cette invasion. Rien ne s'y traite plus que par les procédés philosophiques, et rien ne s'y décide plus que par des considérations prises dans cet ordre d'idées. Une telle manière de procéder doit nécessairement ôter aux vérités surnaturelles quelque chose de leur force et de leur puissance, et les rapprocher de celles

qui ne sont point au delà de la raison humaine. Le protestantisme n'ayant pu entamer le fond même de la théologie s'est réfugié dans la forme. On peut dire que la méthode est protestante. Or, dans les sciences, le fond dépend bien plus qu'on ne le croit de la méthode qu'on emploie. Et ceci est vrai, surtout pour la théologie, où la forme est inhérente au fond, où la méthode fait partie de la science, dont elle dirige les applications, ou plutôt constitue la science elle-même. Car ce qui distingue proprement la théologie de la philosophie, c'est que la première s'appuie sur l'autorité, tandis que la seconde procède par voie de raisonnement. Il arrive bien souvent, en effet, que l'objet de ces deux sciences est identique, et qu'elles ne se distinguent que par la manière de l'envisager. En Allemagne, la casuistique est à peu près inconnue. Chaque prêtre suit, dans ses appréciations et dans la direction des âmes qui lui sont confiées, les lumières de sa raison, et ce bon sens naturel qui sert de guide dans la conduite ordinaire de la vie. Les scrupules sont un phénomène extrêmement rare en ce pays, et les scrupuleux y trouveraient, je crois, peu de prêtres capables de les comprendre et de les diriger. A part quelques ordres religieux, qui ont conservé l'esprit de leur institution primitive, il est difficile pour une âme pieuse et qui désire tendre à la perfection, de trouver un directeur, dont le zèle et les lumières puissent la guider dans les voies où Dieu l'appelle. Aussi trouve-t-on peu, même parmi les femmes, de ces âmes pour qui le soin de leur avancement spirituel est l'affaire la plus importante de la vie. Et si l'incrédulité et l'indifférence religieuse, malheureusement si communes chez nous, sont rares en Allemagne, la ferveur, le goût des pratiques pieuses et la fréquentation des sacrements y sont presque aussi rares.

En comparant la direction des prêtres allemands avec celle des prêtres français, un esprit facile à prévenir aurait pu croire à une différence dans les principes même les plus essentiels. Je fus moi-même, je l'avoue, au premier abord, confondu de cette indulgence, ou plutôt de cette excessive facilité, qui, mise en regard de la sévérité française, déconcertait toutes mes pensées. Un refus d'absolution est à peu près inouï en Allemagne. Tout pénitent qui se présente aux pieds d'un prêtre, est censé y apporter toutes les dispositions que demande l'Église. Et le prêtre, ne jugeant que par les signes extérieurs qu'il a sous les yeux, ne se permet pas de pénétrer plus avant et laisse à Dieu le soin de décider si les sentiments intérieurs répondent aux actes sensibles dont il est témoin. Ni le nombre, ni la promptitude des rechutes ne l'arrête. Il a toujours devant les yeux cet axiome : il s'est confessé, donc il est contrit. Il regarderait même comme une sorte de profanation de laisser en suspens le sacrement, en mettant un intervalle entre la confession et l'absolution. C'est du moins l'observation qui me fut faite à moi-même par le directeur auquel je m'étais adressé.

*
* *

Le prêtre allemand porte partout, même à l'église, même à l'autel, cette liberté, cette absence de contrainte et de dignité qui le caractérise. Son attitude, ses gestes, sa démarche, la composition de ses traits, rien ne respire la piété, ni le sentiment profond des grands mystères qu'il accomplit. Il serait injuste bien souvent d'attribuer ce sans-façon à une négligence intérieure et coupable, car les prêtres les plus réguliers ne sont pas exempts de ce défaut, qui tient

à la nature allemande, et qui ne pourrait être corrigé que par une éducation cléricale longue et soutenue. Or, c'est là ce qui manque à l'Allemagne. On y trouve bien à la vérité quelques séminaires ; mais outre qu'ils sont peu nombreux et insuffisants pour les besoins de l'Église, l'esprit et les formes de ces institutions laissent beaucoup à désirer, et les jeunes clercs qu'on y élève n'y sont guère mieux préparés que dans leur propre famille aux sublimes fonctions du ministère sacerdotal. Le but de ces établissements est bien moins de former ces jeunes gens à l'esprit ecclésiastique, que de procurer à ceux qui sont pauvres les moyens de recevoir l'instruction qu'ils ne pourraient acquérir par leurs propres ressources. Le temps qu'ils y passent est ordinairement fort court, la règle y est peu sévère et peu observée. Il ne s'y donne aucun enseignement, mais toutes les leçons sont données à l'Université par des professeurs étrangers à la maison, et qui n'ont par conséquent avec les élèves du séminaire aucun lien particulier. Ce sont moins des séminaires que des pensions, ou comme on dit en Allemagne des *convicts*, où les jeunes gens ne reçoivent que la nourriture et le logement, et sont abandonnés pour le reste à leurs propres inspirations.

De cette manière les étudiants ecclésiastiques sont confondus avec les autres dans les universités dont ils fréquentent les cours et dans toutes les autres relations de la vie. Ils logent et mangent ensemble dans les diverses maisons où ils prennent leur pension ; ils se promènent et jouent ensemble sans être soumis à aucune surveillance, sans recevoir aucune direction, soit pour leur intelligence, soit pour leur cœur. Ce mélange, s'il a des avantages incontestables, a aussi de nombreux inconvénients ; s'il rapproche le clergé des autres professions, et établit

entre le prêtre et l'avocat, ou le médecin, ou le magistrat, des relations plus intimes, et qui peuvent tourner plus tard au profit de l'Église, il est souvent défavorable au développement de la piété et de l'esprit ecclésiastique : il sécularise trop le prêtre et le mêle trop aux passions et aux intérêts de ce monde. Sans doute, le prêtre ne doit être étranger à rien de ce qui peut intéresser noblement le cœur ici-bas, et la charité doit, non pas étouffer en lui tous les autres sentiments humains, mais les élever, les fortifier et leur donner un but surnaturel et divin. Le prêtre doit prendre une part vive et profonde à tous les événements qui s'accomplissent sous ses yeux, parce que tous sont dirigés par la main de la Providence, vers un but digne d'elle, et qui se termine toujours à la gloire de Dieu et à la sanctification de ses élus. Mais il doit y prendre part, comme Dieu lui-même, non pas en s'y mettant, mais en se tenant au-dessus d'eux, et en tâchant de les ramener par un concours charitable et prudent aux fins que Dieu s'est proposées.

*
* *

Il faut avouer néanmoins qu'en Allemagne, surtout en Bavière, Dieu ne laisse jamais son Église sans quelques-uns de ces prêtres zélés et fervents, dont l'action suffit quelquefois pour renouveler tout un diocèse, et dont les vertus répandent au loin un parfum de sainteté qui réjouit l'Église. Les jeunes clercs qui savent conserver la piété et l'esprit ecclésiastique au milieu des séductions qui les environnent, et parmi des confrères tièdes pour la plupart et négligents, doivent être certainement des hommes d'élite et des âmes privilégiées. Car il leur a fallu, pour devenir ce qu'ils sont, lutter contre de grands

obstacles et développer une grande énergie de caractère. Une telle docilité à la grâce mérite d'ailleurs une grâce plus abondante encore de la part d'un Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, et qui paie largement tout ce qu'on lui donne. Ainsi la race des saints ne manque point en Allemagne. Je dis : *des saints*, car c'est le seul mot qui puisse exprimer convenablement le degré de perfection où Dieu élève les âmes qu'il s'est choisies dans le clergé pour en faire les instruments de sa miséricorde.

J'ai eu moi-même le bonheur d'en connaître plusieurs, dont le souvenir ne s'effacera plus jamais de ma mémoire. Pendant mon séjour à Munich, je voyais quelquefois un jeune homme, nommé Hofstetter, qui était alors étudiant en droit, et qui ne laissait point encore pressentir la sainteté qui a rendu depuis son nom si glorieux en Allemagne. Il est aujourd'hui évêque de Passau, et rappelle par l'éclat de ses vertus les prélats des plus beaux siècles de l'Église. L'idée qu'on avait de sa sainteté, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat, quoique bien jeune encore, était telle, qu'au jour de son sacre, les assistants crurent apercevoir autour de son front une auréole de gloire. J'ai questionné à ce sujet un de mes amis, le docteur Phillips, qui m'a répondu, qu'avec plus de foi il aurait certainement reconnu une véritable auréole sur le front du saint évêque, mais que la science, l'habitude et le désir de se rendre compte de tout, avaient rendu moins claire pour lui la manifestation qui avait été évidente pour tant d'autres; qu'en tous cas, pour rendre hommage à la vérité et pour satisfaire au cri de sa conscience, il était obligé de déclarer qu'il avait aperçu autour du front de l'évêque quelque chose d'extraordinaire et de radieux, dont il ne pouvait se rendre compte. A peine consa-

cré, le saint prélat, pour contenter sa dévotion envers la sainte Vierge, alla visiter en pèlerin un des sanctuaires où elle est le plus honorée, et mettre au doigt de sa statue son anneau pastoral. Depuis ce temps, sa ferveur et son zèle ne se sont pas démentis un seul instant. Les douceurs de la contemplation et de la prière, et les austérités de la pénitence remplissent tous les instants qu'il peut arracher aux fonctions de son ministère. Partout il est regardé et vénéré comme un saint, que Dieu favorise de ses grâces les plus spéciales et dont les prières sont toutes puissantes auprès de Dieu.

Je peux joindre au nom de Hofstetter, ceux de Sailer, de Wiedemann et de Diepenbrock que je connus plus tard à Ratisbonne, dont Sailer était évêque alors. C'était un vieillard vénérable qui, après l'abolition de l'ordre des Jésuites auquel il appartenait, avait continué comme prêtre séculier la vie d'abnégation et de dévouement, qui lui était devenue familière dans sa première profession [1]. Quoiqu'il fût remarquable par l'intelligence, comme le prouvent le grand nombre et l'incontestable mérite des ouvrages qu'il a composés, il était encore plus éminent par les qualités du cœur. Sa vertu principale était la charité. Cette charité, il l'étendait à tous, mais surtout à ceux qui, étant plus éloignés de Dieu, avaient plus besoin de miséricorde et d'amour. Son nom était béni parmi les protestants, qu'il cherchait à ramener dans le sein de l'Église par tous les moyens que lui suggérait son zèle. Le désir extrême qu'il avait de les rappeler à Dieu l'entraîna plus d'une fois jusqu'au point d'atténuer, sans le savoir ni le vouloir, les vérités de la foi, afin de les rendre plus accessibles à

1. M. Goyau a longuement et excellemment parlé de Sailer (*op. cit.*, t. I, pp. 291 et sqq.).

ceux qu'il voulait convertir. Plusieurs propositions, extraites de ses ouvrages, alarmèrent avec raison les catholiques. Mais la censure qui leur fut infligée, ne fit que donner un nouveau relief à son humilité, et lui fournit l'occasion de manifester sa docilité et sa soumission envers l'Église. Il a laissé après lui un nombre considérable d'ouvrages théologiques et ascétiques, aussi remarquables par le fond que par la forme. Il était honoré et chéri dans son diocèse comme un père. Et en effet, sa charité pastorale lui faisait considérer comme des enfants tous ceux que Dieu avait confiés à ses soins. Sa vie simple et modeste lui permettait de distribuer en aumônes à peu près tous ses revenus. Aucune étiquette, aucune cérémonie ne rendait son abord difficile. Les pauvres étaient reçus avec la même attention, avec la même bienveillance que les riches ; les plus malheureux étaient toujours les mieux accueillis.

Nous lui fûmes présentés par l'abbé Diepenbrock, qu'il aimait comme son fils, et dont l'âme était en quelque sorte de la même famille que la sienne [1]. Celui-ci s'était fait connaître déjà par quelques poésies, morales et religieuses, qui avaient révélé en lui un talent poétique distingué, mais surtout une âme riche de sentiments, belle de candeur et d'ingénuité. Cet homme est devenu depuis un des prélats les plus considérables et les plus illustres de l'Allemagne. Il est aujourd'hui prince évêque de Breslau, et il a montré sur ce siège une fermeté de caractère et un zèle apostolique, qui offrent un contraste bien frappant avec la lâcheté de ses prédécesseurs.

Le saint évêque Sailer nous parla du coadjuteur qu'il s'était choisi, et qui devait le remplacer après

1. Cf. Förster, *Cardinal und Fürstbischof Melchior von Diepenbrock* (Ratisbonne, 1878), et d'Haulleville, *Correspondant*, avril 1860.

sa mort. Il nous engagea à l'aller voir au séminaire où il logeait, et nous vanta beaucoup son éminente sainteté. Nous allâmes au séminaire, et après avoir traversé le réfectoire, nous entrâmes dans une chambre où tout respirait la pauvreté et l'humilité. Un domestique préparait le repas de l'humble prélat. Il nous fit signe de passer derrière un paravent qui partageait la chambre. Là, nous vîmes couché sur un lit de sangles un homme vêtu d'une soutane rapiécée, sans croix sur la poitrine, sans anneau au doigt. C'était le *saint*, car c'est ainsi qu'on l'appelait, et il méritait bien ce nom. Il était souffrant depuis plusieurs mois, et tout le monde attribuait sa maladie aux austérités qu'il ne cessait d'exercer sur son corps. Pendant longtemps il avait couché sur le parquet de sa chambre, ayant un missel pour oreiller. Et il avait si bien caché ce genre de mortification que personne ne le soupçonnait. Il fut découvert par son domestique, qui le trouva un jour étendu sans connaissance et dans un état de faiblesse telle qu'il n'avait pu se lever pour prévenir la visite de son serviteur et soustraire son humilité aux éloges qu'elle redoutait. Son évêque Sailer, averti de cette circonstance, avait exigé de lui qu'il couchât désormais sur un lit. Mais pour accorder le moins possible à la nature, il avait pris un lit de sangles sur lequel il couchait tout habillé.

Wiedemann, car c'était le nom du saint prélat, s'était distingué de bonne heure par l'éclat de ses vertus. Dans les guerres qui eurent lieu sous Napoléon, entre la France et l'Allemagne, il avait manifesté son ardente charité, non seulement à l'égard de ses compatriotes, mais encore à l'égard des Français eux-mêmes, soignant les uns et les autres avec le dévouement d'une mère, pansant leurs blessures, et leur prodiguant, avec un zèle admirable, les

consolations de son ministère. Nos soldats, reconnaissants pour un dévouement auquel le clergé allemand les avait peu accoutumés, appelaient Wiedemann « le prêtre français », rendant ainsi hommage à la charité des prêtres de leur pays. Cet homme s'était fait tellement aimer, non seulement des catholiques, mais encore des protestants, et même des juifs, que lorsqu'il fut sacré à Ratisbonne, les protestants lui offrirent un calice, et les juifs un ornement approprié à ses nouvelles fonctions. Sa sainteté était si généralement reconnue que lorsqu'il parcourait les rues de Ratisbonne, les enfants et les femmes se pressaient autour de lui pour baiser le bord de son manteau. Et pour échapper à ces hommages qui fatiguaient son humilité, il était obligé de marcher très vite et repoussait de la main ceux qui se pressaient sous ses pas.

L'humilité était le trait distinctif de son âme. Il la poussait à un point qui pouvait paraître excessif à quelques-uns. Il ne portait jamais que dans les cérémonies ecclésiastiques les marques du caractère épiscopal. Dans toutes les autres circonstances, il était vêtu comme un simple prêtre, il ne se distinguait des autres que par la pauvreté de sa mise. Il portait ses soutanes jusqu'à ce qu'elles fussent complètement usées, et qu'il ne fût plus possible de les rapiécer. Une sorte de corde lui servait de ceinture. Il ne portait pas même de bas violets, et cherchait continuellement à faire oublier qu'il était évêque. Le moindre éloge alarmait son humilité, et il le repoussait avec une singulière énergie. J'en fis moi-même l'expérience, car le trouvant malade et abattu, je lui témoignai l'espoir que Dieu le conserverait pour l'avantage de son Église. A ces mots, je vis la rougeur couvrir le front de cet homme, qui me répondit avec l'accent d'une conviction profonde : « O Dieu !

que dites-vous là ? Que Dieu me préserve de me croire nécessaire à son Église ! Oh ! ne me parlez pas ainsi, je vous en prie. » Lorsque nous prîmes congé de lui, quelques jours après, et que nous voulûmes nous mettre à genoux pour recevoir sa bénédiction, nous eûmes bien de la peine à vaincre son humilité : « Je ne suis point évêque, nous disait-il, ce n'est point à moi, mais à l'évêque Sailer qu'il faut demander la bénédiction. »

Ce saint prélat regardait l'épiscopat comme un fardeau, et il priait Dieu sans cesse de le lui épargner. Plein de confiance dans l'efficacité de la prière, il avait toujours prédit qu'il ne serait jamais évêque de Ratisbonne. En effet, il mourut quelques semaines après Sailer, et avant que sa nomination à l'évêché de Ratisbonne eût été confirmée par le pape. Il n'avait été pendant la vie de Sailer que son évêque suffragant, titre inconnu chez nous, et très commun en Allemagne, où la plupart des évêques ont un suffragant chargé d'exercer pour eux les fonctions épiscopales.

CHAPITRE VI

LA MUSIQUE ET LES MŒURS A MUNICH

Une des choses qui contribuaient le plus à rendre agréable pour moi le séjour de Munich, c'était la satisfaction que j'y trouvais pour ce goût le plus profond et le plus décidé de mon âme : je veux parler de mon goût pour la musique. Jamais en effet je n'avais trouvé autant de ressources sous ce rapport; jamais je n'avais éprouvé d'aussi vives jouissances. La musique religieuse y était cultivée avec un soin particulier, et elle avait à cette époque pour protecteur un homme d'une science et d'un goût remarquables. C'était M. Ett, maître de chapelle de l'église Saint-Michel, qui appartenait autrefois aux Jésuites. C'est dans cette église qu'on exécutait sous sa direction les compositions des anciens maîtres. Pendant le carême surtout, on n'y entendait que les messes simples mais grandioses des quinzième et seizième siècles. C'était à cette époque qu'on réservait le chant de contre-point. Les compositions qu'on exécutait à la chapelle royale étaient d'une date plus récente, et tenaient le milieu entre celles de l'église Saint-Michel et celles de la cathédrale où

l'on n'entendait guère que des messes composées par des maîtres encore vivants. A part la chapelle du roi, où le chant était exécuté par des jeunes gens élevés pour cette fonction, l'orchestre et les chœurs des autres églises étaient composés uniquement d'amateurs de bonne volonté, d'étudiants et de jeunes femmes, qui tous étaient ravis de pouvoir satisfaire leur goût pour la musique et de se perfectionner dans cet art. Il n'y a qu'en Allemagne où l'on puisse former des chœurs assez nombreux pour exécuter avec une rare perfection la musique la plus savante et la plus difficile. Les Allemands doivent cet avantage à une aptitude particulière, développée même dans les classes inférieures par une éducation soignée et une pratique persévérante. Il en est des peuples comme des individus. Chacun a son don spécial et certaines aptitudes naturelles, qui le disposent à tel genre de travail ou d'activité plutôt qu'à tel autre. Or le goût pour la musique paraît être l'aptitude la plus prononcée du génie allemand.

Peut-être aussi cette aptitude tient-elle en partie au caractère de la langue allemande, dont les sons pleins et gutturaux doivent avoir pour effet de former et d'assouplir le gosier, et de le rendre par là plus propre au chant. D'ailleurs, la langue allemande, de même que la langue italienne et toutes les langues accentuées, est pour ainsi dire un chant ébauché. Et peut-être en comparant les diverses langues entre elles et les aptitudes musicales des peuples qui les parlent, pourrait-on réunir un assez grand nombre de faits, pour conclure que ces aptitudes sont toujours en raison directe du degré d'accentuation dans le langage. Il faudrait encore tenir compte d'un élément qui doit nécessairement avoir une grande influence sur la formation et sur la perfection du son. Chaque langue en effet exerce de préférence un or-

gane particulier, chez ceux qui la parlent. Ainsi, il y a des langues gutturales ; il y en a de dentales et de labiales, selon qu'elles exercent plus spécialement le gosier, les dents et les lèvres. Or de ces trois organes, le premier est le plus musical, et le second est inférieur aux deux autres sous ce rapport. Enfin le nombre et la nature des voyelles dans une langue doivent aussi modifier d'une manière sensible l'émission du son, et influer par là sur le degré d'aptitudes musicales des différents sons. Des diverses combinaisons de ces trois éléments, doivent résulter des variétés nombreuses dans les dispositions des diverses races. Ainsi la langue italienne est éminemment musicale à cause du nombre et de la beauté de ses voyelles. La langue allemande, quoique moins riche en voyelles, trouve une compensation dans le nombre des sons gutturaux qu'elle possède. De toutes les langues européennes, la langue anglaise est celle qui semble classée dans les conditions les plus défavorables sous le rapport musical, parce qu'elle exerce spécialement l'organe le moins mélodieux : je veux parler des dents, et qu'en serrant les lèvres de ceux qui la prononcent, elle emprisonne pour ainsi dire le son dans leur bouche et l'empêche ainsi d'acquérir tout son développement. L'infériorité de notre langue vient à la fois de son manque d'accent et de sons gutturaux, et de la nature peu mélodieuse de ses voyelles. Car elle semble éviter toutes celles dont le son large et plein peut reposer la voix et lui donner tout son développement, tandis qu'elle accumule comme à plaisir les voyelles grêles et maigres sur lesquelles la voix ne peut s'appuyer longtemps, ou celles qui l'étouffent, comme cet *e* que nous appelons avec tant de raison *e* muet.

Le maître de chapelle de l'église Saint-Michel avait singulièrement contribué par son action à ressusciter

un peu le goût de l'ancienne musique. Il avait fait pour cet art ce qu'avaient fait les frères Boisserée pour la peinture et Görres et Brentano pour la littérature et la poésie. Il avait cherché dans cet art l'élément traditionnel que le mauvais goût et la négligence des derniers temps avait si malheureusement altéré. Il était persuadé avec raison que la musique, de même que tous les autres arts, de même que toutes les sciences, a un développement harmonieux et régulier qu'elle ne peut interrompre impunément, et que toutes les fois qu'elle repousse et dédaigne les œuvres de ses premiers maîtres, elle se détériore. C'était pour rendre à cet art le caractère de grandeur et de simplicité qui en fait le plus grand charme, qu'il essayait de le rappeler à sa source, en faisant connaître et exécuter les œuvres admirables qui lui ont servi de point de départ. Cet homme vivait dans son art comme dans une atmosphère. Je crois qu'il en était arrivé à penser avec des sons, comme nous pensons avec des mots. La musique semblait être devenue sa langue. Il avait toujours sur sa table un petit clavier sur lequel sa main se tenait appuyée, et qu'il faisait résonner de temps en temps sous ses doigts tout en causant avec vous. Il sentait avec une merveilleuse vivacité les moindres nuances de mélodie ou d'harmonie. Les œuvres des anciens maîtres le ravissaient par leur simplicité. Il recherchait avec une sorte de passion tout ce qu'avait laissé leur génie si souple et si fécond. Un hymne, un répons, une antienne qu'il retrouvait étaient pour lui un véritable trésor. Je lui chantai un jour deux répons de l'ancien antiphonaire angevin, qui m'avaient frappé moi-même dès mon enfance. Ce chant le plongea dans une sorte d'extase, et il me fit promettre de faire copier et de faire venir pour lui ces magnifiques morceaux que je ne me rappelais qu'imparfaitement. Et lorsque je lui

dis qu'ils avaient disparu dans notre diocèse et qu'on les avait remplacés par des chants plus modernes, il ne put retenir son indignation contre ceux qui avaient entrepris une œuvre qui lui semblait un sacrilège.

*
* *

Le peuple de Munich était plein de foi, le sentiment religieux était singulièrement développé en lui ; mais la religion le touchait plus par le côté qui s'adresse à l'imagination, au cœur et aux sens, que par celui qui agit sur l'intelligence et la volonté. Il portait dans ses rapports avec Dieu son instinct poétique, son goût pour le merveilleux et son attrait vers les choses qui frappent les sens. Le dimanche était pour lui un jour de repos et de plaisir, autant qu'un jour de recueillement et de prière. Il le partageait en deux moitiés, dont il donnait l'une à Dieu et l'autre au plaisir. Le matin, les églises étaient pleines d'hommes, de femmes, de jeunes filles, qui, debout ou agenouillés, un livre à la main, assistaient avec dévotion au saint sacrifice de la messe. En Allemagne, chacun sait lire, et sous ce rapport ce pays est bien supérieur au nôtre.

Mais ces mêmes hommes et ces mêmes femmes, qui avaient rempli le matin l'église, remplissaient le soir les jardins publics, les cafés, les lieux de plaisir, pour s'y livrer aux divertissements qui convenaient à leur âge ou à leur position ; la danse surtout était pour les jeunes l'amusement favori. Ils s'y livraient avec une ardeur incroyable et je me suis demandé bien souvent, en les voyant ainsi danser, comment ils pouvaient supporter la fatigue qui devait résulter pour eux de mouvements aussi rapides et aussi continus, et il me semblait que la fatigue du

plaisir devait être plus grande encore pour eux que celle du travail. Mais tout ce qui intéresse le cœur ou l'imagination, sans occuper l'esprit, amuse et distrait ; et le corps, emporté pour ainsi dire par l'âme et dominé par les émotions qu'elle éprouve, ne sent plus la lassitude des membres, et se prête aux exigences de l'âme comme un instrument souple et docile. Je me disais aussi qu'il faut une merveilleuse simplicité de mœurs et une merveilleuse pureté de cœur pour se livrer sans danger aux jouissances vraiment incessantes d'une danse rapide, dont les mouvements sont dirigés par une musique ordinairement voluptueuse. Mais je comprenais en même temps qu'un étranger doit être prudent et réservé dans les jugements qu'il porte sur les habitudes et les mœurs des peuples qu'il ne voit qu'en passant, et dont il ne connaît point assez le tempérament ni le caractère ; et je ne me serais pas permis de blâmer un plaisir autorisé par une longue coutume, par la tolérance des parents et des prêtres eux-mêmes. L'usage émousse bien souvent ce qu'il peut y avoir de dangereux dans le plaisir, et les dispositions particulières des cœurs peuvent atténuer beaucoup le péril de certains amusements, qui auraient un résultat funeste pour un peuple moins simple et moins religieux.



Les mœurs sont généralement plus faciles en Allemagne que dans les pays du Midi. Il n'y a point de libertinage comme en France, à l'exception des hautes classes, qui sont partout les mêmes et pour lesquelles il n'y a plus aujourd'hui de nationalité distincte ; mais les fautes y sont peut-être aussi nombreuses. Seulement elles y ont un autre caractère ;

elles sont ordinairement le résultat d'une passion mutuelle et d'une faiblesse aussi bien de la part de l'homme que du côté de la femme. Aussi, bien souvent cette faiblesse est expiée par un prompt repentir et réparée par un mariage, qui vient légitimer une passion coupable dans son origine.

Gœthe, qui connaissait parfaitement les mœurs et les habitudes de son pays, et qui les a dépeintes avec une merveilleuse fidélité dans ses ouvrages, a voulu, dans son drame de *Faust*, nous représenter, sous les traits de Marguerite, le type de la femme allemande. Marguerite est une jeune fille innocente, admirable de candeur et de naïveté ; elle rencontre dans une promenade publique Faust, qui, frappé de sa beauté, la regarde. Elle éprouve elle-même, en le voyant, un sentiment de sympathie qui trouble son âme et ses sens. Faust trouve le moyen de lui parler. Il lui demande une entrevue. Marguerite l'accorde, et bientôt elle lui abandonne tout, jusqu'à son honneur et sa réputation.

La première fois que je lus ce drame, je fus frappé de cette inconsistance, qui me parut tout à fait invraisemblable et injurieuse au caractère de la femme. Je ne pouvais pardonner à Gœthe d'avoir mis tant de faiblesse, si peu de retenue et de respect pour sa dignité, dans le cœur d'une jeune fille, dont rien encore n'avait terni l'innocence. Mon séjour en Allemagne a beaucoup modifié mes idées sous ce rapport et m'a fait comprendre que Gœthe n'avait rien exagéré dans cette scène de *Faust*, qu'il avait été au contraire un peintre fidèle, et qu'il avait pris en quelque sorte la nature sur le fait. Pour une Allemande la passion naît toujours dans le cœur, et le cœur une fois pris entraîne tout le reste. Et cette passion n'est pas toujours, comme en Italie, le développement d'un sentiment, qui, faible d'abord et

comme imperceptible, se fortifie par l'habitude et par une longue réciprocité ; c'est quelquefois un éclair qui bouleverse l'âme, éblouit l'esprit et renverse le cœur. Elle naît quelquefois, comme chez Marguerite, d'un premier regard, d'une parole dans laquelle deux âmes sympathiques se comprennent ou plutôt se reconnaissent, et qui est pour elles comme la révélation des vagues désirs dont elles s'étaient bercées jusque-là. La passion, chez les Allemands, prend ordinairement sa source dans les extases d'une imagination en délire ou dans les agitations d'un cœur facile à séduire. Et c'est là précisément ce qui la rend si difficile à guérir. Car les passions des sens peuvent trouver un remède efficace dans les fatigues du travail ou dans les austérités de la pénitence. L'éloignement et les distractions de l'étude ou du plaisir peuvent guérir les blessures du cœur. Mais quel remède peut trouver une imagination malade ou exaltée ? La solitude, loin de la calmer, ne fait que l'agiter davantage ; la fatigue du corps et de la mortification lui donne souvent de nouvelles forces et une nouvelle énergie. Quelque part qu'elle aille, elle est condamnée à se porter toujours elle-même, et avec elle la cause incessante de ses douleurs et de ses maux.

CHAPITRE VII

EN ROUTE POUR BERLIN

Après avoir passé un an à Munich, nous partîmes au mois de mars 1832 pour Berlin. A Nuremberg nous passâmes plusieurs jours, occupé à visiter les églises et les autres monuments de cette ville, l'une des plus anciennes et des plus intéressantes de l'Allemagne, soit par son antiquité, soit par les richesses artistiques qu'elle renferme ; c'est celle qui rappelle le plus le moyen âge, et qui a le mieux conservé les vestiges de cette époque, soit dans la forme de ses maisons, soit dans la direction de ses rues, soit dans les mœurs de ses habitants. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer l'église et le tombeau de saint Cébald, qui peut être compté parmi les œuvres les plus merveilleuses de l'art allemand.

A Bamberg nous fûmes retenu pendant quelques jours par l'archevêque, pour qui nous avions des lettres de recommandations. Lorsque je me présentai chez lui, un valet de chambre m'introduisit dans un appartement assez modeste, où je trouvai un homme assis à une table, vêtu d'une redingote et portant des bottes à l'écuyère. Je lui demandai si je

pouvais parler à l'archevêque, il me répondit que c'était lui. Son costume ne me l'avait pas fait deviner, et je fus un peu contrarié de mon erreur. Si l'archevêque de Bamberg n'était point de la race des saints, comme les deux évêques que nous avions visités à Ratisbonne, c'était cependant un homme excellent, de mœurs irréprochables. Il appartenait à une des bonnes familles de la Bavière. Il nous accueillit avec une grâce parfaite, nous invita à dîner, en nous promettant de ne nous servir que des vins français. Il tint parole : c'était au reste le seul luxe du repas que nous fîmes chez lui. Après le dîner nous sortîmes tous ensemble pour faire une promenade hors de la ville, et l'archevêque nous invita lui-même à rentrer un peu plus tôt que nous ne voulions, pour aller le soir au théâtre, avec ses neveux et leur gouverneur. Pendant la promenade que nous fîmes ensemble, je fus frappé de la simplicité de ce prélat et de son affabilité pour tous ceux qu'il rencontrait. C'était un bon père de famille, qui n'avait à la vérité aucune des qualités qui commandent l'admiration, mais qui avait celles qui font aimer. On lui reprochait un peu ses complaisances à l'égard du pouvoir, et on aurait désiré trouver en lui plus de vigueur et de zèle apostolique.

Après avoir prié dans cette cathédrale de Bamberg, si remarquable par son architecture, près du tombeau de l'empereur saint Henry et de sa femme, ou plutôt de sa sœur sainte Cunégonde, nous partîmes pour Rudolstadt, nous détournant un peu de notre route, afin de rendre visite à des compagnons de voyage, avec lesquels nous avions fait connaissance. Notre séjour dans cette petite capitale de cinq à six mille âmes fut une véritable fête ; notre hôte, le baron de Hohlbenn, nous donna une soirée charmante, où il avait invité toute la cour de Rudol-

stadt et les musiciens de la chapelle du duc, afin de nous procurer la jouissance d'un concert. Nous visitâmes le château ducal, qui à lui seul est plus grand que la ville tout entière, et qui en est d'ailleurs le seul monument. C'est là que nous pûmes apprécier les avantages de la constitution allemande, qui, en disséminant la souveraineté, répand l'activité et la vie dans les diverses parties du pays, et établit autant de centres d'action qu'il y a de principautés distinctes. Cette organisation nous semblait bien préférable à la centralisation, qui concentre chez nous toute la vie dans une seule cité et qui fait dépendre l'avenir de la nation toute entière des passions ou des caprices d'une minorité factieuse. Aujourd'hui les Allemands, trompés par les fausses théories qu'ils ont reçues de nous, et fermant les yeux aux leçons de l'expérience, bien plus solide que tous les systèmes, travaillent à détruire cette constitution, à laquelle ils doivent une grande partie de leurs avantages et de leur prospérité, et essayent d'introduire chez eux cette unité factice et tyrannique, qui a été pour nous la cause de tant de malheurs et de tant de ruines. La petite ville de Rudolstadt, grâce à son prince, à son château, à sa cour, offrait le mouvement et l'activité qu'on retrouverait à peine chez nous dans une ville de trente à quarante mille habitants. Le temps que nous y passâmes nous parut bien court, et nous quittâmes les larmes aux yeux cet homme, qu'un voyage de quelques jours avait rendu notre ami et que probablement nous ne reverrons plus jamais.

*
* *

Un voiturin nous conduisit à Weimar, où nous étions attiré par le désir de voir le grand homme,

ou plutôt le Dieu de l'Allemagne, car, dans leur enthousiasme pour Gœthe, les Allemands le considéraient presque comme un dieu. C'était le premier personnage de Weimar ; le duc lui-même ne venait qu'en seconde ligne, et quand il avait besoin des conseils du grand homme, il allait les lui demander en personne, au lieu de le faire venir dans son palais. Tout dans cette ville était plein des souvenirs, du nom et de la gloire de Gœthe. Les étrangers qui venaient à Weimar se faisaient conduire d'abord devant sa maison, que l'on visitait comme on visite un sanctuaire. Ils épiaient le moment où il sortait, afin de pouvoir contempler ses traits, et s'ils étaient trompés dans leur attente, ils avaient du moins pu voir les murs du temple où reposait cette idole. Une lettre de Schelling nous introduisit auprès de lui. Sa maison n'offrait pas la moindre trace de luxe. Mais tout y annonçait l'élégance la plus exquise et le goût le plus pur. On n'y voyait ni tentures, ni soieries, ni or, ni argent. La matière était dédaignée dans ce sanctuaire de l'art ; la forme seule régnait ; mais aussi elle y régnait en souveraine, avec une grâce, un choix, une distinction dont rien ne peut donner l'idée. Il n'y avait pas dans cette maison un seul ornement qui ne fût un objet d'art, qui ne rappelât un souvenir, ou qui n'élevât l'esprit ou l'imagination. On montait dans son appartement par un escalier dont les deux côtés étaient ornés de bustes antiques appuyés contre le mur. L'antichambre était resplendissante de la blancheur des plâtres dont elle était remplie, et qui reproduisaient, avec une rare perfection, les chefs-d'œuvre de l'antiquité : la Vénus de Médicis, l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, etc. On aurait pu rester des heures entières dans cette pièce, sans y éprouver un moment d'ennui, l'esprit et l'imagination y trouvant un aliment et

une occupation aussi agréable qu'utile. De l'antichambre on arrivait au cabinet de Gœthe, dont tout l'ornement consistait dans quelques groupes de marbre ou de plâtre et dans quelques gravures choisies avec ce goût qui le caractérisait. Tout chez cet homme appartenait à l'art païen de l'antiquité et des temps modernes. Le moyen âge et l'art catholique, qui prit à cette époque un si beau développement, n'y étaient représentés par aucune œuvre, par aucun souvenir. Gœthe était païen dans la direction de son esprit et de ses goûts. Il l'était d'instinct et de conviction. Car qu'est-ce que le panthéisme, sinon le paganisme conçu sous une forme scientifique ? Il avait en horreur le christianisme et tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin. Il avoue lui-même dans une de ses poésies, avec un cynisme que n'a pu voiler la grâce de l'expression, qu'il y a deux choses dans le monde qu'il n'a jamais pu supporter : la croix et l'ail. C'est par haine pour le catholicisme et pour braver en quelque sorte Jésus-Christ, jusque dans le siège de sa puissance et de sa gloire ici-bas, qu'il a composé à Rome ses poésies les plus licencieuses et les plus impies.

Au reste, il n'est pas étonnant que cet homme n'ait rien compris au catholicisme, car il avait peu de cœur, comme le prouvent et ses nombreux écrits et sa conduite. Or il y a dans le christianisme une multitude de choses et d'institutions que le cœur seul peut apprécier.

Gœthe a été dans la littérature ce que Schelling avait été dans la philosophie. Et si l'on a quelquefois reproché à celui-ci d'être souvent plus poète que philosophe, on pourrait accuser celui-là d'avoir été quelquefois plus philosophe que poète. En effet, ses drames et ses poésies, même les plus légères, sont pleines de maximes que la mémoire retient facile-

ment et qui peuvent servir dans les circonstances ordinaires de la vie, pour diriger l'homme et le retenir dans ce milieu confortable, qui s'éloigne également des excès opposés, et où pourrait se trouver à l'aise un disciple d'Épicure. Mais on chercherait vainement dans ses ouvrages ces traits de génie, ces sentences fortifiantes et salutaires, qui appuient l'âme dans les grandes épreuves de la vie, animent son courage, élèvent ses pensées et ses espérances au-dessus de la terre, et lui rendent supportable le présent, en lui mettant devant les yeux les félicités de l'avenir. Sous ce rapport, Gœthe me semble bien inférieur non seulement à Dante et à Shakespeare, ces grands poètes qui s'étaient inspirés de l'esprit du christianisme, de ses traditions et de ses légendes, mais encore aux poètes de l'antiquité, dont le fatalisme agrandissait en quelque sorte la personnalité humaine en la mettant aux prises avec une divinité aveugle et inflexible. Gœthe n'a pas d'égal, à mon avis, pour la clarté de la pensée, la limpidité de l'expression, l'ordre et la mesure dans la composition ; pour la simplicité dans l'arrangement, pour la fécondité et la suite des pensées. Mais je n'ai jamais trouvé en lui cette flamme divine de l'enthousiasme, qui vous saisit et vous réchauffe, ce vol rapide et sublime qui vous transporte dans des régions inconnues et vous fait oublier la terre ; sous ce rapport je lui préférerais Schiller. Après avoir lu Gœthe, l'âme se trouve à la même place et dans le même état où elle était auparavant. Elle reste sur la terre, et le seul désir qu'elle ressente, c'est de s'y placer le plus agréablement possible. Du reste elle ne sent ni plus d'amour pour le bien, ni plus d'horreur pour le vice, ni plus de dévouement pour les autres, ni plus d'abnégation de soi-même, ni plus de courage dans l'adversité, ni plus de modération dans le bonheur.

Gœthe a été pour l'Allemagne ce que Voltaire était pour la France, en tenant compte toutefois des différences inhérentes au caractère de ces deux hommes, au peuple et au temps où ils ont vécu. Ils sont tous les deux secs, froids, sans enthousiasme, sans élévation. Leur vol effleure la terre ; ils saisissent avec une admirable perspicacité les ridicules et les faiblesses de l'humanité, et prêchent avec une rare éloquence l'art de bien vivre, cette science qui suffit à l'égoïsme, et renferme l'homme en soi-même, sans jamais élever ses regards vers Dieu par la reconnaissance et la prière, et sans jamais les abaisser vers ceux qui souffrent par la compassion et le dévouement. Ils ont eu tous les deux la même fécondité, la même clarté ; tous deux sont morts comblés d'années et de gloire, honorés d'une sorte de culte par leurs compatriotes ; et tous deux aussi, se distinguant en cela de leurs confrères, ont su se procurer par leurs ouvrages une vie commode et une belle fortune. L'influence de ces deux hommes a été également désastreuse, et l'Allemagne et la France ressentiront longtemps encore les déplorables effets du pouvoir qu'ils ont exercé sur les esprits.

Gœthe avait plus de quatre-vingts ans lorsque je le vis, et il était arrivé à cet âge sans avoir éprouvé aucune infirmité, aucune maladie grave. Son attitude était encore droite comme celle d'un homme de cinquante ans. Sa figure avait conservé les traces de cette beauté antique, qui lui avait attiré les hommages, je dirais presque les adorations de tant de femmes pendant sa jeunesse. Son front haut et large ressemblait à celui de Jupiter Olympien. Ses longs cheveux blancs retombaient sur ses épaules et ajoutaient encore à la majesté de sa personne. Mais le sourire, en ouvrant sa bouche, privée de la plupart de ses dents, lui faisait perdre

une partie de ses grâces et laissait voir un rictus, semblable à celui que M. de Maistre a si énergiquement signalé dans la bouche de Voltaire. Son accueil était poli et froid, comme celui d'un roi qui a passé sa vie au milieu des flatteries et des hommages de ses sujets. On voyait qu'il s'observait et qu'il évitait avec soin tout ce qui aurait pu le compromettre, ou lui attirer des ennemis et des envieux. Il parlait assez bien le français, mais il n'aimait pas à parler une autre langue que la sienne.

Quelques années auparavant, ce vieillard octogénaire, qu'aucune infortune n'avait troublé, qu'aucun sentiment profond n'avait agité, et qui s'était tenu comme un dieu dans la majestueuse sérénité d'une âme impassible ; ce vieillard qui s'était laissé aimer et adorer, sans jamais donner lui-même une pensée sérieuse d'amour et de tendresse, avait été sur le point d'épouser, en secondes noces, une femme jeune encore, et il n'avait été retenu que par la crainte du ridicule, que l'opinion publique n'aurait pas manqué d'attacher à une telle union.

Quelques mois après notre entrevue, Gœthe mourait, sans maladie, sans douleur, sans remords, sans un regret pour le passé, sans une espérance pour l'avenir[1]. Il mourait comme il avait vécu : en païen ; conservant jusqu'à la fin le calme et la sérénité d'une âme inaccessible à toutes les émotions profondes. Il mourait sur son fauteuil, au milieu des fleurs qu'il s'était fait apporter, afin d'étudier encore une fois avant de mourir les phénomènes de la couleur dont il s'occupait depuis longtemps et d'achever une pensée incomplète, ne voulant pas qu'on pût dire qu'un homme comme lui avait pâli

1. Voir l'article de L. William Cart, *La dernière maladie de Gœthe, d'après des témoignages contemporains* (15-22 mars 1832), dans *le Temps*, 4 février 1910.

devant la mort, et douté un seul instant de sa force et de son courage.

*
* *

Après avoir achevé notre pèlerinage à Weimar, nous nous fîmes conduire à Iéna, dont nous voulions visiter l'université, la seule qui eût conservé quelques restes des habitudes et des privilèges, souvent assez bizarres, qu'on retrouvait autrefois dans la plupart des universités allemandes. Partout ailleurs, les princes, justement effrayés des progrès des théories anarchiques que la révolution de 1830 avait réveillées et qui menaçaient d'envahir l'Allemagne, avaient soumis à une surveillance rigoureuse les universités qui se trouvaient dans leurs États. Mais le duc de Weimar, soit qu'il fût plus tolérant, soit qu'il craignît de diminuer par des menaces trop sévères la prospérité de Iéna, avait laissé aux étudiants plus de liberté, ce qui donnait à cette ville une physionomie toute particulière. Les sociétés d'étudiants, connues en Allemagne sous le nom de *Burschenschaft*, si rigoureusement surveillées dans les autres universités, avaient conservé dans celle-ci toute leur vie et toute leur action. Leurs membres se distinguaient encore par des signes particuliers, et surtout par la couleur des bandes qui ceignaient leurs casquettes. Ils se réunissaient tous pour prendre leur repas en commun dans un local particulier, et ils allaient passer les jours de congé dans une maison de campagne qu'ils avaient louée, et qui était le théâtre ordinaire de leurs combats sanglants. Car il ne se passait pas de semaine sans qu'il y eût plusieurs duels entre les étudiants des diverses sociétés, que séparaient

ordinairement des dissentiments politiques très prononcés.

A cette époque, tout Français était regardé comme un démocrate et comme un émissaire de quelque société secrète, qui, de Paris, étendait son influence sur tout le reste de l'Europe. Notre qualité de Français attira donc sur nous l'attention de la société démocratique d'Iéna, c'est-à-dire de celle qui avait embrassé les principes les plus avancés, et qui visait au bouleversement de tous les rapports existant en Europe. Cinq ou six de ses membres, députés par elle, ayant en tête le président, vinrent nous trouver à notre hôtel et nous inviter à prendre nos repas avec eux. Nous acceptâmes avec reconnaissance, et nous fûmes reçu avec tous les honneurs dus à notre qualité de Français. Tous ces jeunes gens nous entouraient avec une respectueuse curiosité, nous interrogeaient sur les événements qui s'étaient accomplis en France, sur l'esprit de notre pays, sur nos craintes et nos espérances; ils écoutaient avec avidité nos moindres paroles. Nous dînâmes au milieu des nuages de fumée qu'exhalaient les pipes de tous ces jeunes gens, qui fumaient, les uns pour exciter leur appétit avant le repas, les autres pour passer le temps après avoir mangé. Nous étions servi par les étudiants eux-mêmes, qui s'acquittaient de leurs fonctions avec une grâce et une cordialité charmantes. Le soir, nous fûmes invité à une séance politique, pendant laquelle on parla beaucoup, tout en fumant et buvant de la bière; puis la plus grande partie des membres de la société nous reconduisit à notre hôtel en chantant la *Marseillaise*.

Nous allâmes passer le lendemain à leur maison de campagne, où l'on nous réservait un spectacle bien inattendu et bien étrange pour nous : un duel devait avoir lieu entre deux étudiants. Nous crûmes

que notre intervention pourrait prévenir un combat sanglant et épargner aux deux champions de pénibles souvenirs. Nos principes religieux, nos habitudes nous faisaient considérer le duel comme une coutume barbare, qui pouvait, sinon se justifier, du moins s'expliquer à une époque où, la souveraineté étant disséminée à l'infini, tout homme libre n'était en quelque sorte justiciable que de soi-même, où, l'autorité étant souvent incertaine et mal définie, l'on était obligé de chercher dans la force le redressement des torts dont on avait à se plaindre. Mais cette coutume nous paraissait inconciliable avec les progrès de cette civilisation dont nous sommes si fiers, avec ce dédain pour un passé auquel on ne semble pardonner que ses excès ou ses vices, avec cet esprit de douceur qui s'est indroduit dans les mœurs et les habitudes des peuples de l'Europe, et qui constitue l'avantage le plus incontestable peut-être que nous puissions revendiquer sur nos aïeux. Nous fîmes donc des démarches auprès des étudiants qui nous paraissaient les plus influents, pour amener une réconciliation que nous croyions facile. Mais on nous dit qu'elle était impossible, parce que le duel avait été déclaré nécessaire par le tribunal d'honneur, chargé de décider ces sortes d'affaires et composé des étudiants les plus recommandables. Les deux adversaires arrivèrent bientôt avec leurs témoins et le médecin qui devait assister au duel. Ils cherchèrent à ranimer leur ardeur en prenant du café et de l'eau-de-vie ; et quand ils crurent que leurs bras étaient assurés et que le café avait suffisamment excité leur système nerveux, il montèrent dans une grande salle située au-dessus de celle où nous étions, et qui servait ordinairement de théâtre à ces luttes sanglantes, que l'on cherchait ainsi à soustraire à la surveillance de la police académique. Car, malgré son

indulgence pour ces sortes de combats, elle aurait été probablement forcée d'employer quelques mesures pour les prévenir ou les punir, si elle avait pu se procurer des preuves juridiques du délit. On crut nous faire honneur et plaisir en nous invitant à monter, pour assister au combat. Nous refusâmes, et notre refus les étonna singulièrement. De la chambre où nous étions restés, nous entendions les pas précipités des deux adversaires, marchant l'un sur l'autre. Puis nous n'entendîmes plus rien, et l'on accourut pour nous annoncer l'issue du duel. L'un des combattants avait reçu un coup de fleuret dans l'œil. Dès que sa plaie eut été bandée, et qu'il eut reçu du médecin les premiers soins, il descendit, prit une tasse de café et donna à son adversaire un second rendez-vous au même lieu, pour le jour où sa blessure serait complètement guérie. Car, d'après la législation bizarre introduite par l'usage en ces sortes d'affaires, le vaincu peut tenter deux fois la fortune en défiant deux fois celui que le hasard ou l'adresse a rendu plus heureux.

Pendant notre séjour à Iéna, nous visitâmes le champ de bataille fameux par la victoire que Napoléon remporta sur les Prussiens, et qui détruisit en quelques heures cette puissance que Frédéric II avait formée et augmentée par tant de persévérance et de luttes. Nous eûmes pour guides dans cette excursion plusieurs étudiants, qui nous expliquèrent dans le plus grand détail tout le plan de la bataille, et qui semblaient plus fiers que nous encore du succès qu'y avaient obtenu nos armes. Car la France représentait à leurs yeux la cause de la civilisation et de la liberté ; et leur enthousiasme pour les idées françaises allait jusqu'à leur faire oublier leur patriotisme et l'humiliation de leur revers. La Prusse, ce n'était pas pour eux l'Allemagne, mais une puissance particu-

lière, dont les tendances leur inspiraient une vive inquiétude, et dont les défaites leur semblaient autant de victoires pour la cause qu'ils défendaient. Le nom de Napoléon excitait leur enthousiasme, quoique cet homme aimât peu la liberté. Mais il avait par ses armes effacé jusqu'aux derniers vestiges de l'ancienne constitution européenne. Il avait humilié ces princes dont il se défiait, et qu'il regardait comme les ennemis de la liberté des peuples. C'en était assez pour eux : ils lui pardonnaient d'avoir vaincu et humilié l'Allemagne, en considération du résultat qu'avaient obtenu ses triomphes.

Une colonne de pierre a été placée à l'endroit où se tenait Napoléon pendant la bataille et d'où il donnait ses ordres. Je ne pus, je l'avoue, me défendre d'une sorte de saisissement à la vue de ce monument si simple, dont toute la grandeur tenait au souvenir qu'il rappelait, et qui n'avait besoin, pour frapper l'imagination, d'aucune pompe extérieure. Nous donnâmes, au fond de notre cœur, un souvenir et une prière à ceux de nos compatriotes dont les os avaient engraissé la terre que nous foulions aux pieds, et qui, couverte de moissons comme toutes les autres, semblait avoir oublié sa gloire, et perdu jusqu'aux dernières traces du grand événement dont elle avait été le théâtre. Je n'ai jamais visité aucun champ de bataille sans éprouver un sentiment de surprise. Il me semblait que des lieux si illustres devaient porter les signes de leur gloire, et que les hommes devaient du moins respecter et honorer par quelques monuments particuliers ces mémorables cimetières arrosés du sang de tant de guerriers, témoins de tant de dévouement et de courage, et dont la poussière pourrait fournir de si précieuses reliques à tant de sœurs et de mères. Mais, hélas ! les hommes, oublieux du passé et ne songeant qu'au pré-

sent, confondent bientôt avec les autres ces champs glorieux qui ont porté pendant quelques jours les destinées du monde. Et s'ils ont plus de prix à leurs yeux, c'est moins à cause des souvenirs qu'ils rappellent, qu'à cause des moissons plus abondantes que promet leur terre, engraissée du sang et des ossements de tant de nobles victimes. La chimie triomphe de l'histoire : elle veut supputer ce qu'elle pourra tirer de ce sol, dont la vigueur a été développée par la décomposition des innombrables cadavres qu'il enfouit. Hélas ! hélas ! la mort des braves, à qui leurs peuples doivent leur gloire, ne donne-t-elle à la terre d'autre prix que celui qu'elle acquiert en buvant du sang ?

A Dresde, je fus frappé de l'étiquette de la cour, qui contrastait d'une manière frappante avec la simplicité des autres princes allemands. J'assistais à la messe, un matin, dans une tribune de l'église catholique, qui est en même temps la chapelle du palais. J'avais devant moi un vieillard en culotte courte et recouvert d'une sorte de houppelande de soie violette. Je pensais que c'était l'évêque, et ce qui me confirmait dans cette pensée, c'était l'air de piété et de componction avec lequel ce vieillard priait. Mais une fois la messe finie, je vis arriver comme une procession composée de six ou huit personnes, marchant deux à deux, et parmi lesquels étaient des valets revêtus de la livrée la plus singulière que j'eusse encore vue. Tous se tinrent debout jusqu'à ce que le vieillard eût fini de prier ; et lorsqu'il se leva, ils le saluèrent et marchèrent devant lui d'un air grave et cérémonieux. C'était le vieux roi de Saxe, le prince le plus pieux peut-être de tous les souverains de l'Europe, mais dont la piété paraissait peu propre à inspirer aux protestants parmi lesquels il vivait le respect pour la religion catholique, dont il observait

si fidèlement les pratiques. Les hommes que Dieu a placés bien haut, et à qui il a confié le soin de diriger une portion du troupeau dont il est le premier pasteur, ne comprennent pas toujours assez qu'ils ne doivent pas se sauver de la même manière et par les mêmes moyens que les autres ; que dans tous leurs actes ils doivent avant toute chose avoir en vue de glorifier Dieu et de procurer le bien de ceux qui leur sont confiés ; qu'il vaut mieux bien souvent, dans ce but, omettre certaines pratiques extérieures qui ne sont pas nécessaires, afin de ménager la faiblesse de ceux qui, moins éclairés, pourraient en attribuer l'observance à une certaine petitesse d'esprit et concevoir des préjugés défavorables à l'égard de la vérité. Tenir fortement au but, et se montrer large et accommodant dans le choix des moyens, c'est un principe qui ne trompe guère dans l'application, et que l'homme devrait avoir sans cesse devant les yeux dans ses rapports avec Dieu.

Le vieux roi de Saxe semblait avoir plutôt la piété d'un moine que celle d'un prince. Aussi n'eut-il aucune influence sur ceux qui l'entouraient ; et loin de les attirer vers la religion catholique à laquelle sa famille s'était montrée si fidèle, il ne faisait au contraire que fortifier leurs préjugés à son égard. Il cultivait avec succès la musique, et plusieurs des messes que l'on chantait dans sa chapelle étaient de sa composition. Peut-être le goût particulier de ce prince avait-il contribué à donner à sa chapelle une réputation qu'elle méritait à tous égards, et qui attirait aux offices du dimanche un nombre considérable d'amateurs.

*
* *

Quelques jours après, nous faisions à Dresde la connaissance de Tieck, qui à cette époque parta-

geait avec Gœthe le sceptre de la littérature en Allemagne. Mais l'influence que le premier exerça sur ses compatriotes était bien différente de celle du second ; elle en contrebalança les funestes effets, et sauva pour ainsi dire le moyen âge de l'oubli et de la déconsidération où l'auraient infailliblement jeté les superbes dédains de Gœthe. C'est lui qui, aidé des deux frères Schlegel, de Novalis, de Stolberg et de plusieurs autres, donna le premier aux esprits cette impulsion salutaire qui fut continuée par Görres, Arnim et Brentano, et qui remit en honneur les anciennes traditions littéraires. Chose singulière et qui démontre bien le rapport mystérieux, mais réel, qui existait entre tous les domaines de la pensée au moyen âge et l'unité de l'esprit humain à cette époque : tous les hommes qui prirent une part active à ce mouvement de réaction, que Tieck et Schlegel imprimèrent à leurs contemporains, contre les doctrines et les tendances de la littérature moderne, ou se firent catholiques ou furent soupçonnés de l'être, sans oser l'avouer. Pour repousser ce soupçon, plusieurs, et entre autres Tieck, se crurent obligés de flatter les préjugés du public protestant plus qu'il ne convenait à leurs convictions et à leur dignité personnelle. Au reste, la femme et les filles de Tieck ont été plus conséquentes ou plus courageuses que celui-ci ; car elles étaient rentrées depuis longtemps dans le sein de l'Église lors de notre passage à Dresde.

Tieck est, après Gœthe, le plus grand écrivain moderne de l'Allemagne. Quoiqu'il fût âgé de près de soixante ans, quand je le vis, et que la goutte eût déformé tous ses membres, son esprit n'avait rien perdu de sa vivacité, et la vigoureuse constitution de son corps ne semblait pas même altérée. Il était comme cloué sur son fauteuil, dont un bras beaucoup

plus élevé que l'autre soutenait le côté de son corps que la goutte avait rapetissé.

Il nous invita à ses soirées. C'était une faveur ardemment désirée par tous ceux qui pouvaient apprécier le talent de Tieck, non seulement comme écrivain, mais encore comme lecteur, car il avait en ce genre une réputation européenne. Le cercle des invités était peu nombreux, mais bien choisi. A la première soirée à laquelle nous assistâmes, il lut *Hamlet* de Shakespeare et une comédie ; de sorte que nous pûmes admirer la variété de son talent et la souplesse de son jeu. Car c'était moins une lecture qu'une représentation exécutée par un seul homme, tant il savait bien entrer dans le caractère de ses personnages. Parmi ses auditeurs, se trouvait ce soir-là un des acteurs les plus en renom de l'Allemagne, Devrient, et c'était aussi celui dont l'admiration était la plus vive et la plus profonde. Tous étaient saisis, émus, ravis : les uns pleuraient d'attendrissement, les autres soupiraient d'admiration. Et je doute que jamais acteur ait eu un plus beau succès. Mais le plus ému de tous les assistants était la comtesse X..., dans le salon de laquelle se faisait la lecture. Jouissant d'une grande fortune, elle donnait à Tieck et à sa famille une généreuse hospitalité, dont elle se croyait suffisamment payée par le plaisir de faire du bien à un tel homme et par le bonheur que lui procurait sa société. De tendres rapports avaient existé autrefois entre Tieck et cette femme, et une amitié solide et dévouée était venue remplacer le sentiment plus vif, mais moins profond, qu'avaient effacé peu à peu l'âge et l'expérience. La femme de Tieck, qui avait elle-même à se faire pardonner quelques écarts du cœur, acceptait sans inquiétude une communauté qui était désormais sans danger. Elle supposait probablement que ses

filles, ignorant le passé, voyaient sans étonnement des rapports dont elles ne pouvaient deviner l'origine. Il n'y a qu'en Allemagne où de pareilles choses soient possibles ; les considérations qui s'opposeraient ailleurs à de telles relations semblent ne pas exister en ce pays ; le sentiment y excuse tout. Ainsi, en présence de sa femme et de ses filles, Tieck donnait à la comtesse X... les noms les plus doux et les plus tendres, et tout cela avec une bonhomie et une simplicité dont il était impossible de se scandaliser. L'aînée de ses filles, Dorothée, avait hérité des traits et du génie de son père. Initiée par des études profondes à la littérature de son pays et des autres peuples de l'Europe, aucun travail important ne lui était étranger. En causant avec elle de la France, de sa littérature, de sa philosophie, je pus croire que j'étais en présence d'un Français qui n'avait jamais quitté son pays, et qui avait passé sa vie à en étudier les écrivains les plus remarquables. Elle était catholique fervente : elle avait lu beaucoup les ouvrages de M. de Lamennais ; elle avait suivi attentivement *l'Avenir*, et elle était heureuse de trouver des Français capables de comprendre ses goûts et ses pensées.

Nous visitâmes aussi l'illustre médecin Carus, célèbre non seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe par le nombre et le mérite des ouvrages qu'il a publiés. C'était un homme encore dans la force de l'âge, d'une figure noble et distinguée, de belles manières, simples et polies à la fois. Il nous reçut avec une affabilité charmante, dans un salon tout décoré de ses peintures. Car cet homme est aussi grand paysagiste que grand médecin.

Nous arrivâmes à Berlin vers le milieu du carême de l'année 1832. Des relations précieuses, de nobles affections m'attendaient dans cette ville dont le séjour a été si doux pour moi.

CHAPITRE VIII

LES JURISCONSULTES BERLINOIS ET LES RÉFUGIÉS FRANÇAIS

Ma première visite fut pour le professeur Jarke [1], qui s'était converti avec sa femme au catholicisme, et qui venait de fonder à Berlin un journal hebdomadaire, sous le titre de *Politisches Wochenblatt*, afin de défendre les grands principes d'ordre et de liberté auxquels il avait consacré sa vie [2]. Sa conversion lui avait rendu impossible tout avancement dans la carrière de l'enseignement. Il était professeur extraordinaire de droit criminel, sans aucun espoir de parvenir jamais au professorat ordinaire. Or, les professeurs extraordinaires ne recevaient de l'État aucun salaire, et n'avaient pour vivre que la rétribution imposée à chacun des éléves qui fréquentaient leur cours. Leur position n'était pas fixe,

1. Sur Charles-Ernest Jarcke (1801-1852), voir Mohl, *Geschichte und Litteratur der Staatswissenschaften*, II, pp. 578 et suiv.; et Phillips, *Vermischte Schriften*, II, pp. 598-616 (Vienne, 1856). — Note de M. Goyau (*op. cit.*, t. II, p. 97).

2. Le programme de cette feuille s'inspirait du mot de J. de Maistre : « Nous ne voulons pas la contre-révolution, mais le contraire de la révolution. »

parce que leur titre n'était en quelque sorte qu'une concession, que pouvait retirer le gouvernement qui l'avait accordée. Et cependant Jarke passait dans toute l'Allemagne pour un des jurisconsultes les plus distingués dans le droit criminel. C'était, de plus, un professeur remarquable et un écrivain éminent. Mais il était devenu catholique. C'était aux yeux du vieux roi un crime irrémissible.

Jarke était, lorsque je le connus, un homme de trente-cinq ans, d'une taille et d'une figure remarquables, dont les traits mobiles offraient une succession rapide des sentiments les plus opposés. Son caractère impressionnable passait avec une extrême facilité de la bienveillance à l'indignation, de la joie à la tristesse, de l'espérance au découragement. L'irritabilité de ses nerfs et la mollesse de ses fibres rendaient pour ainsi dire son corps esclave des moindres changements de la température; et comme chez lui l'âme était située plus près du corps que chez beaucoup d'autres et qu'elle était comme enveloppée dans le réseau nerveux, toutes les modifications qu'éprouvait celui-ci réagissaient avec une extrême promptitude sur celle-là et y produisaient les émotions les plus variées. Jarke devait donc être un homme passionné, et il l'était en effet. Deux classes d'hommes surtout étaient l'objet de ses plus profondes antipathies : les Juifs et les libéraux de l'école française, qu'il regardait comme les principaux auteurs des désordres et du malaise dont souffraient plus ou moins les États de l'Europe. Dans le commerce ordinaire de la vie, c'était un homme aimable, spirituel, bienveillant, affectueux. Sa conversation était agréable, fine et sérieuse en même temps : le fond en était presque toujours grave et la forme gracieuse. C'était un causeur distingué, dont la parole choisie, sans affectation, limpide et claire, sans manquer pour

cela de profondeur, vive et animée sans trivialité, intéressait toujours et ne fatiguait jamais ceux qui l'entendaient. Ce talent frappait d'autant plus en lui qu'il est moins commun chez ses compatriotes, dont la parole en général lourde et lente, traînante et diffuse, se prête difficilement aux évolutions rapides de la conversation, et a besoin, pour se condenser, d'un livre où elle puisse se développer tout entière.

L'Allemand ne cause ordinairement que dans les livres : il écrit comme on parle en France, sans chercher à bien dire, pourvu qu'il dise ce qu'il sait. De là ces longueurs, ce style diffus, ce défaut d'ordre et de clarté, qui empêchent leurs livres d'être aussi utiles qu'ils pourraient l'être avec plus de soin et d'attention. Ils ont tous les avantages et tous les défauts de la conversation, et bien souvent ils ne sont que des conversations écrites ou copiées sous leur dictée, puisqu'un grand nombre d'ouvrages allemands ne sont que la reproduction des leçons orales d'un professeur, qui, avec les meilleures intentions, ne peut trouver le temps d'en préparer et d'en soigner la forme, ayant quelquefois deux ou trois cours à faire en un jour.

Jarke était un ami dévoué, un époux ou plutôt un amant fidèle et passionné ; car il était avec sa femme ce qu'est dans nos campagnes un amant pour sa fiancée, et son amour pour elle s'exprimait avec la même simplicité et la même familiarité. Un étranger accoutumé au ton souvent factice de la haute société aurait pu trouver communes ou déplacées ces manières, ces expressions par où s'exhalait la tendresse de cette âme passionnée. Mais je trouve qu'en ce genre, tout ce qui est vrai et naturel est bon, et qu'un sentiment profond légitime les formes par lesquelles il s'exprime. Mme Jarke était une femme d'une

grâce charmante, d'une grande délicatesse de traits, simple et naïve comme une enfant, ne voyant dans le monde que son mari, avec lequel elle s'était identifiée au point de n'avoir plus d'autre goût que les siens, ni d'autres pensées que ses pensées. Sa figure, qui exprimait admirablement l'innocence et la candeur de son âme, appartenait à ce type que l'on retrouve souvent dans les tableaux pieux des peintures allemandes du moyen âge.

Dès notre première visite chez Jarke, nous fûmes invité à y aller tous les soirs pour prendre le thé. Ces soirées n'étaient pas seulement agréables par la familiarité qu'elles entretenaient entre cette famille et nous ; mais elles étaient en tout instructives pour notre esprit, par le sérieux et la variété des conversations qui les remplissaient. La politique en était ordinairement l'objet principal : mais la politique conçue sous sa notion la plus large, la plus élevée, ayant pour point de départ la religion, pour règle le droit, pour base l'histoire, et pour but le développement moral de l'humanité.

Jarke appartenait à l'école historique qui reconnaissait pour ses chefs M. de Bonald en France, en Allemagne Charles de Haller et Adam Muller; école dont les tendances ont été bien méconnues et les intentions bien calomniées, mais qui, de toutes les écoles politiques, est encore celle qui réunit le plus de probabilités en sa faveur, qui explique de la manière la plus naturelle le passé, et donne le plus de garantie à l'avenir. Mais une école qui avait pour but de rendre à l'élément traditionnel dans la politique le rang et l'importance qu'il avait perdus, qui admettait des droits supérieurs à toutes les conventions humaines, des faits irrévocables que chaque peuple était tenu de respecter, sous peine de se précipiter sur la pente rapide des révolutions, dans un

abîme d'erreurs, de malheurs et de crimes, une école dont l'inflexible logique signalait, dans les fautes d'un passé déjà éloigné, les causes fatales des désordres du présent et des dangers de l'avenir; qui ne reconnaissait aucune révolution comme légitime, parce que toute révolution coupe en quelque sorte le fil de la tradition dans l'histoire d'un peuple, et en livre le développement aux chances du hasard ; une école qui, de conséquence en conséquence, ramenait par une nécessité logique les esprits au catholicisme, qui n'attribuait soit aux princes, soit aux peuples, que le droit de corriger, d'améliorer, de développer, d'évoluer les institutions existantes, sans reconnaître ni aux unes ni aux autres la faculté arbitraire de les changer ou de les détruire; une telle école devait rencontrer peu d'adeptes et avoir contre elle les partisans de tous les droits absolus, soit du côté des souverains, soit du côté des peuples; puisqu'elle ne reconnaissait en politique que des droits relatifs, historiques ou basés sur des faits. Cette doctrine était également éloignée et de celle qui attribuait aux princes un droit divin, absolu, supérieur à tous les autres, irresponsable et ne dépendant que de Dieu ; et de celle qui enseignait que le peuple n'a pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes. C'est donc bien à tort qu'on l'accusait de consacrer l'absolutisme et de favoriser la tyrannie des princes. Ceux-ci mieux guidés par leur instinct savaient bien qu'ils n'avaient rien à attendre de favorable à leurs caprices d'une école qui reconnaissait des droits supérieurs aux leurs, et qui les plaçait sous ce rapport dans les mêmes conditions que les peuples. Aussi les hommes qui soutenaient cette doctrine n'étaient pas plus en faveur auprès des princes qu'auprès des masses; la plupart ont été sans influence comme sans ambition, restant fidèles à leurs convictions, plaignant l'erreur

de leurs adversaires et redoutant les dangers qu'elle préparait à l'avenir.

C'était pour défendre ces principes que le journal de Jarke avait été fondé sous le patronage du prince royal, aujourd'hui roi de Prusse, avec la collaboration du baron de Radowitz et du baron de Gerlach, tous deux généraux aujourd'hui dans l'armée prussienne. Le gouvernement et la police voyaient d'un très mauvais œil ce journal, et la censure ne lui épargnait pas les coupures et les avertissements, ce qui jetait le pauvre Jarke dans des colères ineffables. Cependant, on se contentait de le taquiner, mais on n'osait pas aller plus loin, à cause de la protection que le prince royal lui accordait. Ces démêlés avec la censure, l'excommunication civile dont il se trouvait frappé par suite de sa conversion, les défiances dont il était l'objet, avaient développé l'irritabilité naturelle de son caractère et le rendaient quelquefois injuste et amer à l'égard de ceux dont il avait à se plaindre. Il était l'adversaire déclaré des idées françaises et n'en parlait jamais qu'avec un sentiment de colère et de mépris. Il les regardait comme un levain de discorde et d'anarchie en Europe, et il était persuadé qu'elles produiraient tôt ou tard une explosion terrible. Sous ce rapport, l'avenir ne lui a donné que trop raison.

Mais son antipathie pour les idées françaises ne le rendait point injuste à l'égard des Français eux-mêmes ; il les aimait, au contraire, et il est peu d'hommes en Allemagne de qui j'aie eu plus à me louer ; avec qui j'aie entretenu des relations plus sûres et plus intimes ; que j'aie trouvés plus fidèles dans leurs affections, plus dévoués et plus prévenants. J'étais devenu comme un membre de sa famille, surtout après que le départ de Léon Boré m'eut laissé seul à Berlin et que sa société m'était devenue plus

nécessaire. Dans une indisposition qui me retint quelques jours au lit, il me força d'accepter chez lui l'hospitalité, et pendant ces jours de maladie, que les soins assidus de cette excellente famille rendirent bien courts pour moi, je trouvais dans sa femme une sœur dévouée, dont la sollicitude ne se reposait pas un instant. Par une attention délicate et gracieuse, tous les soins qui m'étaient nécessaires et qu'elle pouvait me donner me furent donnés par elle : la nuit même, elle se levait pour venir me demander si rien ne me manquait, ou comment je me trouvais. Et tout cela était fait avec une simplicité, une bonté, dont le seul souvenir me touche et me remplit de reconnaissance.

*
* *

Notre seconde visite fut pour la famille Phillips, à qui nous fûmes présenté par Jarke. Phillips s'était, comme Jarke, converti au catholicisme, et comme lui il expiait son courage et sa fidélité à ses convictions. Le roi et son ministre, le vieil Altenstein, se croyaient personnellement offensés par son retour à l'Église, parce qu'il avait eu lieu à Berlin même, c'est-à-dire dans la Rome du protestantisme, sous les yeux du roi, qui s'en considérait comme le pape, et parce que d'ailleurs ils avaient conçu sur lui d'autres espérances et lui avaient promis leur protection particulière. Le mérite de cet homme que son extrême modestie ne pouvait cacher, la réputation qu'il s'était faite par son *Histoire d'Allemagne considérée du point de vue du droit*, la haute opinion qu'avaient de lui tous les professeurs de l'Université de Berlin, l'estime et l'affection qu'il inspirait à tous ceux qui le connaissaient, rien de tout cela

n'avait pu briser la barrière qu'opposait à son avancement l'opiniâtreté du roi.

Phillips, dont la santé naturellement faible était altérée par le travail, se voyait condamné à rester toute sa vie dans la classe des professeurs extraordinaires, et était obligé pour vivre de faire deux cours par jour, malgré la fatigue que lui imposait ce travail. Je l'ai vu bien des fois après son cours, pouvant à peine parler, contraint de se jeter sur son lit, en attendant que l'heure de son second cours l'appelât à de nouvelles fatigues. Son âme douce, bienveillante, mais facile à abattre, succombait quelquefois et se laissait aller au découragement. Mais jamais une plainte impatiente ou amère n'échappait de ses lèvres. Il cédait sous le poids de la fatigue du corps ou des préoccupations de l'âme, mais il cédait doucement, noblement et généreusement. C'est alors que sa femme, qui s'était convertie comme lui, et dont l'âme fortement trempée puisait dans la religion une nouvelle énergie, relevait le courage de son mari et, lui cachant ses propres douleurs, appelait sur ses lèvres, par un effort de sa volonté, un sourire que son cœur démentait. Que de fois j'ai été le témoin et le confident des peines, des soucis, des inquiétudes de cette aimable et pieuse famille ! Que de fois j'ai conspiré avec cette femme angélique pour cacher à son mari la vérité qui aurait brisé son courage, et pour assoupir, par les douceurs d'une tendre affection, les douleurs de son âme ! Que de fois je suis sorti de cette maison les larmes aux yeux, le cœur brisé ! Moins patient et moins chrétien qu'eux, je ne pouvais contenir les sentiments d'amertume et d'indignation que soulevait en mon âme l'injustice de ce vieux roi aveuglé par les préjugés du protestantisme. Vainement je cherchai plusieurs fois à intéresser en faveur de cette famille le ministre Ancillon; je dus

me résigner à partager des chagrins que je ne pouvais guérir.

Les malheurs de cette famille, l'admirable patience avec laquelle elle les supportait, ses vertus et ses qualités éminentes, la certitude que j'étais aimé, que je faisais du bien, dont j'étais surabondamment payé par la reconnaissance qu'il excitait, tout cela m'avait attaché à elle par des liens si doux et si forts à la fois, qu'après seize ans d'absence, je sens au fond du cœur la même tendresse, la même vivacité d'impression que j'éprouvais lorsque j'étais à Berlin. Il ne se passait pas de jours que je n'allasse voir ces bons et généreux amis. J'étais si heureux et si fier du bien que leur faisait ma présence ! Dès que j'entrais, je voyais leurs fronts se déplisser, le sourire refleurir sur leurs lèvres, un éclair de joie briller dans leurs yeux. Leurs mains, serrant la mienne, me souhaitaient la bienvenue. Je tâchais d'être gai et aimable avec eux, pour leur faire oublier, au moins pendant quelques instants, leurs peines. Nous causions en prenant le thé de tout ce qui nous intéressait. La conversation est comme le sommeil : elle calme et fait oublier la douleur. Les heures s'écoulaient rapidement dans ces entretiens intimes, où nos âmes s'épanchaient tout entières. Nous nous quittions consolés et presque heureux.

Phillips avait la taille, les formes, la figure et la voix d'un jeune homme de quinze ans. Il en avait la candeur, l'innocence, la timidité et la modestie. Cet homme ne soupçonnait pas même sa valeur, et son mérite n'était inconnu que de lui. L'étude et les pratiques de piété remplissaient ses jours et occupaient toute son âme. Sa femme était un ange de piété. Je n'ai jamais vu dans aucune femme une plus parfaite expression d'innocence et de candeur. Son visage rappelait d'une manière frappante la madone sixtine

de Raphaël ; il était beau de cette beauté intérieure qui vient de l'âme, qui inspire la prière, élève le cœur vers Dieu et en occupe tellement les hautes régions, qu'aucun sentiment terrestre n'ose monter à la surface. Son âme semblait tapisser le fond de ses yeux, et quand elle vous regardait, vous auriez dit une âme qui contemple, tant son regard était immatériel. Elle était belle, mais elle le faisait oublier parce qu'elle l'oubliait elle-même, et que d'ailleurs on ne pouvait faire attention, quand on la voyait, qu'à son extrême bonté.

*
* *

J'eus, par l'entremise de Jarke, des relations fréquentes avec M. de Radowitz, qui était alors aide de camp du prince Auguste, et qui est aujourd'hui lieutenant-général dans l'armée prussienne. C'était un des hommes les plus remarquables et les plus complets, non seulement de la Prusse, mais de toute l'Allemagne. Il était sorti premier de l'École polytechnique sous l'Empire et était un des officiers du génie les plus distingués. Cette spécialité n'empêchait point son esprit de s'étendre dans les autres directions et d'y réussir, car il possédait à un degré éminent une qualité qui semble propre à l'esprit allemand : l'universalité. Toutes les langues et toutes les littératures de l'Europe lui étaient familières, particulièrement celles de l'Espagne et de la France. Il les possédait si bien qu'un Espagnol ou un Français aurait pu apprendre quelque chose de lui sous ce rapport. Tout ce qui portait un caractère de simplicité et de naïveté avait un charme particulier pour lui. C'était cette disposition qui le portait de préférence vers l'étude des vieilles littératures, dans lesquelles

l'esprit et le caractère des divers peuples s'exprimaient avec toute leur originalité.

Il donnait une attention considérable aux questions religieuses et politiques, et aux problèmes de haute philosophie, auxquels se rattachent par des liens plus ou moins directs l'avenir et le développement de la société. Il appartenait en politique à l'école historique ou traditionnelle de M. de Haller. Il était catholique zélé, et professait un mépris profond pour les doctrines gallicanes, qu'il regardait comme un rejeton du protestantisme. C'était un des causeurs les plus instructifs et les plus intéressants que j'aie connus. Il était sous ce rapport bien supérieur encore à Jarke, parce que ses connaissances étaient plus variées et plus étendues, son ton plus naturel et plus familier. On reconnaissait toujours en lui le soldat. Jarke laissait souvent apercevoir le professeur. Pour contenir la conversation et pour l'empêcher de tomber dans les trivialités ou dans les commérages, il avait toujours chez lui quelques livres intéressants, qui servaient à la fois de texte et de fil à la conversation, et dont celle-ci n'était que le commentaire simple et familier. Il choisissait pour cela des auteurs agréables, des sujets qui ne fussent pas trop sérieux et qui ne donnassent pas à la causerie un cachet de pédantisme ou d'affectation ridicule. Avec lui les discussions les plus graves étaient agréables, sans devenir jamais fatigantes. Sa femme qu'il avait convertie au catholicisme, suivait avec intérêt les conversations les plus sérieuses : l'éducation qu'elle avait reçue et ses relations continuelles avec son mari lui rendaient accessibles les matières les plus graves et les plus relevées. La soirée finissait ordinairement par quelque morceau de musique de Sébastien Bach, exécuté à quatre mains sur le piano par sa femme et lui. Car, à tous ses talents, il joignait encore celui

de la musique, et il avait un goût exquis pour sentir les productions de cet art, et une merveilleuse facilité pour les exécuter. Mais, ici comme dans tout le reste, il n'aimait que ce qui est vraiment beau. Il avait horreur de cette musique légère et superficielle qui remue les nerfs, sans toucher le cœur, ni élever l'esprit. M. de Radowitz était l'ami du roi actuel, qui l'admettait à son intimité et l'invitait à ses petites soirées, où il réunissait les hommes les plus distingués, et qui étaient devenues célèbres par le ton sérieux et simple à la fois qui y régnait.

Nous avions une lettre de recommandation pour M. de Savigny qui était alors professeur à la Faculté de droit, et qui est devenu depuis ministre de la justice. Son *Histoire du droit romain au moyen âge* lui avait acquis une grande réputation, non seulement en Allemagne, mais encore dans toute l'Europe. Il avait une certaine dignité de manières qui allait quelquefois jusqu'à la raideur, une démarche solennelle, une parole lente et prétentieuse, un air mystérieux, une politesse froide et affectée, je ne sais quoi de majestueux et de composé qu'on retrouve souvent en France dans les magistrats [1]. Il n'avait rien de la simplicité et de l'abandon des Allemands, ni de la vivacité des Français réfugiés de Berlin, bien qu'il fût d'origine française. Sa femme était une Brentano ; elle était inférieure pour l'esprit et le talent aux autres

1. « Voici un grave jurisconsulte qui rappelle les maîtres du seizième siècle ; il en a la science et l'autorité. Sa parole est grave et harmonieuse ; sa figure, où reluit une douce lumière, ressemblerait presque à la tête du Christ. Il enseigne les textes du droit romain avec une intelligence et une profondeur qui le laissent sans égal et sans pair au milieu des jurisconsultes de l'Europe. M. de Savigny nous semble, dans ce siècle de rénovation et de jeunesse, représenter la majesté et la doctrine des hommes des anciens jours. » (LERMINIER, *op. cit.*, t. II, p. 20. — Son *Histoire du droit romain au moyen âge* a été traduite en français par Guenoux, 1830-1839, 3 in-8.

membres de cette famille si remarquable sous le rapport de l'intelligence. Mais elle avait ce qui vaut mieux pour une femme, et ce que n'avait aucun de ses frères ou de ses sœurs, elle avait du bon sens, du tact, de la dignité dans le caractère et de la suite dans les idées et dans les actes.

M. de Savigny nous accueillit avec politesse, et nous invita à venir le soir prendre le thé chez lui. Mais quelques propos qui m'étaient revenus, et qui me donnaient lieu de penser qu'il me regardait comme un émissaire des Jésuites, chargé par eux d'une mission particulière, me décidèrent à rompre les relations qui s'étaient établies entre nous. Il se plaignit beaucoup au professeur Ranke et au ministre Ancillon de ne pas me voir. Je leur avouai franchement les motifs de ma conduite, et je ne me décidai à reprendre nos anciens rapports qu'après que M. de Savigny m'eut fait donner par Ranke l'assurance qu'il n'avait jamais rien dit ni rien pensé qui pût être défavorable à mon caractere. Je fus longtemps avant d'être parfaitement à l'aise dans le salon de M. de Savigny, parce que je n'y trouvais point la simplicité et la bonhomie des autres. Cependant dès que le pli fut pris de part et d'autre, je gardai mes formes et elles furent franchement acceptées. Il donnait à peu près une fois par mois de grandes soirées fort ennuyeuses, où deux cents personnes étaient entassées dans les salons, placées et groupées par le hasard. Tous les hauts fonctionnaires y étaient invités, les uniformes des généraux et des colonels y dominaient, car la Prusse est une armée et tout Prussien est soldat. Le concert venait faire trêve à l'ennui, et l'on entendait successivement les plus belles voix et les virtuoses les plus distingués du théâtre et de la société de Berlin.



M. Ancillon, ministre des affaires étrangères, ayant entendu parler de nous par M. Jarke, qui le voyait souvent, lui témoigna le désir qu'il avait de faire notre connaissance. Nous lui fûmes donc présenté, et quelques jours après il nous invita à dîner.

C'est ainsi que commencèrent les précieuses relations, que la bienveillance de cet homme distingué sous tous les rapports, et la reconnaissance de mon côté, établirent entre nous. Je dînais toutes les semaines chez lui en petit comité, avec quatre ou cinq Français de ses amis, appartenant à la colonie française, dont les aïeux étaient venus se fixer à Berlin après la révocation de l'édit de Nantes. Dans ces réunions simples et familières, je retrouvais la France, avec son esprit, ses manières, ses habitudes, avec toutes les qualités qui distinguent notre caractère sans les défauts que les révolutions politiques y ont introduits et qui en altèrent si profondément aujourd'hui l'originalité primitive. En effet, la colonie française de Berlin, par son éloignement de Paris et du théâtre des événements qui avaient modifié d'une manière si sensible l'esprit, les mœurs et les habitudes de la France, avait conservé dans toute sa pureté le vieux type français, tel qu'il existait à la fin du dix-septième siècle, et n'avait admis dans ses habitudes que le développement naturel nécessaire que le temps apporte avec soi, de sorte que les Français de Berlin étaient en quelque sorte plus Français que ceux de Paris et du reste de la France. Ils avaient encore cette gaieté vive et franche, cet oubli du passé, cette imprévoyance de l'avenir, cette causerie fine et légère, cette malice qui aiguise l'esprit sans flétrir le cœur ; toutes

ces qualités enfin qui distinguaient nos pères, et que nous avons perdues dans les bouleversements politiques des soixante années qui viennent de s'écouler.

M. Ancillon avait été d'abord pasteur protestant de l'une des églises françaises de Berlin. Chargé plus tard de diriger l'éducation du prince royal, qui occupe aujourd'hui le trône de Prusse, il s'était fait connaître avantageusement du roi, et était parvenu de degré en degré jusqu'aux plus hautes fonctions de la hiérarchie. Mais le pouvoir ne l'avait point ébloui, et par un privilège qui n'appartient qu'aux âmes assez élevées pour se tenir toujours au-dessus de leur position, sans se laisser dominer par elle, il avait conservé, au sommet de la puissance et de la fortune, la simplicité de ses goûts, la fidélité à ses affections, son amour pour les études graves et sérieuses, toutes les qualités enfin de son esprit et de son cœur. Il était bon, sensible, généreux et dévoué : il aimait à faire du bien ou au moins à faire plaisir. Son âme, naturellement calme et modérée, avait une sorte d'horreur pour tout ce qui était extrême, et se tenait avec soin dans un juste milieu entre les excès opposés. Ce sentiment était tellement profond en lui, qu'il lui a fourni la matière et le titre d'un de ses ouvrages [1], et qu'il a constamment dirigé sa conduite dans sa carrière politique et littéraire. Aucun sentiment de haine, de vengeance ou d'amertume ne pouvait trouver accès dans son âme indulgente pour la faiblesse. Parmi ceux qu'il eut à combattre, soit dans ses écrits, soit comme ministre, il ne vit jamais des ennemis, mais seulement des adversaires dont il blâmait les doctrines ou les tendances, tout en respectant leurs intentions. Il

1. *Vermittlung der Extreme* (Conciliation des extrêmes), 1828-1831, 2 vol. in-8. — Sur Ancillon (1766-1837), voir une notice de Mignet, 1837, in-8.

eut une grande influence par ses conseils auprès du roi, dans la conduite que le gouvernement prussien adopta relativement à la révolution de 1830, qui avait porté au pouvoir les hommes avec qui il était déjà lié depuis longtemps par des idées communes, ou même par des relations personnelles. Il avait une haute opinion de la capacité de Louis-Philippe et de la probité de M. Guizot, et trouvait dans le caractère de ces deux hommes des garanties suffisantes pour l'avenir de la France et de l'Europe.

Ses manières étaient graves et dignes, sa parole manquait de cette fluidité et de cette vivacité qui est propre au caractère français ; elle avait quelque chose du ton doctrinal du prédicateur. Sa conversation était néanmoins agréable, facile, intéressante, variée, nourrie de faits et d'anecdotes, et assaisonnée de ce sel attique, qui s'est affadi chez nous dans les préoccupations de l'avenir et les soucis du présent. Il mettait à l'aise ceux avec qui il causait, parce qu'il oubliait toujours sa dignité et ne semblait se rappeler que celle des autres. Il aimait la France et les Français, et quoiqu'il eût adopté sans arrière-pensée le pays qui avait offert l'hospitalité à ses ancêtres exilés, il considérait toujours les Français comme des compatriotes, tant il est difficile d'oublier son origine et les liens qui en résultent.

Ses amis les plus intimes étaient des Français, appartenant comme lui à la colonie française de Berlin, entre autres le professeur Hermann, physicien distingué, causeur aimable, spirituel et enjoué, qui avait conservé, dans une vieillesse avancée, le feu et la vivacité du jeune âge ; philosophe, incrédule comme on l'était au temps de Voltaire, et n'ayant pas plus de regrets de la veille que de soucis du lendemain. Il racontait un jour devant moi, avec une émotion véritable, la prière d'un

officier français, qui, marchant au feu, s'écriait : « Que Dieu, s'il y en a un, ait pitié de mon âme, si j'en ai une, et me reçoive dans son paradis, s'il y en a un. » Il admirait la sincérité et la bonne foi de cette prière, et la mettait bien au-dessus de celles, par lesquelles l'homme cherche, disait-il, à se donner des sentiments qu'il n'a pas, ou à exprimer une certitude qui n'est pas dans son cœur. Il avait des idées aussi singulières sur la mort, et il était persuadé que l'agonie est une sorte d'extase. Son fils était un jeune homme remarquable par l'étendue de ses connaissances dans les différentes branches des sciences naturelles. Il avait accompagné M. Alexandre de Humboldt dans une partie de ses voyages ; la fatigue qu'il avait éprouvée dans ces excursions lointaines, avait sensiblement altéré la vigueur de sa constitution. Il avait commencé des travaux importants sur la géologie ; je ne sais si l'état de sa santé lui aura permis de les continuer.

Mais l'ami le plus intime de M. Ancillon était M. Molière, pasteur de l'une des églises calvinistes de Berlin. M. Ancillon avait tenu sa fille sur les fonts du baptême, et l'avait épousée plus tard en secondes noces. Elle était morte de la poitrine, peu de temps après son mariage, et l'avait laissé veuf une seconde fois sans enfant. C'était, dit-on, une femme charmante, qu'il avait rendue parfaitement heureuse, et qu'il regrettait toujours. Cette mort cruelle avait resserré encore les liens qui l'attachaient à M. Molière. Le père et l'époux s'étaient trouvés réunis dans une douleur commune ; peut-être leur amitié mutuelle trompait-elle un peu leur douleur, en leur rappelant l'objet qui avait servi de lien entre eux. M. Molière était un vieillard charmant, plein d'esprit, d'à-propos, de finesse et de bonhomie à la

fois ; un Français de la vieille roche, sans ambition ni prétention, se contentant de peu, ne cherchant point le bonheur bien haut ou bien loin, mais le prenant près de soi dans le cercle des affections domestiques. Son esprit doux et conciliant lui avait fait beaucoup d'amis, et lui avait donné une grande influence dans la colonie française. Il se servait pour faire le bien du pouvoir que lui avaient donné les qualités de son esprit et de son cœur.

CHAPITRE IX

HOMMES ET FEMMES DE LETTRES. — PHILOSOPHES ET SAVANTS

C'est chez M. de Savigny que je fis la connaissance du professeur Léopold Ranke. Il avait alors à peu près trente-cinq ans ; et déjà il avait publié un grand nombre d'ouvrages historiques remarquables non seulement par l'étendue des connaissances et la solidité de la critique, mais encore par la clarté et la vivacité du récit, et par une mise en scène habile et ingénieuse. La fécondité de cet homme est vraiment extraordinaire. Comme professeur, il devait préparer et faire chaque jour un cours d'une heure, plus deux cours gratuits par semaine. Comme membre de l'Académie de Berlin, il prenait une part très active aux travaux de cette savante assemblée. Il rédigeait à peu près seul un journal historique qui paraissait tous les mois, et dont les articles demandaient de fortes et longues études. Et malgré tous ces travaux, dont un seul aurait suffi pour occuper un homme ordinaire, il trouvait encore le temps de publier chaque année plusieurs volumes sur les diverses parties de l'histoire. La Turquie, l'Allema-

gne, l'Italie, Rome et les Papes lui ont fourni successivement la matière de ses travaux historiques [1]. Et pourtant cet homme ne vivait point en anachorète, il ne veillait point la nuit Chaque jour, dès que le soir était venu, il allait terminer la journée dans quelque réunion où son esprit pût se distraire sans s'émousser. Il ne refusait point les visites, il paraissait les aimer au contraire. Je le voyais assez souvent chez lui; j'y allais à toute heure; et à toute heure j'y étais reçu. Il paraît qu'il n'avait point de domestique pour le servir, car c'était toujours lui qui m'ouvrait la porte. Il aimait à causer, quoique sa conversation fût beaucoup moins agréable et intéressante que ne devaient le faire supposer l'étendue et la variété de ses connaissances. Ni sa figure, ni ses manières n'avaient rien de distingué. C'était un homme simple, sans prétention, et qui n'avait d'autre passion que celle de l'étude. Son impartialité consciencieuse, son amour de la vérité, sa critique judicieuse et sévère lui ont fait relever bien des erreurs dans les travaux historiques de ses prédécesseurs, et il est un de ceux qui ont le plus contribué dans ces derniers temps à replacer sous leur véritable jour les faits qu'avaient altérés les préjugés, l'ignorance et la mauvaise foi. Sa fécondité serait incompréhensible si l'on ne savait que pendant plusieurs années cet homme s'était renfermé dans les bibliothèques et particulièrement dans celle du Vatican, dont les manuscrits les plus curieux et les plus secrets ont été mis à sa disposition avec une généreuse libéralité et lui ont donné la clef des événements qu'un voile impénétrable avait couverts jusque-là. Une masse considérable de notes et de

1. Son *Histoire de la papauté* a été traduite en français par Haiber en 1848 (3 vol. in-8).

pièces diplomatiques copiées à la hâte et collationnées avec soin forme le trésor historique de cet homme, et comme le fonds dont il vit aujourd'hui. Semblable à la fourmi, il a amassé dans la saison où l'on ne peut encore produire, et aujourd'hui il produit sans effort ce qu'il a recueilli avec tant de peine autrefois.

*
* *

C'est encore chez M. de Savigny que je connus Mme d'Arnim, sa belle-sœur, née Brentano, et qui possédait dans un degré éminent toutes les qualités et tous les défauts de cette remarquable famille, où le génie et la folie semblaient à la fois héréditaires. Car le mot de folie peut seul exprimer la bizarrerie, les caprices, les excentricités d'esprit et de caractère, communs à tous les membres de cette famille, dont le nom indique une origine italienne, et qui s'était établie depuis longtemps à Francfort. Lorsque je vis Bettina, car c'est sous ce nom qu'elle est connue en Allemagne, elle était veuve depuis un an de Louis d'Arnim, un des hommes les plus distingués de l'Allemagne dans ces derniers temps. C'était une femme de génie qui pouvait se faire un nom dans les genres les plus divers, et appliquer aux objets les plus opposés son esprit doué d'une fécondité remarquable et d'une souplesse infinie. A l'exception de son frère Clément, je n'ai point connu d'imagination plus riche, plus colorée, plus animée, plus inventive, plus pittoresque et plus poétique. Elle créait, non seulement dans les productions littéraires de son esprit comme les poètes, mais encore dans le commerce ordinaire de la vie : et ses créations avaient tant de vie, de mouvement et d'éclat, qu'elles lui faisaient illusion et qu'elle finissait presque toujours par en

être dupe, jusqu'au point de les prendre et de les faire prendre aux autres pour des réalités. Je n'ai jamais connu personne plus habile à tromper les autres, après s'être trompé soi-même, et qui dît moins la vérité sans mentir. Cette observation n'est point un paradoxe pour ceux qui connaissent la puissance de l'imagination, et le vrai sens du mot *poésie*. Les poètes ne mentent pas, ils inventent et créent. Bettina créait sa vie, son passé ; elle le faisait, le défaisait, le refaisait selon les caprices de son esprit. Elle ajoutait ou effaçait tous les jours quelque chose dans les pages de ce livre de la vie, que chaque homme écrit avec ses larmes ou son sang sous la dictée de la Providence. Elle était incapable de raconter deux fois de la même manière le même fait, parce qu'en le racontant, elle le refaisait sans le vouloir, sans y penser, avec l'intention d'être un narrateur exact et fidèle. Sa mémoire, comme toutes les autres facultés de son âme, était comme enveloppée dans son imagination et dominée par elle. Son cœur lui-même ne pouvait se soustraire à cet empire, et recevait de son imagination les objets qu'il devait aimer. Toute la vie de cette femme était une illusion, une fiction, je n'ose dire une poésie continuelle. Elle se créait à elle-même ses affections et ses haines, ses espérances et ses craintes, ses joies et ses tristesses. Le monde réel n'était rien pour elle, car elle vivait dans le monde imaginaire qu'elle s'était fait ou plutôt qu'elle se faisait chaque jour. Pour cette femme extraordinaire, l'opinion publique, c'étaient ses propres pensées ; la gloire, c'était l'approbation qu'elle donnait à ses œuvres ; ses amants, c'était son miroir. Les hommes qui lui étaient indifférents n'existaient pas pour elle ; elle aurait certainement fait en leur présence tout ce qu'elle aurait pu faire seule, sans s'inquiéter le moins du monde de leurs juge-

ments, aussi insensible à leurs éloges qu'à leur blâme. La première fois qu'on la voyait, on la prenait pour une folle, et on la plaignait ; la seconde fois, on était déconcerté, et l'on ne savait plus que penser d'elle ; la troisième fois, on admirait son génie, mais jamais on n'était subjugué par elle. Car elle n'avait pas ce qui subjugue dans une femme, la grâce et l'oubli de soi-même. Dieu, qui l'avait comblée de dons, lui avait refusé la beauté et la grâce, heureusement pour elle et pour les autres. Si à tous ceux qu'elle avait reçus, elle avait encore joint ceux-ci, aucun homme n'aurait pu résister aux séductions de son esprit. Ses yeux grands, noirs et veloutés, auraient été magnifiques dans un homme : chez elle ils ne séduisaient pas, parce qu'ils exprimaient le génie sans la bonté, la force sans la grâce.

Elle avait dans ses jeunes années connu Gœthe à Francfort, et comme toute femme un peu distinguée devait, pour se conformer à l'usage, et pour montrer la supériorité de son esprit, devenir, ou se croire éprise d'amour pour ce grand homme, Bettina ne pouvait manquer à cette prescription. Elle employa à l'égard de Gœthe le procédé dont elle usait à l'égard de toutes les œuvres de Dieu. Elle appela son imagination et la poésie à son secours, puis elle idéalisa le poète et le refit au gré de ses caprices. Elle alla plus loin encore, elle inventa, par un magnifique tour de force, toute une série de rapports, de faits, de discours, de lettres qui, sous le pinceau magique de son esprit, formèrent un admirable tableau, et comme un poème, où l'idéal et le réel, la pensée et le sentiment sont mêlés et confondus, sans qu'on puisse les discerner. Elle mit au jour cette production de son génie, deux ans après la mort de Gœthe, sous le titre de : *Lettres d'un enfant avec Gœthe* ; et pour que tout dans cette œuvre fût d'elle,

elle créa pour ainsi dire la langue qui devait servir d'expression à des pensées et à des sentiments si nouveaux. Et elle révéla à ses compatriotes les ressources infinies de leur langue, en leur faisant soupirer l'amour avec autant de charmes qu'aurait pu faire le Tasse, en lui faisant peindre la nature avec autant de grâce qu'aurait pu faire le Corrège. Le produit de la vente de ce livre devait servir à élever à Gœthe un monument, dont elle faisait elle-même le modèle en terre, et qu'elle pétrissait de ses mains, en causant ou en se promenant.

Son talent pour le dessin se révélait en même temps dans de magnifiques cartons destinés à représenter les fêtes nationales de Munich, qui se célèbrent au mois d'octobre, et dans lesquels, mettant de côté le sentiment de la pudeur si naturel à son sexe, elle semblait se jouer au milieu des chairs nues et des poses les plus académiques qu'on puisse imaginer. Bien plus, lorsqu'elle était embarrassée, et qu'elle avait besoin d'un modèle, elle dépouillait de ses vêtements sa petite fille Gisèle, âgée de dix ans, et faisait poser devant elle cette enfant belle et gracieuse comme un ange du Corrège, et dont les yeux précoces respiraient déjà une certaine langueur inconnue à cet âge. Elle avait un goût exquis dans l'art de la musique, et improvisait sur le piano des mélodies charmantes pour les chansons de Gœthe.

Cette femme m'avait réellement fasciné l'esprit par son génie ; mais jamais les impressions qu'elle produisait sur moi n'étaient allées jusqu'au cœur. On pouvait l'admirer, il était impossible de l'aimer. Comme nous étions voisins, je la voyais tous les jours après mon dîner ; et lorsque je tardais, elle m'appelait de sa fenêtre et m'invitait à aller prendre avec elle le café. Sa conversation avait quelquefois l'éclat et l'animation du plus beau tableau ou de la plus

belle poésie. D'autres fois, elle avait la profondeur et la gravité d'une contemplation philosophique. Elle aurait pu, dans ses bons jours, occuper un sténographe, si l'on avait voulu recueillir toutes les belles pensées qui tombaient de ses lèvres. Et pourtant, chose triste à dire, cette femme, qui avait la faculté de fasciner les autres, n'avait pas même la puissance de se gouverner elle-même. Son esprit n'avait pas une pensée fixe sur laquelle il pût s'appuyer ; son cœur n'avait pas un sentiment fort sur lequel il pût jeter l'ancre. Et sa vie, semblable à une nacelle qui a perdu ses agrès, flottait sans direction, poussée de çà, de là, par le souffle d'une imagination dont rien ne pouvait fixer la mobilité.

*
* *

Mme d'Arnim m'avait présenté à une de ses amies, Mme Varnhagen, connue dans le monde littéraire sous le nom de Rachel. Elle était juive d'origine, et s'était fait baptiser pour épouser le baron de Varnhagen. Mais le baptême n'avait été pour elle qu'une formalité purement extérieure, et comme une préparation à son mariage. Elle avait été belle et aimée dans sa jeunesse, et elle avait su fixer, par les charmes de sa beauté et la grâce de son esprit, le cœur du prince Louis de Prusse, mort à Saalfeld, en combattant contre les Français. C'était une femme de premier ordre, mais d'un génie bien différent de celui de Bettina. Et d'abord, c'était une femme par le cœur, et ceux qui étaient admis à son intimité sentaient près d'elle ces effluves invisibles, ce je ne sais quoi de mystérieux, qui annonce à l'homme la présence d'une femme, même lorsque cette femme n'a plus ni la pensée, ni les moyens de plaire. Et

pourtant le génie de Rachel était bien plus que celui de Bettina, le génie d'un homme. C'était la tête de Platon et le cœur de Sapho unis dans la même personne. Elle n'a jamais rien écrit que par occasion, et ce qui est resté d'elle, ce sont des notes tracées rapidement, des lettres où son âme s'épanche dans celle de ses amis. Son salon était devenu comme une académie par le choix des hommes qu'attirait autour d'elle son intelligence haute et vigoureuse. Et quelque distingués qu'ils fussent, elle les dominait tous par les pensées fortes et tendres, qui jaillissaient comme des éclairs des profondeurs de son âme, et qui illuminaient tout à coup une question que la discussion avait rendue plus obscure. Elle parlait peu ; mais quand elle parlait, sa parole portait coup. C'était ordinairement une image pittoresque ou grandiose qui rendait sensible à l'esprit une pensée abstraite ou profonde; ou bien, c'était un coup de pinceau vigoureux qui donnait une couleur vive à un objet terne, vague et flottant. Cette femme avait quelque chose de *shakespearien* dans l'esprit: aussi je ne m'étonne pas qu'elle eût tant d'admiration pour Shakespeare, et qu'elle se nourrît de la lecture de ses œuvres. Ses lettres ou ses notes, qui ont été publiées après sa mort, sont pleines de ces traits de génie, de ces observations profondes qui frappent l'esprit ou touchent le cœur. Elle jetait sa pensée avec une négligence abrupte. C'était pour elle ce qu'était le marbre pour Michel-Ange : elle l'ébauchait et la laissait là encore informe et grossière pour passer à une autre, sans jamais se donner la peine de la polir ou même de l'achever. Aussi est-elle souvent obscure, embarrassée, et comme enveloppée.

De ces passions qui avaient agité son cœur, et troublé sa jeunesse, il lui était resté, par un privilège bien rare, une extrême bonté. Cette bonté était

chez elle comme une passion qui lui tenait lieu de toutes les autres. Elle excusait tout ce qui offrait un motif plausible à l'excuse, et ceux qu'elle était obligée de condamner, elle les plaignait encore. Son extrême tolérance venait beaucoup moins des faiblesses de son jeune âge, que d'une bonté d'âme excessive, et des doctrines panthéistes qu'elle avait adoptées et qu'elle appliquait avec une inflexible rigueur. Car elle avait trop de fermeté dans le regard, pour sourciller devant la conséquence d'un principe, quelque terrible qu'elle fût; et elle avait trop d'audace dans la volonté pour reculer devant l'application de ce principe, quelques résultats qu'elle pût avoir. Ses tendances panthéistes ne laissaient à ses yeux qu'une ligne imperceptible entre le bien et le mal. Toutes les fautes de cette femme furent des péchés d'intelligence. Mais quand elle agissait, c'était en vertu d'un principe que son esprit avait adopté, et sur lequel il se faisait volontairement illusion. Ces grandes intelligences et ces fortes volontés ne doivent point être mesurées à la mesure ordinaire, ni jugées par les hommes. C'est Dieu qui se réserve de les juger. Les hommes se montrent indulgents à l'égard de leurs doctrines et ne condamnent que leurs actions. Mais Dieu, qui voit les choses de plus haut et de plus loin, leur demandera compte surtout des erreurs et des préjugés volontaires de leur esprit.

Rachel était panthéiste en religion, et socialiste ou saint-simonienne en politique. Et cela devait être, car la première erreur devait la conduire à la seconde. Elle appliquait rigoureusement l'une et l'autre dans la pratique. Elle était socialiste dans son intérieur : ses domestiques étaient ses égaux, ses amis et mangeaient à sa table. Elle considérait le mariage du même point de vue que les socialistes, car cette

pauvre intelligence avait été ravagée de bonne heure par les doctrines les plus funestes et la passion avait depuis longtemps faussé la rectitude naturelle de cette grande âme. Et pourtant, dussé-je être accusé de paradoxe, jamais je n'oserais dire de cette femme qu'elle eût le cœur corrompu. Son intelligence était pervertie; ce qui devait être lumière en elle etait devenu ténèbres, et le nuage, en s'épaississant, était descendu jusqu'à son cœur. Les faiblesses de sa vie si malheureuse et si coupable avaient été des faiblesses grandes comme son âme. Elle n'avait point été attirée vers les hommes qu'elle avait aimés par les qualités qui séduisent les sens. Il fallait, pour ébranler ce cœur, une haute intelligence, ou des qualités capables d'exciter l'admiration.

Sa santé était déjà bien affaiblie lorsque je la connus. Elle fut pour moi d'une bonté dont je ne perdrai jamais le souvenir. Que Dieu la juge dans sa miséricorde pour les erreurs de son esprit et de son cœur. Pour moi, je n'ai connu d'elle que sa bonté, je l'admire, parce qu'elle est un don de Dieu. Je ne me sens point l'innocence que le Sauveur exige de celui qui veut jeter la pierre aux femmes coupables de faiblesse. Une douce intimité s'était établie entre son âme et la mienne, et j'en avais profité pour essayer de prononcer devant elle ce grand nom, sans lequel il n'y a point de salut sous le ciel. Lorsque j'avais le bonheur de la trouver seule, j'amenais la conversation de ce côté, et je tâchais de l'élever par degré jusqu'au point où je voulais la conduire. Elle me suivait, car le vrai et le beau attiraient son âme comme un hameçon puissant; et elle me donna un jour à entendre que, loin de trouver un appui sous ce rapport dans son mari, qui pourtant était né catholique, elle rencontrerait plutôt des obstacles. Amener cette femme au christianisme, c'était la convertir à l'Église, car

elle était trop logique pour s'arrêter en chemin, et trop intelligente pour ne pas comprendre qu'en dehors de l'Église catholique il n'y avait ni unité de doctrine, ni point de départ certain, ni but assuré. Je lui avais donné à lire quelques sermons de Bossuet qui l'avaient ravie. L'intelligence de cet homme devait aller à la sienne. Mais la mort vint arrêter ces efforts de mon zèle et m'arracher cette âme, que je voulais emporter dans le sein de Dieu. Peu de temps avant de mourir, sa pensée se porta pour la première fois vers Jésus et Marie : « Je sens, dit-elle, que Jésus est mon frère. Combien Marie a dû souffrir au pied de la croix ! » Le cœur qui aime sent le besoin de se prendre à tout pour espérer. Le mien s'est attaché à ces paroles, comme à une dernière branche. Et toutes les fois que je pense à cette femme, je me dis : « Peut-être Jésus qu'elle a invoqué l'a-t-il entendue ! peut-être Marie a-t-elle prié pour elle son divin Fils ! » Cette mort m'affligea profondément [1].

Rachel ne fut portée au cimetière que huit jours après sa mort, comme elle l'avait désiré. Son corps fut déposé dans un cercueil rempli de fleurs et dont le couvercle tenait enchâssée une vitre. Elle resta ainsi une semaine entière dans une chambre mortuaire, afin que la lumière du soleil, qu'elle avait tant aimée, pût illuminer pendant ce temps ses traits,

1. Lerminier, qui a parlé de Rachel de Varnhagen en termes enthousiastes, s'écrie : « Qu'est-elle au fond du cœur ? Tantôt elle adore Gœthe, son dieu littéraire ; tantôt elle se prosterne devant Saint-Martin, qu'elle appelle son grand révélateur : elle est partagée entre le mysticisme chrétien et l'idéalisme infini; elle n'a pas résolu les problèmes, mais au moins elle les a posés ; elle maudit intérieurement la loi sans cœur et sans intelligence ; elle a dans son âme le feu révolutionnaire des novateurs ; et elle meurt, sans avoir permis aux tempêtes du monde de déchirer le voile qui la cachait à la foule. » (*Au delà du Rhin*, t. II, p. 270.)

et que le parfum des fleurs diminuât un peu pendant quelques jours la fétidité de son cadavre. Conformément à un usage assez bizarre, avant le départ pour le cimetière, le cercueil fut déposé au milieu du salon où étaient réunis les invités, qui pouvaient, à travers la vitre, contempler son sommeil. Des domestiques offraient aux assistants du café, du chocolat et du vin. Et le mari lui-même les encourageait par ses paroles et par son exemple. Et pourtant cette mort brisait toutes ses espérances, et jetait un voile de douleur sur le reste de sa vie.

Le baron de Varnhagen, après avoir servi comme officier dans l'armée des Alliés, lors de la guerre de l'Indépendance, était entré en 1814 dans la carrière diplomatique. Mais le mauvais état de sa santé, ses goûts littéraires, son mariage avec Rachel, et plus encore peut-être que tout cela, ses opinions libérales, qui l'avaient rendu suspect au gouvernement prussien, l'avaient décidé à se retirer des affaires pour se livrer tout entier à l'étude et à la littérature. Il est un des critiques les plus remarquables de l'Allemagne, et son style se distingue par des qualités bien rares en ce pays : la concision et la clarté. Il a publié un choix de notes et de lettres écrites par sa femme, et des notices sur les hommes les plus remarquables qu'elle avait admis à son intimité.

*
* *

M. Jarke m'avait procuré la connaissance d'un homme pour lequel il avait une reconnaissance et une vénération profondes. C'était M. Hitzig, un des membres les plus distingués de la magistrature. Il était juif d'origine, mais il s'était converti sérieuse-

ment au christianisme, et quoique protestant il avait une foi vive et une piété sincère. C'était un de ces hommes que l'estime et la confiance générales entourent comme d'une auréole, qu'on ne peut connaître sans les aimer, et qui attirent les cœurs par un parfum de bonté qui s'échappe de leur âme. M. Hitzig passait ses jours à faire du bien. L'âge n'avait ni ralenti son zèle, ni refroidi son ardeur. Quoiqu'il fût presque aveugle, cette infirmité ne l'empêchait point de rendre service à tous ceux qui avaient besoin de lui. Son esprit était cultivé. Il avait entretenu des relations intimes avec les écrivains les plus remarquables de son pays, et particulièrement avec les poètes Werner et Hoffmann. Il aimait les jeunes gens, il les protégeait et les encourageait. On ne pouvait le voir sans l'aimer; et je ne sache pas qu'il ait eu un seul ennemi dans sa vie. Il était d'une indulgence et d'une tolérance extrêmes; il avait beaucoup de peine à croire au mal, et quand l'acte extérieur ne pouvait être justifié, il cherchait du moins à excuser les intentions. L'intérêt qu'il me portait lui avait fait désirer de me fixer à Berlin par quelque emploi; il avait même commencé dans ce but quelques démarches auxquelles je le priai de ne pas donner suite. C'est lui qui me présenta à la société de littérature étrangère dont il était le président honoraire, et qui se réunissait plusieurs fois par mois, pour entendre la lecture et la critique de quelque ouvrage étranger. Je fus, au bout de quelques mois, admis comme membre de cette société, qui comptait dans son sein un grand nombre d'hommes distingués.

Elle avait à cette époque, pour président, Raupach, le poète dramatique le plus fécond de l'Allemagne dans ces derniers temps. La tragédie proprement dite, le drame, la comédie sérieuse ou bouffonne, tous ces genres si divers lui étaient familiers. L'extrême

abondance de ses productions, la facilité avec laquelle il les a écrites, ont nui souvent à leur perfection. On ne peut lui refuser cependant un talent flexible et varié, un sens poétique très prononcé, et la faculté, si précieuse pour un poète, d'émouvoir profondément par la peinture vive des grandes passions humaines. Dans le commerce ordinaire de la vie, Raupach ne laissait rien paraître des qualités qui distinguaient son esprit. Il rentrait à plein dans la prose : c'était peut-être pour se délasser de la poésie par une diversion salutaire. Son air sec et guindé était peu propre à m'attirer vers lui; aussi je n'eus avec lui aucun rapport en dehors de la société dont nous étions membres tous les deux.

Il n'en fut pas de même d'Adalbert de Chamisso, distingué en Allemagne comme poète, comme nouvelliste, comme botaniste et voyageur. Car il avait fait partie d'une expédition autour du monde, et il avait même reçu du roi de je ne sais quelle tribu sauvage, la souveraineté d'une île, dont le gouvernement ne devait pas lui coûter beaucoup, car elle n'avait pour habitants que des animaux. Mais enfin c'était un souverain, et ce titre l'amusait beaucoup. Le nom de Chamisso était devenu célèbre par sa charmante nouvelle de *Pierre Schlemil qui a perdu son ombre* ; car cette nouvelle a été traduite dans toutes les langues de l'Europe, et partout elle a obtenu le même succès. Chamisso était Français d'origine. Il était encore enfant, lorsque la Révolution força sa famille, qui appartenait à la noblesse champenoise, de chercher un refuge à l'étranger. Il devint bientôt Allemand par la direction de son esprit et de son caractère. Ses relations avec plusieurs écrivains distingués de l'Allemagne, et particulièrement avec le philosophe Fichte, contribuèrent

beaucoup à cette transformation, qui lui était moins difficile qu'à tout autre, parce que sa nature l'y disposait. Il eut le désir de revoir la France, où il accepta une place de professeur. Mais il ne put y rester qu'un an, la nouvelle patrie qu'il avait adoptée le rappelait par un attrait irrésistible. Il avait connu particulièrement Mme de Staël, pour laquelle il avait toujours conservé un sentiment très tendre. Chose singulière, cet homme, qui avait adopté si complètement les mœurs, les habitudes et le caractère des Allemands, n'avait jamais pu s'en approprier la langue. Il l'écrivait avec élégance et pureté, et pourtant dans la prononciation il n'avait pu se débarrasser d'un certain accent étranger qui le faisait facilement reconnaître. C'était un homme simple, loyal, franc, généreux, sans aucune ambition, aimé de tous ceux qui le connaissaient, adoré de sa famille. Hélas ! lors de mon second voyage à Berlin, en 1839, la mort l'avait fait disparaître tout entière : lui, sa femme et ses deux fils, et je trouvai vide cette maison qui, six ans auparavant, était pleine de vie.

Dans cette même société de littérature étrangère je connus le professeur Auguste Zeune, un des hommes les plus savants et les plus modestes que j'aie rencontrés dans mes voyages. Il était directeur de l'Institut des aveugles, qu'il avait fondé lui-même en 1806, que les malheurs des temps avaient plus d'une fois menacé de détruire, qu'il avait soutenu aux dépens de sa fortune, et qui était devenu sous sa direction un des établissements les plus recommandables en ce genre. Zeune était un des plus savants géographes de son temps. C'est lui qui, dans son livre intitulé *Géa,* a ouvert la carrière qu'a suivie depuis, avec un si remarquable succès, Charles Ritter, dont l'ouvrage colossal renferme les documents les plus précieux sur la géographie com-

parée avec la nature et avec l'histoire de l'homme[1]. Mais ce qui manque aux travaux de ces deux hommes si éminents, c'est l'ordre et la distribution. Ce défaut en rend la lecture fatigante et quelquefois inutile. C'est moins un livre achevé, qu'une compilation de documents et d'observations, qui attendent qu'un esprit plus clair et plus synthétique les ait coordonnés. J'ai remarqué bien souvent que la première édition des ouvrages allemands, quoique moins complète, est souvent plus instructive que les suivantes, parce que les auteurs, dès qu'ils sont parvenus à réunir une masse considérable de faits, perdent souvent le fil qui pourrait les diriger au milieu de ce labyrinthe, et se contentent de les placer les uns auprès des autres, sans se donner la peine de les arranger et d'en former un ensemble. L'ordre et la clarté sont des qualités bien rares dans les savants de l'Allemagne, qui semblent d'autant plus obscurs et confus qu'ils savent davantage. Ils tiennent moins à rendre utile et agréable ce qu'ils disent, par une forme convenable, qu'à dire tout ce qu'ils ont appris ou observé. Le grand ouvrage géographique de Ritter est difficile à consulter, parce qu'il manque d'ordre, et qu'il faut souvent beaucoup de temps pour chercher ce qu'on a besoin de savoir.

Ritter ressemblait plus à sa réputation que le bon Zeune. Il avait dans sa figure, dans ses manières, dans sa mise et dans sa conversation, une certaine dignité qui annonçait le savant et l'homme célèbre ; tandis que la qualité qui ressortait le plus dans toute la personne de Zeune, c'était la bonté. Je n'ai connu aucun savant allemand qui portât plus loin que lui ce respect servile pour tout ce qui tient

1. La deuxième édition de la *Géographie générale comparée* de Ritter (22 vol. in-8) a paru de 1830 à 1858 ; la partie relative à l'Afrique a été traduite en français (1836, 3 vol. in-8°).

à la France, servitude très commune en Allemagne, servitude que je n'ai jamais bien comprise, d'autant plus qu'elle se trouve souvent, par une alliance bizarre, unie à un certain mépris pour ce que les Allemands appellent la légèreté française. Les hommes les plus graves, les plus recommandables par le caractère ou par la science, ceux même qui sont le plus opposés à nos idées, qui les ont combattues avec le plus d'acharnement, sont, par une inexplicable contradiction, comme fascinés par tout ce qui vient de la France, et surtout de Paris. Être Français, c'est déjà beaucoup pour eux ; être de Paris, c'est bien plus encore ; mais ajouter à ces deux titres celui de rédacteur de quelque journal, il semble que ce soit pour eux le faîte des honneurs. Lorsque j'allais ou souper, ou passer la soirée chez Zeune, jamais il ne manquait de m'annoncer comme étant de Paris et rédacteur de la *Revue européenne*. Cette annonce faisait toujours sensation parmi les assistants ; et à la manière dont j'étais accueilli, regardé et interrogé, j'aurais pu me croire un grand personnage, si je n'avais su que tous ces hommages s'adressaient à mon titre de Français. Et pourtant tous ces hommes qui me témoignaient tant d'honneur, m'étaient de beaucoup supérieurs, et par l'âge, et par la science, et par la position. Je n'avais rien qui pût me recommander à eux et attirer sur moi leurs regards. D'où peut venir cette déférence, ou plutôt cette faiblesse des étrangers, mais particulièrement des Allemands à notre égard ? Vient-elle chez eux d'une modestie exagérée, qui leur cache leur propre supériorité ? ou vient-elle chez nous d'une vanité adroite qui, en exagérant ses avantages, sait se faire accepter par les autres ? ou plutôt, ne faut-il pas l'attribuer à l'état de la presse en France, à cette puissance mystérieuse, mais invin-

cible de l'opinion publique qui sait imposer à l'Europe entière les arrêts qu'elle a dictés, et entourer pour ainsi dire d'une auréole de gloire le nom des hommes auxquels elle accorde ses faveurs ?

*
* *

Pendant mon séjour à Munich, j'avais souvent entendu parler de Hegel, dont la philosophie faisait alors grand bruit en Allemagne, et que je me réjouissais beaucoup de connaître. Mais il avait été enlevé par le choléra peu de temps avant mon arrivée, et pour étudier son système je n'avais plus d'autre ressource que ses livres extrêmement obscurs et les disciples qui formaient son école. Philipps me présenta à l'un d'entre eux, qui était professeur de droit à l'Université, et qui d'ailleurs parlait le français avec une grande facilité. C'était Gans, homme tout à fait Français par la nature de son esprit et de son caractère, par ses opinions et ses tendances politiques, et par les nombreuses relations qu'il avait avec les hommes que la révolution de 1830 avait portés chez nous au pouvoir. Il était vain comme un Français, brûlait du désir d'être, mais surtout de paraître quelque chose, de faire du bruit, de faire parler de lui. C'était le tribun de l'Université. Son cours était devenu une tribune politique, et plus d'une fois, en l'entendant, on aurait pu se croire au Palais-Bourbon, tant il y avait de feu et de hardiesse dans ses discours[1]. Cette franchise et cette témérité étaient vues de mauvais œil par le gouver-

1. Enthousiaste de Napoléon, il voulut, en 1833, faire à l'Université un cours sur le vainqueur de l'Europe : c'était réveiller des souvenirs trop pénibles, et Frédéric-Guillaume intervint pour empêcher le cours.

nement, mais on respectait la liberté de la chaire, dans la crainte de faire regretter, en l'étouffant, celle de la tribune.

Gans était aimable, spirituel, causeur, il manquait de profondeur, mais il avait, comme les Français, le talent de tirer parti de ses moindres avantages, et de faire valoir merveilleusement tout ce qu'il savait[1]. J'étais ordinairement invité à ses petits soupers, où il réunissait quelques amis savants et joyeux comme lui, et dont plusieurs étaient comme lui juifs d'origine. On y parlait beaucoup moins de science que de politique, en buvant les vins fins du Rhin ou de la Hongrie. C'était une société tout à part, et pour les habitudes, et pour les tendances, et pour le genre. Beaucoup étaient disciples de Hégel et professaient un grand respect pour le maître[2]. Cependant je ne trouvai ni en lui, ni dans ses amis, les ressources que j'avais espérées pour l'éclaircissement des difficultés si nombreuses que contiennent les ouvrages apocalyptiques de Hégel. Ces difficultés étaient-elles insolubles pour eux comme pour moi ? ou bien craignaient-ils de livrer le dernier mot de la doctrine de leur maître ? ou bien encore étaient-ils effrayés de la tâche toujours pénible que s'impose celui qui essaie d'expliquer une doctrine pleine d'obscurités et de mystères ? Je ne sais, mais ce que je puis dire, c'est que je frappai inutilement à toutes les portes, et que je dois à mes propres investigations le peu que je parvins à comprendre dans ce système ténèbreux. On m'engageait à traduire les ouvrages de ce philosophe, que ses

1. Voir Lerminier, *op. cit.*, t. II, pp. 21 et sqq. et Saint-Marc Girardin, *Edouard Gans, publiciste allemand* (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre, 1839).

2. A côté de Gans, figuraient le théologien Marheineke, l'économiste Henning, le philosophe Michelet, etc.

disciples publiaient alors. Mais il eût fallu connaître bien peu le public français, pour entreprendre un tel travail. Je ne pense pas qu'il se fût trouvé dix hommes en France capables de lire, je ne dirai pas toutes les œuvres, mais seulement un traité complet de Hégel, dont la terminologie lourde, barbare, arbitraire, aurait suffi pour effaroucher tous les esprits. Je me contentai de donner dans la *Revue européenne* l'analyse de son système politique[1] : encore fus-je obligé, pour rendre la pensée de l'auteur, d'inventer plusieurs mots, en expliquant d'avance le sens que j'y attachais, n'en trouvant point dans notre langue que je pusse employer convenablement. Ce travail me donna l'occasion de comprendre et d'admirer la clarté de la langue française. Car plusieurs Allemands m'assurèrent avoir compris, pour la première fois, dans la traduction que j'en avais donnée, les passages de Hégel que j'avais insérés dans mon travail. M. de Varnhagen fut du nombre, et certes il avait une intelligence de force à pénétrer les doctrines les plus profondes et les plus obscures. Ce travail me concilia bien davantage encore la bienveillance et la sympathie de l'école de Hégel, qui avait encore à cette époque une grande influence à Berlin.

Je voyais souvent chez Gans les deux jeunes frères Benacq, juifs et hégéliens comme lui, et dont l'un surtout donnait alors de grandes espérances ; Bœckh, ce philologue et antiquaire devenu célèbre dans le monde savant par son édition des œuvres de Pindare, par son ouvrage sur l'*Économie politique des Athéniens*, et par la publication du *Recueil des ins-*

1. Éloi Jourdain a publié dans la *Revue européenne*, sous ce titre : *Lettres sur l'Allemagne*, trois articles sur l'état moral et intellectuel en Prusse (t. V, pp. 181-207 ; t. VI, pp. 179-189 et 310-325).

criptions grecques. C'était un savant modeste, d'une admirable simplicité, qui paraissait complètement perdu dans les fumées de la pipe qu'il avait sans cesse à la bouche, qui causait peu et ne paraissait pas même soupçonner son mérite et son immense réputation.

C'est aussi chez Gans que je connus Frédéric Raumer. Nous avions vu à Erlagen son frère Charles, un des piétistes les plus fervents que j'aie rencontrés, brûlant d'amour pour N.-S. J.-C., ayant sans cesse son nom à la bouche, regrettant profondément la scission que Luther avait introduite dans l'Église, mais persuadé que la confession extérieure n'est aux yeux de Dieu qu'un manteau dont l'étoffe et la forme sont indifférentes, pourvu que nous croyions en Jésus-Christ et que nous nous efforcions d'imiter sa vie. Nous avions été édifiés de cette foi si vive, de cette charité qui lui montrait dans chaque homme un frère racheté du sang de Jésus-Christ. Il nous avait accueillis comme de vieux amis, et nous avait quittés en se recommandant à nos prières. Il déplorait les tendances rationalistes de son frère Frédéric Raumer, qui s'est acquis une réputation européenne par son *Histoire des Hohenstauffen,* et surtout par son *Histoire de l'Europe depuis le quinzième siècle* [1].

Je me suis toujours senti peu d'attraits pour ce dernier, non seulement parce que je n'aimais pas ses doctrines, mais encore à cause de son manque de simplicité. Il avait à la fois la raideur anglaise et la prétention d'un Français. Son blâme était amer et passionné, et le soin avec lequel il avait su flatter l'opinion publique lui avait donné une grande influence. Il ménageait sa réputation comme un con-

1. L'*Histoire des Hohenstaufen* a paru en 1824 (3e édit., 1857-58, 6 vol. in-8); l'*Histoire de l'Europe*, de 1832 à 1858, 10 vol. in-8.

valescent ménage sa santé. Il avait un abord sec et froid, un ton magistral qui me glaçait en sa présence. Comme historien, je le crois au-dessous de sa renommée et bien inférieur à Ranke, qui paraissait beaucoup plus modeste que lui.

Gans m'introduisit dans la famille Mendelssohn, qui était aussi d'origine juive. Les deux frères étaient banquiers et fils du célèbre Moyse Mendelssohn, qui fut comme le Luther du judaïsme, qu'il essaya de réformer, en lui ôtant son élément traditionnel et divin, pour le réduire à une sorte de système philosophique. Les vieux juifs furent alarmés de cette tendance et condamnèrent Mendelssohn comme un hérétique, mais un grand nombre adoptèrent sa réforme et le placèrent à côté de Moïse dans leur esprit. La maison de son fils Mendelssohn Bartoldi était le rendez-vous de la société riche, diplomatique et de la haute bourgeoisie de Berlin. Les secrétaires et les attachés d'ambassade y venaient de temps en temps passer la soirée du dimanche. Le jeune Mendelssohn, qui s'est acquis depuis comme compositeur et comme virtuose une si haute réputation, manifestait déjà les premières étincelles de ce génie ardent, passionné, de cet enthousiasme lyrique qui caractérise ses œuvres, et qui respirait dans tous ses traits, mais surtout dans son regard d'une beauté ravissante et d'une indicible mélancolie. Pauvre jeune homme ! il semble qu'il apercevait déjà dans le lointain la mort qui se préparait à le frapper, et qui devait bientôt l'arracher à la tendresse de sa mère et à l'admiration de l'Europe. Son âme passionnée ne pouvait résister plus longtemps aux émotions vives et profondes que lui causait son génie. Il devait mourir jeune, parce qu'il sentait trop ; son art et son génie l'ont épuisé. Dans les soirées que donnait son père, il exécutait souvent sur le piano

quelques-unes de ses œuvres. Il avait traduit en sons le beau chapitre du Dante : *Per me si va nella città dolente*, *etc.*, et quand il les jouait sur le piano, tout son être frémissait.

M. Mendelssohn m'avait présenté dans une de ses soirées au baron de Humboldt, dont le nom est célèbre dans les deux hémisphères, et qui est considéré à juste titre aujourd'hui comme un des hommes les plus savants qui aient jamais existé. Dans cette première entrevue, M. de Humboldt m'avait invité à l'aller voir; et par une politesse exquise en un tel homme, il s'était empressé de me rendre ma visite et de m'exprimer par un billet charmant le regret qu'il avait eu de ne pas me trouver. Ce trait de mœurs me semble caractéristique et je me plais à le signaler. J'avais alors vingt-cinq ans, j'étais inconnu, sans titre, sans fortune; lui était ministre et incontestablement le premier personnage de Berlin.

Jamais peut-être aucun homme n'a présenté la science sous une forme aussi agréable, aussi accessible au public non savant. Et cependant peu d'hommes ont su plus de choses, ont vu plus de pays, ont fait plus d'expériences et d'observations. Il n'avait encore que trente ans lorsqu'il fit, avec son ami Bonpland, son voyage au nouveau continent, dont il publia la relation à son retour [1]. Il n'est pas une seule branche des sciences naturelles que ses observations n'aient enrichie et dans laquelle son nom ne fasse autorité. L'étude des langues semble n'avoir coûté aucune peine à cet esprit facile et d'aptitudes si diverses. Pour ne rien dire des langues européennes, qu'il prononce et parle comme si chacune d'elles

1. La relation de ce voyage fut écrite par lui à Paris, de 1805 à 1825, 8 vol. in-folio, et lui valut d'être nommé associé de l'Académie des sciences, en 1810.

était sa langue maternelle, il a étudié la grammaire et l'étymologie des langues des peuples barbares qu'il a visités. Il a une mémoire surprenante, et cette précieuse faculté lui a été très utile dans ses immenses travaux. Il ne perd rien de ce qu'il voit ni de ce qu'il entend, et la masse innombrable de faits et d'idées dont son esprit est meublé n'y produit aucune confusion. Tout est classé dans sa tête avec un ordre parfait; après avoir parlé d'une découverte importante en physique et en géologie, il vous raconte une anecdote qu'il a lue ou entendue quinze ou vingt ans auparavant.

Pour que rien ne manquât à sa gloire, ce savant était à la fois un homme d'État, admis aux conseils et à l'intimité du roi de Prusse, qui l'a chargé plus d'une fois de missions diplomatiques importantes. En politique, il appartenait à l'école libérale. Les relations d'amitié qu'il avait eues avec Louis-Philippe avant 1830 contribuèrent beaucoup à disposer en faveur de celui-ci, lorsqu'il fut parvenu au trône, la cour de Prusse.

M. de Humboldt n'est pas à proprement parler Allemand, il est cosmopolite. Il a peu habité l'Allemagne, et son caractère, ses habitudes, sa manière d'être et de parler indiquent un homme dont la personnalité a été singulièrement modifiée par un frottement continuel avec les peuples les plus divers. On dirait qu'il a pris à chacun ce qu'il a de mieux et que, de ces éléments si nombreux et si bien mélangés, il s'est composé une des natures les plus riches que l'on puisse trouver. Comme il a longtemps habité la France, il n'est pas étonnant qu'il ait emprunté beaucoup au caractère français. Il lui a pris sa forme, et il en a revêtu le fond solide qu'il avait reçu de son pays natal. Aussi peut-on dire de lui qu'il est savant et profond comme un Allemand,

clair, agréable et facile comme un Français. C'est un des causeurs les plus féconds et les plus intéressants qui existent. Il n'y a point d'homme, de quelque pays qu'il soit, quelque langue qu'il parle, à quelque condition qu'il appartienne, avec qui il ne puisse causer. Je le vis un jour entouré d'un groupe d'étrangers, dont les uns étaient Français, les autres Anglais, ceux-là Espagnols ; il allait d'une langue à l'autre sans paraître même s'en apercevoir. Quelquefois même il achevait en anglais une phrase commencée en français, et semblait y mettre une sorte de coquetterie.

M. de Humboldt, à l'époque où je l'ai connu, était fort répandu dans le monde. Il était de tous les cercles, de toutes les soirées, de toutes les fêtes. On tenait à l'avoir, on était honoré et flatté de sa présence. On l'entourait, on écoutait avec avidité ses paroles ; et il paraissait sensible lui-même aux attentions dont il était l'objet. On eût dit, à le voir et à l'entendre, qu'il était plus homme du monde que savant, et qu'il donnait plus de temps aux salons qu'à l'étude. Il était au courant de toutes les nouvelles, de tous les bruits, de toutes les histoires de la ville et de la cour ; et c'était là en partie ce qui donnait tant de charme et d'intérêt à sa conversation [1]. Quelle facilité de travail devait-il donc posséder, pour avoir pu, au milieu de tant de distractions, concevoir des ouvrages si étendus sur les objets qui demandent le plus de recueillement et de réflexion ? Je m'étonne moins de la vigueur de corps qui lui a permis de supporter les fatigues de tant de voyages longs et pénibles, que de la force d'âme qui lui a été néces-

1. « M. de Humboldt, dit Lerminier, a l'habitude de n'épargner guère que la personne à laquelle il parle. En l'écoutant, on est toujours plus avide de l'entendre, et l'on tremble de le quitter. » (T. II, p. 26.)

saire pour coordonner ses observations et ses notes, dans le tumulte d'une vie aussi agitée, je dirais presque aussi frivole en apparence. C'est là encore un trait distinctif du caractère allemand, et j'ai pu le constater chez beaucoup d'autres savants, avec cette différence toutefois que la plupart d'entre eux, s'attachant exclusivement au fond des choses, négligent trop quelquefois la forme ; tandis que M. de Humboldt soigne celle-ci avec une attention toute particulière, et est à la fois un savant et un écrivain très distingué.

Malheureusement le sentiment religieux paraît avoir fait complètement défaut à ce vaste et éminent esprit. Dans ses nombreux écrits, la postérité aura peine à trouver un mot qui indique à quelle croyance il a appartenu, ou plutôt s'il a cru à quelque chose. M. de Humboldt a eu le malheur de naître à une époque où l'incrédulité et le scepticisme avaient envahi le grand monde et les classes lettrées dans toute l'Europe. Or on sait quelle est, sur les hommes le mieux constitués, la puissance de l'éducation et des préjugés. Mais comment l'étude approfondie des mystères de la nature n'a-t-elle pu corriger dans ce rare génie les défauts de sa première éducation, et reporter sa pensée, comme par un mouvement nécessaire et naturel, vers l'auteur des merveilles qu'il contemplait ! Ce serait là un mystère inexplicable, si nous ne savions que la simplicité du cœur et la docilité de l'esprit sont comme les deux ailes avec lesquelles on s'élève vers Dieu et les choses éternelles. Or il n'arrive que trop souvent que la science, au lieu de développer ces qualités précieuses, en comprime l'essor et fixe le regard de l'homme à la terre, au lieu de le tourner vers le ciel [1].

1. Charles Sainte-Foi a publié un article sur M. de Humboldt dans la *Revue de l'Anjou et du Maine*, t. V.

Comme contre-partie de M. de Humboldt, je ne puis mieux faire que de placer ici Néander, professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie protestante de Berlin. Juif d'origine, il avait pris, en se faisant baptiser, le nom de Néander ou nouvel homme, comme un symbole de la condition nouvelle dans laquelle il entrait. C'était un homme d'une science prodigieuse, mais qui n'était que savant et savant spécial. Car, en dehors de l'histoire ecclésiastique, il ne savait plus rien; et il était complètement incapable de rendre un compte passable de ce qu'il savait, non seulement dans la conversation, mais encore dans un cours préparé. Ses leçons étaient un supplice pour ses auditeurs, et semblaient en être un aussi pour lui-même. Qu'on se figure un homme penché sur son manuscrit, le lisant en ânonnant, sans un geste qui accompagne la pensée, sans une inflexion de voix qui la grave dans l'esprit, crachant cinq ou six fois pendant une phrase, et l'on aura à peine l'idée des leçons de ce savant, qui ne sait que lire et écrire sur ce qu'il a lu, mais qui ne sait ni parler ni vivre, qui n'est point de ce monde, qui est étranger à tout ce qui se passe autour de lui, pour qui le monde est renfermé dans sa bibliothèque et qui n'a de contemporains que ses in-folio. Cette absorption est telle chez lui qu'on raconte qu'étant à Iéna pendant la bataille qui s'y livra, il ne s'aperçut pas même de ce qui se passait, tellement il était perdu dans ses pensées et dans ses livres. Je l'ai vu moi-même plus d'une fois recevoir la visite de quelques étudiants, sans leur adresser la parole, et les laisser là, debout, devant lui, et n'osant pas, par respect, commencer la conversation. Il ne regardait pas ceux qu'il recevait, et se contentait de répondre à leurs demandes, sans jamais les provoquer. Un affreux désordre régnait dans son cabinet, dans sa

bibliothèque, sur sa table, dans sa toilette, dans toute sa personne. Il m'invita plusieurs fois à dîner. Mais c'était sa sœur qui faisait les honneurs du repas, lequel ressemblait assez à un festin de campagne. Les volumes des Pères ou des conciles servaient à exhausser les sièges qui étaient trop bas, ou de marchepieds pour ceux qui avaient des sièges trop hauts. Chacun se plaçait où il voulait, mangeait de ce qui lui plaisait. Une place était réservée au bout de la table, pour le maître de la maison, qui arrivait quand le dessert commençait, s'asseyait sans rien dire, mangeait sans parler à ses voisins, et s'en allait comme il était venu. Je fus un jour placé chez lui entre la veuve et la fille de Weber. Cette dernière ressemblait beaucoup à son père; et je ne pouvais me défendre d'une certaine émotion en contemplant l'image vivante de ce génie tendre et sublime dont les œuvres m'ont procuré de si délicieuses jouissances.

Avec cette rudesse, Néander était un homme excellent, serviable, complaisant, indulgent pour l'erreur ou la faiblesse, incapable de finesse ou de duplicité, ayant toute la candeur et toute l'innocence d'un enfant, sans ambition, sans prétention, ni vanité, vivant comme un anachorète, insensible à la louange comme au blâme, et ne comptant pas d'ennemis parmi les adversaires dont il a combattu les tendances ou les doctrines, tant il a su garder de mesure dans sa polémique, et respecter la liberté et les opinions de ceux qu'il combattait. Il s'était tenu jusque-là dans un juste milieu, entre le piétisme étroit, intolérant et hargneux des protestants sincères dont la *Gazette évangélique* de Berlin était l'organe, et la tolérance excessive des indifférents, qui ne voyaient dans l'Écriture sainte et même dans les Évangiles que des mythes ou des symboles, qu'on ne

pouvait sans faiblesse d'esprit prendre à la lettre. Sa bonne foi lui a fait rectifier plus d'une erreur et d'un préjugé que l'ignorance avait accrédités parmi les protestants, et lui a fait mettre en lumière plusieurs faits sur lesquels l'Église catholique appuyait ses traditions les plus vénérables, et que l'hérésie ou l'incrédulité lui avait contestés jusque-là.

Cet homme infatigable, qui ne connaît pas d'autre plaisir que le travail, pas d'autre société que les livres, et qui ne se délasse de l'étude que par une autre étude, a entrepris une histoire ecclésiastique au point de vue protestant, dans laquelle, négligeant les faits extérieurs, il s'attache particulièrement à cette histoire intérieure de l'Église, qui consiste dans le développement de la doctrine. Connaissant toute la force que donne au catholicisme l'élément traditionnel, il a voulu en enrichir le protestantisme, et lui trouver une tradition dans les doctrines des hérétiques, qui n'ont jamais manqué dans le monde, par suite de cette terrible nécessité que proclame l'apôtre. Sous ce rapport, son ouvrage est intéressant et curieux à lire. Comme tous les ouvrages allemands, il abonde en citations et témoigne d'une science prodigieuse dans l'auteur.

CHAPITRE X

LE PROTESTANTISME EN PRUSSE

Le clergé et les fidèles, à Berlin, comme dans toutes les villes protestantes, étaient divisés par les opinions les plus diverses et les plus contradictoires : résultat inévitable du libre examen introduit par Luther. Les partis ne s'accordaient que lorsqu'il s'agissait du catholicisme : car tous rivalisaient de haine et d'intolérance à son égard. C'est même là, je l'avoue, un phénomène qui m'a toujours paru un des plus concluants en sa faveur. En effet, il n'y a que la vérité qui puisse mettre d'accord les doctrines les plus opposées ; ou, en d'autres termes, une doctrine qui a le privilège de réconcilier dans un commun anathème les systèmes les plus contraires, ne peut être fausse. Mais, au milieu de ces nuances infiniment variées, il était facile de distinguer les deux couleurs principales auxquelles elles se rattachaient. Les uns croyaient à une religion positive et révélée, les autres ne reconnaissaient aucun ordre surnaturel. Les premiers avaient une foi incomplète, et qui, dans certaines conditions, pouvait suffire à leur excuse et à leur justification ; les autres n'avaient que

des opinions flottant au gré des caprices de leur esprit ou des passions de leur cœur. Ceux-là étaient des chrétiens ; ceux-ci n'étaient que des philosophes. Une lutte terrible était engagée à Berlin, comme partout, dans les livres, dans les familles, dans les chaires des universités, dans les temples même, entre ces deux grandes fractions du protestantisme. L'aigreur des uns provoquait l'amertume des autres. Mais, malgré tous les efforts des croyants, il était facile de prévoir que la lutte tournerait bientôt à l'avantage des incroyants et que les premiers seraient réduits par la force même des choses à choisir entre le catholicisme et un mysticisme vaporeux et sans consistance. Les derniers n'ont-ils pas pour eux la logique ? Que font-ils autre chose que de tirer les dernières conséquences des principes du libre examen qui leur est commun avec leurs adversaires ?

Le vieux roi avait ébranlé lui-même la foi de ses sujets, tout en voulant la raffermir[1]. Effrayé de la division qui régnait dans les esprits, il avait cru la diminuer en réunissant dans une seule confession extérieure, sous le titre d'Église évangélique, les luthériens et les calvinistes qui formaient les deux grandes fractions protestantes de ses États. Mais en la faisant disparaître à l'extérieur, il l'avait rendue plus profonde, plus secrète et par cela même plus dangereuse. D'ailleurs, en interposant ainsi l'autorité temporelle dans des questions toutes surnaturelles, il ébranlait la base même de la foi et donnait lieu de penser que les princes peuvent en changer, selon leurs caprices, les principes et les formes. Or, si les princes ont ce pouvoir, pourquoi chaque

1. Frédéric-Guillaume III, à qui succéda, en 1840, son fils, Frédéric-Guillaume IV, dont la politique religieuse fut moins hostile au catholicisme.

homme ne l'aurait-il pas ? Que devient avec une telle théorie la doctrine qui repose sur un fait, sur une parole prononcée par Jésus-Christ, sur un enseignement donné par lui et recueilli par ses apôtres ? Le roi croyait tout sauvé, parce qu'il avait remplacé les surintendants par des évêques à qui il avait donné la croix pectorale et l'anneau ; parce qu'il avait changé la liturgie, replacé sur l'autel le crucifix et les cierges. Mais il ignorait que personne, parmi ses sujets, ne croyait à son pouvoir en ce genre ; que la plupart se moquaient de ses prétentions, et plaisantaient sur l'origine et les auteurs de cette liturgie. En effet, le roi qui abandonnait volontiers à ses ministres le règlement des affaires temporelles, avait la manie de la sacristie, qui partageait son temps et son attention avec celle du ballet. Car, par une bizarrerie singulière, ce vieillard ne trouvait de délassement à ses travaux liturgiques que dans les plaisirs de la danse. Non seulement il ne manquait aucune représentation au théâtre, mais il assistait aux répétitions des ballets qu'on y devait donner, et donnait son avis aux artistes sur leur jeu, reprenant les uns, encourageant les autres, et se donnant en spectacle à tous.

La nouvelle liturgie avait rencontré de grands obstacles parmi les puritains du protestantisme et dans le clergé surtout, dont une partie voyait avec raison dans cette mesure une consécration de la servitude qui enchaîne l'église protestante aux caprices des princes. Et le roi, pour vaincre la résistance de plusieurs pasteurs, avait été forcé de recourir à l'excommunication. Beaucoup voyaient avec effroi, dans ces tendances et dans ces nouvelles formes, le fantôme du catholicisme, qui est toujours pour les protestants un objet d'épouvante et d'horreur. Le prince royal, qui appartenait à la secte des piétistes, et

qui, à cause de cela, attachait peu d'importance aux formes extérieures, qu'il regardait comme n'ayant aucun rapport avec le développement intérieur de l'esprit chrétien, le prince royal avait vu avec peine tous ces changements, et ses dissentiments avec son père, sur ce point, avaient, dit-on, refroidi un peu la bonne harmonie qui régnait entre eux et donné des inquiétudes au roi sur la durée de son œuvre. Beaucoup croyaient, en effet, qu'après sa mort, son fils remettrait les choses dans leur ancien état. Mais celui-ci a sagement compris qu'agir ainsi, c'eût été corriger une faute par une autre, et qu'au milieu de ces changements si rapides, le respect pour la doctrine, déjà si ébranlé, serait affaibli bien davantage encore.

Parmi les pasteurs de la communauté protestante de Berlin, deux surtout avaient frappé mon attention. Tous les deux, ils appartenaient à la même paroisse, celle de la Trinité, qui comptait peu de riches dans son sein. Mais chacun d'eux suivait dans ses prédications une direction contraire. L'un, Schleiermacher, était célèbre en Allemagne par sa traduction de Platon, qui est, en effet, un chef-d'œuvre de pureté et d'élégance. Mais, à force de vivre dans l'intimité avec ce génie, qui toujours discute sans jamais conclure, qui échappe avec un art infini à la nécessité de dire son dernier mot sur les questions qu'il soulève et de donner une certitude à ceux qu'il veut instruire, le pasteur de Berlin avait contracté l'habitude de douter toujours, et accoutumé son esprit à ce vague vaporeux et platonique qui, éclairé par les splendeurs du génie de Platon, et embelli par les riches couleurs de son imagination si féconde, prenait en quelque sorte l'apparence et les teintes de la certitude, semblable à ces beaux reflets du soir, que l'œil séduit et charmé prend pour la lumière du soleil. Schleiermacher

remplissait parfaitement la signification de son nom. Car aucun homme ne savait tisser plus habilement un voile, et en couvrir la vérité par une sorte de pudeur, qui n'était au fond que du doute et de l'incertitude. Ses sermons étaient une sorte de dialogues qu'il entretenait avec soi-même dans le genre des dialogues de Platon, son modèle et son maître, et qui laissaient presque toujours l'auditeur au même point où ils l'avaient trouvé. Quelquefois même, la seconde partie détruisait la première et laissait l'esprit dans une incertitude complète[1]. Car cet homme, qui était bien plus le disciple de Platon que de Jésus-Christ, semblait craindre comme le premier de violer la liberté des autres, en les amenant à la vérité par voie de conviction, et se bornait au rôle d'accoucheur d'esprits, aidant chacun à produire au dehors la doctrine qu'il avait conçue et à s'en rendre compte. Cette conduite, au reste, qu'on lui a si souvent reprochée, était parfaitement conforme à la nature et à l'état de son intelligence. Comment aurait-il pu donner aux autres la certitude qu'il n'avait pas lui-même ? La fécondité de cet homme était inépuisable. Outre ses sermons et ses catéchismes et l'administration de sa paroisse, il faisait encore plusieurs cours par jour, et publiait chaque année quelque nouvel ouvrage.

Son confrère dans la paroisse de la Trinité, Gessner, était bien différent. Ce malheureux avait été curé catholique, et il avait quitté l'Église par suite de démêlés avec son évêque. Car toute apostasie, quand

1. Lerminier porte un jugement pareil : « Ministre, Schleiermacher était plus discret qu'éloquent, plus didactique que persuasif; il enseignait, mais n'entrainait pas; on eût dit que ce vieillard se défiait de l'efficacité de son ministère; il y avait comme une secrète ironie chez ce rationaliste interprète de la foi. » (T. II, p. 176.) — Schleiermacher est mort en 1834.

on veut en pénétrer l'origine, se réduit à une question d'orgueil dans l'esprit, ou de libertinage dans le cœur. Gessner avait gardé le célibat depuis son apostasie, ce qui doit faire supposer que le second motif n'y était pour rien. Il avait toutes les qualités opposées aux défauts de Schleiermacher. On sentait, en l'entendant, que cette âme avait été pendant longtemps imprégnée de vraie foi, qu'elle s'était abreuvée aux sources de la tradition la plus pure et de la piété la plus onctueuse. Le prêtre catholique paraissait, malgré lui, sous la robe du pasteur. Souvent je me suis reproché l'émotion involontaire que produisait en mon âme la parole brûlante de cet apostat, qui maniait son auditoire comme il le voulait, lui inspirait à son gré la terreur ou la confiance, la tristesse ou la joie, et qui tirait de toutes ces poitrines haletantes ou oppressées des sanglots de douleur ou de componction. J'ai vu plus d'une fois la foule recueillie, tomber à genoux, terrassée par la parole du prédicateur, et se frapper la poitrine en confessant ses fautes.

Malgré toutes les peines que le roi s'était données pour former un clergé protestant, il n'avait pu réussir dans son entreprise, et il la voyait combattue par ceux-là mêmes de qui il devait attendre plus de docilité. En effet, les piétistes, qui forment la partie la plus croyante parmi les protestants, et qui avaient pour eux les sympathies et la protection du prince royal, les piétistes ne reconnaissent aucune distinction réelle entre le clergé et les fidèles de l'Église. Le prêtre n'est que le ministre et le représentant de ceux-ci, de qui il tient tout son pouvoir, et, loin de leur être supérieur, il doit au contraire leur être subordonné. La société chrétienne ayant, pour ainsi dire, une nature sacerdotale, chaque chrétien est prêtre et peut en exercer les fonctions. Il n'a pas même

toujours besoin pour cela de la commission des fidèles, et peut dans le sanctuaire de la famille enseigner et prier comme dans un temple. Il y est même quelquefois obligé, lorsque le pasteur à qui est confié le soin du troupeau essaie de le conduire dans les pâturages de l'erreur et de détruire en lui la foi, au lieu de l'affermir. Aussi les piétistes attachent-ils généralement assez peu d'importance au culte public et aux réunions prescrites par la liturgie. Les plus dévots ne se font nul scrupule de se séparer ostensiblement de leurs pasteurs, lorsque la doctrine de ceux-ci leur est suspecte.

Nous avions une lettre de recommandation pour un respectable vieillard qui avait fondé à Berlin une maison d'orphelins, et qui passait pour un des piétistes les plus fervents. Invités à ses soirées du dimanche, nous y allâmes sans soupçonner les exercices qui devaient les remplir. Une lecture pieuse commença la séance, qui finit par des chants et des prières, auxquelles les prescriptions de l'Église nous défendaient de prendre part. On nous avait pris probablement pour des piétistes et notre embarras dut montrer que l'on s'était trompé. Mais l'obligation où nous étions de ne prendre aucune part à ces pieux exercices ne nous empêcha pas d'en admirer l'esprit et le but.

L'armée elle-même ne manquait pas d'officiers supérieurs qui profitaient de l'influence que leur donnait leur position, pour entretenir parmi les soldats l'esprit de ferveur par des réunions pieuses, où reparaissait, sous la sauvegarde de la religion, l'égalité chrétienne.

Je voulais profiter de mon séjour à Berlin pour étudier le protestantisme dans sa doctrine, dans son esprit, dans ses formes et dans son influence sur les divers domaines de la vie morale de l'homme.

Pendant l'année que je passai dans cette ville, je consacrai tout mon temps à la lecture et à l'analyse des ouvrages protestants les plus remarquables, soit dans la théologie, soit dans la philosophie, soit dans l'histoire, ou dans les divers genres de littérature. J'assistais avec exactitude aux sermons des prédicateurs les plus distingués et aux cours des professeurs les plus remarquables. Et bien souvent, le dimanche, je passais plus de temps au temple qu'à l'église. Mais tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais, affermissait ma foi et m'attachait davantage à cette Eglise qui a une réponse pour tous les doutes, une satisfaction pour tous les besoins légitimes du cœur, une consolation pour toutes les douleurs, un but pour toutes les espérances. Jamais pendant ce temps l'ombre d'un doute n'a obscurci la lumière de ma foi, et j'ai quitté cette Rome du protestantisme plus catholique que je n'y étais entré. La seule chose qui m'ait fait impression quelquefois dans les temples, c'était la simplicité de ces mélodies pieuses, chantées avec un admirable ensemble par une grande masse de voix, accompagnées et soutenues par les sons graves et majestueux de l'orgue. C'était surtout une impression de tristesse produite par le souvenir des événements qui provoquèrent une scission aussi déplorable dans l'Église et lui arrachèrent tant d'âmes simples et sincères, que leur ignorance et leur bonne foi livraient sans défiance au pouvoir des intrigants.

Je fus touché, édifié et troublé à la fois le jour du vendredi saint, à l'église de la cour, en voyant la famille royale tout entière aller recevoir la cène, selon l'usage des églises protestantes. Le roi actuel, qui n'était encore que prince héréditaire, était profondément recueilli et paraissait vivement pénétré de l'importance de l'acte qu'il accomplissait. Si un

prince catholique eût montré, en approchant de la sainte table, la même dévotion et la même ferveur que témoignait en cette circonstance le prince royal de Prusse, on l'aurait accusé de bigoterie et de faiblesse d'esprit.

La dévotion protestante est admise par les incrédules : ils ne sont impitoyables qu'à l'égard de la piété catholique. D'où vient cette différence, sinon de ce que, l'hérésie étant une erreur comme l'incrédulité et n'étant séparée de celle-ci que par une inégalité du moins au plus, il y a nécessairement entre elles des liens secrets, mais intimes ; tandis que la doctrine catholique, possédant seule la vérité, ne peut avoir rien de commun avec les systèmes qui protestent contre celle-ci. Les erreurs les plus grossières et les plus pernicieuses ne peuvent que gagner au développement de celles qui, moins graves et moins profondes, s'écartent moins de la vérité, parce que toute erreur dispose à une autre erreur plus considérable. Il n'y a que la vérité, qui, étant par sa nature opposée à tous les degrés et à toutes les formes de l'erreur, ne peut jamais pactiser avec elle. Il est en général assez facile de connaître la nature d'une doctrine par ses sympathies et ses antipathies. Et c'est ici surtout que l'on peut dire : dis-moi qui tu aimes et qui tu n'aimes pas, et je te dirai qui tu es. Lorsque je vois les incrédules de tous les degrés et de tous les genres prendre le parti du protestantisme contre l'Église ; quand je vois le déiste, le matérialiste, le panthéiste, l'athée, préférer la doctrine de Luther à celle de Rome, et se trouver d'accord avec les protestants, dès qu'il s'agit d'attaquer le catholicisme, je crois pouvoir conclure qu'il y a entre toutes ces erreurs et le protestantisme une certaine affinité qui les avertit que leurs intérêts sont communs. Aucun royaume, pas même celui de Satan,

ne peut subsister longtemps, en restant divisé contre lui-même. Il y a jusque dans le domaine de l'erreur une certaine unité, qui consiste dans une négation commune. Divisées tant qu'il faut affirmer, toutes les erreurs se mettent d'accord, dès qu'il s'agit de nier la vérité. Et la doctrine qui seule a le privilège de tourner contre elle toutes les autres, même les plus contradictoires, est évidemment la vérité.

CHAPITRE XI

SUR LA ROUTE DE VIENNE. — VISITE A CHARLES X EXILÉ

Cependant Jarke, fatigué et ennuyé de la position équivoque et précaire que les défiances inguérissables du roi lui avaient faite à Berlin, avait accepté les offres du prince de Metternich et avait quitté la Prusse pour entrer au service de l'Autriche. Des relations assez intimes s'étaient établies entre lui et le nonce du pape qui est aujourd'hui le cardinal Ostini, et auquel il avait souvent parlé de moi. Ils avaient formé ensemble le projet de fonder à Rome un journal périodique, qui fût comme un index raisonné et dans lequel on rendrait compte des productions les plus remarquables, qui pourraient intéresser la religion dans les diverses contrées de l'Europe, mais particulièrement en Allemagne et en France, où les ouvrages de ce genre sont plus nombreux et plus importants. Ils avaient pensé que je pouvais convenir pour une telle œuvre, et le nonce m'avait fait inviter à l'aller trouver à Vienne. J'acceptai la proposition qui m'était faite, quoiqu'il m'en coûtât beaucoup de quitter une ville où je laissais

des amis si nombreux et si chers. Je regrettais surtout la famille Phillips, à laquelle ma présence faisait du bien. Ce départ fut déchirant pour mon cœur, et je sentis mon âme se briser, quand Mme Phillips me dit, avec cet accent de sincérité si facile à distinguer : « Qu'allons-nous devenir, quand vous ne serez plus ici pour nous consoler ? »

Je passai par Prague, où je m'arrêtai quelques jours. Phillips m'avait donné une lettre de recommandation pour la famille Klar. Le pere venait de mourir, après avoir fondé un établissement pour les jeunes aveugles, dont il n'avait pu poser que les premières assises, mais qui, par les soins de sa veuve et de son fils, est devenu depuis assez important. Mme Klar avait fait de cette œuvre l'objet de toutes ses préoccupations et de toutes ses pensées. C'était l'œuvre de son mari : il la lui avait recommandée avant de mourir. C'était assez pour elle. Il lui semblait que le développement de cette œuvre était comme une prolongation de la vie de son mari, et comme un reflet de sa dernière pensée et de son dernier désir. Son zèle religieux s'augmentait donc de toute la puissance du souvenir. Elle le voyait partout ; elle ne parlait que de lui. Il lui apparaissait sans cesse revêtu de gloire et d'immortalité. Son fils, plus calme et moins expansif, considérait aussi l'œuvre ébauchée par son père comme l'affaire capitale de toute sa vie. Et cette mère et ce fils, inspirés par le souvenir de celui qu'ils pleuraient, abandonnés à leurs propres ressources, ont fini, à force de patience et de courage, par surmonter tous les obstacles, que la faiblesse et la malveillance leur ont suscités. Sans fortune, sans influence, sans position, sans pouvoir, avec leur bonne volonté seulement, ils ont su intéresser à leur œuvre ceux mêmes qui s'y étaient montrés d'abord les plus hostiles, et

ils ont doté la ville de Prague d'un établissement qui pourrait faire honneur à un prince et recommander sa mémoire à la postérité. Ils sont parvenus à obtenir du gouvernement la faculté de faire venir de Nancy des religieuses pour diriger la maison ; et ceux qui connaissent les tendances et les habitudes du gouvernement autrichien savent ce qu'il aura fallu d'efforts, de démarches, de patience et de peine pour lui arracher une telle concession.

Je passai à Prague les fêtes de Pâques de l'année 1833. Charles X et sa famille étaient installés au Hradschin et édifiaient chaque dimanche les fidèles par leur dévotion et leur ferveur. J'avais un grand désir de leur être présenté, non comme légitimiste, car en politique j'étais indifférent, mais comme Français. Il me semble qu'indépendamment de toute opinion politique, les Français qui honorent vraiment leur pays et qui attachent quelque prix à son histoire doivent entourer de leur respect les princes qui l'ont gouverné, et rendre hommage en eux, sinon à leur personne, du moins au caractère dont ils ont été revêtus, au pouvoir qu'ils ont exercé, à leurs ancêtres qui ont agrandi le sol de la France, augmenté sa gloire et développé ses libertés, à la France elle-même qui a reconnu leur puissance et s'est inclinée devant leur sceptre.

Une visite à la famille royale exilée pouvait rencontrer de grandes difficultés, non seulement du côté de cette famille elle-même, à laquelle les circonstances rendaient nécessaires les précautions les plus minutieuses, mais surtout de la part de la police qui exerçait sur les nobles exilés une surveillance de tous les instants, et qui avait d'ailleurs reçu du gouvernement les ordres les plus sévères sous ce rapport. Ces visites et ces hommages des Français passant par Prague déplaisaient singulièrement au

gouvernement autrichien, grand partisan du *statu quo*, qui voyait dans la personne et dans la dynastie de Louis-Philippe des garanties d'ordre pour la France et pour l'Europe, et qui craignait d'ailleurs les récriminations de l'ambassade française, toujours aux aguets, et instruite par des agents sûrs de tout ce qui se passait à la cour de Prague. Les difficultés du côté de la famille royale furent bientôt levées pour moi, dès que l'on sut que j'étais l'auteur d'un article qui avait paru dans le *Wochenblatt*, voici dans quelles conditions.

Charles X et sa famille, obligés de quitter l'Écosse par suite de négociations diplomatiques, avaient obtenu de l'empereur d'Autriche un asile dans ses États. Le Hradschin, ou palais royal de Prague, avait été mis à la disposition du royal exilé. Comme il ne pouvait arriver à Prague sans traverser la Prusse, le roi de Prusse n'avait pu lui refuser le passage ; mais toutes les précautions avaient été prises pour que le plus strict incognito fût observé, afin qu'aucun témoignage de sympathie ou de respect ne pût donner lieu à des réclamations de la part du gouvernement de Louis-Philippe.

Charles X arriva donc à trois lieues de Berlin, dans un petit village où il devait coucher, vers 6 heures du soir. Il devait traverser Berlin le lendemain à 4 heures du matin, afin que, dans son trajet, il ne pût rencontrer ni sympathie ni respect. Le prince royal obtint cependant du roi, qui était à Tœplitz, la permission d'aller attendre Charles X au village où il devait passer la nuit ; il s'y rendit avec les princes qui se trouvaient à Berlin ; et lorsque le roi arriva il baissa lui-même le marchepied de la voiture et l'aida à descend re. Le lendemain, à 4 heures les exilés traversaient laca pitale de la Prusse comme des coupables qui fuient le glaive de la loi. Mais, en

passant près du palais, ils aperçurent à une fenêtre une femme qui agitait son mouchoir et s'essuyait les yeux ; c'était la princesse royale qui dérobait aux investigations de la police ce témoignage mystérieux d'une sympathie profonde, condamnée au silence par les nécessités de la politique.

Jarke était indigné des mesures que la police avait prises pour prévenir les hommages dont le peuple n'aurait pas manqué d'entourer les nobles exilés à leur passage. Il ne pouvait résister au désir de faire au moins une allusion à ce qui s'était passé, et de donner à la conduite du prince royal les éloges qu'elle méritait. Mais comment faire pour échapper aux ciseaux de la censure, qui ne pouvait laisser passer une allusion trop transparente à un événement que la police avait voulu tenir caché, et qui n'avait été su que d'un petit nombre d'hommes plus particulièrement intéressés à le connaître ? La tâche était difficile ; car il fallait en dire assez pour être compris de ceux qui avaient été initiés au secret, et assez peu en même temps pour ne point déchirer les voiles qui le cachaient aux autres. Jarke eut assez de confiance dans mon habileté pour me charger de cette mission délicate. Je l'acceptai avec une sorte de frayeur. Je n'étais pas légitimiste, et je craignais de ne pas trouver dans mes opinions assez d'inspiration pour traiter convenablement un tel sujet. Mais, grâce à Dieu ! mon indifférence politique n'avait ni obscurci mon jugement, ni attiédi mon cœur au point de me rendre insensible à la violation de ces principes et de ces règles qui sont de tous les temps et de tous les lieux, parce qu'ils ont leurs racines dans la nature même de l'homme.

Je me mis donc à l'œuvre, et je fis d'inspiration un article que Jarke trouva parfaitement convenable et qu'il traduisit avec le plus grand soin. Je logeais

chez lui à cette époque, et je me relevais à peine de l'indisposition qui m'avait valu cette bienveillante hospitalité. Il avait des joies d'enfant en lisant et relisant cet article, dont il admirait également et la traduction et la composition. Il le lisait à sa femme, il le lisait à tous les amis qui venaient le voir, tant il était ravi. Mais le fantôme de la censure avec ses affreux ciseaux l'effrayait par moments, et il craignait que les beautés lyriques de ce petit poème en prose ne pussent attendrir le cœur impitoyable des censeurs. Ses craintes furent trompées et l'article fut admis. Il fit sensation dans le public et particulièrement dans la classe aristocratique plus attachée que les autres aux principes que représentait Charles X et sa famille. On voulut savoir qui en était l'auteur et mon nom fut bientôt connu dans Berlin.

Je fus donc reçu : un employé de la police m'accompagna au palais sous un prétexte honorable, et j'attendis dans une galerie par où les princes devaient passer pour se rendre après vêpres à leur appartement. Le roi parut, il vint à moi, et me serrant la main de l'air le plus gracieux, il me dit : « Jeune homme, vous avez fait une bonne action, Dieu vous en récompensera. » J'eus à peine assez de présence d'esprit, pour lui répondre que j'en recevais en ce moment la plus douce récompense. Puis il me présenta à toute sa famille. Le duc de Bordeaux avait une figure charmante : il était mince, élancé : ses yeux bleus annonçaient une grande douceur. Il portait un pantalon blanc et un spencer de drap vert. Le roi m'invita à suivre son petit-fils et le baron de Damas, son gouverneur, dans leur appartement. Je causai plus d'une heure avec celui-ci, dont j'admirai la patience, la résignation, le jugement droit et les vues saines pour l'avenir. Il ne se faisait point illusion : il voyait qu'une restauration n'avait aucune chance de succès

et pensait qu'un homme sage et ami de son pays ne pouvait ni l'espérer, ni la désirer en ce moment, et qu'on devait s'en remettre à la Providence. Pendant cet entretien, je tenais les yeux attachés sur cet enfant, qui avait été arrosé du sang de son père avant d'avoir vu le jour; qui, dans le sein de sa mère, avait déjà senti les tressaillements de la douleur, triste présage des malheurs que la Providence lui réservait sur cette terre; dont la naissance avait été saluée comme l'arc-en-ciel après la tempête, et qui avait connu l'exil, avant même d'avoir pu comprendre ce que c'est que la patrie. J'étais ému, car rien n'émeut plus vivement que l'innocence et le malheur unis ensemble.

Charles X faisait de la manière la plus gracieuse les honneurs de ces dîners et de ces soirées, où tout était simple et digne à la fois. Il servait lui-même à table, et savait égayer de temps en temps la conversation par quelques-uns de ces mots charmants qui lui étaient familiers. Toute cette noble famille avait la dignité du malheur et comprenait que toute autre lui était inutile. Jamais un mot d'amertume ou de plainte n'échappait de leurs lèvres. Ils étaient doux et respectueux envers leur propre infortune, comme à l'égard d'une chose sacrée. Ils portaient avec une sainte fierté la croix que leur avait appliquée la Providence, et paraissaient se souvenir à peine de quelle hauteur ils étaient descendus, et dans quel abîme ils étaient tombés. Ils parlaient avec une bienveillance et une indulgence exquise des hommes dont ils avaient tant à se plaindre et qui s'étaient montrés les plus ingrats à leur égard. On voyait qu'en fait d'ingratitude rien ne les étonnait plus, et que le sentiment qu'elle éveille ordinairement avait été comme émoussé dans leur âme par le triste spectacle qu'ils avaient eu si souvent sous les yeux en ce

genre. Charles X faisait même allusion de temps en temps, par quelques mots gracieux et piquants, aux événements qui l'avaient renversé du trône et jeté dans l'exil. Tous les dimanches, ils assistaient avec toute leur cour à la grand'messe et aux vêpres de l'église cathédrale, dans une tribune qui tenait au Hradschin par une longue galerie. C'était là que j'aimais à contempler leurs airs pieux et recueillis; le roi, le dauphin et la dauphine surtout priaient avec une dévotion et une ferveur vraiment édifiantes.

Je voyais de temps en temps chez la comtesse Caboga le duc et la duchesse de Blacas, qui avaient mis avec une admirable générosité leur fortune tout entière au service de leur maître, et qui lui étaient restés fidèles dans le malheur. On a beaucoup critiqué le duc de Blacas et la hauteur de ses manières. Il me semble qu'un dévouement aussi sublime et une reconnaissance aussi constante sont incompatibles avec un esprit étroit. Il n'y a point d'abîme aussi profond entre les diverses facultés de l'âme : l'esprit suit toujours de plus ou moins près le cœur dans ses élans vers le bien. Au reste, la conversation du duc n'annonçait point un homme médiocre. Je n'ai connu personne qui causât avec plus de grâce, plus d'aisance et plus de perfection que lui. Il avait dans le choix des expressions et dans la prononciation des mots je ne sais quoi de simple et de familier qui convient admirablement à la conversation, mais qui suppose un tact exquis et une éducation parfaite. C'est peut-être pour cela que cette qualité est si rare, et qu'il est si difficile à ceux dont la première éducation a été peu soignée de tenir un juste milieu entre une négligence affectée qui dégénère quelquefois en grossièreté, et une recherche affectée qui ôte aux relations intimes tout leur charme. Le duc de

Blacas avait, il est vrai, les manières et les habitudes d'un grand seigneur. Il tenait beaucoup trop peut-être au cérémonial dont les rois aiment à s'entourer pour relever aux yeux des hommes la majesté royale. Mais j'avoue que je ne me sentais guère le courage de le blâmer; quand les rois ont perdu avec le trône le prestige qui s'attache à leur nom, quand ils trouvent à peine chez les autres princes les égards que mérite toujours une grande infortune dignement supportée, je conçois que les serviteurs qui leur sont restés fidèles et qui reconnaissent en eux leurs maîtres cherchent, par les hommages dont ils les entourent, à leur faire oublier qu'ils sont déchus de leur grandeur, et tiennent d'autant plus aux formes consacrées par l'étiquette que les autres s'en affranchissent plus facilement. M. de Blacas devait rester au Hradschin ce qu'il avait été aux Tuileries. On peut sans bassesse flatter un prince, qui ne peut récompenser ses courtisans qu'en les associant à son exil. Pour le duc de Blacas, Charles X n'avait rien perdu de ses droits. Il était toujours roi de France, l'oint du Seigneur, l'héritier de la puissance et de la gloire de tous les rois qui l'avaient précédé. On peut sans crainte laisser cette doctrine se propager à son aise; elle n'est ni dangereuse, ni contagieuse.

La duchesse de Blacas, née de la Ferronnais, était un ange de douceur et de piété. Son visage avait gardé les traces d'une beauté que la jeunesse avait dû rendre autrefois éclatante, et qui avait emprunté au malheur une certaine dignité triste et douce en même temps, qui commandait dès le premier abord la confiance et le respect. Sa voix avait quelque chose d'humble, de timide et de chaste. Une tristesse calme et résignée voilait son regard et lui donnait un charme inexprimable. La cour du Hradschin semblait aller bien mieux à ses habitudes et à ses goûts que les fêtes

bruyantes de Paris. C'était une de ces âmes qui ne donnent tout leur parfum que lorsque la douleur les a blessées et qui ne sont fidèles qu'au malheur.

M. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis, qui avait suivi dans l'exil ses maîtres et ses bienfaiteurs, n'était plus, hélas! que l'ombre de lui-même, et l'on aurait eu peine à reconnaître en lui le brillant prédicateur qui avait réuni autour de sa chaire l'élite de la jeunesse de Paris. La paralysie avait obscurci et affaibli cette pensée autrefois si claire et si vigoureuse, et rendu pesante et embarrassée cette parole dont on avait admiré la richesse et la limpidité. Sa tête était toujours belle, et la vieillesse ajoutait encore à la majesté de son front. Son regard n'avait point perdu sa vivacité, et ses longs cheveux blancs tombaient encore sur ses épaules comme aux jours de sa splendeur et de sa gloire. C'était au dedans que le mal avait fait les plus grands ravages. Il était assisté dans l'éducation du duc de Bordeaux par l'abbé Trébuquet, prêtre d'une instruction solide, mais d'une modestie qui ne laissait point apercevoir aux étrangers les qualités de son intelligence.

M. Cauchy était chargé d'enseigner au prince les mathématiques et les sciences naturelles. C'est un des hommes les plus originaux et les plus savants que j'aie connus. Il ressemblait parfaitement à l'astronome de la fable de La Fontaine qui se laisse choir dans un puits. Il savait bien mieux ce qui se passe au ciel que ce qui se fait sur la terre. La légitimité était un dogme pour lui, et sa fidélité à la branche aînée était un culte. Mais quelle simplicité, quelle candeur, quelle innocence ! Je le trouvai un jour, le regard ardent, le visage illuminé d'une clarté inaccoutumée; sans prendre le temps de me saluer, tout plein de l'idée qui l'obsédait, il s'écria en nous voyant : « Je suis sur la trace d'un fait important et

bien singulier. Je crois avoir découvert, par des calculs astronomiques et mathématiques, non seulement l'époque, mais encore le moment précis de la création du monde. Si mes calculs sont vrais, le monde a dû être créé dans la pleine lune de l'équinoxe de printemps. » Et il se mit aussitôt en devoir de me prouver l'exactitude de ses calculs. Comme je n'y pouvais rien comprendre, je le priai de s'épargner cette peine, en lui disant que je connaissais depuis longtemps le fait qu'il croyait avoir découvert et que je l'avais appris d'un concile qui s'était tenu à Jérusalem, à l'occasion des disputes sur la célébration de la Pâque. Il me serait impossible de peindre la joie de cet homme, en voyant ses calculs confirmés par l'autorité d'un concile, et les déductions de la science dans un accord si admirable avec les enseignements de la théologie. Ma surprise était égale à sa joie. Je me rappelai ce mot de Bacon : « Peu de science éloigne de la foi ; beaucoup de science y ramène. » Cette harmonie de la science et de la foi me plongeait dans un ravissement inexprimable. Il pleurait de bonheur, j'étais attendri moi-même ; et je ne savais lequel admirer davantage, ou de la foi de ce bon évêque du troisième siècle à qui la lecture attentive du premier chapitre de la Genèse avait révélé l'époque de la création, ou de la science de cet homme que j'avais sous les yeux, et qui par de savants calculs avait découvert la même vérité. Jusqu'où pourrait aller la science si elle savait toujours s'éclairer des lumières de la foi !

Lors de mon passage par Prague, en 1833, je fus présenté au cardinal Latil, qui m'avait accueilli avec une grande bienveillance[1]. Pendant le séjour que j'y

1. L'abbé Latil, né en 1761, avait été aumônier du comte d'Artois pendant l'émigration (1798-1814) ; nommé évêque *in partibus* d'Amyclée en 1815, évêque de Chartres en 1817 et pair de France

fils en 1835, je le vis souvent; et j'ai gardé un profond souvenir de ses bontés pour moi. Si j'avais partagé les jugements de la foule sur cet homme, à qui les journaux et les brochures de l'opposition avaient donné en France une célébrité qu'il ne méritait assurément pas, mes rapports avec lui auraient bien modifié l'opinion que je m'en serais faite. On l'avait représenté comme un homme d'une extrême médiocrité, intrigant, tout-puissant sur l'esprit du roi dont il dirigeait la conscience et la politique; et on le regardait comme le principal auteur des ordonnances qui avaient provoqué la révolution de 1830. Or, le cardinal Latil n'avait ni le caractère, ni les qualités d'un intrigant. C'était un homme modeste dans ses habitudes et ses goûts, qui aimait à se renfermer dans l'exercice de ses devoirs auxquels il était sincèrement attaché. Il m'a bien des fois affirmé que non seulement il avait été complètement étranger aux ordonnances de juillet, mais qu'il ne les avait connues comme tous les autres que par *le Moniteur*. Je n'avais aucune raison de douter de la vérité de ses paroles. Car elles étaient justifiées par la connaissance que j'avais de son caractère, dont les traits distinctifs étaient la prudence et une modération que je trouvais souvent excessives. Bien des fois, en effet, j'avais eu l'occasion de traiter avec lui certains sujets sur lesquels nous différions d'opinion, et j'avais toujours été frappé de la modération avec laquelle il jugeait les personnes ou les choses qui lui étaient le plus opposées. La nature de son caractère le disposait bien plutôt à faire à ses adversaires des concessions excessives qu'à réprimer les prétentions par la violence. Et ce n'est pas lui que devait consulter

en 1822, il fut, à l'avènement de Charles X, créé comte et appelé à l'archevêché de Reims. Il sacra Charles X et reçut la pourpre en 1826. Il est mort en 1839.

Charles X pour s'affermir dans la résolution qu'il avait prise de frapper un grand coup. Il s'était attaché au roi par le bien qu'il lui avait fait ; car c'était lui qui avait eu le bonheur de faire goûter à ce prince le don de Dieu et de le délivrer du joug des passions sensuelles qui avaient captivé pendant si longtemps son cœur. Le roi, de son côté, n'avait jamais oublié le prix d'un tel bienfait et c'est pour l'en récompenser qu'il l'avait élevé au faîte des honneurs. Le cardinal ne s'était point laissé éblouir par l'éclat de sa nouvelle position et il avait su conserver la modestie de ses goûts et la simplicité de ses habitudes. Il aurait été chéri et vénéré dans son diocèse, si les passions politiques ne s'étaient acharnées à sa personne avec une perfide opiniâtreté. Car ses diocésains ne l'ont jamais connu que par ses bienfaits. Ses aumônes étaient abondantes, et la plus grande partie de ses revenus était consacrée au soulagement des pauvres. Comme son divin Maître, il n'avait recueilli que l'ingratitude, et avait été contraint de fuir pour échapper aux insultes et à la rage de ceux qu'il avait comblés de bienfaits, et il n'aurait pu, sans s'exposer aux outrages d'une multitude égarée, rentrer dans son diocèse qu'il avait édifié par ses vertus. On ne pouvait lui reprocher qu'une chose, et c'est la seule peut-être dont ses ennemis lui aient su gré, tant il est vrai que toutes les erreurs et les faiblesses sont indulgentes les unes pour les autres : c'était, peu de temps après avoir été revêtu de la pourpre, d'avoir, par un excès de condescendance pour le roi, signé la protestation faite à Paris par une trentaine d'évêques en faveur du premier article de la déclaration du clergé de France. Pauvre roi ! comme son aïeul Louis XIV, il récusait le pape comme juge dans les questions politiques qui touchaient indirectement la religion et l'Église. Et la puissance qu'il refusait au Souve-

rain Pontife, ses sujets la revendiquaient au nom de la souveraineté du peuple et se préparaient à en faire un terrible usage contre lui. Car Dieu ne veut pas qu'aucun homme soit sans juge sur la terre. Le pape Léon XII lui avait reproché en termes énergiques cette faiblesse, qui était en même temps une ingratitude, dans un homme que le Saint-Siège venait d'attacher par des liens plus intimes à l'Église romaine.

Le cardinal vivait à Prague dans le plus complet isolement, étranger, au Hradschin comme aux Tuileries, aux intrigues, aux misères et aux illusions de ce monde. Il m'avait donné assez de liberté pour que je pusse lui parler franchement et sur les hommes et sur les choses, et je sortais d'auprès de lui toujours frappé et de la bonté de son cœur et de la solidité de son jugement. Ce n'était assurément pas un homme à haute intelligence et à longues vues; mais c'était un esprit juste, droit et modéré. Le soin de son diocèse l'occupait toujours; quoiqu'il en eût laissé l'administration à un grand vicaire qui possédait toute sa confiance, il ne s'y faisait rien d'important sans lui, et c'était lui qui terminait les difficultés graves. Comme un bon pasteur, il souffrait d'être éloigné de son troupeau, et il espérait que sa mort apaiserait les injustes ressentiments dont il était l'objet, et ouvrirait à ses cendres l'entrée de ce diocèse qui lui avait été fermé pendant sa vie. Quelquefois il ne pouvait retenir ses larmes quand il parlait de son troupeau et du désir qu'il avait de lui consacrer les derniers jours d'une vie si longue et si agitée.

Dans ce clergé, si nombreux et si peu occupé, de la ville de Prague, il ne se trouvait pas un prêtre qui eût la généreuse pensée de venir de temps en temps rendre hommage à ce prince de l'Église, à ce vieillard si fidèle au malheur, et de lui adoucir

l'amertume de l'exil. L'archevêque lui-même qui n'avait que deux pas à faire pour se rendre au Hradschin, n'y venait que pour les visites que prescrivait l'étiquette. C'était à peine si les prêtres et les moines le saluaient quand ils le rencontraient au dehors. Les lâches ! ils avaient peur de se compromettre aux yeux de la police et de leurs confrères, en témoignant quelque sympathie à cette noble infortune. Car il n'y a rien de vil et de lâche comme un prêtre qui a perdu le sentiment de ses devoirs et qui s'est fait l'esclave des hommes. Qu'était, d'ailleurs, un prince de l'Église pour ces prêtres hérétiques et libertins qui regardaient le Pape comme un prince étranger et qui ne croyaient qu'à l'infaillibilité du glaive ? Cet isolement était pour le cardinal l'objet d'une profonde douleur. Il en parlait souvent ; « Quoi, disait-il, ai-je donc démérité de l'Église ? Ne suis-je pas archevêque, cardinal, le serviteur, le compagnon, l'ami d'un prince malheureux ? N'ai-je pas, d'ailleurs, la dignité de la vieillesse et du malheur ? » Avant de quitter Prague, j'allai lui faire mes adieux. Il avait assisté le matin à un *Te Deum*, qu'on avait chanté pour je ne sais quelle fête nationale. Cette cérémonie lui avait rappelé celle du sacre de Charles X, à laquelle il avait présidé comme archevêque de Reims. Ce souvenir avait laissé dans son âme une mélancolie profonde qui se trahit plusieurs fois par des larmes. D'ailleurs ce bon vieillard me voyait partir avec regret, car il s'était attaché à moi et me voyait avec plaisir. Peut-être aussi était-il averti par un pressentiment assez fréquent chez les vieillards qu'il ne me verrait plus sur cette terre. Aussi, lorsque je me mis à genoux pour recevoir sa bénédiction, les larmes inondèrent son visage et sa voix était étouffée par la douleur. Attendri, je pris ses mains et les baisai avec effusion. Il ouvrit ses bras, me pressa

sur son cœur et me dit : « Adieu, mon cher enfant. » Depuis ce temps, un nouvel exil le porta dans d'autres contrées, sur les frontières de l'Italie [1] ; c'est là qu'il reçut le dernier soupir de son royal ami, et que lui furent adressées, comme récompense de sa fidélité, ces belles et touchantes paroles, les plus belles peut-être qui soient sorties des lèvres de ce prince si gracieux : « Adieu, mon ami, je vous remercie. Je vous dois le repos de ma vie et le calme de ma mort. » Le cardinal Latil ne tarda pas à suivre le roi ; mais, plus heureux que lui, il ne mourut point sur une terre étrangère et ses restes reposent sous les voûtes de sa cathédrale.

1. A Goritz, où Charles X mourut, le 6 novembre 1836.

CHAPITRE XII

A VIENNE — LE MONDE DE LA DIPLOMATIE ET LA HAUTE SOCIÉTÉ

Arrivé à Vienne, je descendis au couvent des Arméniens, où Jarke m'avait procuré une charmante hospitalité, dont je jouis pendant plusieurs mois. La vie y était d'une admirable simplicité. Les religieux étaient fervents : la règle était parfaitement gardée ; la pauvreté évangélique strictement observée. Dans les couvents arméniens, l'abbé est ordinairement évêque, on y suit un rite particulier qui ne manque ni de dignité, ni de grandeur, et qui se rapproche plus de la liturgie latine que des autres rites de l'Orient. Les Arméniens, si je dois en juger par ceux que j'ai vus dans les deux couvents de Vienne et de Venise, et par quelques familles que j'ai connues en Pologne, sont généralement remarquables par la beauté mâle et sévère de leurs traits, par la noblesse de leurs attitudes et la gravité de leurs mouvements. Leur costume, simple et long comme tous les costumes orientaux, est parfaitement conforme au caractère de leur figure et de leur âme. Leur barbe noire et longue, leur teint bistré, leurs yeux larges, noirs

et profonds, leurs lèvres roses et saillantes, leur voix forte et sonore, tout en eux annonce des passions énergiques. Néanmoins, les mœurs des Arméniens sont généralement chastes, parce qu'elles sont graves et dignes, et qu'ils ne connaissent point cette légèreté des peuples occidentaux, qui dispose plus au libertinage, même avec des passions médiocres, qu'un tempérament ardent.

Je ne tardai pas à me présenter chez le nonce, qui, en me voyant, s'écria : « *Ecco il desiderato !* » Cet accueil familier de la part d'un si grand personnage me mit à l'aise et nous causâmes longtemps ensemble du but de mon voyage et des projets qu'il avait formés sur moi. Comme j'étais éloigné du centre de la ville, il poussa l'amabilité jusqu'à me donner un cabinet de son hôtel afin que j'y pusse travailler dans le courant de la journée. Il y avait dans cet homme un singulier mélange de bonhomie et de finesse, d'abandon et de réserve, de piété et d'ambition. Issu de parents pauvres, il s'était fait connaître à Rome comme professeur d'histoire ecclésiastique sous Léon XII, qui recherchait les hommes graves et pieux, par une tactique opposée à celle de son prédécesseur, ou plutôt du cardinal Consalvi, son ministre, qui confiait de préférence les fonctions diplomatiques à des hommes habiles et préparés par leur éducation et leur position dans le monde à tous les manèges qu'elles exigent. Avec Léon XII avait commencé le règne des *Zelanti*, et Ostini appartenait à cette fraction ; ce qui explique son avancement rapide dans une carrière pour laquelle il n'était point fait. Son esprit manquait d'élévation et sa volonté d'énergie, ses manières étaient communes, sa démarche, son attitude, sa conversation décousue, ses exclamations fréquentes, ses gestes violents : tout en lui annonçait un homme ordinaire. L'ambassadeur russe,

Tatischeff, abusait de sa crédulité pour tromper le Saint-Siège sur les dispositions du czar Nicolas à l'égard de l'Église et sur le véritable état des choses en Pologne. On a beaucoup accusé dans le temps les intentions d'Ostini, à propos du fameux bref qui exaspéra tellement les Polonais en 1832 et auquel, il est vrai, il n'a pas été étranger [1]. Mais c'était aller trop loin, et si les conseils qu'il fit parvenir à Rome dans cette circonstance furent fâcheux, cela vint uniquement de ce que son esprit et son habileté n'étaient point à la hauteur de la position qu'il occupait à Vienne.

Le prince de Metternich, à qui Jarke avait parlé de moi, désirait me voir ; Jarke me conduisit chez lui, où je restai plus d'une heure dans ce premier entretien. La conversation roula pendant tout ce temps sur les sujets les plus variés et les plus intéressants. Bien différent en cela du prince de Talleyrand, qui parlait peu et se contentait de lancer de temps en temps quelques bons mots, le prince de Metternich causait volontiers, et semblait se rendre parfaitement compte du charme qu'il exerçait par sa conversation. Il parlait avec une simplicité, un air de franchise, je dirai presque de bonhomie qui m'aurait rempli d'étonnement, si je n'avais pensé, comme c'était bien naturel, que tout cela était probablement l'effet d'un art merveilleux et d'une très habile diplomatie. Aussi, tout en cherchant à amener

1. Ce bref, paru au mois de juin 1832, rappelait aux évêques de Pologne l'enseignement formel de l'Église sur l'obéissance aux pouvoirs établis, et les invitait à travailler à la pacification de leur pays : « Votre magnanime empereur, leur écrivait Grégoire XVI, vous accueillera avec bonté, et entendra nos représentations et nos prières dans l'intérêt de la religion catholique qu'il a toujours promis de protéger dans ce royaume. » Grégoire XVI a reconnu lui-même plus tard qu'il avait été trompé par la diplomatie russe.

l'entretien sur les sujets qui pouvaient m'intéresser davantage, et sur lesquels je désirais avoir la pensée de ce grand homme, je me tenais en garde contre la séduction de sa parole, bien persuadé qu'il ne se livrerait point à moi. Il fut naturellement question de sa carrière et de son expérience diplomatique, et des complications que la révolution de Juillet avait dû nécessairement apporter dans la politique européenne. Il me parla de tout cela avec beaucoup de calme et d'impartialité, presque comme un homme étranger aux affaires, ou du moins qui ne s'y intéresse que de loin et en amateur. Il me dit entre autres choses, et j'ai noté avec soin ses paroles, que la diplomatie avait peu d'attrait maintenant ; qu'à chaque instant les événements prenaient au dépourvu l'homme d'État et le forçait à changer ses combinaisons ; qu'avec cette politique au jour le jour, il était impossible de former d'avance des projets avec quelque chance de réussite, et que c'était vraiment faire trop d'honneur aux diplomates que de leur supposer des idées et des plans arrêtés ; que pour lui il confessait en toute sincérité qu'il ne savait pas aujourd'hui ce qu'il ferait le lendemain.

Il fut question aussi des rapports faux et contre nature qui existaient alors entre l'Église et l'État, et qui déjà commençaient à préoccuper sérieusement les hommes d'État les plus clairvoyants. Il en déplora les résultats autant que j'aurais pu le faire moi-même, ce qui me surprit beaucoup. Je pensais que dans la haute position qu'il occupait, avec l'influence et le pouvoir qu'il avait, il suffisait de vouloir pour agir. Mais les apparences trompent bien souvent ; les rois qu'on appelle absolus ne sont pas toujours aussi puissants qu'on le suppose ; et si leur pouvoir n'est pas limité par une constitution écrite qui en définit exactement les droits et les devoirs,

ils trouvent souvent des obstacles plus grands dans cette constitution qui résulte d'usages consacrés, qui est écrite non sur le papier, mais dans les mœurs et le caractère même de la nation. Déjà des démarches avaient été faites de la part du Saint-Siège pour tirer l'Église de l'état de vasselage où elle était réduite par la législation de Joseph II ; et le prince de Metternich paraissait attacher une grande importance à cette question du concordat. Il m'avoua très franchement que l'état de choses qui existait alors lui paraissait déplorable et dangereux ; mais il pensait en même temps qu'il ne pouvait être modifié qu'avec prudence et précaution. « J'espère, me dit-il, que Dieu me fera la grâce de mener à terme cette grande affaire. J'ai du reste, je puis le dire, un illustre complice dans cette noble entreprise, c'est l'Empereur mon maître. » Je crois qu'au fond il ne se faisait point illusion sur les dispositions de ce dernier, ni sur celles de la plus grande partie du clergé. L'un et l'autre désiraient médiocrement le concordat, et se résignaient assez facilement à un état de choses qui permettait au pouvoir temporel de diriger jusque dans les moindres détails les choses ecclésiastiques, et qui affranchissait le clergé séculier et régulier de la surveillance de Rome. Or, quelque humiliante et tracassière que soit pour le clergé l'immixtion de l'État dans les choses de l'Église, les prêtres lâches et tièdes la préfèrent encore à la direction paternelle mais vigilante du Saint-Siège. La première n'est gênante, en effet, que pour les prêtres fervents et animés de l'esprit de leur état ; car elle met à chaque instant des entraves à leur zèle. La seconde, au contraire, est redoutable pour ceux qui ne vivant pas d'une manière conforme à leur vocation ou qui, s'écartant des règles tracées par les canons, ont toujours à craindre d'être redressés par une autorité dont ils

ne peuvent nier la compétence. Cette observation peut s'appliquer à tous les pays ; et c'est là, il ne faut pas se le dissimuler, la véritable nuance qui distingue partout la partie romaine du clergé de celle qui ne l'est pas. Le nœud de la question est au fond de la conscience, et entre deux maîtres, l'homme, qu'il soit prêtre ou laïque, choisit naturellement celui qui le laissera le plus tranquille dans les choses où il craint le plus d'être dérangé.

Le prince de Metternich a pu voir avant de mourir le concordat qu'il avait désiré et préparé de longue main, et quoiqu'il ne fût plus aux affaires lorsqu'il fut conclu, on peut dire néanmoins que ce concordat est en grande partie son œuvre[1] : et c'est là assurément un de ses plus beaux titres de gloire, car en ce point il n'a suivi que les inspirations de sa conscience, sachant bien qu'il ne pouvait pas compter sur la reconnaissance de ses contemporains, et qu'à part un nombre relativement petit d'esprits distingués ou d'hommes de cœur, soit dans le clergé, soit ailleurs, la plupart accueilleraient sinon avec défiance, du moins avec indifférence, une œuvre qui resserrerait les liens entre la monarchie autrichienne et le Saint-Siège. Trois nonces avaient échoué dans cette entreprise délicate : Spinola, Ostini et Altieri. Il était réservé au quatrième, Viale-Prela, aujourd'hui archevêque de Bologne, de l'amener à terme. Il était impossible de choisir un homme qui convînt mieux pour ce but. Esprit ferme et droit, intelligence large et élevée, le cardinal Viale-Prela joint, à une connaissance étendue et profonde du droit canon et à

1. Le véritable Concordat entre l'Autriche et le pape ne date que de 1855 ; mais déjà, dès 1850, l'empereur François-Joseph avait supprimé le *placet*, rendu aux évêques la liberté des relations avec Rome et reconnu leur droit de veiller au maintien de la discipline.

une entente merveilleuse des affaires, un grand zèle pour l'Eglise, une piété fervente et un attachement sincère à son devoir. Ajoutez à cela un caractère doux et conciliant, des formes nobles et gracieuses, un esprit souple et délié, une parole facile et séduisante.

Le prince de Metternich, sachant que j'avais été plusieurs années auprès de M. de Lamennais, me parla beaucoup de lui et ne me cacha pas qu'il s'était toujours défié de ses doctrines et de ses tendances, et qu'il s'en était montré dès le commencement l'adversaire implacable. Il fit à ce sujet des aveux précieux à constater. A l'époque où le système philosophique et politique de M. de Lamennais fut condamné par Grégoire XVI, sans que l'auteur toutefois fût nommé, plusieurs personnes qui se prétendaient bien informées rapportèrent que le Pape avait été poussé à cette mesure principalement par les instances de l'Autriche ; qu'il avait refusé longtemps d'y céder, et que, par considération pour l'homme dont les doctrines lui étaient dénoncées, il aurait voulu simplement étouffer l'affaire, obtenir de lui l'engagement de ne plus rien écrire sur les points en litige, et un acte de soumission générale à l'autorité du Saint-Siège ; mais que le cabinet de Vienne, effrayé des dangers que les doctrines de M. de Lamennais pouvaient susciter parmi les populations catholiques, et surtout parmi les polonaises, avait insisté auprès du Souverain Pontife pour en obtenir une condamnation formelle. D'autres avaient nié le fait, assurant que le Pape en cette affaire n'avait subi aucune pression et avait agi de son plein gré. Le prince de Metternich, loin de dissimuler les démarches qu'il avait faites auprès du Saint-Siège à ce propos, s'en fit honneur au contraire. « J'ai été obligé, me dit-il, d'insister à Rome pour obtenir la condamnation de

M. de Lamennais et pour empêcher qu'on se contentât de demi-mesures qui n'auraient fait que pallier le mal, sans y porter remède. J'ai dû dans cette circonstance faire le théologien auprès des cardinaux chargés de l'affaire, afin de leur ouvrir les yeux sur les périls de cette doctrine, et de leur démontrer qu'une condamnation était nécesaire. Au reste, M. de Lamennais sait le rôle que j'ai joué dans cette circonstance, et il ne peut me le pardonner [1]. »

Il me parla ensuite des projets que nous avions formés, Jarke et moi, pour l'établissement d'un journal à Rome, m'engagea à faire un plan et à le lui soumettre, me promettant de l'envoyer au Pape. Il me conseilla même beaucoup d'aller à Rome et de me livrer à la carrière diplomatique, m'offrant sa protection et des lettres pour le cardinal ministre. Si j'avais eu de l'ambition, l'occasion était belle ; mais il eût trop répugné à ma conscience d'entrer dans l'état ecclésiastique pour parvenir aux dignités et aux honneurs.

Le prince de Metternich était d'une taille moyenne, ses traits étaient beaux et réguliers. Comme tous les grands seigneurs étrangers, il parlait le français avec une grande perfection, soit sous le rapport de la phrase, soit pour l'accent. Son ton était simple et naturel, quoiqu'un peu uniforme ; sa voix claire et nette, sa phrase correcte et élégante sans affectation. Il parlait lentement et avec gravité, et quelque sujet qu'il traitât, ni sa voix, ni son geste, ni ses traits ne laissaient apercevoir la moindre émotion. Son re-

1. Metternich contribua encore, en 1834, à la condamnation des *Paroles d'un croyant*. Lamennais écrivait à M. de Coux (6 août 1834) : « La France n'a fait aucune démarche près du Souverain Pontife pour demander la condamnation des *Paroles d'un croyant*. Ce sont des notes très fortes venues de Saint-Pétersbourg et de Vienne qui ont motivé l'apparition de l'Encyclique. » (*Revue trimestrielle*, 15 octobre 1881, p. 710.)

gard avait quelque chose de placide et d'immobile qui frappait dès le premier abord. Il était sincèrement religieux : mais comme la plupart des hommes d'État de nos jours, il tenait peu de compte de la religion dans la conduite extérieure des affaires, et ses sentiments, sous ce rapport, n'eurent qu'une bien légère influence sur sa conduite politique.

L'aristocratie autrichienne est à la fois une des plus anciennes et des plus considérables, sinon par l'influence politique, du moins par l'influence morale et sociale à la fois, que lui permettent d'exercer les immenses possessions dont elle jouit. J'ajouterai que c'est probablement l'aristocratie la plus brillante ; car elle n'a ni la raideur de la noblesse anglaise, ni la légèreté et le décousu des grands seigneurs russes, ni le sans-façon et le ton souvent vulgaire des seigneurs italiens ; mais elle se distingue par un ensemble de qualités de bon goût, qui exclut tous ces défauts, et qui la maintient dans une certaine dignité simple et aimable, qu'on ne retrouve guère ailleurs au même degré. L'aristocratie autrichienne se compose d'éléments très variés. La Hongrie, la Bohême, la Galicie et l'Autriche proprement dite lui fournissent chacune son contingent. Mais le séjour habituel de la capitale et de la cour donne à toutes ces divergences une certaine unité, qui, sans rien leur ôter des charmes de la variété, en fait néanmoins un ensemble lié par des habitudes communes et ces rapports réciproques dont l'intimité varie selon la distance qui sépare les différents degrés de cette hiérarchie. Il est d'usage, en effet, que tous ceux qui sont à peu près au même degré se traitent sans façon et comme des amis acoutumés à vivre ensemble. On pouvait juger du degré de chacun de ses membres par la familiarité de ses rapports avec le prince de Metternich, et rien que par le nom dont

il se servait pour le désigner. Quelques-uns l'appelaient par le diminutif de son nom de baptême : *Clementchen* ou *petit Clément*. D'autres, en plus grand nombre déjà, mais déjà aussi moins heureux que les premiers, se contentaient de l'appeler Clément; d'autres, moins privilégiés encore, l'appelaient Metternich. Ici finissait la familiarité, et aux degrés inférieurs, on ne l'appelait plus que le prince Metternich ou même simplement le prince ; car il était le seul que l'on pût désigner ainsi. Ce qui est vrai du prince de Metternich s'appliquait aux autres grands seigneurs, avec les mêmes nuances et les mêmes variétés, à part toutefois la haute position qu'occupait le premier dans l'État.

Je connus la partie jeune et frivole du monde diplomatique à Vienne, par les relations que j'eus pendant quelque temps avec deux familles de banquiers, juives d'origine, et qui, ne pouvant fréquenter la haute aristocratie, recevaient les secrétaires et les attachés d'ambassade. C'étaient les familles Eskelès et Pereira. Le baron et la baronne Eskelès avaient près de quatre-vingts ans. Le premier faisait la banque dans son cabinet; la seconde la faisait dans son salon par les dîners et les soirées où elle réunissait chaque jour une société nombreuse et variée. Car, pour être reçu chez un banquier, il suffit d'entrer en relation d'affaires avec lui, ou de lui être présenté par quelque personne importante, ou d'avoir, soit dans sa personne, soit dans sa position, soit dans sa fortune, quelque chose dont il puisse tirer avantage ou qui puisse donner quelque relief à sa maison. Il consulte surtout ses intérêts dans le choix de ceux qu'il admet, et recherche avec une sollicitude toute particulière les hommes politiques, ceux qui, connaissant avant les autres les événements, peuvent par quelque indiscrétion naturelle ou calculée le mettre

sur la trace d'un secret important et déterminer des achats ou des ventes considérables à la Bourse. Trop heureux si, en sondant le terrain, il trouve dans le caractère ou dans la conscience quelque endroit bas ou faible sur lequel il puisse poser le pied sans rencontrer de résistance.

C'est surtout à Vienne et à Berlin que j'ai recueilli les matériaux de mon *Livre des peuples et des rois*[1]. J'ai été accusé d'exagération particulièrement à l'occasion des chapitres *aux ministres* et *aux ambassadeurs*. Et pourtant je suis resté au-dessous de la réalité, et ce que j'ai dit n'était que la peinture bien pâle des choses que j'ai apprises ou dont j'ai été moi-même témoin.

Je fis chez le baron Pereira la connaissance de Caroline Pickler, la femme la plus célèbre en Allemagne, dans ces derniers temps, par la fécondité et la variété de son talent. Car l'édition complète de ses œuvres comprend une soixantaine de volumes. Par un privilège bien rare aujourd'hui, dans un nombre si considérable de poésies, d'idylles, de drames et de romans historiques, il n'est pas une seule page qui puisse laisser à l'auteur un remords, et son principal roman, *Agathoclès*, a pour but de peindre l'heureuse influence du christianisme sur le développement des facultés humaines. La simplicité de cette femme était admirable, et il fallait qu'elle fût réellement bien distinguée pour allier tant de modestie à une si belle réputation. Une femme moins sûre de son talent et de sa gloire se serait crue obligée de faire des frais pour ne point paraître au-dessous de sa renommée. Pour elle, attentive à son tricot, elle suivait la conversation sans chercher à la diriger : elle parlait peu, mais ce qu'elle disait an-

1. Voir l'*Introduction*, p. 18.

nonçait un sens droit, un jugement solide, toutes les qualités de la mère de famille, bien plutôt que celles de l'auteur.

Elle était bien supérieure sous ce rapport à *** sa rivale pour la fécondité, mais bien au-dessous d'elle et comme auteur, et comme femme. J'ai connu peu de femmes plus affectées dans leurs manières, plus factices dans leurs sentiments, plus fades dans leur conversation. Il paraît qu'elle ne s'était pas contenté d'écrire des romans, mais qu'elle en avait fait elle-même. Il lui était resté de ses aventures un genre mélancolique et romanesque qui fatigue bientôt dans le commerce de la vie, et qui lui donnait habituellement l'air d'une héroïne de roman. Je crois qu'elle faisait tous ses efforts pour mourir de chagrin et d'amour, mais elle n'y pouvait réussir.

La duchesse d'Anhalt était sœur du feu roi de Prusse. Elle s'était convertie avec le duc son mari à la foi catholique ; et cette conversion avait beaucoup contrarié le roi son frère, qui se posait à cette époque comme le pontife du protestantisme. Les deux époux, animés de ce zèle qu'inspire toujours une foi vive et profonde, avaient formé dans leur résidence une petite communauté catholique, gouvernée par deux Jésuites que le pape Léon XII avait envoyés comme vicaires à Köthen, se réservant le titre de curé de cette paroisse naissante. Après la mort de son mari, qui malheureusement ne laissait pas d'enfant, la duchesse douairière vint s'établir à Vienne, accompagnée du P. Becks qu'elle introduisit ainsi en contrebande dans la capitale de l'Autriche où aucun disciple de Loyola ne pouvait mettre le pied. Mais il était difficile de refuser à une princesse souveraine la faculté d'amener avec elle son confesseur. Je n'ai jamais douté qu'elle ne fût venue à Vienne avec le dessein bien arrêté de travailler

au rétablissement de l'institut des Jésuites dans les États autrichiens, spécialement à Vienne, où la direction de l'École des Cadets, fondée par Marie-Thérèse et gouvernée par les Piaristes ou Frères des Écoles pies, aurait pu leur être confiée avec d'immenses avantages pour la religion et le pays lui-même. Les Jésuites étaient déjà établis en Galicie, où l'empereur François les avait reçus, lorsqu'ils avaient été obligés de quitter la Russie ; et ils y avaient fondé à Tarnapol un collège dans lequel était élevée la plus grande partie de la haute noblesse du pays. Mais leur introduction dans l'Autriche proprement dite souffrait les plus grandes difficultés, tant de la part de l'aristocratie que de la part des employés et du clergé même, dont les tendances ultra-gallicanes redoutaient les principes et l'influence de la Société de Jésus.

Celle-ci n'avait point d'adversaires plus déclarés que les ordres religieux, plongés pour la plupart dans la mollesse et l'oisiveté, et dont plusieurs, loin de servir à l'édification des fidèles, étaient pour eux au contraire un objet de scandale. On comprend que des religieux ainsi dégénérés, vivant pour la plupart sans règle et sans frein, infectés des opinions qu'avait introduites en Autriche la prétendue réforme de Joseph II, dussent craindre les principes et plus encore les exemples d'une société pieuse, savante, dévoué à l'Église et au Saint-Siège, et fidèle jusqu'au scrupule à l'esprit de sa profession. Mais on comprend aussi que c'était un pieux dessein et une entreprise souverainement agréable à Dieu, que d'essayer de procurer à la vigne du Seigneur des ouvriers aussi habiles et aussi diligents.

Personne ne convenait mieux pour cette entreprise que la duchesse d'Anhalt et le P. Becks, son confesseur. La première, comme princesse souveraine,

était admise partout, et avait ses entrées à la cour chez l'impératrice et les archiduchesses. Elle pouvait par un mot dit avec adresse, par une conversation habile et prudente, effacer peu à peu dans l'esprit de ceux qu'elle voyait les préjugés qu'ils avaient conçus à l'égard des Jésuites. Le second, doué d'une prudence et d'une habileté peu communes, sachant mesurer ses pas et ses démarches, et, ce qui est bien plus avantageux encore, sachant attendre aussi longtemps qu'il le fallait le moment favorable, pouvait, dans ses entretiens avec les personnes qui venaient visiter la princesse, exercer une influence lente mais sûre, et qui devait triompher tôt ou tard.

Le P. Becks était un homme froid, grave, plein de tact, de mesure, de jugement et de ce bon sens pratique qui donne la connaissance des hommes et qui apprend à les manier. Il parlait peu et lentement : il n'avait rien de brillant, ni dans l'esprit, ni dans les formes extérieures ; mais il avait plutôt les apparences des défauts qu'on reproche aux Jésuites. Si on avait voulu le juger par le dehors, un esprit prévenu l'aurait pris pour un homme fin, cauteleux et dissimulé. Mais ces apparences tenaient à la réserve qu'il s'était imposée, et que lui prescrivait d'ailleurs la position délicate où il se trouvait. Dans un temps comme le nôtre, avec la légèreté de nos mœurs et de nos habitudes, un homme grave, réfléchi et réservé passe facilement pour un esprit dissimulé, et c'est là qu'il faut en partie chercher la cause des reproches qu'on adresse aux Jésuites sous ce rapport.

Le dévouement de la princesse à la cause qu'elle avait embrassée, sa soumission, sa déférence, son respect pour le P. Becks étaient dignes d'admiration. Et la manière dont celui-ci recevait ces témoignages inspirés par la reconnaissance lui faisait autant d'honneur qu'à son illustre pénitente. Les

relations qui existaient entre ces deux âmes étaient dignes, graves, pleines de convenance et d'une chaste délicatesse. On n'y apercevait aucun mélange de familiarité. C'était toujours une pénitente en présence de son confesseur. Quand la princesse recevait quelqu'un à dîner, le P. Beckx n'arrivait qu'au moment du repas, et se retirait peu de temps après. On voyait qu'il évitait avec soin tout ce qui aurait pu affaiblir en lui l'esprit de recueillement et lui faire perdre les avantages précieux de sa vocation.

Je fus présenté à Son Altesse, et, quelques jours plus tard, je dînai chez elle avec Jarke. Elle fut bonne, simple et prévenante avec moi. Je lui trouvai une grande ressemblance dans les traits avec le roi de Prusse, son frère. Elle avait toute la ferveur et tout le zèle d'une néophyte, et ne perdait jamais de vue le but qu'elle s'était proposé, et qu'elle a fini par atteindre en partie, tant l'homme est fort quand il n'a qu'une pensée, et qu'il y consacre toute l'activité de son esprit et de son cœur. Après le dîner, elle s'occupait en causant à faire des chapelets, qu'elle distribuait ensuite, après les avoir fait bénir par le Pape. Elle savait très bien allier la bonté et la simplicité qu'inspire la piété chrétienne, à la dignité et à la réserve que lui commandait sa position. Mes relations avec elle seraient devenues plus intimes, si je ne m'étais laissé prévenir contre elle par une femme en qui j'avais alors une grande confiance et qui ne l'aimait pas.

C'était la comtesse L..., qui appartenait à un type qu'on ne trouve qu'en Pologne, où la Providence semble avoir établi sur une grande échelle l'ordre et la hiérarchie que le bienheureux Robert d'Arbrissel avait prescrite dans son institut. Elle avait l'organisation physique de la femme au suprême degré et la constitution morale de l'homme. Son corps

semblait un tissu de nerfs fins et déliés comme les rayons de la lumière. Vous eussiez dit qu'elle n'avait ni sang, ni muscles, tant elle était faible, délicate et fragile. Un souffle aurait renversé son corps plus frêle que le plus mince roseau. Mais l'indomptable énergie de son âme aurait défié tous les obstacles et bravé toutes les difficultés. Je n'ai jamais vu tant de force de volonté dans un corps si chétif, et à côté d'une imagination aussi mobile. Plus impressionnable qu'un enfant, elle gardait intacte la souveraineté de sa volonté au milieu des fluctuations perpétuelles de son imagination. Sa constitution nerveuse et maladive la rendait sensible aux plus légères modifications de l'atmosphère. Comme beaucoup de grandes dames de son pays, ses doigts étaient dans une inaction complète; et elle passait les jours au lit quand elle était mourante, ou sur son canapé quand elle était vivante. Car, au physique comme au moral, elle ne connaissait point les intermédiaires. Quand elle souffrait, elle mourait. Mais, deux ou trois jours après, elle reprenait sa fiévreuse activité et reprenait le fil de ses intrigues. Ses compatriotes la craignaient : elle était un objet de terreur pour les femmes et de défiance pour les hommes, pour tous un être mystérieux, insaisissable, sans sexe, une espèce de sphinx, dont la vie et le caractère étaient une énigme, et qui n'avait montré à personne le fond de sa pensée. Les uns la croyaient affiliée à la police russe et très hostile à la cause polonaise. Les autres, au contraire, exaltaient son patriotisme. Ceux-ci la croyaient gagnée aux Jésuites; ceux-là, au contraire, la regardaient comme leur étant très opposée. Pour les uns, c'était un ange de piété; pour les autres, un esprit fort. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle n'était ni l'un ni l'autre, ou plutôt qu'elle était l'un et l'autre successivement selon les occur-

rences. Elle était *elle*, et elle n'a jamais été autre chose. Elle n'a jamais appartenu à d'autre qu'*à soi*. Jamais elle n'est sortie de soi, ni par l'amour, ni par la confiance, ni par l'amitié : aimer, pour elle, c'était dominer, absorber le cœur qui se donnait à elle, le dessécher, l'épuiser, le tourmenter, le réduire à l'impuissance et à l'esclavage, l'animer de sa propre vie, lui imprimer ses pensées, ses sentiments, ses préjugés, ses affections et ses haines, comme on grave une empreinte sur une cire molle. Malheur à celui qui essayait de lui résister ; elle le brisait comme on brise un verre, et passait en quelques jours de l'enthousiasme à l'oubli. Elle aimait ceux qui se livraient à elle, et punissait par les soupçons les plus injurieux et par les défiances les plus injustes ceux qui échappaient à sa puissance. Du fond de son salon, elle préparait de vastes projets, qu'elle défaisait et refaisait sans cesse pour occuper la dévorante activité de son esprit. Sans voir le monde qu'elle détestait, parce qu'elle n'y brillait pas, elle savait tout et devinait ce qu'on voulait lui cacher. Puis son imagination brodait sur ce canevas les dessins les plus bizarres, amplifiant, exagérant les moindres détails, et portant à des proportions colossales les choses les plus frivoles. Pleine du sentiment de sa personnalité et accoutumée à tout rapporter à soi, elle était persuadée que les autres l'observaient autant qu'elle s'observait elle-même, que les Jésuites intriguaient contre elle, que le nonce la craignait, que la police la surveillait, que le gouvernement russe redoutait son influence ; que sais-je ? Il n'est point de suppositions qu'elle ne fît, une fois lancée dans le champ des conjectures.

Toute femme qui pouvait exercer une influence quelconque ou contre-balancer la sienne, était pour elle un ennemi qu'elle cherchait à combattre, soit

ouvertement, soit par la voie des insinuations et des réticences. Un *mais*... accompagné d'un geste de la tête que rien ne saurait traduire, produisait dans ces circonstances un effet merveilleux. Accablée de dettes et donnant toujours, elle ne dépensait presque rien pour elle, vivait simplement, ne recevait que des amis avec lesquels elle ne faisait aucune cérémonie, avait le plus profond mépris pour la toilette, et portait jusqu'à l'excès la négligence sur ce point. Poursuivie par les fournisseurs ou les prêteurs, elle était contrainte de faire de nouvelles dettes pour payer les anciennes, et ne laissera probablement pas après sa mort de quoi se faire enterrer. Quoiqu'elle fût peu aimée, et généralement redoutée, elle exerçait, par la puissance magnétique de son esprit, une sorte d'attraction irrésistible sur ceux même qui étaient le plus en garde contre elle. Et, peu à peu, elle vous tirait du fond du cœur jusqu'à votre dernier secret. Peu de femmes ont reçu plus de confidences qu'elle. Elle semblait non seulement ne pas les rechercher, mais les éviter, et aiguisait ainsi la confiance de ceux qui s'entretenaient avec elle. Les esprits médiocres et légers pouvaient seuls échapper à ses séductions, dont la puissance, par un singulier privilège, augmentait en proportion du degré d'intelligence de ceux sur qui elle l'essayait. Les hommes succombaient encore plus vite que les femmes, les jeunes donnaient dans le piège au bout de quelques minutes. Et pourtant elle n'était pas jolie. Sa figure, au contraire, était plutôt désagréable. La lèvre supérieure avançait beaucoup sur l'autre, et l'intervalle entre la bouche et la base du nez était considérable. Ces deux signes annonçaient au physionomiste une volonté indomptable et un amour infini de la domination. Mais sa voix vibrait comme la corde d'une harpe et produisait en ceux qui l'écoutaient comme

une secousse électrique. Quand elle chantait en s'accompagnant sur le piano, vous croyiez entendre un ange. Il y avait comme des larmes dans sa voix : les sons qui s'échappaient de ses lèvres ressemblaient à des soupirs mélodieux inspirés par la prière. Ses lèvres s'entr'ouvraient à peine : ses doigts effleuraient les touches du piano avec une inexprimable légèreté. Vous auriez dit une harpe éolienne caressée par le vent. Mais de ces lèvres presque fermées, de ces touches à peine agitées, il sortait des sons si doux, si veloutés, si profonds, qu'ils vous plongeaient dans une sorte d'extase. Elle chantait du piano plutôt qu'elle n'en jouait. Car, sous ses doigts, cet instrument si léger, si peu sérieux, si sautillant, prenait une expression tendre et ses sons ressemblaient à un chant. Elle avait été célèbre comme musicienne dans sa jeunesse. Mais, depuis longtemps, elle ne jouait que très rarement, et pour donner le dernier coup à ceux qu'elle voulait conquérir. Cette femme extraordinaire avait un talent merveilleux pour apprivoiser les caractères les plus féroces. Son mari, qu'elle avait épousé sans l'aimer, était renommé dans toute la Pologne pour la violence de son caractère : elle en avait fait un agneau. Le grand-duc Constantin lui-même, ce tigre déguisé en homme, avait subi son influence et recherché plus d'une fois ses conseils. Elle l'avait connu par la princesse Lorriez, sa femme, avec qui elle était très liée. Car elle s'attachait de préférence à ceux qui, par leur position ou leur intelligence, pouvaient offrir à son activité un but digne d'elle. C'est pour cela que plus tard elle s'était liée avec la duchesse d'Anhalt. Mais comme son influence ne pouvait lutter contre celle du P. Becks, elle s'était bientôt éloignée d'elle et peut-être son animosité contre les Jésuites venait-elle en partie de cette circonstance où ils étaient assurément bien innocents.

Mais, chez les femmes de ce caractère, les impressions les plus profondes et les plus opiniâtres viennent souvent de causes bien frivoles et qu'elles se cachent à elles-mêmes.

La femme qu'elle aimait le plus parce que c'était celle qui s'abandonnait davantage à son influence, c'était la duchesse de Lucques, fille du feu roi de Sardaigne et sœur jumelle de l'impératrice d'Autriche. C'était une femme angélique, d'une beauté et d'une grâce parfaites, d'une admirable douceur de caractère. Ses dispositions à la piété avaient encore été développées par les peines profondes et secrètes qui accablaient son âme. Et comme elle ne pouvait avoir que Dieu pour confident de ses douleurs, le malheur l'avait rapprochée de lui et l'avait rendue plus docile à sa grâce. Pauvre femme! elle souffrait comme épouse, elle souffrait comme mère; et ses affections les plus profondes étaient devenues pour elle comme autant d'épines qui ensanglantaient son âme. La comtesse L... avait gagné sa confiance et était la dépositaire de tous les secrets qu'elle pouvait confier à d'autres qu'à Dieu. Elle avait espéré pendant quelque temps soumettre à son influence le duc de Lucques, mais elle s'était bientôt aperçue qu'il n'y avait rien à gagner avec un homme aussi léger d'esprit et de caractère et dont les excentricités faisaient craindre parfois qu'il n'eût pas la plénitude de ses facultés.

C'est chez elle que j'ai connu le prince de Hohenlohe, quand il venait à Vienne. Nos dévotes, en le voyant, auraient été bien étonnées d'apprendre que c'était là ce prêtre qui faisait tant de miracles, et dont les prières guérissaient tant de malades. Il n'avait nullement l'extérieur ni les manières d'un thaumaturge. C'était un prêtre excellent, plein de foi, attaché à ses devoirs, mais dont la piété, à en juger par les apparences, aurait passé chez nous pour très

ordinaire. Il ne portait la soutane qu'à l'église. On le trouvait chez lui vêtu d'une belle robe de chambre, assis sur un sopha et fumant, dans une longue pipe, d'excellent tabac de Hongrie. Le soir, il allait prendre le thé dans quelque salon où il savait être aimable, sans jamais s'écarter des convenances de son état. Ses manières, comme celles de la plupart des prêtres en Allemagne, manquaient de gravité et de dignité. Il était, je crois, plus étonné que personne de sa renommée ; et loin de se poser comme thaumaturge, l'opinion qu'on avait de lui sous ce rapport semblait le gêner au contraire.

Elle voyait aussi très souvent l'abbé Horni, un respectable prêtre, directeur du séminaire de Vienne, qui gémissait en secret sur le déplorable état de l'Eglise en Autriche, sur l'impuissance à laquelle une législation inepte et tracassière condamnait son ministère et sur l'inefficacité de ses efforts pour allumer un peu le feu sacré dans les jeunes âmes qui lui étaient confiées. Sa position, ses rapports, le désir même de ne pas rendre trop difficile le bien qu'il pouvait faire, lui avaient imposé une prudence et une réserve qui lui étaient devenues comme naturelles et qu'il poussait quelquefois jusqu'à la timidité.

CHAPITRE XIII

LES ORDRES RELIGIEUX EN AUTRICHE SUBORDINATION DE L'ÉGLISE AU POUVOIR CIVIL

Ceux qui ne l'ont pas vu ne sauraient se faire une idée du triste état où en était réduite l'Église en Autriche, avant le concordat qui est venu donner à ce pays les seuls éléments véritables de salut et de régénération, malgré les attaques qu'il a attirées à son gouvernement. Que celui-ci sache attendre patiemment et voir dans les embarras présents le résultat de ses fautes passées ! Le mal était trop grand et remontait trop loin pour pouvoir être réparé en un jour.

Les Rédemptoristes étaient à peu près le seul ordre fervent de tous ceux répandus dans l'Empire d'Autriche. Ils avaient un couvent à Vienne, et desservaient la charmante petite église de Marie Stiegen. C'était la seule où il y eût une véritable activité religieuse, où l'on sentît comme un parfum de piété et comme une suave émanation de l'esprit chrétien. Ce lieu était certainement le plus saint de toute la ville, celui où il se passait les plus merveilleuses choses entre Dieu et les âmes. Nulle part il ne se

faisait plus de prières, nulle part Dieu ne versait ses grâces en aussi grande abondance, et n'accordait autant de pardons. Nulle part aussi les dispensateurs de ses dons n'étaient aussi pénétrés de l'esprit de leur état. En voyant ces hommes recueillis, mortifiés, toujours prêts à recevoir les pécheurs qui réclamaient leur ministère, on se sentait saisi d'un respect involontaire. A leur attitude modeste, à leur démarche grave, on reconnaissait des hommes de Dieu, capables de comprendre toutes les misères et toutes les faiblesses du cœur humain, et ayant sans cesse à l'esprit ces paroles du psalmiste que leur saint fondateur leur a données pour devise : *En lui la rédemption est abondante.* Ces bons religieux si pauvres, et manquant souvent du nécessaire pour eux-mêmes, étaient d'une admirable libéralité quand il était question de Dieu et de son service ; et ils n'épargnaient rien pour donner à son culte la magnificence et la splendeur qui, en frappant les yeux, touchent bien souvent le cœur, et lui font mieux sentir la présence de celui à qui tout appartient, parce qu'il a tout créé, et qui habite dans une gloire inaccessible. Les ornements de l'église des Rédemptoristes étaient d'une richesse et d'une magnificence qui contrastaient singulièrement avec la pauvreté des moines qui les portaient. Aucune église, pas même la cathédrale, pas même celle des Bénédictins écossais, n'en avait d'aussi beaux. Les offices se faisaient dans cette église avec une pompe et une solennité remarquables. Les exercices de piété y étaient multipliés avec une profusion qui rappelait l'abondance des miséricordes du Seigneur. La bénédiction du saint sacrement y était donnée trois fois par jour, le matin, à midi et le soir à la chute du jour, et à chaque fois l'assistance était nombreuse et recueillie. Tous chantaient en chœur, accompa-

gnés de l'orgue, cet admirable chant du Heilig, qui semble avoir été dicté par les anges à une âme ravie dans l'extase de la prière. Quand on a entendu une fois ce chant, et qu'on a eu le bonheur d'y trouver comme un accompagnement ou un écho de ses propres sentiments et de ses propres pensées, on ne peut plus l'oublier jamais.

Il est curieux d'observer jusqu'à quel point l'organisation physique et le caractère moral des populations se manifeste dans cet admirable chant. En Pologne, la mélodie, quoique la même qu'à Vienne quant au fond, a un accent de tristesse et de mélancolie profonde. On croit entendre chanter les infortunes de ce malheureux pays et recommander son sort à la miséricorde divine ; les notes sont moins nombreuses, la mesure plus lente, les demi-tons plus fréquents. A Vienne, le mouvement commence à devenir plus rapide, l'expression plus animée, les notes plus multipliées, et quand vous arrivez dans les montagnes, surtout en Tyrol, le caractère de cette mélodie est profondément modifié et par les sons gutturaux et par la vivacité de la mesure.

Les Rédemptoristes avaient surtout pour adversaires les petits employés, et les petits bourgeois dont ils contrariaient souvent le libertinage, en leur arrachant dans le tribunal de la pénitence les victimes qu'ils avaient faites. Si l'on allait toujours au fond des préjugés et des haines que suscitent les ordres religieux, on en trouverait souvent le motif secret, mais réel, dans quelques passions contrariées ; ce sont là les choses qu'un cœur corrompu ne pardonne jamais.

Il aurait fallu, pour opposer une digue salutaire à ce torrent de la corruption qui menaçait de tout envahir, un clergé plein de zèle et de foi, des évêques courageux et vigilants, des ordres religieux fervents

et dévoués. Or, dans toute la ville de Vienne, les Rédemptoristes seuls possédaient ces qualités, que rendaient souvent inutiles les tracasseries et la haine dont ils étaient l'objet[1].

Les Bénédictins écossais étaient les plus riches de tous les religieux de Vienne. Outre une maison immense qu'ils possédaient dans la ville, et qui leur rapportait, disait-on, plus de cent mille francs de rentes, ils étaient encore propriétaires d'une partie considérable d'un faubourg. Et leurs armes, plantées au haut d'une potence, marquaient les limites de leur territoire et de leurs droits. L'abbé était un homme jeune encore, et de mœurs recommandables. On n'avait rien de grave à reprocher aux religieux du monastère, si ce n'est une absence complète de discipline, une tiédeur et une négligence qui auraient été déplorables, même dans de simples prêtres. Mais les hommes ne jugent que par comparaison, et comparée à plusieurs autres maisons religieuses, celle des Ecossais pouvait être considérée comme édifiante.

Il en était à peu près de même des deux couvents bénédictins de Kloster-Neuburg et de Heiligen-Kreutz, situés tous les deux à quelques lieues seulement de Vienne, et possédant tous les deux d'immenses revenus. Le premier conservait comme un précieux dépôt le chapeau de saint Léopold, duc d'Autriche, fondateur et bienfaiteur du monastère. L'abbé apportait ce chapeau à Vienne, pour le mettre sur la tête de l'empereur, au jour de son couronnement. Le second de ces couvents possédait une relique bien plus précieuse encore : c'était un notable morceau de la croix de Jésus-Christ, auquel

1. Le supérieur de la maison était un Français, le P. Passerat, ancien tambour-major dans les armées de Napoléon.

il doit son nom, sa réputation et ses richesses. Mais, par une négligence impardonnable, cette relique, qui était gardée avec soin dans le trésor de l'église, lorsqu'elle était enchâssée dans une magnifique croix d'or, avait été reléguée dans une embrasure de fenêtre de la sacristie depuis que l'or avait été remplacé par un métal moins précieux. Ainsi ce que ces moines honoraient davantage, ce n'était pas la croix sur laquelle Jésus-Christ nous a rachetés, mais la matière qui lui servait d'ornement [1].

La rapacité de Joseph II, et la pénurie du gouvernement autrichien à l'époque des guerres contre Napoléon, avaient considérablement diminué le trésor de ce couvent autrefois d'une richesse énorme. L'empereur François, pour remplacer les objets qu'il avait pris, avait donné aux religieux, comme témoignage de sa libéralité, une médaille d'or, représentant sa figure, et qui était étalée au milieu des reliques, comme si elle eût été l'objet le plus précieux du trésor.

Séparée de l'église, mais tout près d'elle, était une tour carrée, renfermant, au lieu de cloches, un orgue colossal, sur lequel on jouait aux grandes fêtes de l'année l'hymne du jour, et dont les mugissements se faisaient entendre à plus d'une lieue à la ronde. De près, ces sons étaient insupportables ; de loin, ils produisaient un effet dont il est impossible de se faire une idée, quand on ne les a pas entendus. Cet instrument si original, et par son volume, et par ses formes, et par sa position, exigeait les plus grands

1. Sainte-Foi était accompagné de Cazalès, quand il visita ce couvent : ils demandèrent à vénérer cette relique : « Un moine, dit Sainte-Foi, nous fit signe de la main de regarder à nos pieds : et elle était là par terre, comme un sujet de vil prix. A la vue d'une telle incurie et d'un tel mépris, Cazalès ne put retenir ses larmes, et il se permit de faire au moine quelques observations sévères, mais bien méritées. »

soins et une attention continuelle. Car exposé à tous les changements de température, il ne pouvait être conservé que par des réparations fréquentes et des précautions infinies. C'était trop pour ces moines négligents et paresseux ; aussi avaient-ils laissé se détériorer ce magnifique instrument qui n'avait plus que quelques notes, et qui, privé de la plus grande partie de son clavier, ne pouvait plus jeter dans les airs, comme une mélodie céleste, les belles hymnes des grandes fêtes de l'année. Les sons qu'on en tirait semblaient être les soupirs et les gémissements d'un géant, qui se plaint au ciel de l'abandon où on l'a laissé. La bibliothèque était considérable et bien choisie. Mais les hommes qui avaient si peu de respect pour la croix de leur Maître, pour ce livre divin où Jésus-Christ a écrit avec son sang la leçon qu'il a voulu nous donner, de tels hommes devaient négliger bien davantage les ouvrages que ce divin livre a inspirés. Il était facile de voir que la bibliothèque n'était pas le lieu le plus fréquenté de la maison. Le religieux, qui nous y accompagnait, n'en connaissait pas même les richesses.

J'allai une fois à ce couvent, pour voir passer les pèlerins qui se rendaient à Maria-Zell, qui est un sanctuaire dédié à la sainte Vierge dans les montagnes du Tyrol, et célèbre par la dévotion dont elle est l'objet et par le grand nombre de pèlerins qui s'y rendent de toutes les contrées de la monarchie autrichienne. Comme le gouvernement autrichien était très ombrageux, et qu'il redoutait toute réunion un peu nombreuse, quel qu'en fût l'objet, il fixait lui-même le jour où les pèlerins devaient partir de Vienne pour se rendre à Maria-Zell ; et comme il ne permettait que deux voyages par an, le nombre des pèlerins était très considérable, à chaque fois, et s'élevait souvent jusqu'à cinq ou six mille personnes, qui se rendaient

à pied en chantant des cantiques ou en récitant le chapelet. Le voyage durait trois jours pour aller, et autant pour revenir, de sorte qu'il prenait la semaine tout entière. Les pèlerins faisaient une pause à l'église de Heiligen-Kreutz, pour y recevoir la bénédiction du saint sacrement et pour y adorer la vraie croix. C'était un spectacle vraiment édifiant de voir arriver ces hommes, ces femmes, ces vieillards, ces enfants, ces boiteux, ces aveugles, ces malades de toute sorte qui allaient recommander à la sainte Vierge leurs infirmités et leurs misères.

Le couvent de Kloster-Neuburg est situé sur les bords du Danube. C'est un lieu de promenade pour les Viennois qui viennent y manger du poisson. Le monastère est très riche aussi, peu fervent et peu régulier. Cependant, comme il ne s'y passe rien de grave, et que les fidèles sont en général peu exigeants à l'égard du clergé, si les religieux ne peuvent se glorifier ni de l'admiration, ni de la vénération de ceux-ci, ils peuvent se glorifier du moins de leur silence. On les laisse tranquilles, on ne dit d'eux ni bien ni mal, et c'est là tout ce qu'ils peuvent demander. Le mépris à leur égard serait injuste et l'admiration serait de la flatterie.

Les Frères des Écoles pies sont nombreux en Autriche, et dirigent la plus grande partie des maisons d'éducation. Ils sont en général très profondément entachés de joséphisme et peu exemplaires. L'éducation est très négligée dans leurs établissements, et l'instruction y est médiocre. Au reste, ici comme partout ailleurs, on peut juger de l'arbre par les fruits, et pour bien connaître les principes qui les dirigent et la manière dont ils les appliquent, il suffit de considérer l'état général des esprits en Autriche, sous le rapport religieux, politique, intellectuel et moral.

Les Capucins sont assez nombreux dans les États

autrichiens. Ils ont à Vienne un couvent et une église dont les cryptes renferment les corps des membres de la famille impériale d'Autriche. C'est le Saint-Denis de la famille de Habsbourg. Mais il y a une bien grande différence entre l'église dont les caveaux contiennent les cendres de nos rois et celle des Capucins de Vienne. Celle-ci est pauvre, simple, petite, étroite et obscure. On n'y voit ni or, ni argent, ni cuivre même, ni velours, ni soie. Les autels, les chandeliers, les croix, tout est de bois. Les tombeaux des empereurs et des archiducs sont tout simplement des cercueils de plomb placés les uns à côté des autres et qu'on peut regarder par une grille en se plaçant dans un corridor qui longe l'église. J'aime cette pauvreté et je la trouve en harmonie avec la nature de la religion qui est d'agir plutôt par l'unité que par les dissonances et les contrastes. Le luxe des tombeaux me semble une protestation et une insubordination contre la mort. Si les Capucins n'ont conservé ni la ferveur ni le zèle des premiers disciples de saint François, ils en ont gardé du moins l'esprit de pauvreté et de simplicité. C'est une remarque que j'ai pu faire, non seulement à Vienne, mais encore dans beaucoup d'autres villes.

Les religieux dont je viens de parler sont généralement désignés en Allemagne sous la dénomination de moines bruns, par opposition aux moines blancs, c'est-à-dire aux Dominicains, aux Bernardins et aux Prémontrés. Cette distinction de couleur est remarquable en Autriche, parce qu'elle correspond à une différence considérable dans l'esprit et le caractère des diverses institutions religieuses. Les moines noirs, quoique peu fervents, comme je le disais tout à l'heure, sont exempts néanmoins de ces vices grossiers qui attirent le mépris et la haine des populations. Il n'en est pas de même des moines blancs, et particu-

lièrement des Bernardins et des Dominicains. Ceux-ci ont un couvent et une église à Vienne. Ils sont peu nombreux, et n'ont presque rien conservé de leur institution primitive, pas même l'habit, qu'ils ne portent qu'à l'église, et qu'ils quittent lorsqu'ils veulent sortir. Je voyais souvent se promener dans les rues de Vienne un jeune homme, mis comme un fashionnable, avec une redingote qui lui serrait la taille et jouant avec un jonc léger qu'il portait à la main. Lorsqu'il marchait, les basques de sa redingote laissaient voir en s'ouvrant, quelque chose de blanc, que j'aurais pris pour une chemise, si l'étoffe n'avait été en laine. J'étais curieux de savoir ce que pouvait être ce costume, qui me paraissait si singulier. J'appris enfin que le personnage qui m'avait tant intrigué, était un Dominicain, et que le vêtement qui m'avait paru une chemise de laine était une soutane blanche, tombant seulement jusqu'aux genoux, afin de pouvoir être cachée par la redingote. Car la règle obligeant les Dominicains à porter toujours le vêtement blanc, les religieux avaient trouvé le moyen de la concilier avec leur vanité, en raccourcissant la soutane, de manière à ce qu'elle ne fût plus aperçue, et qu'on pût les prendre pour des hommes du monde. Pour que des religieux en viennent à ces supercheries, il faut qu'ils aient la conscience que leur conduite et leurs actes sont bien peu dignes de leur vocation.

J'eus occasion de connaître aux eaux de Carlsbad l'abbé des Prémontrés de Prague. C'était un couvent fort riche et fort nombreux, ayant à desservir beaucoup de prieurés et de cures, et fournissant plusieurs professeurs à la Faculté de Prague. L'abbé paraissait un homme excellent, pieux, mais de cette piété qui, si elle suffit à l'individu, est inutile pour le salut des autres, parce qu'elle n'est accompagnée ni de la lumière qui montre une direction à suivre, ni

de l'énergie et du zèle qui donne l'impulsion. Pendant mon séjour à Prague, j'allai le voir plusieurs fois et causer avec lui. Il m'avait même chargé d'une négociation qu'il avait fort à cœur. On sait que l'abbé général des Prémontrés résidait en France. La Révolution ayant détruit le monastère des Prémontrés, comme tous les autres, l'abbé s'était retiré dans le diocèse de Paris, où il venait de mourir grand vicaire de Mgr de Quélen, après avoir légué par son testament ses insignes d'abbé général au couvent de Prague, où repose le corps de saint Norbert. Son cœur devait aussi reposer à côté des reliques du saint, afin que le premier et le dernier anneau de cette chaîne qui traversait les siècles fussent joints ensemble et formassent comme un cycle complet. En apprenant le legs du dernier général de l'ordre, l'abbé de Prague et tous les religieux de son monastère s'attendaient à recevoir des objets d'un très grand prix, des anneaux, des croix montées en pierres précieuses et des crosses artistement travaillées. Quelle fut leur surprise de ne trouver dans la boîte qu'on leur envoyait qu'une croix comme celle que portent nos évêques sur leur poitrine, en cuivre doré, un anneau avec une améthyste, et une crosse extrêmement simple ! Ils crurent qu'on les avait trompés, qu'on avait gardé les véritables insignes, et qu'on les avait remplacés par d'autres moins précieux. L'abbé me confia ses doutes et me pria de les éclaircir. Pour me prouver jusqu'à quel point ils étaient fondés, il me fit apporter ses crosses, ses croix et ses anneaux. Ce n'étaient que diamants, rubis, émeraudes, perles, etc. Tel anneau était estimé six mille francs, telle croix dix mille. L'abbé faisait ce raisonnement : « Si moi, qui ne suis qu'un simple abbé, j'ai des insignes si précieux, comment puis-je croire que l'abbé général de notre ordre

en ait eu de si simples ? » J'eus beaucoup de peine à le convaincre que la boîte qui renfermait ces objets ayant été scellée du sceau de Mgr de Quélen, on ne pouvait soupçonner aucune supercherie, et que le caractère de ce vénérable prélat offrait sous ce rapport toutes les garanties que l'on pouvait désirer.

Cet abbé, dont le prédécesseur était mort de chagrin de ne pouvoir réprimer les abus de son monastère[1], était jeune encore. Car les couvents ont intérêt à choisir des hommes jeunes pour abbés, parce que chaque nouvelle élection leur coûte une somme considérable, qu'ils doivent donner comme présent à l'empereur, afin d'obtenir la confirmation du choix qu'ils ont fait. La cupidité du gouvernement trouve, toutefois, le moyen de déjouer leurs calculs, en élevant à l'épiscopat les abbés des couvents les plus riches et en rendant nécessaires par là de nouvelles élections. Le droit de régale existe en Autriche dans toute sa rigueur et avec ses conséquences les plus funestes. Les grands sièges dont les revenus sont les plus considérables, tels que ceux de Gran, d'Olmütz, etc., restent ordinairement vacants pendant plusieurs années après la mort du titulaire, et pendant ce temps les revenus de l'évêché vont grossir le fisc.

Mais de tous les ordres religieux, les Bernardins étaient ceux qui donnaient à l'Église les plus grands sujets d'affliction. Faut-il s'en étonner ? Ce qui fait la force des ordres religieux, ce qui maintient la règle dans son inflexible droiture, ce qui entretient dans tous les membres l'esprit de leur vocation, c'est leur union avec l'autorité spirituelle à laquelle ils

1. Ces abus étaient tels que l'archevêque de Prague s'étant présenté pour faire la visite du monastère, plusieurs moines se promenaient dans le jardin avec des femmes du dehors.

sont particulièrement soumis. Or, le gouvernement autrichien, par une défiance injuste et une législation machiavélique, défendait sous les peines les plus sévères toute communication entre les religieux et leur général résidant à Rome. Nulle part l'Église n'était plus captive, ni serrée de plus de liens qu'en Autriche ; et les choses en étaient venues à un tel point, que le mal était à peu près incurable, et que les hommes les plus pieux et les plus dévoués à l'Église se surprenaient parfois à désirer qu'une révolution vînt briser ses chaînes, dût-elle ébranler la société jusque dans ses fondements. Les évêques n'étaient à proprement parler que des préfets ecclésiastiques soumis aveuglément comme tous les autres employés aux volontés du gouvernement ; et le droit de confirmer les évêques, reconnu au Saint-Siège par le concordat, était devenu complètement illusoire par les obstacles sans nombre qui en empêchaient l'usage. En effet, qu'est-ce qu'un droit qu'on ne peut exercer, sans produire des résultats plus funestes encore que ceux qu'il a pour but de prévenir ?

Une seule chose avait laissé jusque-là une certaine indépendance aux évêques vis-à-vis de la puissance temporelle. L'épiscopat s'était, en grande partie, recruté dans la haute aristocratie ; de sorte que les prélats, surtout ceux des grands sièges, appartenant à la même classe et aux mêmes familles que les hauts fonctionnaires de l'État, pouvaient marcher de pair avec eux, et soutenir avec une certaine vigueur les droits de l'Église contre leurs empiètements. Aussi, depuis l'avènement de l'empereur François, avait-on pris pour règle de choisir les évêques parmi les hommes appartenant à la petite bourgeoisie, dans l'espoir bien fondé qu'on trouverait en eux des instruments dociles qui n'auraient ni la force, ni l'auto-

lité nécessaires pour faire valoir leurs réclamations [1]. En effet, tous ces prélats, élevés tout à coup au faîte des honneurs, ayant à leur disposition d'immenses revenus, étaient ou éblouis par une position si nouvelle pour eux, ou subjugués par la reconnaissance qu'ils croyaient devoir à ceux qu'ils regardaient comme les artisans de leur fortune.

Pendant mon séjour à Vienne, on ne citait pour la fermeté apostolique, et faisant exception sous ce rapport, que le prince-évêque de Gratz, Seugerlay, qui était, je crois, le fils d'un laboureur. Je le vis plusieurs fois : c'était un homme pieux, bon, simple, et le premier évêque en Autriche qui ait fait venir des Jésuites dans son diocèse. Mais, quoi qu'il eût ou qu'il crût avoir pour lui l'empereur dans cette affaire, il fut obligé de lutter pendant trois ans contre le mauvais vouloir des États de Styrie et des diverses administrations dont le concours lui était nécessaire. Puis, quand il s'adressait à l'empereur en personne, celui-ci lui disait : « Mon cher évêque, que voulez-vous que je fasse ? Voulez-vous une lettre pour le gouverneur, ou pour tel ou tel employé? Je vous la donnerai. » Mais ni les lettres, ni les démarches et l'activité de l'évêque ne pouvaient hâter l'expédition de cette affaire. Il ne faut pas s'en étonner : il s'agissait de remplacer des Dominicains, qui étaient devenus le scandale du pays, par des Jésuites, dont on connaissait le zèle, la vigueur et l'indépendance. Or l'indépendance était ce qu'on craignait le plus en Autriche, à cette époque. Toute carrière était fermée à ceux en qui on pouvait soupçonner cette qualité. On les regardait comme des hommes dangereux, capables de jeter le trouble et le désordre dans les esprits. Et, comme il

1. Le prince-archevêque de Vienne, Mgr Milde, avait un frère relieur près du palais archiépiscopal.

est difficile d'apercevoir le mal sans ressentir plus ou moins le besoin d'y apporter remède, on cherchait de préférence des hommes qui non seulement fussent complaisants et faibles contre les abus, mais qui fussent encore assez aveugles pour ne pas les apercevoir.

Toute l'éducation semblait une conspiration contre la vérité. Cacher le mal, le dissimuler, obscurcir l'esprit par mille préjugés, fausser la conscience par mille erreurs, énerver la volonté par le bien-être et la jouissance, tel était le but qu'on semblait s'être proposé et qu'on n'atteignait malheureusement que trop bien. Une piété vigoureuse, intelligente, une vertu sévère, une conduite grave et digne, un caractère noble et fier, loin de recommander à la bienveillance du gouvernement ceux qui possédaient ces belles qualités, étaient au contraire des titres d'exclusion pour eux, et les condamnaient inévitablement à végéter dans les bas-fonds de la hiérarchie administrative. Jamais peut-être aucune administration ne fut plus homogène dans ses éléments, plus unie dans la manière d'envisager les choses que celle de l'Autriche. En voyant un employé, on pouvait connaître tous les autres. Tous, en effet, depuis le dernier fonctionnaire de la police jusqu'au ministre, avaient les mêmes pensées, les mêmes vues, les mêmes désirs, le même but, les mêmes formes et le même air. Tous perdus dans les détails les plus minutieux, et comme enfoncés dans une ornière profonde, négligeaient les grandes choses et semblaient se faire gloire de ne pas les comprendre. Aucun n'était content de ce qui se faisait ; mais tous paraissaient persuadés qu'il était impossible de faire autrement, et qu'en voulant essayer de détourner dans des chemins plus larges et plus faciles le char de l'État, si profondément embourbé, on courait le

risque de le mettre en pièces. L'empereur François couronnait admirablement toute cette hiérarchie inintelligente, tracassière, perdue dans les détails et les formes méticuleuses. Il était la personnification complète de l'esprit autrichien ; c'était le premier bourgeois, ou plutôt le premier employé de la monarchie. On lui parlait un jour de l'amour que lui portait son peuple : « Ne me parlez pas d'affection, je vous en prie, répondit-il, je ne veux être ni aimé, ni craint, mais seulement obéi. » Cette parole résumait parfaitement la pensée fondamentale du gouvernement autrichien. Obéir sans crainte et sans amour, c'était là ce qu'on demandait à tous les employés et à tous les sujets ; mais c'était là aussi ce que chacun donnait. Et si plusieurs personnes avaient pu pendant la vie de l'empereur se faire illusion sur la nature des sentiments du peuple pour lui, ce qui s'est passé après sa mort a dû les détromper et leur prouver jusqu'à l'évidence que le peuple lui avait donné ce qu'il désirait : l'obéissance sans crainte, mais aussi sans amour.

L'empereur François était un bon père de famille, qui ne demandait qu'à vivre paisiblement dans le doux intérieur qu'il s'était fait, en épousant en quatrièmes noces une sœur du roi Louis de Bavière. Il aimait à rendre témoignage aux belles qualités et au dévouement de cette princesse pour sa personne, en disant que sa première femme avait été l'amante, la seconde la mère, la troisième la reine, et la quatrième l'épouse. La première, princesse de Wurtemberg, avait eu les premières affections de son cœur et il l'avait aimée avec une tendresse et une fidélité exemplaires. La seconde, princesse de Sicile, lui avait donné treize enfants. La troisième, princesse de Modène, était reine par l'esprit et le cœur, et par toutes les habitudes de sa vie. Elle avait l'âme grande, l'intelligence élevée, plus qu'il ne convenait

peut-être à un roi de la trempe de François Ier, qui voulait vivre plutôt en bourgeois qu'en souverain. La quatrième enfin, qui lui a survécu, et qui vit encore, avait eu une destinée singulière. Mariée d'abord au roi actuel de Wurtemberg, qui ne l'aimait pas et ne l'épousait que pour obéir aux ordres formels de son père, elle avait vécu à la cour de Wurtemberg dans un isolement complet, et comme la sœur plutôt que comme la femme du prince héréditaire. Mais, douée d'un caractère ferme et d'une piété éclairée, elle avait trouvé dans la prière et aux pieds des autels une consolation à ses douleurs et le courage dont elle avait besoin pour supporter une position aussi étrange et que toute la cour connaissait. A peine le roi eut-il fermé les yeux que son fils, devenu maître de ses actions, se sépara de sa femme ; ce qui fut d'autant plus facile que, le mariage n'ayant point été consommé, le pape pouvait le casser, comme il le fit en effet, et permettre à la princesse de convoler à d'autres noces.

L'empereur François n'avait ni une haute intelligence, ni un esprit capable de concevoir de vastes projets, ni un grand cœur fait pour comprendre l'idéal et le poursuivre avec persévérance. C'était un esprit droit, mais étroit et court, dont la qualité principale était ce bon sens pratique et journalier, qui sert à nous diriger dans le cours habituel de la vie. Il joignait à une bonhomie charmante, et à une candeur presque enfantine parfois, une certaine finesse qui lui faisait deviner promptement le parti qu'il pouvait tirer des hommes et des choses au milieu desquels il vivait [1]. Jaloux du pouvoir, quoiqu'il

1. Il avait l'habileté de se rendre populaire par des actes qui lui coûtaient peu : ainsi, un jour qu'il se promenait seul, il rencontra le convoi d'un pauvre homme dont personne ne suivait le cercueil, il l'accompagna jusqu'au cimetière.

n'en aimât ni les charges, ni l'éclat, il savait s'arranger de façon à s'en épargner les embarras, en tenant toujours sous sa dépendance ceux sur qui il se déchargeait du soin des affaires. Sa tactique était de ne donner exclusivement sa confiance à personne et de s'entourer d'hommes de vues et d'habitudes opposées, de sorte que leur influence se fît mutuellement équilibre, sans qu'aucun d'eux pût être tenté de faire prévaloir exclusivement la sienne. Il avait hérité de son oncle Joseph II et de son père Léopold II une défiance ombrageuse vis-à-vis de l'Église et du clergé, dont il ne put jamais se défaire entièrement. Il est remarquable, en effet, que le joséphisme, dont les conséquences ont été si funestes dans les diverses provinces de l'Autriche, a porté principalement ses fruits sous l'empereur François. Non seulement ce prince laissa subsister et appliquer les lois et les ordonnances oppressives de la liberté ecclésiastique que son oncle avait portées ; mais on peut dire encore que ce fut sous son règne que la législation joséphiste fut systématiquement réduite en pratique.

L'empereur était de mœurs pures et chastes. Ses frères, ses fils et ses cousins étaient comme lui irréprochables sous ce rapport, à l'exception de l'archiduc Antoine, qui, comme grand maître de l'ordre de Malte, avait cependant fait vœu de chasteté. Les deux archiducs Ferdinand et Maximilien d'Este, ses cousins, et l'archiduc François, son second fils, étaient remarquables par leur piété. Mais c'était une piété tout individuelle, aveugle et craignant la lumière, s'attachant à la lettre qui tue et négligeant l'esprit qui vivifie, une piété, en un mot, qui suffirait pour sauver un homme sans responsabilité et n'ayant à songer qu'à soi. L'empereur aussi passait pour un homme pieux. Le nonce Ostini le proclamait un saint. Après sa mort, plusieurs dames de la cour témoignaient

sérieusement l'espoir qu'on travaillerait à sa canonisation, et le cardinal Geyseruçk, archevêque de Milan, avait été forcé par la censure de retirer une phrase de sa lettre pastorale, dans laquelle il osait supposer que l'empereur défunt avait peut-être encore quelque chose a régler avec la justice divine. Mais, à moins de supposer un aveuglement que pourrait à peine expliquer une profonde médiocrité d'esprit, comment proclamer pieux un souverain qui, n'ayant ni un parlement, ni une presse pour contrôler et censurer ses actes, laisse subsister dans l'État et surtout dans l'Église d'aussi énormes abus que ceux qui existaient en Autriche, et qui ont fini par amener les terribles événements dont nous venons d'être témoins. C'est donc bien peu de chose que la piété, si l'on peut être pieux à si bon marché. Les souverains et les grands auraient-ils donc en ce point, comme en tout le reste, des privilèges qui les affranchissent des conditions imposées aux autres hommes ? Obligés d'être chrétiens en tant qu'hommes, pourraient-ils cesser de l'être en tant que princes ? Pourraient-ils chercher et prendre ailleurs que dans l'Évangile les règles de leur conduite dans le gouvernement des affaires publiques ?

CHAPITRE XIV

LA VIE POPULAIRE A VIENNE

Vienne est une des capitales les plus heureusement situées. Je faisais souvent des excursions dans les environs et sur ces collines qui la ceignent comme d'une couronne de verdure. De quelque côté que l'on sorte, on est sûr de trouver à une petite distance des sites charmants et d'une fraîcheur admirable. Aussi, dans l'été, le dimanche après midi, la ville ordinairement si bruyante est vide et silencieuse. Tous les habitants, le riche comme le pauvre, le prince et le bourgeois, vont se délasser des fatigues de la semaine dans l'un des villages environnants, soit à Hitzing, soit à Döbling, soit à Schœnbrunn. Quelques-uns vont même jusqu'à Baden, où est un établissement de bains sulfureux, et où commencent à proprement parler les Alpes autrichiennes. Pour quelques sols, on peut entrer dans un jardin public, s'asseoir sous le feuillage, et entendre pendant cinq ou six heures une musique excellente, admirablement exécutée par un orchestre nombreux que dirige un compositeur distingué et cher aux Viennois. A l'épo-

que où j'étais à Vienne, la faveur du public s'attachait de préférence à Strauss et à Lanner ; le premier plus vif, plus léger, plus capricieux, plus vain, mais aussi plus sensuel et plus voluptueux ; le second plus tendre, plus profond, et touchant plutôt les cordes du cœur que celles des sens, mais tous les deux d'une richesse et d'une fécondité prodigieuses. Leurs compositions sont presque toujours des valses accommodées à des thèmes déjà faits, ou qui sont tout entières le fruit de leur génie. Les Viennois, en apparence si lents et si graves, dansent avec une mesure parfaite, et sans avoir même l'air de remuer, les valses les plus échevelées, tant ils ont le sentiment du rythme et de l'harmonie, tant la danse leur est naturelle. Ces sortes de réunions ne sont jamais interrompues ; seulement l'hiver elles ont lieu dans l'intérieur de la ville, dans de grandes salles disposées pour ce but, et où l'on peut, en entendant une musique ravissante, absorber une glace ou quelques cruchons de bière. Car en Allemagne il semble que la bouche ait besoin d'être toujours occupée, et lorsqu'on ne peut fumer, il faut manger ou boire.

Strauss et Lanner étaient les deux idoles du peuple de Vienne. Ces deux hommes faisaient peut-être plus pour la paix et la tranquillité de cette capitale que la police avec tous ses agents. Car ils amusaient le peuple sans le corrompre ; et le peuple qui s'amuse, ne sent pas le besoin de conspirer. Les complots naissent presque toujours dans les âmes sombres et mélancoliques. Diriger et régulariser le plaisir devrait être une des fonctions les plus importantes d'un gouvernement sage et intelligent.

Dans les siècles de foi, l'Église, malgré la hauteur du but pour lequel Dieu l'a établie, malgré la sainteté de son ministère, ne regardait pas cette fonction comme indigne de ses soins. Elle allait même quel-

quefois jusqu'à prêter ses temples et ses couvents pour les représentations qui devaient récréer le pauvre peuple après un travail pénible et soutenu. Elle avait agi avec tant de bonté, de condescendance et d'habileté à la fois, qu'elle était parvenue à s'emparer pour ainsi dire de tous les plaisirs, afin de les sanctifier et de les empêcher de se corrompre, comme il arrive hélas ! si facilement, quand ils ne sont point assaisonnés par le sel de la religion. C'est à la porte de ses temples, sous les yeux de ses ministres, que ses enfants prenaient la récréation dont ils avaient besoin pour soulager leurs membres fatigués et varier un peu la triste uniformité de leur vie. Sa doctrine et les mystères de sa foi servaient de thèmes et de fond aux drames qui piquaient la curiosité, et dans lesquels ils trouvaient à la fois un aliment pour leur piété et une distraction agréable pour leur esprit. Le plaisir, loin de les éloigner de Dieu et du but suprême de leur vie, les y ramenait au contraire. Mais depuis l'époque funeste où le jansénisme a soustrait les mœurs et les habitudes de la vie à l'influence de l'Église, sous prétexte de les rappeler à la sévérité primitive du christianisme, un funeste malentendu s'est produit entre le peuple et l'Église. Les premiers ont voulu exclure celle-ci de leurs jeux et de leurs plaisirs, ils n'ont pas voulu l'avoir pour témoin de leurs délassements ; et le plaisir privé de l'arome de la religion s'est bientôt gâté, et, une fois corrompu, il s'est tourné contre l'Église, qui, de son côté, a dû réprouver et frapper de ses anathèmes des plaisirs qui craignaient sa présence et flétrissaient les âmes en les amusant. Malheur aux hommes et aux peuples qui ne connaissent pas l'art de s'amuser, cet art qui est sans contredit l'un des plus importants de la vie, et sans lequel l'âme est obligée de chercher dans les vices, qui la flétrissent,

une trêve aux travaux qui l'ennuient. Dût ma proposition sembler un paradoxe, je ne craindrais pas d'affirmer qu'après la science de la prière, la plus nécessaire peut-être est celle du plaisir. En effet, à quoi vous servira-t-il de prier Dieu et d'obtenir de lui les grâces que vous lui demandez dans l'oraison, si vous en perdez le fruit dans des amusements coupables? Une des parties les plus importantes, mais en même temps les plus négligées de l'éducation, c'est d'apprendre à l'homme à s'amuser innocemment, d'une manière conforme à sa nature et à ses hautes destinées. Mais qui sait s'amuser aujourd'hui? Où sont ces plaisirs innocents, gracieux, naïfs, chastes et francs que connaissaient si bien nos aïeux, et dans lesquels l'âme se livrait tout entière au présent, oubliant le passé et détournant ses regards de l'avenir? Où sont ces joies sincères et de bon aloi où toutes les facultés de l'homme semblaient s'épanouir, et versaient leurs parfums dans un rire large et profond? Le blasphème, les querelles, la calomnie, l'ivrognerie et le libertinage ont succédé à ces plaisirs du bon vieux temps; et les amusements du peuple le corrompent, l'épuisent et le ruinent à la fois.

Les peuples qui ont conservé avec la religion une certaine innocence de mœurs, laquelle exclut non la faiblesse, mais la débauche, sont les seuls qui savent s'amuser. Munich et Vienne offrent sous ce rapport une notable différence, non seulement avec Paris et Londres, mais même avec Berlin. Le carnaval de Rome et les réjouissances de Hyde-Park forment les deux extrêmes en ce point. Là on s'amuse comme des enfants qui ne connaissent ni le péché, ni la douleur, ici comme des brutes qui ne connaissent ni le bien, ni la joie qui le suit. Dès qu'un homme ou un peuple a perdu la foi et l'innocence, il perd en

même temps la science et l'art du plaisir. C'est une observation qu'ont pu faire tous ceux qui ont beaucoup voyagé et beaucoup comparé. La ferveur de la foi et l'ardeur du plaisir marchent très souvent de front, et par la même raison l'incrédulité et l'indifférence pour le plaisir se tiennent par des liens intimes et mystérieux. Le P. Dalman, bénédictin espagnol, que j'ai connu plus tard à Solesmes, m'a raconté à ce propos des choses intéressantes et curieuses, qui confirmaient d'une manière sensible les observations que j'avais déjà faites. Pendant qu'il était prieur de son monastère, tous les dimanches après vêpres, il venait s'asseoir à la porte de l'église, pour assister aux danses des jeunes gens du village, et les retenir par sa présence dans les bornes de la modestie chrétienne. Dans ce pays si catholique où la foi a pénétré tous les rapports et tous les domaines de la vie de son influence salutaire, où les chefs-d'œuvre de l'art dramatique représentent les mystères de la religion et les vies des saints, où le poète dramatique le plus célèbre est un prêtre, la danse elle-même a pris un caractère sacré. Parmi les danses si nombreuses et si originales de ce peuple, il en est une qui représente la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui se danse vers la fin du carême. C'est le curé du village qui désigne lui-même les personnages ; et celui qui est chargé de représenter Jésus-Christ, de même que celle qui doit faire le personnage de la sainte Vierge, doivent cet honneur, non pas à leur habileté, mais à la réputation de piété dont ils jouissent dans la paroisse.

Pour en revenir à Strauss et à Lanner, ces deux hommes étaient, à Vienne, des personnages aussi célèbres et aussi considérables que plusieurs des archiducs. Le peuple les aimait parce qu'ils l'amu-

saient, et les honorait parce qu'ils l'amusaient innocemment. Chacun les regardait presque comme ses amis, les saluait quand il les rencontrait dans la rue, ou, s'il n'osait se permettre ce témoignage de sympathie, se détournait du moins pour les regarder et disait à son voisin : c'est lui.

Le peuple de Vienne est un des plus aimables et des plus spirituels que je connaisse. Il a une malice fine, gracieuse, de bon goût, qui plaît et fait rire sans blesser la charité. Cette qualité est entretenue par plusieurs théâtres populaires, dont le répertoire est admirablement composé. Je ne pense pas que le peuple d'aucune capitale ait un théâtre aussi choisi, des auteurs aussi remarquables et des acteurs aussi distingués. Les pièces qu'on joue devant lui, et dans lesquelles il retrouve sa langue, son dialecte, ses usages, ses habitudes, la satire spirituelle et quelquefois mordante de ses défauts ou de ses vices, ces pièces traduites dans le beau langage seraient des chefs-d'œuvre. Presque toujours au fond des choses plaisantes qui excitent le rire, il y a des positions ou des sentences sérieuses, qui font rentrer l'âme en elle-même et qui lui rappellent le néant des plaisirs même qu'elle goûte dans le moment. C'est là un caractère qui semble inhérent à toutes les productions de l'art en Allemagne. Et sous ce rapport l'art possède une des qualités qui contribuent le plus à sa perfection : c'est d'exprimer fidèlement la réalité. Car, dans la vie, le plaisir et la douleur, la joie et les larmes se disputent le cœur de l'homme et se partagent les moments de son existence. Ce caractère m'a souvent frappé dans les compositions de Strauss et de Lanner, mais surtout du dernier. Au fond de ces notes si gaies, si légères, si capricieuses, on croit entendre comme l'écho mystérieux d'une grande douleur. Les tons mineurs et

plaintifs succèdent quelquefois d'une manière si inattendue aux tons majeurs et triomphants, que vous diriez presque une joie qui se brise, une larme venant tout à coup fermer un sourire qui commençait à s'épanouir.

Le peuple de Vienne est traité comme une réunion de princes. Il est peu de villes où l'on ait fait plus pour lui ; il a trois théâtres, tandis que l'empereur et sa cour n'en ont que deux. Il a un jardin qui s'appelle le Jardin du Peuple, où on lui donne presque chaque jour pour quelques sols de la musique excellente. Il a un des parcs les plus magnifiques qui existent en Europe : le Prater. Là, il peut se promener dans des sentiers qui sont à lui, où il n'a point à craindre d'être éclaboussé par les carrosses des grands ou foulé aux pieds des chevaux. Car chaque catégorie y a son allée particulière : les équipages ont le milieu, les cavaliers la droite, les piétons la gauche. Il a des poètes à lui, des compositeurs et des musiciens à lui. Dès que le printemps commence, les glacis qui entourent la ville d'une pelouse délicieuse, plantée d'arbres, se remplissent, depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, d'une foule de promeneurs qui viennent prendre du lait ou boire de la bière près d'un orchestre toujours bien composé. Il a son empereur qui est à lui, qui parle sa langue, qui marche à pied comme lui, sans suite, sans rien qui annonce sa haute dignité, à qui il peut s'adresser sans intermédiaire deux fois par semaine, chez qui il peut se présenter en veste, en habit de travail, car le palais impérial est ouvert à tout le monde. La veste et la casquette y sont admises, et le dimanche chacun peut aller se promener dans les galeries et les appartements pour y attendre l'empereur et le voir passer, quand il se rend à l'église ou quand il revient. Aussi vous voyez sur tous les visages un air de fête et de

contentement. Vous ne trouverez dans les rues ni mendiants qui vous fatiguent, ni haillons qui vous dégoûtent. La misère et la pauvreté semblent bannies de cette ville, qui est au milieu des provinces autrichiennes ce qu'était Rome autrefois pour le reste du monde : une reine entourée d'esclaves, dont les tributs l'enrichissent, dont les sueurs et les fatigues entretiennent son abondance et sa prospérité. Vienne est comme la pépinière qui fournit à toutes les autres villes de l'Empire la plus grande partie de leurs employés. Ses habitants peuplent les bureaux des ministères ou des chancelleries de Milan, de Léopold et de Prague. C'est une ville de proconsuls, car c'est là le nom qui convient à ces fonctionnaires qui vont administrer, au nom de l'empereur et à leur profit, les provinces que lui ont conquises les armes ou les mariages de ses princes.

Mais je parle de toutes ces choses comme si elles étaient présentes, et je ne m'aperçois pas que j'écris cette page en 1849, un an après cette révolution qui a dépouillé pour longtemps peut-être cette ville ingrate de ses richesses, de sa prospérité et de sa gloire. Une révolution à Vienne! Mais c'est à n'y pas croire! c'est un rêve! Une révolution à Vienne! Mais pour qui? Pour quoi? Pour être plus heureux, pour avoir plus d'aisance, de bien-être, de jouissances ou de richesses! Insensés, vous oubliez donc que vous êtes les souverains de quarante millions d'esclaves qui vont peut-être vous échapper, dont les bras travaillent pour vous, dont les travaux font affluer l'or dans vos maisons! Ah! vous justifiez bien cette parole de Moïse : « Le peuple favori s'est engraissé, puis il s'est révolté. »

Qu'est-elle aujourd'hui, cette ville si florissante autrefois? Et quelle sera pour elle l'issue de la lutte dont elle a si imprudemment donné le signal! Il faut

chercher plus haut les causes de cette révolution si inexplicable pour ceux qui s'arrêtent à la superficie des choses, et qui ne savent pas que les nuages, où naît la foudre qui frappe les nations et les rois, sont formés par ces exhalations que produisent leurs vices et la corruption dont ils sont l'effet. Il était facile de prévoir que Dieu ne tarderait pas à venger sa gloire outragée et son Église foulée aux pieds, qu'il punirait dans sa colère ces évêques lâches et complaisants, qui, comme des chiens muets, ne savaient pas aboyer quand le loup menaçait le troupeau confié à leurs soins, et ces monastères dont l'opulence ne servait qu'à entretenir la mollesse et l'oisiveté et n'avait pas même assez d'attraits pour multiplier des vocations qui semblaient ne promettre que des jouissances sans imposer aucune privation. S'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, comme le dit Jésus-Christ lui-même, il est bien permis de penser que les révolutions, qui sont des scandales politiques, sont nécessaires aussi quelquefois, pour purifier comme un orage l'atmosphère infecte d'une société corrompue. Une révolution était nécessaire en Autriche pour venger l'Église, pour punir ceux qui l'avaient persécutée et avilie, pour briser les liens qui l'enchaînaient comme une esclave à la puissance temporelle, pour retremper le clergé et les ordres religieux, et pour forcer tout le monde à lever les yeux vers le ciel et à reconnaître, dans les coups de sa justice, le Dieu qu'ils n'ont pas connu dans sa miséricorde.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

2811. — TOURS IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie.

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.